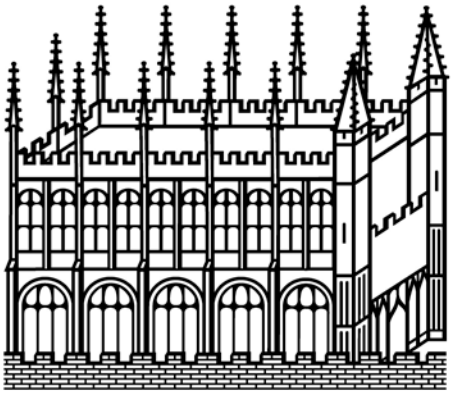


Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

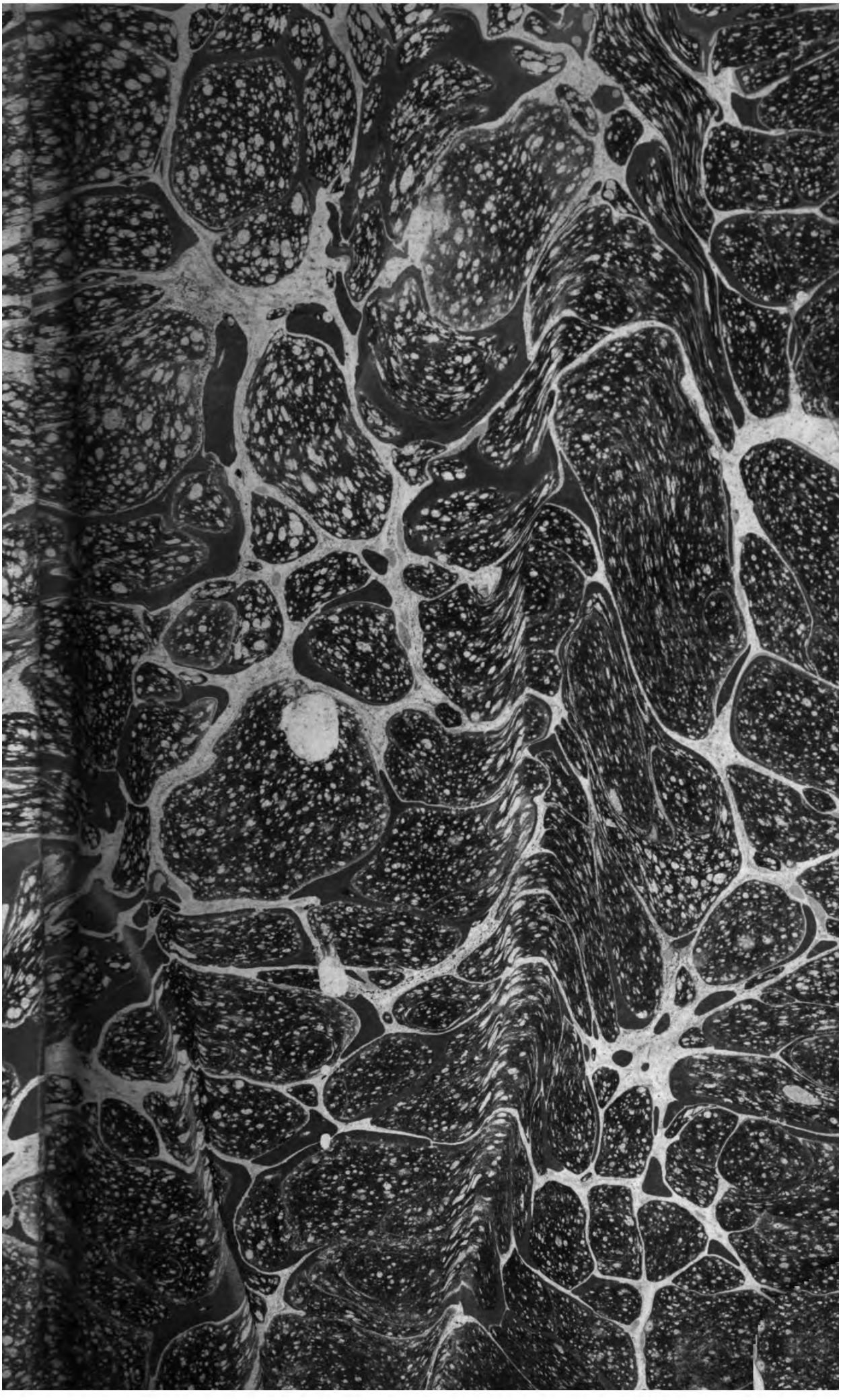
For more information see:

http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.

CHARLES PLUMMER.

28521 e. 131



6

L'ENFER

POÈME

DU DANTE.

L'ENFER,

POÈME

DU DANTE,

TRADUIT DE L'ITALIEN

PAR M. LE COMTE DE RIVAROL.

A LONDRES;

Et se trouve A PARIS,

CHEZ CUSSAC, LIBRAIRE, GALERIE DE RICHELIEU,
AU PALAIS ROYAL, nos. 7 et 8.

M. DCC. LXXXVIII.

BODLEIAN LIBRARY
20
DEC
1927
OXFORD

Quì mi scusi
La novità, se fior la lingua abborra.

CANTO XXV.

Enrichetta de Fusine.

DE LA VIE ET DES POÈMES DU DANTE.

Il n'est guère dans la Littérature de nom plus imposant que celui du Dante. Le génie d'invention, la beauté des détails, la grandeur et la bizarrerie des conceptions, lui ont mérité, je ne dis pas la première ou la seconde place entre Homère et Milton, le Taſse et Virgile; mais une place à part. Je vais parler un moment de sa personne et de ses ouvrages, et présenter ensuite son Poème de l'Enfer, la plus extraordinaire de ses productions.

Dante Alighieri naquit à Florence en 1265, d'une famille ancienne et

illustrée. Ayant perdu son père de bonne heure, il paſsa à l'école de Brunet Latin, un des plus savans hommes du temps ; mais il s'arracha bientôt aux douceurs de l'étude, pour prendre part aux événemens de son siécle.

L'Italie étoit alors toute en confusion ; ses plus grandes villes s'étoient érigées en Républiques, tandis que les autres suivoient la fortune de quelques petits tyrans. Mais deux factions désoloient sur-tout ce beau pays : l'une des Gibelins, attachée aux Empereurs; et l'autre des Guelfes [1], qui soutenoit les préten-

[1] Il seroit difficile de faire des recherches satisfaisantes sur l'origine de ces factions et du nom singulier qu'on leur donna : l'histoire n'offre que des incertitudes là-deſsus. On trouve seulement que des le dixième siécle, l'Italie, remplie d'armées Allemandes, et prenant parti pour ou contre, s'accoutumoit à ces dénominations de *Guelfes* et de *Gibelins*.

tions des Papes. Il y avoit plus de 60 ans que les Césars Allemands n'avoient mis le pied en Italie, quand le Dante entra dans les affaires; et cette absence avoit prodigieusement affoibli leur parti. Les Papes avoient toujours eu l'adreſse de leur susciter des embarras dans l'Empire, et de leur opposer les Rois de France : de sorte que les Empereurs ne venant à Rome que pour punir un Pontife, ou imposer des tributs aux villes coupables, revoloient auſsitôt en Allemagne, pour appaiser les troubles; et l'Italie leur échappoit. Leur malheur fut dans tous les temps de ne pas demeurer à Rome : elle seroit devenue la Capitale de leurs Etats, et les Papes auroient été soumis sous l'œil du maître.

Au treizième siécle, la République de Florence étoit entiérement Guelfe;

et s'il y avoit quelques Gibelins parmi ses habitans, ils se tenoient cachés : mais ils dominoient ailleurs, et on se battoit fréquemment. Le Dante, dont les aïeux avoient été Guelfes, se trouva à la bataille de Campaldino, que les Florentins livrèrent aux Gibelins d'Arrezzo, et qui fut une des plus sanglantes. On voit encore dans les histoires du temps, qu'il contribua par sa valeur à la victoire de Caprona, remportée auſsi par les Florentins sur les Républicains de Pise.

Un peu de calme ayant succédé à tant d'orages, le Poète en profita pour se livrer à son goût pour les lettres, et aux charmes d'un amour heureux. Béatrix qu'il aima, est immortelle comme Laure; et peut-être la destinée de ces deux femmes est-elle digne d'observation : mortes toutes deux à la fleur de leur âge, et

toutes deux chantées par les plus grands Poètes de leur siécle.

Le Dante se maria en 1291, et eut plusieurs enfans; mais il ne trouva pas le bonheur avec sa femme, et fut contraint de l'abandonner. Le deſsin, la musique et la poésie le consolèrent et partagèrent ses momens, jusqu'à ce qu'il devînt homme public en 1300 : c'est là l'époque de tous ses malheurs. Il étoit âgé de 35 ans, lorsqu'il fut nommé Prieur de la République ; dignité qui revient à celle des anciens Décemvirs. Mais les Prieurs n'étoient qu'au nombre de huit. Ces Magistrats, malgré leur autorité violente, ne tenoient pas d'une main ferme le gouvernail de l'Etat; puisqu'outre les querelles du Sacerdoce et de l'Empire, la République nourriſsoit encore des inimitiés intestines ; et voici quelle en fut la source.

Pistoye, ville du territoire de Florence, étoit depuis long-temps troublée par les intrigues de deux familles puissantes, et ces intrigues avoient produit deux partis qu'on appela *les Blancs* et *les Noirs*, pour les mieux distinguer sans doute. Le Sénat, afin d'éteindre ces dissentions, attira autour de lui les principales têtes de la discorde; mais ce levain, au lieu de se perdre dans la masse de l'Etat, aigrit tellement les esprits, qu'il fallut bientôt être Noir ou Blanc à Florence comme à Pistoye : c'étoit chaque jour des affronts et des atrocités nouvelles. Les choses furent portées au point que, pour sauver la République, le Dante persuada à ses collègues d'envoyer en exil les chefs des deux partis : ce qui fut exécuté.

Après cet événement, il se flattoit

d'une paix durable, lorsqu'étant allé en ambaſsade à Rome, les Noirs profitèrent de son absence, mirent à leur tête Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, et secrettement aidés par Boniface VIII, rentrèrent dans la ville. Auſsitôt tout changea de face : les Blancs, déclarés ennemis de la patrie, furent chaſsés ; et le Dante, qui étoit soupçonné de leur être favorable, apprit à-la-fois son exil et la perte de tous ses biens.

Dans son malheur, il s'attacha aux Gibelins; et comme en ce moment Henri de Luxembourg étoit venu se faire couronner à Rome, ce parti avoit repris vigueur, et l'Italie étoit dans l'attente de quelque grande révolution : si bien que le Dante conçut le projet de se faire ouvrir par les armes les portes de Florence. Auſsi coupable et moins heureux que

Coriolan, il couroit de l'armée des mécontens aux camps de l'Empereur, paſſant sa vie à faire des tentatives infructueuses, et témoin de toutes les humiliations des Impériaux.

C'est avec auſsi peu de succès qu'il eut recours aux supplications, comme on le voit par une lettre au peuple de Florence, qui commence par ces mots : POPULE MEE, QUID FECI TIBI? Renonçant enfin à tout espoir de retour, il se mit à voyager, parcourut l'Allemagne, et vint à Paris, où, comme on l'a dit du Taſse, on aſsure qu'il travailloit à ses Poèmes. Forcé dans la suite d'implorer la protection des Princes d'Italie, il vécut dans différentes Cours, et mourut en 1321, âgé de cinquante-six ans, chez Gui de Polente, Prince de Ravenne.

Le Dante, à-la-fois Guerrier, Négociateur et Poète, eut sans doute des succès et quelques beaux momens : mais pour avoir paſsé la moitié de sa vie dans l'exil et l'indigence, il doit augmenter la liste des grands hommes malheureux. C'est ainsi qu'il s'en exprime lui-même, en déplorant la perte de ses biens et de son indépendance. » Par-tout où se parle » cette langue toscane, on m'a vu errer » et mendier; j'ai mangé le pain d'autrui » et savouré son amertume. Navire sans » gouvernail et sans voiles, pouſsé de » rivage en rivage par le souffle glacé de » la misère, les peuples m'attendoient à » mon paſsage, sur un peu de bruit qui » m'avoit précédé, et me voyoient autre » qu'ils n'auroient osé le croire : je leur » montrois les bleſsures que me fit la for- » tune, qui déshonorent celui qui les » reçoit. «

A une sensibilité profonde et à la plus haute fierté, le Dante joignoit encore cette ambition des Républiques, si différente de l'ambition des Monarchies. Quand son Sénat, qui ne faisoit pas tout ce qu'il en eût desiré, le nomma à l'ambaſsade de Rome, ce Poète considérant l'état de crise où il laiſsoit la République, et le péril de confier cette légation à un autre, dit ce mot devenu célèbre : S'IO VO CHI STA, E S'IO STO CHI VA : *Si je pars qui reste, et si je reste qui part?* Quoique logé chez le Prince de Ravenne, il ne laiſsa pas de raconter dans son Enfer l'aventure délicate et désastreuse arrivée à la fille de ce Prince; et lorsqu'après son exil, il se fut réfugié auprès de Can de l'Escale, il conserva dans cette Cour ses manières républicaines.

Un jour ce petit Souverain lui disoit :

» Je suis étonné, Meſser Dante, qu'un » homme de votre mérite n'ait point l'art » de captiver les cœurs; tandis que le fou » même de ma Cour a gagné la bienveil- » lance universelle. « Vous en seriez moins étonné, répondit le Poète, si vous saviez combien ce qu'on nomme amitié et bienveillance, dépend de la sympathie et des rapports !

Les différens ouvrages qui nous restent de lui [2], attestent par-tout la mâle hardieſse de son génie. On sait avec quelle vigueur il a plaidé la cause des Rois contre les Papes, dans son Traité de la Monarchie, et même dans ses Poèmes. On trouve, par exemple, ces

---

[2] En voici la liste : CANZONI, SONNETTI, VITA NUOVA, CONVIVIO, EGLOGHE, EPISTOLE, VERSI HEROICI, ALLEGORIA SOPRA VIRGILIO, *de vulgari eloquentiâ*, *de Monarchiâ*, et LA DIVINA COMEDIA.

vers sur l'union du pouvoir spirituel et temporel, au XVI^e^. Chant du Purgatoire :

De la Terre et du Ciel les intérêts divers
Avoient donné long-temps deux Chefs à l'univers;
Rome alors floriſsoit dans une paix profonde,
Deux soleils éclairoient cette reine du monde:
Mais sa gloire a paſsé, quand l'absolu pouvoir
A mis aux mêmes mains le sceptre et l'encensoir [3].

Par-tout ce Poète a heurté les préjugés de son temps ; et ce temps est un des plus malheureux que l'histoire nous présente. Les violences scandaleuses des

---

[3] Il fait ailleurs une vive apostrophe à l'Empereur, qu'il appelle *César tudesque*, le conjurant de ne pas oublier son Italie, *le jardin de l'Empire*, pour les glaçons de l'Autriche, et l'invitant à venir enfourcher les arçons de cette belle monture qui attend son maître depuis si long-temps.

Si l'Empereur avoit montré au Pape, dans leur entrevue à Vienne, cette invitation du Poète Italien, je ne vois pas ce que le Pontife auroit pu répondre ; car le Dante connoiſsoit fort bien les droits du Sacerdoce et de l'Empire, et on ne doute point à Rome qu'il n'y ait encore plus de théologie que de poésie dans la *divina Comedia*.

Papes, les disgraces et la fin de la maison de Souabe, les crimes de Mainfroi, les cruautés de Charles d'Anjou, les funestes croisades de S. Louis et sa fin déplorable; la terreur des armes musulmanes; plus encore les calamités de l'Italie désolée par les guerres civiles et les barbaries des tyrans; enfin les alarmes religieuses, l'ignorance et le foible de tous les esprits qui aimoient à se consterner pour des prédictions d'astrologie : voilà les traits qui donnent à ces temps une physionomie qui les distingue.

Quoique le génie n'attende pas des époques pour éclore; supposons cependant que dans un siécle effrayé par tant de catastrophes, et dans le pays même théâtre de tant de discordes, il se rencontre un homme de génie, qui, s'élevant au milieu des orages, parvienne au

gouvernement de sa patrie ; qu'ensuite exilé par des citoyens ingrats, il soit réduit à traîner une vie errante, et à mendier les secours de quelques petits Souverains : il est évident que les malheurs de son siécle et ses propres infortunes feront sur lui des impreſsions profondes, et le disposeront à des conceptions mélancoliques ou terribles.

Tel fut le Dante qui conçut dans l'exil son Poème de l'Enfer, du Purgatoire et du Paradis, embraſsant dans son plan les trois règnes de la vie future, et s'attirant toute l'attention d'un siécle où on ne parloit que du jugement dernier, de la fin de ce monde, et de l'avénement d'un autre.

Il y a deux grands acteurs dans ce Poème ; Béatrix, cette maîtreſse tant pleurée, qui doit lui montrer le Paradis ;

et Virgile, son Poète par excellence, qui doit le guider aux Enfers et au Purgatoire.

Il descend donc aux Enfers sur les pas de Virgile, pour s'y entretenir avec les Ombres des Papes, des Empereurs et des autres personnages du temps, sur les malheurs de l'Italie, et particuliérement de Florence : ce n'est qu'en paſsant qu'il touche aux questions sur la vie future dont le monde s'occupoit alors.

Comme il savoit tout ce qu'on pouvoit savoir de son temps, il met à profit les erreurs de la géographie, de l'astronomie et de la physique; et le triple théâtre de son Poème se trouve construit avec une intelligence et une économie admirables. D'abord la terre creusée jusques dans son centre, offre dix grandes en-

ceintes qui sont toutes concentriques. Il n'est point de crime qui soit oublié dans la distribution des supplices que le Poète rencontre d'un cercle à l'autre : souvent une enceinte est partagée en différens donjons ; mais toujours avec une telle suite dans la gradation des crimes et des peines, que Montesquieu n'a pas trouvé d'autres divisions pour son Esprit des Loix.

Il faut observer que dans cette immense spirale, les cercles vont en diminuant de grandeur, et les peines en augmentant de rigueur, jusqu'à ce qu'on rencontre Lucifer garrotté au centre du globe, et servant de pierre angulaire à tout l'Enfer. Observons encore ici qu'une spirale et des cercles sont une de ces idées simples, avec lesquelles on obtient aisément une éternité ; l'imagination n'y perd

jamais de vue les coupables, et s'y effraie davantage de l'uniformité de chaque supplice : un local varié et des théâtres différens auroient été une invention moins heureuse.

Le Dante et son guide sortent ensemble des ténèbres et des flâmes de l'abîme par des routes fort étroites ; mais ils ont à peine paſsé le point central de la terre, qu'ils tournent transversalement sur eux-mêmes ; et la tête se trouvant où étoient les pieds, ils montent au lieu de descendre. Arrivés à l'hémisphère qui répond au nôtre, ils découvrent un nouveau ciel et d'autres étoiles. Le Poète profite de l'idée où on étoit alors, qu'il n'y avoit pas d'Antipodes, pour y placer le Purgatoire.

C'est une colline dont le sommet se perd dans le ciel, et qui peut avoir en

hauteur ce qu'a l'Enfer en profondeur. Les deux Poètes s'élèvent de division en division et de clartés en clartés, trouvant sans ceſse des punitions qui deviennent toujours plus légères. Le Lecteur s'élève et respire avec eux : il entend par-tout le langage consolant de l'espérance, et ce langage se sent de plus en plus du voisinage des cieux. La colline est enfin couronnée par le Paradis terrestre : c'est là que Béatrix paroît, et que Virgile abandonne le Dante.

Alors il monte avec elle de sphère en sphère, de vertus en vertus, par toutes les nuances du bonheur et de la gloire, jusques dans les splendeurs du Ciel empirée; et Béatrix l'introduit au pied du trône de l'Eternel.

Etrange et admirable entreprise ! Remonter du dernier gouffre des Enfers,

jusqu'au sublime sanctuaire des Cieux; embraſser la double hiérarchie des vices et des vertus, l'extrême misère et la suprême félicité, le temps et l'éternité; peindre à-la-fois l'ange et l'homme, l'auteur de tout mal, et le saint des saints! Auſsi on ne peut se figurer la sensation prodigieuse que fit sur toute l'Italie ce Poème national, rempli de hardieſses contre les Papes; d'allusions aux événemens récens et aux questions qui agitoient les esprits; écrit d'ailleurs dans une langue au berceau, qui prenoit entre les mains du Dante une fierté qu'elle n'eut plus après lui, et qu'on ne lui connoiſsoit pas avant. L'effet qu'il produisit fut tel, que lorsque son langage rude et original ne fut presque plus entendu, et qu'on eut perdu la clef des allusions, sa grande réputation ne laiſsa pas de s'é-

tendre dans un espace de cinq cents ans, comme ces fortes commotions dont l'ébranlement se propage à d'immenses distances.

L'Italie donna le nom de *divin* à ce Poème et à son Auteur ; et quoiqu'on l'eût laiſsé mourir en exil, cependant ses amis et ses nombreux admirateurs eurent aſsez de crédit, sept à huit ans après sa mort, pour faire condamner le Poète Cecco d'Ascoli à être brûlé publiquement à Florence, sous prétexte de magie et d'hérésie, mais réellement parce qu'il avoit osé critiquer le Dante. Sa patrie lui éleva des monumens, et envoya, par décret du Sénat, une députation à un de ses petits-fils, qui refusa d'entrer dans la maison et les biens de son aïeul. Trois Papes ont depuis accepté la dédicace de LA DIVINA COMEDIA, et on a fondé

des chaires pour expliquer les oracles de cette obscure divinité [4].

Les longs commentaires n'ont pas éclairci les difficultés, la foule des Commentateurs n'ayant vu par-tout que la théologie : mais ils auroient dû voir auſsi la mythologie, car le Poète les a mêlées. Ils veulent tous absolument que le Dante soit *la partie animale*, ou les sens; Virgile, *la philosophie morale*, ou la simple raison; et Béatrix, *la lumière révélée*, ou la théologie. Ainsi, l'homme groſsier représenté par le Dante, après s'être égaré dans une forêt obscure, qui

---

[4] Le Dante n'a pas donné le nom de *Comédie* aux trois grandes parties de son Poème, parce qu'il finit d'une manière heureuse, ayant le Paradis pour dénoûment, ainsi que l'ont cru les Commentateurs : mais parce qu'ayant honoré l'Enéide du nom d'ALTA TRAGEDIA, il a voulu prendre un titre plus humble, qui convînt mieux au style qu'il emploie, si différent en effet de celui de son maître.

signifie, suivant eux, les orages de la jeuneſse, est ramené par la raison à la connoiſsance des vices et des peines qu'ils méritent; c'est-à-dire, aux Enfers et au Purgatoire : mais quand il se présente aux portes du Ciel, Béatrix se montre, et Virgile disparoît. C'est la raison qui fuit devant la théologie.

Il est difficile de se figurer qu'on puiſse faire un beau Poème avec de telles idées; et ce qui doit nous mettre en garde contre ces sortes d'explications, c'est qu'il n'est rien qu'on ne puiſse plier sous l'allégorie avec plus ou moins de bonheur. On n'a qu'à voir celle que le Taſse a lui-même trouvée dans sa Jérusalem.

Mais il est temps de nous occuper du Poème de l'Enfer en particulier, de son coloris, de ses beautés et de ses défauts.

Au temps où le Dante écrivoit, la

Littérature se réduisoit en France, comme en Espagne, aux petites poésies des Troubadours. En Italie, on ne faisoit rien d'important dans la langue du peuple; tout s'écrivoit en latin. Mais le Dante ayant à construire son monde idéal, et voulant peindre pour son siécle et sa nation [5], prit ses matériaux où il les trouva: il fit parler une langue qui avoit bégayé jusqu'alors, et les mots extraordinaires qu'il créoit au besoin, n'ont servi qu'à lui seul. Voilà une des causes de son obscurité. D'ailleurs il n'est point de Poète qui tende plus de pièges à son Traducteur; c'est presque toujours des

---

[5] C'est un des grands défauts du Poème, d'être fait un peu trop pour le moment : delà vient que l'Auteur ne s'attachant qu'à présenter sans ceſse les nouvelles tortures qu'il invente, court toujours en avant, et ne fait qu'indiquer les aventures. C'étoit aſsez pour son temps; pas aſsez pour le nôtre.

bizarreries, des énigmes ou des horreurs qu'il lui propose : il entaſse les comparaisons les plus dégoûtantes, les allusions, les termes de l'école et les expreſsions les plus baſses : rien ne lui paroît méprisable, et la langue française chaste et timorée s'effarouche à chaque phrase. Le Traducteur a sans ceſse à lutter contre un style affamé de poésie, qui est riche et point délicat, et qui dans cinq ou six tirades épuise ses reſsources, et lui deſsèche ses palettes. Quel parti donc prendre ? Celui de ménager ses couleurs ; car il s'agit d'en fournir aux deſsins les plus fiers qui aient été tracés de main d'homme ; et lorsqu'on est pauvre et délicat, il convient d'être sobre. Il faut surtout varier ses inversions : le Dante deſsine quelquefois l'attitude de ses personnages par la coupe de ses phrases ; il a des brusqueries de style qui produisent de

grands effets ; et souvent dans la peinture de ses supplices il emploie une fatigue de mots qui rend merveilleusement celle des tourmentés. L'imagination paſse toujours de la surprise que lui cause la description d'une chose incroyable, à l'effroi que lui donne néceſsairement la vérité du tableau : il arrive de-là que ce monde visible ayant fourni au Poète aſsez d'images pour peindre son monde idéal, il conduit et ramène sans ceſse le Lecteur de l'un à l'autre ; et ce mélange d'événemens si invraisemblables et de couleurs si vraies, fait toute la magie de son Poème.

Le Dante a versifié par tercets, ou à rimes triplées ; et c'est de tous les Poètes celui qui, pour mieux porter le joug, s'est permis le plus d'expreſsions impropres et bizarres : mais auſsi quand il est beau, rien ne lui est comparable. Son vers

se tient debout par la seule force du substantif et du verbe, sans le concours d'une seule épithète [6].

Si les comparaisons et les tortures que le Dante imagine, sont quelquefois horribles, elles ont toujours un côté ingénieux, et chaque supplice est pris dans la nature du crime qu'il punit. Quant à ses idées les plus bizarres, elles offrent auſsi je ne sais quoi de grand et de rare qui étonne et attache le Lecteur. Son dialogue est souvent plein de vigueur et de naturel, et tous ses personnages sont

---

[6] Tels sont sans doute auſsi les beaux vers de Virgile et d'Homère; ils offrent à-la-fois la pensée, l'image et le sentiment : ce sont de vrais polypes, vivans dans le tout, et vivans dans chaque partie; et dans cette plénitude de poésie, il ne peut se trouver un mot qui n'ait une grande intention. Mais on n'y sent pas ce goût âpre et sauvage, cette franchise qui ne peut s'allier avec la perfection, et qui fait le caractère et le charme du Dante.

fièrement deſsinés. La plupart de ses peintures ont encore aujourd'hui la force de l'antique et la fraîcheur du moderne, et peuvent être comparées à ces tableaux d'un coloris sombre et effrayant, qui sortoient des ateliers des Michel-Ange et des Carraches, et donnoient à des sujets empruntés de la Religion, une sublimité qui parloit à tous les yeux.

Il est vrai que dans cette immense galerie de supplices, on ne rencontre pas aſsez d'épisodes; et malgré la briéveté des Chants, qui sont comme des repos placés de très-près, le Lecteur le plus intrépide ne peut échapper à la fatigue. C'est le vice fondamental du Poème.

Enfin, du mélange de ses beautés et de ses défauts, il résulte un Poème qui ne reſsemble à rien de ce qu'on a vu, et

qui laiſse dans l'ame une impreſsion durable. On se demande, après l'avoir lu, comment un homme a pu trouver dans son imagination tant de supplices différens, qu'il semble avoir épuisé les reſsources de la vengeance divine; comment il a pu, dans une langue naiſsante, les peindre avec des couleurs si chaudes et si vraies; et dans une carrière de trente-quatre Chants se tenir sans ceſse la tête courbée dans les Enfers.

Au reste, ce Poème ne pouvoit paroître dans des circonstances plus malheureuses : nous sommes trop près ou trop loin de son sujet. Le Dante parloit à des esprits religieux, pour qui ses paroles étoient des paroles de vie, et qui l'entendoient à demi-mot : mais il semble qu'aujourd'hui on ne puiſse plus traiter les grands sujets mystiques d'une ma-

nière sérieuse. Si jamais, ce qu'il n'est pas permis de croire, notre théologie devenoit une langue morte, et s'il arrivoit qu'elle obtînt, comme la mythologie, les honneurs de l'antique ; alors le Dante inspireroit une autre espèce d'intérêt : son Poème s'élèveroit comme un grand monument au milieu des ruines des Littératures et des Religions : il seroit plus facile à cette postérité reculée, de s'accommoder des peintures sérieuses du Poète, et de se pénétrer de la véritable terreur de son Enfer ; on se feroit chrétien avec le Dante, comme on se fait payen avec Homère [7].

---

7 Je serois tenté de croire que ce Poème auroit produit de l'effet sous Louis XIV, quand je vois Pascal avouer dans ce siécle, que la sévérité de Dieu envers les damnés le surprend moins que sa miséricorde envers les élus. On verra par quelques citations de cet éloquent mysanthrope, qu'il étoit bien digne de faire l'Enfer, et que peut-être celui du Dante lui eût semblé trop doux.

Voilà le précis du Poème ; il est long et ne dit pas tout : mais on trouvera semées dans les notes les idées qui manquent ici ; l'application en sera plus facile et moins éloignée, que si on les eût fait entrer dans ce Discours préliminaire, et qu'il eût ensuite fallu les transporter et les appliquer de mémoire, en lisant le Poème.

Comme on a beaucoup parlé des traductions, je n'en dirai qu'un mot en finiſsant, pour ne pas paroître mépriser ce genre de travail, ou l'estimer plus qu'il ne vaut. J'ai donc pensé qu'elles devroient servir également à la gloire du Poète qu'on traduit, et au progrès de la langue dans laquelle on traduit ; et ce n'est pourtant point là qu'il faut lire un Poète, car les traductions éclairent les défauts et éteignent les beautés ; mais on

peut aſsurer qu'elles perfectionnent le langage.

En effet, la langue française ne recevra toute sa perfection, qu'en allant chez ses voisins pour commercer et pour reconnoître ses vraies richeſses; en fouillant dans l'antiquité à qui elle doit son premier levain, et en cherchant les limites qui la séparent des autres langues. La traduction seule lui rendra de tels services. Un idiome étranger proposant toujours des tours de force à un habile Traducteur, le tâte pour ainsi dire en tous les sens : bientôt il sait tout ce que peut ou ne peut pas sa langue; il épuise ses reſsources, mais il augmente ses forces; sur-tout lorsqu'il traduit les ouvrages d'imagination, qui secouent les entraves de la construction grammaticale, et donnent des ailes au langage.

Notre langue n'étant qu'un métal d'alliage, il faut la dompter par le travail, afin d'incorporer ses divers élémens. Sans doute elle n'acquerra jamais ce principe d'unité qui fait la force et la richeſse du grec; mais elle pourra peut-être un jour s'approcher de la soupleſse et de l'abondance de la langue italienne qui traduit avec tant de bonheur. Quand une langue a reçu toute sa perfection, les traductions y sont aisées à faire, et n'apportent plus que des pensées.

Puisqu'on va parcourir des lieux peuplés d'ombres, de mânes et de fantômes, il est bon de dire un mot sur ce que les anciens entendoient par ces expreſsions.

Ils distinguoient après la mort, *l'ame*, *le corps* et *l'ombre*.

L'ame étoit une portion de l'esprit qui anime l'univers; une subtile quintes-

cence; un rayon très-épuré : mais c'étoit toujours de la matière, et quoiqu'elle ne tombât point sous les sens, on ne la croyoit pas pur esprit : tout avoit alors une forme, et occupoit un lieu quelconque. Seulement on lui donnoit quelquefois la figure d'un papillon qui s'échappe de la bouche du mourant, pour exprimer son exceſsive légéreté, et non pour aſsigner sa véritable forme qui n'étoit pas déterminée.

Mais l'ombre différoit de l'ame, en ce qu'elle retenoit la figure et l'apparence du corps. Elle en étoit *le spectre*, *le simulacre*, *le fantôme;* et bien qu'elle fût d'une matière aſsez ténue pour échapper au toucher, cependant elle étoit visible, et conservoit les idées, les goûts et les affections que le mort avoit eus dans sa vie.

Les noms d'ombre, de spectre, de simulacre et de fantôme, signifient donc tous, image et représentation de l'homme. Les mânes signifient *restes*, et désignent ce qui survit à l'homme, ce qui est *permanent* après lui. Toutes ces expreſsions emportent la même idée : ce sont les mânes ou l'ombre d'un mort qu'on rencontre aux Enfers ; c'est encore cela qu'on voit errer autour de son tombeau. Observez pourtant que le génie du défunt étoit autre chose : il gardoit le sépulcre, et se montroit sous la forme de quelque animal, symbole de la qualité dominante du mort. Enée faisant des libations à son père, voit sortir du mausolée un beau serpent, emblême de la haute sageſse de ce héros. Il arrivoit quelquefois qu'un homme voyoit son génie avant de mourir ; mais le cas étoit rare, et on ne compte guère que Dion, Socrate et Brutus qui

aient eu cet avantage. Nos anges-gardiens ont remplacé les génies, avec cette différence qu'ils ne s'occupent plus de nous après la mort.

Il se présente ici une question. Etoit-ce l'ombre qui la première donnoit au corps sa forme et au visage ses traits; ou bien ne gardoit-elle l'apparence du corps, que par les longues habitudes qu'ils avoient eues ensemble?

L'antiquité pensoit que l'Ombre étoit d'abord façonnée sous la figure humaine; que cette créature légère erroit long-tems sur les bords du Léthé, avec les traits et le costume du personnage qu'elle devoit un jour habiter; et qu'elle cachoit l'ame ou le souffle de vie dans sa substance. La Genèse, en disant que Dieu fit l'homme à son image, semble indiquer auſsi cette première portion de l'homme. On pour-

roit conclure de-là que l'ame avoit deux enveloppes : cachée d'abord dans l'ombre qui avoit la figure humaine, elle formoit un homme intérieur sur qui se mouloit l'homme extérieur, c'est-à-dire le corps.

C'est de toutes ces idées qu'est dérivée une expreſsion, admirable pour l'énergie, et qui n'auroit pas de sens, si on rejetoit ce que nous avons dit. On la trouve chez les Latins : *Mens informat corpus ;* et chez les Italiens, *la mente informa il corpo.* Elle est peu usitée dans notre langue; et cependant J. J. Rouſseau dit quelque part : » L'univers ne seroit » qu'un point pour une huître, quand » même une ame humaine *informeroit* » cette huître. « Enfin c'est delà que semble venir la persuasion générale, que l'homme montre au dehors ce qu'il est

au dedans, et que le visage est le miroir de l'ame.

Le Christianisme n'a retenu de toutes ces divisions, que celle de l'ame et du corps; & cependant on voit dans la Bible l'ombre de Samuel.

Le Dante se sert par-tout, comme les anciens, des mots de spectres, de mânes, d'ombres, de fantômes, d'ames et de simulacres, pour désigner les morts. Il suppose que les Ombres ont les sens plus exquis que nous; et au XXIV^e^. Chant de l'Enfer, il dit que des yeux vivans ne peuvent pénétrer dans les profondeurs de l'abîme, comme les yeux d'un mort. Il suppose auſsi, d'après les anciens, que les Ombres parlent la bouche béante, parce que la parole leur sort toute formée du fond de la poitrine; et il est re-

connu lui-même pour un homme encore vivant, au mouvement de ses lèvres.

Homère dans l'Odyſsée représente les mânes suçant le sang des victimes; et voilà pourquoi on leur en immoloit. On croyoit que le sang, la fumée et ce qu'il y a de plus spiritueux dans nos alimens, étoit la part des morts, comme celle des Dieux. Les ames à qui on négligeoit de faire des sacrifices, s'attachoient quelquefois à leurs parens ou à des personnes de leur connoiſsance, et celui qui étoit ainsi sucé par un mort, dépériſsoit à vue d'œil.

La croyance d'un Purgatoire a bien donné le change à ces idées, en substituant le besoin des prières et des œuvres pies à celui des sacrifices; mais elles ne laiſsent pas de subsister parmi le peuple. N'a-t-on pas vu au commencement de ce

dix-huitième siécle une bonne partie de l'Europe sucée par des vampires; et ne continue-t-on pas toujours de porter le dernier repas au convoi d'un mort? Cette cérémonie et bien d'autres qui se gliſsèrent autrefois dans notre liturgie, sont comme les médailles du Paganisme qu'on retrouve dans les fondations du Christianisme.

Toutes ces distinctions que j'ai tâché d'établir avec quelque clarté, sont un peu confuses chez les anciens : ce sont bien des notions différentes, mais dont les limites ne sont pas bien marquées. Il y a dans la fable autant de Législateurs que de Poètes, et il ne faut pas donner un code à l'imagination.

AVIS
DE L'ÉDITEUR.

On a vu dans le Discours précédent, que *la Divina Comedia* étoit divisée en trois Poèmes; l'Enfer, le Purgatoire et le Paradis. Le premier a XXXIV Chants, le second et le troisième XXXIII chacun; de sorte que l'œuvre entière en a cent. Le premier Chant de l'Enfer contient l'exposition du sujet, et sert d'exposition aux trois Poèmes; ce qui fait qu'ils se trouvent parfaitement égaux en nombre, c'est-à-dire, de XXXIII Chants chacun : régularité singulière dans la distribution d'un si grand ouvrage.

C'est le premier de ces trois Poèmes qu'on donne ici. Sa grande réputation, ou pour mieux dire, le culte dont il jouit, est un problême qui a toujours fatigué les Gens de Lettres : il seroit résolu, si le style de cette traduction n'étoit point au deſsous, je ne dis pas de ce Poète, mais de l'idée qu'on s'en forme.

Il est bon d'avertir que cette traduction, faite

depuis quatre ans, a été communiquée à quelques personnes. Celles qui entendoient le texte, demandoient pourquoi on ne l'avoit pas traduit mot-à-mot? pourquoi on n'avoit point rendu les termes surannés, barbares et singuliers, par des termes singuliers, barbares et surannés; afin que le Dante fût exactement pour nous ce qu'il étoit pour l'Italie, et qu'on ne pût le lire que le Dictionnaire à la main?

Nous renvoyons ces personnes à une traduction du Dante, qui fut faite et rimée sous Henri IV, par un Abbé Grangier. Les tournures de phrase y sont copiées avec tant de fidélité, et les mots calqués si littéralement, que cette traduction est un peu plus difficile à entendre que le Dante même, et peut donner d'agréables tortures aux amateurs.

Ceux qui ne lisoient ce Poète que dans la traduction, étoient fâchés qu'on ne l'eût pas débarrassé de tout ce qui a perdu l'à-propos, de toutes les allusions aux histoires du temps, de toutes les notes: mais ils ne songeoient pas que la brillante réputation de ce Poème ne permettoit point une telle réforme. Oseroit-on donner l'Iliade et l'Enéide par extrait? Ils ne songeoient pas non plus que le Poème de l'Enfer devant

jeter un grand jour sur les événemens du 12^e^. et du 13^e^. siécle, il ne falloit pas mutiler ce monument de l'Histoire et de la Littérature toscane.

Il doit suffire aux amateurs, que la physionomie du Dante et l'odeur de son siécle transpirent à chaque page de cette traduction. Il doit suffire aux Gens de Lettres que notre poésie française puiſse s'accroître des richeſses du Poète Toscan : il doit suffire aux uns et aux autres que, sans le trop écarter de son siécle, on l'ait aſsez rapproché du nôtre.

Ce n'est point en effet la sensation que fait aujourd'hui le style du Dante en Italie, qu'il s'agit de rendre, mais la sensation qu'il fit autrefois. Si le Roman de la Rose avoit les beautés du Poème de l'Enfer, croit-on que les étrangers s'amuseroient à le traduire en vieux langage, afin d'avoir ensuite autant de peine à le déchiffrer que nous ?

Quant aux personnes qui desireroient que le Poème de l'Enfer eût été réduit à ses beautés purement poétiques, je leur avouerai que le Purgatoire et le Paradis ont grand besoin d'une telle réduction ; et qu'il est à desirer que l'Ecri-

vain qui nous donne l'Enfer, veuille bien encore paſser sur les dégoûts de la traduction, et nous faire l'extrait de ces deux Poèmes.

Je n'oublierai pas qu'il s'est enfin trouvé des gens qui ont demandé pourquoi le Dante n'avoit pas été traduit en vers? La réponse à cette question se trouve dans les notes du XXVII^e^. Chant.

VUE GÉNÉRALE DE L'ENFER.

L'ENFER a dix grandes parties ; un vestibule et neuf cercles. Ils sont tous concentriques, et vont en diminuant de grandeur jusqu'au centre de la terre, ainsi que dans un cône renversé.

Après avoir franchi la porte des Enfers, on trouve le vestibule coupé en deux moitiés par l'Achéron.

La première moitié, avant d'arriver au fleuve, renferme les ames sans vertus et sans vices.

La seconde moitié, après avoir paſsé le fleuve, forme les Limbes qui sont :

Le I^er^. cercle de l'Enfer, séjour des enfans morts sans baptême.

Le II^e^. cercle, est le séjour des Luxurieux.

Le III^e^. cercle, des Gourmands.

Le IV^e^. cercle, des Prodigues et des Avares.

Le V^e^. cercle, des Vindicatifs.

Le VI^e^. cercle, des Hérésiarques.

Mais avant de paſser à la description des autres cercles, le Poète s'arrête dans son XI^e^. Chant, pour jeter un coup-d'œil sur tout ce qu'il a vu, et sur ce qui lui reste encore à voir. Il considère cette dernière portion comme un nouvel Enfer, qu'il partage en trois cercles.

Le I^er^ cercle de cette division nouvelle, est le VII^e^. de tout l'Enfer. Il se soudivise en trois donjons, qui contiennent les différentes sortes de violences.

Le II^e^. qui est le VIII^e^. de tout l'Enfer, se soudivise en dix vallées, où sont renfermés tous les genres de perfidie.

Le III^e^. qui est le IX^e^. et dernier de l'Enfer, se soudivise encore en quatre girons, où sont punis tous les Traîtres.

Au milieu de chaque cercle il y a toujours un gouffre qui conduit au cercle suivant. Le Poète emploie divers moyens pour descendre de l'un à l'autre.

L'ENFER,

POEME.

TRADUCTION NOUVELLE.

INFERNO,

POEMA.

CANTO I.

ARGOMENTO.

All' imbrunir della sera, il Poeta travvia in un bosco: quivi passa la notte, ed al levar del sole ritrovasi dinanzi un colle, che tenta salire: ma tre fiere si frappongono che non lo avicini; in quello istante Virgilio gli apparisce, e gli fà la proposta di andare all' Inferno.

NEL mezzo del camin di nostra vita
Mi ritrovai per una selva oscura;
Che la diritta via era smarita.

E quanto a dir qual era è cosa dura
Esta selva selvaggia et aspra e forte;
Che nel pensier rinuova la paura.

Tant'è amara, che poco è più morte.
Ma per trattar del ben, ch'i vi trovai
Dirò de l'alte cose, ch'i v'ho scorte.

I non so ben ridir com'i v'entrai;
Tant'era pien di sonno in sù quel punto,
Che la verace via abbandonai.

L'ENFER,

POÈME.

CHANT I.

ARGUMENT.

A la chute du jour, le Poète s'égare dans une forêt. Il y paſse la nuit, et ſe trouve au lever du ſoleil devant une colline où il eſsaie de monter; mais trois bêtes féroces lui en défendent l'approche. C'eſt alors que Virgile lui apparoît, et lui propoſe de descendre aux Enfers.

J'ÉTOIS au milieu de ma course, et j'avois déja perdu la bonne voie; lorsque je me trouvai dans une forêt obscure, dont le souvenir me trouble encore et m'épouvante [1].

Certes, il seroit dur de dire quelle étoit cette forêt sauvage, profonde et ténébreuse, où j'ai tant éprouvé d'angoiſses, que la mort seule me sera plus amère : mais c'est par ses âpres sentiers que je suis parvenu à de hautes connoiſsances, que je veux révéler, en racontant les choses dont mon œil y fut témoin.

Je ne puis rappeler le moment où je m'enga-

Ma poi ch'i fui a piè d'un colle giunto,
Là ove terminava quella valle,
Che m'havea di paura il cor compunto:
Guarda'in alto, e vidi le sue spalle
Vestite già de' raggi del pianeta,
Che mena dritt'altrui per ogni calle.
Allor fù la paura un poco queta,
Che nel lago del cor m'era durata,
La notte ch'i paſsai con tanta pièta.
E come quei, che con lena affannata
Uscito fuor del pelago alla riva,
Si volge a l'acqua perigliosa, e guata:
Cosi l'animo mio, ch'ancor fuggiva,
Si vols' a retro a rimirar lo paſso
Che non lasciò giamai persona viva.
Poi ch'èi posat'un poco'l corpo laſso,
Ripresi via per la piaggia diserta,
Sì che'l piè fermo sempr'era'l più baſso.
Et ecco, quasi al cominciar dell'erta,
Una lonza leggera e presta molto,
Che di pel maculato era coperta.
E non mi si partia dinanz'al volto:
Anz'impediva tanto'l mio camino,
Ch'i fui per ritornar più volte volto.
T'emp'era dal principio del mattino;
E'l sol montava'n sù con quelle stelle
Ch'eran con lui, quando l'amor divino

geai dans la forêt périlleuse ; tant ma léthargie fut profonde ! mais je marchois avec effroi dans des gorges obscures, lorsque j'atteignis le pied d'une colline qui les terminoit ; et, levant mes yeux en haut, je vis que son front s'éclairoit déja des premiers rayons de l'astre qui guide l'homme dans sa route [2].

Alors mon sang, qu'une nuit de détreſse avoit glacé, se réchauffa dans mes veines ; et comme celui qui s'est échappé du naufrage, et qui, tout haletant sur le bord de la mer, y tourne encore les yeux et la contemple ; ainsi je m'arrêtai, et j'osai sonder, d'un œil affoibli, ces profondeurs d'où jamais ne ſortit un homme vivant.

Après avoir un peu reposé mes membres épuisés, je commençai à gravir péniblement cette côte solitaire ; mais à peine je touchois à ses bords escarpés, qu'une panthère, peinte de diverses couleurs, sauta légérement dans mon sentier, et me défendit si bien l'approche de la colline, que je fus souvent tenté de retourner en arrière.

Le jour naiſsoit, et le soleil montoit sur l'horizon, suivi de ces étoiles qui formèrent son premier cortège, lorsqu'il éclaira d'abord le pro-

Moſse da prima quelle cose belle;
Sì ch'a bene sperar m'era cagione
Di quella fera la gaietta pelle,
L'hora del tempo e la dolce stagione:
Ma non sì, che paura non mi deſse
La vista, che m'apparve d'un leone.
Questi parea, che contra me veneſse
Con la test'alta, e con rabbiosa fame,
Sì che parea, che l'aer ne temeſse:
Et una lupa, che di tutte brame
Sembrava carca, con la sua maggrezza,
E molte genti fè già viver grame.
Questa mi porse tanto di gravezza
Con la paura, ch'uscia di sua vista,
Ch'i perde'la speranza dell'altezza.
E qual'è quei che volentieri acquista,
E giugne'l tempo, che perder lo face,
Che'n tutt'i suo' pensier piange e s'attrista;
Tal mi fece la bestia senza pace,
Che venendom'incontro a poco a poco,
Mi rispingeva là dove'l sol tace.
Mentre ch'i ruinava in baſso loco,
Dinanzi a gli occhi mi si fù offerto
Chi per lungo silentio parea fioco.
Quand'i vidi costui nel gran diserto,
Miserere di me, gridai a lui,
Qual che tu sie, od ombra, o huomo certo.

dige de la création 3. Cette saison fortunée, le doux instant du matin, et les couleurs variées de la panthère, me donnoient quelque confiance; mais elle fut bientôt troublée à la vue d'un lion qui m'apparut, et qui marchant vers moi, la tête haute, fendoit l'air frémiſsant, avec tous les signes de la faim homicide.

Une louve le suivoit 4, et son effroyable maigreur expliquoit ses desirs insatiables : elle avoit déja dévoré la substance des peuples. Son funeste regard me remplit d'une telle horreur, que je perdis l'espoir et le courage de monter sur la colline. Semblable à celui qui ouvre hardiment sa carrière, mais qui bientôt s'épuise, et déplore ses forces perdues; tel je devins à l'aspect de cette bête furieuse, qui, se jetant toujours à ma rencontre, me força de rebrouſser dans les ténèbres de la forêt.

Tandis que je roulois dans ces profondeurs, un personnage, que la nuit des temps couvroit de son ombre, se présenta devant moi : ravi de le trouver dans cette vaste solitude, ayez pitié de moi, m'écriai-je, qui que vous soyez, fantôme ou homme réel.

Je fus, me répondit-il, mais je ne suis plus

Risposemi: non huom, huomo già fui;
E li parenti miei furon Lombardi,
E Mantovani per patria ambidui.
Nacqui sub Julio, ancor che foſse tardi;
E viſsi a Roma sotto'l buon Augusto,
Al tempo de gli Dei falsi e bugiardi.
Poeta fui, e cantai di quel giusto
Figliuol d'Anchise, che venne da Troja,
Poi che'l superbo Ilion fù combusto.
Ma tu perchè ritorni a tanta noja?
Perchè non sali il dilettoso monte,
Ch'è principio e cagion di tutta gioja?
Hor se' tu quel Virgilio, e quella fonte
Che spande di parlar si largo fiume?
Risposi lui con vergognosa fronte:
O de gli alti Poeti honore e lume,
Vagliami'l lungo studio, e'l grand'amore,
Che m'ha fatto cercar lo tuo volume.
Tu se' lo mio maestro, e'l mio autore:
Tu se' solo colui, da cu'io tolsi
Lo bello stile, che m'ha fatto honore.
Vedi la bestia, per cu'io mi volsi,
Ajutami da lei, famoso saggio;
Ch'ella mi fà tremar le vene e i polsi.
A te convien tener altro viaggio,
Rispose, poi che lagrimar mi vide,
Se vuoi campar d'esto loco selvaggio:

un mortel. C'est en Italie et dans la profane Rome que j'ai vécu, vers les derniers jours de César, et sous l'heureux Auguste; Mantoue fut ma patrie [5], et c'est moi qui chantois le pieux fils d'Anchise qui revint d'Ilion, quand les Grecs l'eurent mis en cendres. Mais toi, dis pourquoi tu te replonges dans cette vallée de larmes? pourquoi ne gravis-tu point cette heureuse colline, où tu puiserois à la source des véritables joies?

Saisi de respect, je m'écriai: Vous êtes donc ce Virgile, dont la voix immortelle retentit à travers les siècles! O gloire des Poètes! la mienne est d'avoir connu vos œuvres; je les consacrai dans mon cœur, et c'est de vous que j'appris à former des chants dignes de mémoire. Mais voyez ce monstre qui me poursuit, et tendez-moi la main, illustre sage; car je chancelle d'épouvante, et ma chaleur m'abandonne.

Prends donc une autre route, me dit-il en voyant mes larmes, si tu veux fuir ce lieu fatal; car la louve qui t'épouvante, garde éternellement le paſsage de la colline; et quiconque oseroit le franchir, y laiſseroit la vie: elle ne connut jamais la pitié, et la pâture irrite encore

Che questa bestia per laqual tu gride,
Non lascia altrui paſsar per la sua via;
Ma tanto lo'mpedisce, che l'uccide:
Et ha natura si malvagia e ria,
Che mai non empie la bramosa voglia;
E dopo'l pasto ha più fame, che pria.
Molti son gli animali, a cui s'ammoglia;
E più sarann'ancor, infin che'l veltro
Verrà, che la farà morir con doglia.
Questi non ciberà terra, ne peltro,
Ma sapienza, et amor, e virtute;
E sua nation sarà tra Feltro e Feltro:
Di quell' humile Italia fia salute,
Per cui morì la vergine Camilla,
Eurialo, Turno, e Niſo di ferute:
Questi la caccierà per ogni villa;
Fin che l'havrà rimeſsa nell' inferno,
Là ond'invidia prima dipartilla.
Ond'io per lo tuo me' penso e discerno,
Che tu mi segui; et io sarò tua guida;
E trarrotti di quì per luogo eterno,
Ov'udirai le disperate strida,
Vedrai gli antichi spiriti dolenti,
Ch'a la seconda morte ciascun grida:
E vederai color che son contenti
Nel foco, perchè speran di venire,
Quando che sia, alle beate genti:

son insatiable faim. Dans ses amours, elle s'accouple avec différens animaux, et se fortifie de leur alliance. Mais je vois accourir le levrier généreux [6] qui doit la faire expirer dans les tourmens ; il naîtra dans les champs de Feltro [7] : incorruptible et magnanime, il sauvera ces malheureuſes contrées pour qui tant de héros versèrent leur sang ; et poursuivra la louve de ville en ville, jusqu'à ce qu'il la précipite aux enfers, d'où jadis elle fut déchaînée par l'Envie.

Maintenant, si ton salut te touche, viens, il eſt temps de suivre mes pas, et je te conduirai aux portes de l'éternité : c'est là que tu entendras les cris du désespoir qui invoque une seconde mort ; et que tu contempleras, dans leurs antiques douleurs, les premiers enfans du Ciel [8] ; tu y verras encore les ames heureuses, au milieu des flâmes, par l'espérance d'être un jour citoyennes des Cieux.

Mais si tu veux t'élever ensuite à ce séjour de gloire, je t'abandonnerai à des mains plus dignes de te conduire [9] ; car le chef de la nature me défend à jamais l'approche de son domaine, pour avoir méconnu sa loi. Souverain maître

A le qua' poi se tu vorrai salire,
Anima fia a ciò di me più degna:
Con lei ti lascierò nel mi'partire.
Che quello Imperador, che la sù regna,
Perch'i fu' ribellante a la sua legge,
Non vuol che'n sua città per me si vegna.
In tutte parti impera, e quivi regge:
Quivi è la sua cittade, e l'alto seggio:
O felice colui, cui ivi elegge!
Et io a lui, Poeta i ti richeggio
Per quello Dio che tu non conoscesti,
Acciò ch'i fugga questo male e peggio;
Che tu mi meni là, dov'hor dicesti:
Sì ch'i vegga la porta di San Pietro,
E color, cui tu fai cotanto mesti.
Allor si moſse, et io li tenni dietro.

Il fine del Canto primo.

des mondes, c'est là qu'il règne; il a posé son trône dans ces lieux, et ils sont devenus son héritage. Heureux ceux qu'il y raſsemble sous ses ailes!

O grand Poète! m'écriai-je, je vous conjure par le Dieu qui vous fut inconnu, de me guider vers ces royaumes de la mort; et pour que je me dérobe à des malheurs sans terme, faites auſsi que j'entrevoie les portes confiées au Prince des Apôtres.

Auſsitôt le fantôme s'avança, et je marchai sur ses traces.

Fin du premier Chant.

NOTES

SUR

LE PREMIER CHANT.

[1] Les Commentateurs se sont beaucoup exercés sur cette forêt, sur la colline, et sur les trois animaux : nous ne les suivrons point dans toutes ces allégories. Il suffit de savoir que le Dante devint homme public à l'âge de 35 ans ; ce qu'il exprime par ces mots : J'ÉTOIS AU MILIEU DE MA COURSE ; et qu'à cette époque il eut à combattre l'hydre du gouvernement populaire, et les discordes publiques dont Florence étoit agitée. La forêt peut être l'allégorie de cette idée, puisqu'au XIV^e^. Ch. du Purg. il appelle sa patrie, *trista selva.*

[2] La colline représente l'état heureux où le Dante aspiroit, après tous les dégoûts que lui avoit donnés sa patrie. Mais il ne peut y parvenir, sans descendre auparavant aux Enfers, où il puisera, dans les entretiens de ses compatriotes morts, et dans le spectacle de tous les crimes et de leurs supplices, les lumières qui lui sont si néceſsaires pour arriver à la colline, ce dernier but de l'ambition du sage. Nous observerons que par ces paroles, *tant ma léthargie fut profonde*, et par un autre paſsage qu'on trouve au Paradis, le Poète insinue très-

clairement que son voyage n'est qu'une longue vision, et que tout s'est paſsé en songe.

3 On suppoſe ordinairement que le monde a commencé au printemps, et que le soleil entre alors au signe du bélier. Le Poète fait allusion à ces deux idées également faufses : mais ce qui est certain, c'est qu'il répète en plusieurs endroits de son Poème, qu'il étoit descendu aux Enfers le soir du vendredi-saint, à l'entrée du printemps.

4 Les trois animaux désignent, suivant les Commentateurs, la luxure, l'ambition et l'avarice; c'eſt-à-dire, les paſsions de la jeuneſse, de l'âge mûr et de la vieilleſse. Mais peut-être que ce triple emblême ne regarde que la Cour de Rome, qui, pour aſservir l'Italie, étoit tour-à-tour panthère séduiſante, lione superbe, ou avare louve; et s'allioit, suivant ses intérêts, aux différentes Puiſsances.

Les Commentateurs ont cru que le Poète avoit quelque envie de la peau de la panthère : c'est la construction équivoque de la phrase qui a donné jour à ce mauvais sens, lequel se trouve encore fortifié par un paſsage du XVI^e^. Chant, note [8]; mais je n'ai pas cru qu'il fallût prêter des bizarreries au Dante. Il seroit en effet trop ridicule de lui faire dire que la beauté du printemps et de la matinée lui a donné l'idée d'écorcher une panthère. Je m'arrêterai rarement sur les difficultés du texte; il s'en présente trop souvent, pour fatiguer les lecteurs de leur multitude. Ceux qui liront l'original devineront, sur la traduction, les idées qui ont déterminé le choix d'un sens plutôt que d'un autre.

5 Virgile dit mot à mot : *Je naquis à Mantoue d'une famille Lombarde;* c'eſt comme si Homère disoit, *je suis né d'une famille Turque.* Il paroît d'ailleurs fort instruit de la situation actuelle de l'Italie. Ce sont là de grandes fautes; mais le Dante vouloit apprendre à toute l'Italie que Virgile étoit son Poète par excellence, et que seul de tous ses contemporains il étoit capable de suivre les traces de ce grand homme : il a tout sacrifié à cette idée dont il étoit préoccupé. C'est ainsi que dans les Mystères qu'on jouoit autrefois, David et Salomon disent leur *benedicite* avant de se mettre à table; et dans la Cène peinte par Jean de Bruges, on voit au milieu du festin le riche Prieur qui avoit ordonné le tableau et payé le Peintre.

6 Le levrier généreux qui doit repouſser le monstre, est *Can de l'Escale*, Prince de Vérone, dont il est parlé dans le Discours préliminaire. Ce jeune Prince fut nommé par l'Empereur, Généraliſsime des Gibelins, et remporta plusieurs victoires sur les Guelfes. On ne doutoit pas, s'il eût vécu, qu'il ne se fût rendu maître de toute l'Italie; mais il mourut à 36 ans, laiſsant après lui la plus grande réputation. — Pour dire qu'il sera incorruptible, le texte porte qu'il ne mangera ni terre ni étain; c'eſt-à-dire, qu'il s'abstiendra des richeſses. Isaïe, en menaçant Jérusalem, dit : *Je t'ôterai tout ton étain.*

7 Feltro est une montagne près de Vérone : il y a auſsi une ville de ce nom.

8 Les Anges rebelles, et ensuite les ames du Purgatoire.

9 C'eſt-à-dire, à Béatrix qui doit montrer les Cieux

au Dante, après que Virgile l'aura conduit aux Enfers et au Purgatoire. Béatrix étoit de la famille des Portinari, et mourut à Florence, âgée de 26 ans.

10 On respire dans ce premier Chant, je ne sais quelle vapeur sombre, effet des allusions mystérieuses dont il est rempli : c'étoit l'esprit du temps, et on doit s'y transporter, pour mieux juger le Dante; c'est à quoi les Notes historiques pourront aider. Mais pour faire le rapprochement de son siécle et du nôtre, il faudra faire auſsi quelques obſervations de goût. La saine critique s'exerce avec fruit sur les grands Ecrivains : ils instruiſent par leurs beautés et par leurs défauts ; il faut au contraire reſpecter la médiocrité qu'on ne peut ni louer ni blâmer. Il seroit dangereux, par exemple, de manier des Poèmes, tels que ceux *de la Religion* et *des Jardins ;* parce que ces sortes d'ouvrages froids et léchés n'avertiſsent le goût par aucun écart, et l'endorment souvent par l'apparence d'une perfection tranquille.

Les personnes qui se laiſsent éblouir par les succès, seront peut-être scandalisées de ce qu'on dit ici de l'Auteur des Jardins ; mais on les prie de considérer qu'un homme, par la réputation dont il jouit, donne plus souvent la mesure de ses partisans que la sienne.

Je me permettrai donc, avec sobriété pourtant, quelques observations critiques sur le Dante, Poète dont les beautés et les défauts réveillent le goût à chaque inſtant, et qui ne peut s'élever ou tomber, sans donner quelque grande secouſse à l'imagination.

Fin des Notes du premier Chant.

CANTO II.

ARGOMENTO.

Il giorno, lo cui apparire viene indicato nel primo Canto, si appreſsa all'occaso. Il Poeta è tra il si e'l no discendere all' Inferno; ma la sua guida si fà sigurtà, moſtrandogli che Beatrice venuta dal Cielo, l'invia à lui. Allora entrambi s'addrizzano verso i sotterranei.

Lo giorno se n'andava; e l'aer bruno
Toglieva gli animai, che sono'n terra,
Dalle fatiche loro; et io sol uno

M'apparecchiava a sostener la guerra
Sì del camino, e sì della pietate,
Che ritrarrà la mente che non erra.

O Muse, o alto'ngegno hor m'ajutate:
O mente, che scrivesti ciò ch'i vidi,
Quì si parrà la tua nobilitate.

Incominciai: Poeta, che mi guidi,
Guarda la mia virtù, s'ell'è poſsente,
Anzich'a l'alto paſso tu mi fidi.

Tu dici, che di Silvio lo parente
Corruttibil'ancor ad immortale
Secol'andò, e fù sensibilmente.

CHANT II.

ARGUMENT.

Le jour dont la naiſsance est indiquée dans le premier Chant, tire vers sa fin. Le Poète hésite sur le point de descendre aux Enfers ; mais son guide le raſsure, en lui apprenant que Béatrix est deſcendue du Ciel pour l'envoyer à lui. Alors ils s'avancent tous deux vers les souterrains.

LE jour baiſsoit, et les cieux plus sombres invitoient au repos les fils laborieux de la terre : moi seul j'étois prêt à fournir ma pénible route, et je marchois au spectacle de douleurs que ma bouche fidelle retrace à la mémoire.

Muses, secourez-moi ! Génie, enfant du Ciel, que les chants que tu m'inspires s'anobliſſent de ton auguste origine.

J'avançois, et je diſois à mon guide : O Poète ! daignez mesurer mes forces, et voyez si mon courage se soutiendra dans ces précipices. Vous m'avez appris que le fils d'Anchise ne craignit pas d'y descendre, et qu'il se montra vivant au royaume des morts : mais la raison me dit qu'il en étoit digne, puisque le Ciel voulut honorer

Però se l'aversario d'ogni male
Cortese fù pensando l'alto effetto,
Ch'uscir dovea di lui, e'l chi, e'l quale;
Non pare indegno ad huomo d'intelletto:
Ch'ei fù de l'alma Roma, e di suo'mpero
Nell' empireo ciel' per padre eletto:
La quale, e'l quale (a voler dir lo vero)
Fur stabiliti per lo loco santo,
U' siede'l succeſsor del maggior Piero.
Per quest'andata, onde li dai tu vanto,
Intese cose che furon cagione
Di sua vittoria, e del papal ammanto.
Andovvi poi lo vas d'elettione,
Per recarne conforto a quella fede,
Ch'è principio a la via di salvatione.
Ma io perchè venirvi? o chi'l concede?
I non Enea, i non Paolo sono:
Me degno a ciò ne io, ne altri crede.
Perchè se del venire i m'abbandono,
Temo, che la venuta non sia folle.
Se' savio, e'ntendi me' ch'i non ragiono.
E qual è quei che disvuol ciò che volle
E per nuovi pensier cangia proposta,
Si che dal cominciar tutto si tolle;
Tal mi fec'io in quella oscura costa:
Perchè pensando consumai la'mpresa
Che fù nel cominciar cotanto tosta.

en lui le héros dont il fut père [1]. Le maître du destin l'avoit nommé, avant les temps, pour aïeul de cette Rome à qui la puiſsance et l'empire furent donnés, parce que sur son trône devoient s'aſseoir un jour les Pontifes du monde; et lorsqu'enfin il termina au séjour des ames heureuses, ce voyage que votre voix a célébré, il y entendit les présages de ses victoires, et la future destinée de Rome.

C'est encore dans ces lieux que pénétra l'Apôtre des nations [2], pour y raffermir sa foi chancelante. Mais moi, qui suis-je, pour marcher sur les traces de Paul et d'Enée? Qui m'a promis un tel honneur après eux? Je recule d'effroi, avant de me jeter dans ces profondeurs. Antique sage, éclairez et soutenez mes pas incertains.

Je m'arrêtai alors sur le penchant du gouffre, et j'envisageai tout pensif les périls du voyage. J'étois dans l'attitude d'un homme aſsailli de pensées diverses, dont la volonté flottante détruit toujours les nouveaux conseils qu'elle reproduit sans ceſse; mais l'ombre romaine me ranima par ces paroles: Que dis-tu? Je vois que ton ame s'abandonne elle-même, et tombe irrésolue: semblable au coursier qu'une ombre

Se i ho ben la tua parola intesa,
Rispose del magnanimo quell'ombra,
L'anima tua è da viltate offesa:
Laqual speſse fiate l'huomo ingombra
Sì, che d'honrata impresa lo rivolve;
Come falso veder bestia, quand'ombra.
Da questa tema acciò che tu ti solve;
Dirotti, perch'i venni, e quel ch'io'ntesi
Nel primo punto che di te mi dolve.
Io era tra color, che son sospesi;
E donna mi chiamò cortese e bella
Tal, che di commandar io la richiesi.
Lucevan gli occhi suoi più che la stella:
E cominciomm' a dir, soave e piana,
Con angelica voce in sua favella:
O anima cortese Mantovana,
Di cui la fama ancor nel mondo dura,
E durerà, quanto'l moto lontana;
L'amico mio, e non de la ventura,
Nella diserta piaggia è impedito
Sì nel camin, che volt'è per paura:
E temo, che non sia già sì smarrito,
Ch'i mi sia tardi al soccorso levata;
Per quel, ch'i ho di lui nel ciel'udito.
Hor muovi, e con la tua parola ornata
E con ciò, c'ha mestieri al suo campare,
L'ajuta sì, ch'i ne sia consolata.

épouvante, elle éprouve ce trouble qui flétrit l'homme à l'aspect de la gloire périlleuse. Pour diſsiper la frayeur qui t'enchaîne, apprends donc ce qui m'amène à toi, et comment le cri de ta misère a pu m'émouvoir.

J'étois parmi les Ombres qui errent suspendues au bord des Enfers [3], lorsqu'une femme m'apparut et m'appela [4]. Attiré par sa beauté, j'accourus impatient de connoître ses desirs. Ses yeux brilloient comme les flambeaux du ciel, et sa bouche angélique me fit entendre ces paroles, dont la douce harmonie charma mon oreille : » O bon génie, fils de Mantoue, dont » la gloire vole encore dans le monde, et y sera » la compagne des siécles ! j'ai un ami que la » fortune ne m'a point donné; mais il s'est perdu » dans le grand désert, où il lutte contre l'épou- » vante et la nuit : s'il s'égare plus long-temps, » j'aurai trop tard quitté les Cieux pour venir à » son aide. Allez à lui, je vous en conjure, et » que le charme de votre voix le ramène de ce » labyrinthe de la mort; sauvez-le, et rendez- » moi la paix que j'ai perdue. Je suis Béatrix; » c'est ma bouche qui vous implore. Je viens » d'un ſéjour où mes desirs me rappellent, et » d'où m'a fait descendre le pur amour : mais

I son Beatrice, che ti faccio andare,
Vegno del loco ove tornar disio;
Amor mi moſse che mi fà parlare.
Quando sarò dinanzi al signor mio,
Di te mi loderò sovente a lui.
Tacette allora, e poi comincia'io:
O Donna di virtù, sola per cui
L'humana specie eccede ogni contento
Di quel ciel, c'ha minorli cerchi sui:
Tanto m'aggrada'l tuo comandamento,
Che l'ubidir, se già foſse, m'è tardi:
Più non t'è uopo aprirmi'l tuo talento.
Ma dimmi la cagion, che non ti guardi
Dello scender quà giù in questo centro
Da l'ampio loco, ove tornar tu ardi.
Poiche tu vuoi saper cotant'a dentro,
Dirotti brevemente, mi rispose,
Perchè non temo di venir quà entro.
Temer si dè di sole quelle cose
C'hanno potentia di far altrui male:
De l'altre nò, che non son paurose.
I son fatta da Dio, sua mercè, tale,
Che la vostra miseria non mi tange,
Ne fiamma d'esto incendio non m'aſsale.
Donna è gentil nel ciel, che si compiange
Di questo'mpedimento, ov'io ti mando;
Sì che duro giudicio la sù frange.

» bientôt, rendue aux pieds du Roi de la nature,
» j'éleverai pour vous ma voix reconnoiſsante. «
Elle se tut, et je répondis :

O femme, qui brûlez de ce feu divin, par qui seul la race de l'homme a mérité l'empire de son séjour ! croyez qu'il m'est doux de remplir vos desirs, et ne me priez pas, lorsque j'obéis avec joie. Mais daignez m'apprendre, fille de la lumière, pourquoi vous n'avez pas craint d'aborder ces cachots ténébreux, et comment vous avez pu quitter des lieux où le bonheur vous rappelle ?

» Puisque votre esprit, me dit-elle, ose in-
» terroger ces mystères, je vous répondrai brié-
» vement, que je n'ai pas redouté l'approche
» des Enfers, parce que mon ame ne craint point
» des maux qui ne sauroient l'atteindre. Je suis
» telle aujourd'hui, par la faveur de mon Dieu,
» que vos extrêmes misères n'arrivent plus jus-
» qu'à moi, et que les flâmes de l'abîme ne peu-
» vent altérer ma substance.

» Il est dans les Cieux une femme qui pleure
» sur l'infortuné que vous allez sauver, et qui
» fatigue pour lui l'inflexible justice. Elle s'est

Questa chiese Lucia in suo dimando,
E disse: hor ha bisogno il tuo fedele
Di te, et io a te lo raccomando.
Lucia, nimica di ciascun crudele,
Si mosse, e venne al loco dov'i era,
Che mi sedea con l'antica Rachele.
Disse: Beatrice, loda di Dio vera,
Che non socorri quei, che t'amò tanto;
Ch'uscì per te de la volgare schiera?
Non odi tu la pietà del suo pianto?
Non vedi tu la morte, che'l combatte
Sù la fiumana, ove'lmar non ha vanto?
Al mondo non fur mai persone ratte
A far lor prò, et a fuggir lor danno;
Com'io dopo cotai parole fatte.
Venni quà giù dal mio beato scanno,
Fidandomi del tuo parlare honesto,
C'honora te, e quei, ch'udito l'hanno.
Poscia che m'hebbe ragionato questo,
Gli occhi lucenti lagrimando volse:
Perchè mi fece del venir più presto.
E venni a te così, com'ella volse:
Dinanzi a quella fiera ti levai,
Che del bel monte il corto andar ti tolse.
Dunque che è? perchè, perchè restai?
Perchè tanta viltà nel cor allette?
Perchè ardir e franchezza non hai?

» tournée vers Lucie, et lui a dit : *Ne refuses*
» *point ton aſsistance à celui qui te fut fidèle, et*
» *vois son abandon.* Lucie, pur symbole de la
» charité, s'est émue et s'est avancée vers moi.
» J'étois avec l'antique Rachel.

O Béatrix, m'a-t-elle dit, *miroir des perfec-*
» *tions de ton Dieu ! pourquoi délaiſses-tu celui*
» *qui t'a tant aimée, et qui jadis, pour te suivre,*
» *quitta les sentiers vulgaires du monde ? N'en-*
» *tends-tu pas ses profonds gémiſsemens ? Ne*
» *vois-tu pas que la mort l'environne de son om-*
» *bre, sur ce fleuve que l'Océan ne connut jamais ?*

» L'intérêt ou le plaisir n'emportent pas les
» enfans des hommes avec plus d'ardeur, que
» ces paroles ne m'en ont inspiré. Je ſuis des-
» cendue de ma demeure sainte, et j'ai volé
» vers vous, pour implorer le secours de ce lan-
» gage qui a fait votre gloire, et la gloire de
» votre siécle. «

A ces mots, elle a tourné sur moi ses yeux remplis de larmes, pour redoubler mon zèle ; et moi, suivant son desir, je suis accouru vers toi, et je t'ai dérobé aux fureurs du monstre qui garde l'immortelle colline. Pourquoi donc

Poscia che tai tre donne benedette
Curan di te ne la corte del Cielo,
E'l mi parlar tanto ben t'impromette?
Qual i fioretti dal notturno gelo
Chinati e chiusi, poi che'l sol gl'imbianca,
Si drizzan tutti aperti in loro stelo;
Tal mi fec'io di mia virtute stanca:
E tanto buon ardir al cor mi corse,
Ch'i cominciai, come persona franca:
O pietosa colei, che mi soccorse;
E tu cortese, ch'ubidisti tosto
A le vere parole che ti porse.
Tu m'hai con desiderio, il cor disposto
Sì al venir con le parole tue,
Ch'i son tornato nel primo proposto.
Hor và, ch'un sol voler è d'amendue:
Tu duca, tu signor, e tu maestro.
Così li dissi; e poi che mosso fue,
Intrai per lo camin alto e silvestro.

Il fine del Canto secondo.

demeures-tu sans force ? Pourquoi ne relèves-tu pas ce front abattu, puisque tu as dans les Cieux trois ames heureuses [6] qui t'aiment, et dont ma voix te promet la faveur ?

Tel qu'une fleur dont les froides ombres de la nuit avoient courbé la tête, relève au matin sa tige abattue, et se récrée à la chaleur du jour ; ainsi mon cœur languiſsant se ranima, et je répondis avec confiance : Bénie soit celle qui a pris pitié de moi, et béni soyez-vous qui n'avez pas rejeté ses larmes ! Vos paroles ont rappelé ma vertu première : me voilà ! vos volontés seront les miennes ; vous êtes mon guide, mon sauveur et mon maître.

Ainsi parlai-je ; et l'Ombre étant descendue, je la suivis dans un sentier sauvage et ténébreux.

Fin du second Chant.

NOTES

SUR

LE SECOND CHANT.

1 Ce héros est Romulus. Voilà sans doute un étrange raisonnement ! Enée fut comblé des faveurs du Ciel, parce que de lui devoit naître le fondateur de Rome, et que Rome devoit un jour appartenir aux Papes. Cet argument reſsemble beaucoup à ceux que ces mêmes Papes faisoient alors pour appuyer leurs prétentions ; et cette analogie feroit plus que justifier le Poète.

2 Saint Paul a été ravi au troisième Ciel.

3 Dans les Limbes.

4 C'est Béatrix.

5 Le Poète semble désigner ici la charité, qui est une humanité d'un ordre plus relevé, et la première des vertus.

6 Ces trois femmes que le Dante nous peint comme les médiatrices de l'homme envers Dieu, sont tellement voilées sous l'allégorie, qu'il est difficile de rien affirmer sur elles. On a cru que la première étoit la *Miſéricorde*, qui veut sauver l'homme égaré, et qui tempère par ses larmes les rigueurs de la justice divine. La seconde, que le Poète nomme Lucie, représente la *Grace* que la mi-

séricorde nous envoie. La troisième est la vraie *Religion*, sous le nom de Béatrix qui se réveille de l'état de contemplation où elle étoit auprès de Rachel, et devient active pour sauver un malheureux.

On sait que Rachel et Lia sont l'emblême de la vie contemplative et de la vie active, dans l'ancienne loi; comme dans la nouvelle, Marie et Marthe, sœurs de Lazare... Michel-Ange, dont le génie avoit beaucoup de rapport avec celui du Dante, et qui le lisoit sans ceſse, a sculpté sur le tombeau de Jules II, les deux figures de Rachel et de Lia; celle-ci tenant un miroir, et treſsant une guirlande de fleurs; et Rachel appuyée sur ses genoux, et levant les yeux au Ciel qu'elle contemple. — Le fleuve inconnu où le Dante va périr, est encore un objet allégorique. Au reste, les Poètes, les Peintres et les Sculpteurs devroient être bien sobres ſur les allégories; elles ne produisent ordinairement que des idées froides, à cause de leur obscurité : ce qui exerce trop l'esprit, laiſse le cœur tranquille.

Fin des Notes du second Chant.

CANTO III.

ARGOMENTO.

Giungono i due Poeti davanti una porta di straordinaria grandezza, che trovasi di continovo aperta; dopo d'aver letto la sua iscrizione paſsano al primo chiostro dell' Inferno, ch'è diviso dal l'Acheronte in due parti uguali. Descrizione del primo supplicio. Parlata di Caronte.

» PER me si và ne la città dolente:
» Per me si và nell'eterno dolore:
» Per me si và tra la perduta gente.

» Giustitia moſse'l mio alto fattore:
» Fecemi la divina potestate,
» La somma sapienza, e'l prim'amore.

» Dinanzi a me non fur cose create
» Se non eterne; et io eterno duro:
» Laſsat'ogni speranza, voi che'ntrate. «

Queste parole di colore oscuro
Vid'io scritte al sommo d'una porta:
Perchè: Maestro il senso lor m'è duro.

Et egli a me, come persona accorta:
Quì si convien laſsar ogni sospetto,
Ogni viltà convien, che quì sia morta.

CHANT III.

ARGUMENT.

Les deux Poètes arrivent à une immense porte ouverte en tout temps. Après avoir lu l'inscription, ils paſsent dans la première enceinte de l'Enfer, que le fleuve Achéron partage en deux moitiés. Description du premier supplice. Discours de Caron.

C'EST MOI QUI VIS TOMBER LES LÉGIONS REBELLES ;
C'EST MOI QUI VOIS PASSER LES RACES CRIMINELLES ;
C'EST PAR MOI QU'ON ARRIVE AUX DOULEURS ETERNELLES.
LA MAIN QUI FIT LES CIEUX, POSA MES FONDEMENS :
J'AI DE L'HOMME ET DU JOUR PRÉCÉDÉ LA NAISSANCE ;
ET JE DURE AU-DELA DES TEMPS.
ENTRE, QUI QUE TU SOIS, ET LAISSE L'ESPÉRANCE [1].

Je vis ces paroles qu'éclairoit un feu sombre, écrites sur une porte, et je dis : Maître, ces paroles sont dures.

C'est ici, me répondit le sage, qu'il faut laiſser toute crainte ; ici doit expirer toute foibleſse : nous voilà dans ces lieux, où je t'ai dit que tu verrois les Tribus désolées, pour qui il n'est plus de félicité. Il dit ; et tournant vers moi son visage aſsuré, il me prit par la main, et m'introduisit dans ces horreurs secrettes.

Noi sem venuti al luogo; ov'i t'ho detto,
Che vederai le genti dolorose,
C'hanno perduto'l ben de l'intelletto:
E poi che la sua mano a la mia pose
Con lieto volto, ond'i mi confortai;
Mi mise dentr'a le secrete cose.
Quivi sospiri, pianti, et alti guai
Risonavan per l'aer senza stelle;
Perch'i al cominciar ne lagrimai.
Diverse lingue, horribili favelle,
Parole di dolore, accenti d'ira,
Voci alte e fioche, e suon di man con elle
Facevan un tumulto, il qual s'aggira
Sempre'n quell'aria senza tempo tinta;
Come la rena, quand'a turbo spira.
Et io, c'havea d'horror la testa cinta
Diſsi: Maestro che è quel, ch'i odo?
E che gent'è, che par nel duol sì vinta?
Et egli a me: questo misero modo
Tengon l'anime triste di coloro,
Che viſser sanz'infamia, e sanza lodo.
Mischiate sono a quel cattivo choro
De gli Angeli che non furon ribelli,
Nè fur fideli a Dio, ma per se foro.
Cacciarli i ciel', per non eſser men belli:
Nè lo profondo inferno li receve;
Ch'alcuna gloria i rei havrebber d'elli.

Les soupirs, les pleurs et les gémiſsemens qui s'élevoient dans cette nuit sans étoiles, formoient un si lugubre murmure, que je ne pus retenir mes larmes : bientôt la confusion des langues, les horribles imprécations, les accens de la rage et les cris du désespoir, les hurlemens perçans et affoiblis, mêlés au choc impétueux des mains, agitèrent tumultueusement cette noire atmosphère, comme les tourbillons de sable emportés par les vents [2].

Eperdu de terreur, je m'écriai : Maître, qu'entends-je ! et qui sont ceux qui vivent ainsi travaillés de douleurs ?

Ce sont, me dit-il, les ames qui vécurent sans vertus et sans vices : elles sont ici confondues avec cette légion qui garda jadis la neutralité entre les anges de Dieu et les esprits rebelles [3]. Le Ciel rejeta ces lâches enfans qui souilloient sa pureté, et l'abîme leur refusa ses profondes retraites, de peur que les coupables ne se glorifiaſsent d'avoir de tels compagnons de leurs peines.

Qui peut donc, repris-je, leur arracher ces cris désespérés ? Apprends en peu de mots,

Et io : Maestro che è tanto greve
A lor, che lamentar gli fa si forte ?
Rispose : dicerolti molto breve.
Questi non hanno speranza di morte :
È la lor cieca vita tanto baſsa;
Che' nvidiosi son d'ogni altra sorte.
Fama di loro il mondo eſser non laſsa,
Misericordia e giustitia li sdegna.
Non ragioniam di lor; ma guarda e paſsa.
Et io, che riguardai, vidi una insegna,
Che girando correva tanto ratta,
Che d'ogni posa mi pareva indegna :
E dietro le venia sì lunga tratta
Di gente, ch'i non haverei creduto,
Che morte tanta n'haveſse disfatta.
Poscia ch'io v'hebbi alcun riconosciuto,
Guardai, e vidi l'ombra di colui,
Che fece per viltate'l gran rifiuto.
Incontanente intesi, e certo fui,
Che quest'era la setta de' cattivi
A Dio spiacenti, et a nemici sui.
Questi sciaurati, che mai non fur vivi
Erano ignudi, e stimolati molto
Da mosconi e da vespe, ch'eran ivi.
Elle rigavan lor di sangue il volto,
Che mischiato di lagrime a i lor piedi
Da fastidiosi vermi era ricolto.

ajouta mon guide, que ces infortunés n'attendent pas une seconde mort; et qu'oubliés à jamais dans cette ombre de vie, il n'est point de condition qui ne leur semblât plus douce. La clémence et la justice les dédaignent également; le monde n'a pas même conservé leurs noms: taisons-nous sur eux auſsi; mais jette un coup d'œil, et paſse.

Je regardai, et je vis un drapeau rapidement emporté dans une course sans repos et sans terme: il étoit suivi d'une foule si innombrable, que je ne pouvois croire que la mort eût moiſsonné tant de victimes. Parmi celles que je reconnus, je considérai l'ombre solitaire qui se refusa lâchement au grand fardeau du Pontificat [4]; et je compris alors que j'étois au séjour des ames tièdes, également réprouvées de Dieu et de ses ennemis. Ces malheureux qui n'ont point su goûter la vie, étoient nus, et toujours aſsaillis d'insectes et de mouches cruelles. Leurs larmes et le sang qui couloit de leurs bleſsures, alloient abreuver les vers qui fourmilloient à leurs pieds [5].

Portant ensuite mes regards plus avant, j'apperçus un concours de peuples, sur les bords

E poi ch'a riguardar oltre mi diedi,
Vidi gente a la riva d'un gran fiume;
Perch'i diſsi: Maestro hor mi conciedi,
Ch'io sappia, quali sono, e qual costume
Le fa parer di trapaſsar si pronte,
Com'i discerno per lo fioco lume.
Et egli a me: le cose ti fien conte,
Quando noi fermerem li nostri paſsi
Sù la trista riviera d'Acheronte.
Allor con gli occhi vergognosi e baſsi
Temendo no'l mio dir li foſse grave,
Infin'al fiume di parlar mi traſsi.
Et ecco verso noi venir per nave
Un vecchio bianco per antico pelo,
Gridando, guai a voi anime prave:
Non isperate mai veder lo Cielo:
I vegno per menarvi a l'altra riva
Nelle tenebre eterne in caldo e'n gelo.
E tu, che se' costì, anima viva,
Partiti da cotesti, che son morti:
Ma poi che vide, ch'i non mi partiva,
Diſse: per altra via, per altri porti
Verrai a piaggia, non quì, per paſsare:
Più lieve legno convien, che ti porti:
E'l Duca a lui; Charon non ti crucciare,
Vuolsi cosi colà, dove si puote
Ciò che si vuole, e più non dimandare.

d'un grand fleuve [6]. Apprenez-moi, dis-je à mon guide, quels sont ceux qu'un reste de lueur me fait découvrir, et quel est cet attrait puiſsant qui les appelle au-delà du fleuve ? Tu le sauras, me répondit-il, quand tu seras à ce triste rivage.

Frappé de crainte et de respect, je marchois en silence ; et voilà qu'un vieillard [7] blanchi par les années, venoit à nous dans une barque, et crioit : » Malheur à vous, ames perdues ! n'espé- » rez plus de voir les Cieux : je viens pour vous » porter à l'autre rive, dans ces ténèbres, au » milieu des glaçons et des brasiers éternels.... » Et toi, qui oses m'aborder, homme vivant, » sépare-toi de l'aſsemblée des morts. « Mais voyant que je ne m'éloignois pas : » c'est par une » autre voie, me dit-il, c'est sur d'autres bords » et dans une autre barque, que tu dois paſser le » fleuve [8]. «

Alors mon guide prit la parole : Vieillard, ceſse de t'effaroucher, et ne résiste pas : ainsi le veut celui qui peut tout ce qu'il veut. A ces mots, le nocher des eaux livides appaisa son visage ombragé de barbe, et ses yeux qui rouloient des flâmes.

Mais ces malheureuses ames, dans l'abatte-

Quinci fur quete le lanose gote
Al nocchier della livida palude ;
Che'ntorn' a gli occhi, havea di fiamme rote.
Ma quell' anime, ch'eran laſse e nude
Cangiar colore, e dibattèro i denti,
Tosto che'nteser le parole crude.
Bestemmiavano Dio, e i lor parenti,
L'humana specie, il luogo, il tempo, e'l seme
Di lor semenza, e di lor nascimenti :
Poi si ritraſser tutte quante insieme
Forte piangendo a la riva malvagia ;
Ch'attende ciascun huom, che Dio non teme.
Charon dimonio con occhi di bragia,
Lor accennando, tutte le raccoglie :
Batte col remo qualunque s'adagia.
Come d'autunno si levan le foglie
L'un'appreſso de l'altra, infin che'l ramo
Vede a la terra tutte le sue spoglie ;
Similemente il mal seme d'Adamo
Gittasi di quel lito ad una ad una
Per cenni, com'augel per suo richiamo.
Così se'n vanno sù per l'onda bruna ;
Et avanti che sian di là discese,
Anco di quà nuova schiera s'aduna.
Figliuol mio, diſse il maestro cortese,
Quelli, che muoion nell'ira di Dio,
Tutti convengon quì d'ogni paese ;

ment et la nudité, entendant les cruelles paroles du vieillard, changèrent de couleur et grincèrent des dents. Elles blasphémoient Dieu, et maudiſsoient les auteurs de leurs jours, et la génération de l'homme, les temps, les lieux, et leurs enfans, et les enfans de leurs enfans.

Ensuite elles descendirent tumultueusement, en élevant de grands cris, sur ce fatal rivage où descendra quiconque n'a pas craint le Dieu des vengeances. Le pilote infernal les raſsemble d'un coup d'œil, en agitant ses prunelles embrâsées, et frappe avec son aviron celles qui se reposent sur les bancs de sa nacelle. Comme on voit le faucon tomber au cri de l'oiseleur, ou les feuilles d'automne se détacher une à une, jusqu'à ce que l'arbre ait rendu sa dépouille à la terre : ainsi les tristes enfans d'Adam tomboient dans la barque, et traversoient l'onde noire ; mais ils ne touchoient pas encore l'autre bord, qu'une seconde foule preſsoit déja le rivage.

Mon fils, dit le Poète, tous ceux qui meurent dans la colère de Dieu, se raſsemblent ici de toutes les régions, et s'empreſsent d'arriver au-delà du fleuve ; car la rigueur de cette justice qui les poursuit, donne à leur effroi l'em-

E pronti sono a trapaſsar lo rio:
Che la divina giuſtitia li sprona
Sì, che la tema si volge in disio.
Quinci non paſsò mai anima buona:
E però se Charon di te si lagna,
Ben puoi saper homai, che'l suo dir suona.
Finito questo la buia campagna
Tremò sì forte, che de lo spavento
La mente di sudore ancor mi bagna.
La terra lagrimosa diede vento,
E balenò una luce vermiglia,
Laqual mi vinse ciascun sentimento,
E caddi, come l'huom, cui sonno piglia.

Il fine del Canto terzo.

portement du desir 9. Une ame juste ne se montra jamais sur ces rives funestes; auſsi tu vois combien le nocher des Enfers s'irrite de t'y voir.

Comme il parloit, ces noires campagnes s'ébranlèrent si fortement, qu'au souvenir seul, j'éprouve encore une sueur glacée : des vents s'échappoient de la terre plaintive, et des éclairs sanglans sillonnoient les ombres.

Je tombai alors sans sentiment, comme un homme enchaîné d'un profond sommeil.

Fin du troiſième Chant.

NOTES

SUR

LE TROISIEME CHANT.

[1] On entrevoit dans cette fameuse inscription, le génie et les défauts du Dante. D'abord le trois fois *per me si và* établit une harmonie monotone et lugubre, très-conforme au sujet, et donne un air plus imposant et plus brusque à cette porte personnifiée qui prend tout-à-coup la parole. Mais on voit bientôt que le Poète n'ayant pas gradué ses expreſsions, n'a pas songé à faire paſser le lecteur d'une moindre sensation à une plus forte. *Eterno dolore* précède mal-à-propos *perduta gente;* ensuite il dit plus mal-à-propos encore, que l'Enfer a été construit par le *primo amore*, joint à la *divina poteſtate* et à la *ſomma ſapienza.* Jamais l'amour n'a pu concourir à la construction de l'Enfer; c'étoit aſsez de la puiſsance et de la justice que le Poète vient de nommer: il paroît qu'il a sacrifié la convenance au plaisir d'exprimer la Trinité en deux vers. Enfin, dans le grand trait qui termine l'inscription, peut-être falloit-il *laiſsez l'espérance*, et non *laiſsez toute espérance.* L'Espérance personnifiée en auroit eu plus de vie et de force; ce que je n'ose pourtant affirmer.

Quoi qu'il en soit, cette inscription est d'une si grande beauté, qu'on ne peut aſsez l'admirer; d'abord par la place qu'elle occupe, et ensuite par sa forme.

Qu'on songe en effet combien il étoit difficile de donner une inscription aux enfers ; et combien, même après avoir eu la sublime idée d'en personnifier la porte et de la faire parler, il étoit difficile de lui prêter des paroles convenables. Elle dit en peu de mots, quand et pourquoi elle fut construite, sa destination actuelle, et sa durée future. Par ce vers : *La main qui fit les cieux, posa mes fondemens*, elle agrandit encore l'image qu'on se fait du Créateur : je le vois d'une main arrondir la voûte des Cieux, et creuser les Enfers de l'autre. Il faut admirer ces formes de style : *c'est moi qui vis tomber ; c'est moi qui vois paſser ; c'est par moi qu'on arrive.* Il faut s'arrêter à la belle attitude de cette porte qui voit par une de ses faces la naiſsance du tems, et l'éternité par l'autre. Il faut enfin se pénétrer de la dernière pensée qui invite l'homme à laiſser l'espérance ; elle qui ne nous quitte ni à la vie, ni à la mort ! On sait comment Milton s'est approprié ce grand trait.

[2] Il règne dans cette tirade une grande beauté d'harmonie imitative ; l'*aria senza tempo tinta* reſsemble beaucoup au *loca senta situ* de Virgile. A propos de l'*aer senza stelle*, on peut faire une observation sur ces mystères qu'on appelle *caprices de langue*, sur ces rapports secrets qui font que les mots s'attirent ou se repouſsent entre eux. Le Poète dit, *un air sans étoiles*, ce qui n'a point de physionomie ; parce que les idées *d'air* et *d'étoiles* ne formant pas une aſsociation dans notre esprit, on ne gagne rien à les séparer : le mot *air* a plus de rapport avec le jour, puisqu'il en réveille d'abord le souvenir. *Un ciel sans étoiles* n'auroit point été non plus une expreſsion aſsez mélancolique, parce que la liaison entre les étoiles

et le ciel n'est pas encore aſsez étroite, et que le seul mot *ciel* est trop voisin de la sérénité du jour. *Enfin une nuit sans étoiles* produit de l'effet, parce qu'il existe une telle aſsociation entre la nuit et les étoiles, qu'on ne peut nommer l'une, sans réveiller l'idée des autres; ni les séparer, sans donner un contre-coup à l'imagination. La nuit annonce une obscurité que ces mots *sans étoiles* rendent terrible. *Voyez* la Note [2] du Chant XXI.

[3] On ne sait où le Dante a pris cette histoire des Anges neutres qui attendirent l'événement, et voulurent se déclarer pour les heureux.

[4] C'est S. Célestin, V^e^. du nom, qui abdiqua la tiare, après neuf mois de siége, s'étant laiſsé effrayer par Boniface VIII, alors Cardinal, qui lui persuada qu'on ne pouvoit être Pape et faire son salut. Célestin, homme pieux et foible, se retira dans un hermitage, et fonda l'Ordre qui porte son nom.

[5] On voit ici le premier supplice que le Poète ait encore décrit: les ames égoïstes et pareſseuses y sont condamnées à une course sans fin et aux piqûres des insectes; ce qui contraste avec leur goût pour les jouiſsances personnelles, et leur indifférence pour les devoirs de la société. Voltaire peint d'un seul vers ces esprits; *Trop foibles pour servir, trop pareſseux pour nuire.*

[6] Le fleuve qu'on rencontre au vestibule des Enfers, est l'Achéron. On paſse après lui le Styx, ensuite le Phlégéton, et enfin le Cocyte; car le Léthé coule au Purgatoire, où les fautes sont oubliées. C'est ainsi que le Dante accommode les idées du Paganisme à son Enfer chrétien.

On verra au XIV^e^. Chant une belle allégorie sur ces quatre fleuves. Tout le monde connoît celle que Platon avoit imaginée d'après la signification primitive du nom de chacun. Ce Philosophe, qui en a tant conté aux Grecs, leur disoit que l'ame, ornée des plus belles connoiſsances, sortoit du sein de Dieu, pour venir habiter un corps, et commencer son pélerinage. Elle oublioit d'abord, en paſsant le Léthé, toutes ses idées premières, et le souvenir de sa céleste patrie : bientôt elle trouvoit l'Achéron, qui signifie *privation de joie ;* ensuite le Styx, fleuve de *triſteſse ;* et le Cocyte, *plaintes et pleurs ;* enfin le Phlégéton, *douleur brûlante et forcenée*, dernier degré du désespoir. Ainsi la terre étoit, selon Platon, le véritable Enfer, où l'ame gémiſsoit dans les angoiſses, jusqu'à ce que la mort vînt rompre ses liens, et la rejoindre à la source de son être et de sa félicité.

7 Le vieillard qui paſse les ames, est quelque Ange de ténèbres qui trouve ici son Enfer.

8 On ignore à quel paſsage le nocher fait allusion : on voit seulement que les deux Poètes sont transportés au-delà du fleuve, et qu'ils s'y trouvent sans savoir comment ils y sont arrivés. Les réprouvés seuls étoient reçus dans la barque de Caron.

9 Sainte Thérèse dit qu'une ame criminelle, au sortir de son corps, ne trouvant point de lieu qui lui soit plus propre et moins pénible que l'enfer, s'y précipite comme dans son centre, et dans le seul asile qui lui reste contre la colère de Dieu.

Fin des Notes du troiſième Chant.

CANTO IV.

ARGOMENTO.

Dante si risveglia e si ritrova di là del fiume, al margine del Limbo che forma il primo circolo dell' Inferno. Vi scorge i fanciulli morti senza il Battesimo, ed i grandi uomini che altra legge non riconnobbero che quella di natura.

RUPPEMI l'alto sonno ne la testa
Un greve tuono sì, ch'i mi riscoſsi,
Come persona, che per forza è desta:
E l'occhio riposato intorno moſsi
Dritto levato, e fiso riguardai,
Per conoscer lo loco, dov'io foſsi.

Vero è, che'n sù la proda mi trovai
De la valle d'abiſso dolorosa,
Che trono accoglie d'infiniti guai.
Oscura, profond'era, e nebulosa
Tanto, che per ficcar lo viso al fondo
I non vi discerneva alcuna cosa.
Hor discendiam quà giù nel cieco mondo,
Cominciò il Poeta tutto smorto:
I sarò primo, e tu sarai secondo.
Et io, che del color mi fui accorto,
Diſsi; come verrò, se tu paventi,
Che suoli al mio dubbiar eſser conforto?

CHANT IV.

ARGUMENT.

Le Dante se réveille au-delà du fleuve, sur le bord des Limbes qui forment le premier cercle des Enfers. Il y voit les enfans morts sans Baptême, et les grands-hommes qui n'ont suivi que la loi naturelle.

LA voix lugubre de la foudre rompit ce long aſsoupiſsement, et je me relevai dans l'agitation d'un homme qu'on éveille en sursaut. Rien n'arrêtoit encore ma vue errante : mais en fixant plus attentivement ces lieux, il se trouva que j'étois penché sur le bord de l'abîme, d'où le bruit sourd et confus des gémiſsemens et des pleurs remontoit jusqu'à moi.

La bouche de l'abîme étoit vaste, profonde et si ténébreuse, que j'enfonçois mon regard dans son centre, sans y rien distinguer. Or, descendons, il est temps, dans cet empire de la nuit et de la douleur, me dit mon guide pâliſsant. Et moi qui vis son trouble : Comment pourrai-je vous suivre, si vous qui souteniez ma vertu, partagez mon effroi ? Il me répondit : Les souffrances de tant d'êtres à jamais perdus dans ces gouffres, troublent mon visage de cette

Et egli a me : l'angoscia de le genti,
Che son quà giù, nel viso mi dipìgne
Quella pietà, che tu per tema senti:
Andiam, che la via lunga ne sospigne.
Così si mise; e così mi fe'ntrare
Nel primo cerchio, che l'abiſso cigne.
Quivi, secondo che per ascoltare,
Non havea pianto, ma che di sospiri
Che l'aura eterna facevan tremare;
E ciò avenia di duol senza martiri,
C'havean le turbe ch'eran molte e grandi,
D'infanti, e di femine, e di viri.
Lo buon maestro a me : tu non dimandi,
Che spiriti son questi, che tu vedi?
Hor vo'che sappi innanzi che più andi,
Ch'ei non peccaro, e se gli hanno mercedi,
Non basta, perchè non hebber Battesmo
Ch'è porta de la fede che tu credi:
E se furon dinanzi al Cristianesmo,
Non adorar debitamente Dio:
E di questi cotai son io medesmo.
Per tai difetti, non per altro rio,
Semo perduti, e sol di tanto offesi,
Che sanza speme vivemo in desio.
Gran duol mi prese al cor, quando l'intesi;
Però che gente di molto valore
Conobbi, che'n quel Limbo eran sospesi.

compaſsion que tu prends pour l'épouvante. Allons, nos momens s'écoulent, et la longueur du voyage nous preſse. Auſsitôt il s'avance, et je descends après lui, sur le premier cercle dont le contour embraſsoit l'abîme.

Là mon oreille fut troublée, non des cris, mais des soupirs dont l'antique nuit étoit sans ceſse émue : c'est là qu'une foule d'époux, de mères et d'enfans étoit plongée dans un deuil éternel. Tu ne demandes point, me dit le sage, quelles sont ces ames : apprends qu'elles n'ont point péché, et que le courroux du Ciel les épargna ; mais la plupart n'ont pas reçu l'eau salutaire qui lave les enfans de Christ ; et celles qui vécurent avant les jours du Christianisme, n'ont pas honoré le vrai Dieu du culte qu'il demande. Moi-même, je suis avec elles, perdu pour avoir ignoré, et malheureux d'avoir sans ceſse le desir, et jamais l'espérance.

Ces paroles remplirent mon cœur d'une grande amertume ; car j'avois reconnu parmi ces Ombres errantes des personnages vertueux et renommés : et pour augmenter en moi cette lumière qui diſsipe la nuit de nos erreurs, apprenez-moi, dis-je à mon guide, si jamais un seul de vous

Dimmi Maestro mio, dimmi Signore,
Comincia'io per voler eſser certo
Di quella fede, che vince ogni errore:
Uscicci mai alcuno, o per suo merto
O per altrui, che poi fuſse beato?
E quei che'ntese il mio parlar coverto,
Rispose: io era nuovo in questo stato,
Quando ci vidi venir un poſsente
Con segno di vittoria incoronato.
Traſseci l'ombra del primo parente,
D'Abel suo figlio, e quella di Noè,
Di Moisè legista et ubidente,
Abraham Patriarcha, e David Re;
Israel con suo padre, e co' suoi nati,
E con Rachele, per cui tanto fè;
Et altri molti, e fecegli beati;
E vo'che sappi che dinanzi ad eſsi,
Spiriti humani non eran salvati.
Non laſciavam l'andar, perchè diceſsi:
Ma paſsavam la selva tutta via,
La selva dico di spiriti speſsi.
Non era lungi ancor la nostra via
Di quà dal sonno, quand'i vid'un foco,
C'hemisperio di tenebre vincia.
Di lungi v'eravam'ancor un poco;
Ma non sì, ch'i non discerneſsi in parte,
C'horrevol gente poſsedea quel loco.

a pu, par sa propre vertu, ou par une aſsistance étrangère, remonter de ces bords vers les lieux de la félicité [1].

Il vit mon desir secret, et me répondit: J'habitois ce séjour depuis peu, lorsque j'y vis descendre une Ombre puiſsante, couronnée des palmes de la victoire, qui appela le premier des hommes; ensuite Abel, Noé, Moïſe, le Patriarche Abraham et le Roi David; Israël avec son père, ses douze fils, et sa Rachel, pour laquelle il n'avoit pas regretté quatorze ans d'esclavage. L'Ombre victorieuse en désigna bien d'autres encore, et les conduisit à l'heureuse éternité: mais je veux que tu saches qu'avant elles, aucun mortel n'avoit pu s'ouvrir les portes du salut. Il parloit, sans ceſser d'avancer, et la foule des esprits se partageoit devant nous.

A peine nous laiſsions un court espace en arrière, lorsque je fus frappé d'une clarté douce qui repouſsoit les ombres blanchiſsantes vers l'hémisphère où j'étois; et j'entrevis, malgré l'éloignement, que nous approchions du dernier asile des grands hommes.

O vous! disois-je, qui avez tant honoré les

O tu, c'honori ogni scientia et arte,
Questi chi son, c'hanno cotant'honranza,
Che dal modo de gli altri gli diparte?
E quegli a me: l'honrata nominanza
Che di lor suona sù nella tua vita,
Gratia acquista nel ciel, che sì gli avanza.
Intanto voce fu per me udita:
Honorate l'altiſsimo Poeta,
L'ombra sua torna, ch'era dipartita.
Poi che la voce fu restata e queta,
Vidi quattro grand'ombre a noi venire:
Sembianza havevan nè trista, nè lieta.
Lo buon maestro cominciò a dire:
Mira colui con quella spada in mano,
Che vien dinanzi a'tre, sicome sire:
Quegli è Homero Poeta sovrano;
L'altr'è Horatio Satiro che vene;
Ovidio è'l terzo; e l'ultimo Lucano.
Però che ciascun meco si convene
Nel nome, che sonò la voce sola,
Fannom'honor, e di ciò fanno bene.
Così vidi adunar la bella scola
Di quel Signor dell' altiſsimo canto,
Che sovra gli altri, com'aquila, vola.
Da c'hebber ragionato'nsieme alquanto,
Volsers'a me con salutevol cenno,
E'l mi maestro sorrise di tanto:

arts, daignez m'apprendre quelle est cette foule que la gloire distingue des autres enfans de la mort? Il me répondit : Le nom qu'ils ont laiſsé dans le monde, et qui y retentit encore, leur a valu cette faveur du Ciel.

Cependant une voix se fit entendre : *Honneur à l'illustre Poète, dont les mânes reviennent parmi nous!* et j'apperçus en même temps quatre personnages qui s'avançoient, et dont l'aspect n'avoit rien de joyeux ni de triste. Regarde, me dit l'Ombre romaine, celui qui marche le premier; il porte un glaive d'une main [2], et semble le chef des trois autres : c'est Homère, Prince des Poètes; Horace le suit; Ovide vient ensuite, et Lucain marche après lui. Au nom de Poète que tu as entendu, ils accourent vers moi, pour honorer ce titre que je partage avec eux.

Je vis alors cette illustre famille se raſsembler sous le père de l'Epopée, qui, tel qu'un aigle sublime, déploie son vol sur leurs têtes. Après quelques momens d'entretien, ils courbèrent vers moi leurs fronts vénérables, et me donnèrent leur paisible salut; mon guide l'accompagna d'un sourire, et bientôt, pour m'honorer davantage, ils me reçurent dans leur immortelle société.

E più d'honore ancor aſsai mi fenno;
Ch'ei sì mi fecer della loro schiera;
Sì ch'i fui sesto tra cotanto senno.
Così n'andammo insino a la lumera
Parlando cose, che'l tacere è bello;
Sicom'era'l parlar colà, dov' era.
Venimmo al piè d'un nobile castello
Sette volte cerchiato d'alte mura,
Difeso'ntorno d'un bel fiumicello.
Questo paſsammo, come terra dura;
Per sette porte intrai con questi savi,
Giugnemmo in prato di fresca verdura.
Genti v'eran con occhi tardi e gravi
Di grand' autorità ne' lor sembianti;
Parlavan rado con voci soavi.
Traemmoci così da l'un de' canti
In luogo aperto, luminoso, et alto;
Sì che veder si poten tutti quanti.
Colà diritto sopra'l verde smalto
Mi fur mostrati li spiriti magni;
Che del veder in me steſso m'eſsalto.
I vidi Elettra con molti compagni,
Tra quai conobbi et Hector, et Enea,
Cesar' armato con gli occhi grifagni.
Camilla vidi, e la Pentesilea
Da l'altra parte; e vidi'l Re Latino
Che con Lavina sua figlia sedea.

Ainsi réunis, nous marchions aux lieux resplendiſsans, et nos discours rouloient sur des mystères que ma langue ne peut arracher au secret des Ombres. Nous atteignîmes ensemble le pied d'un château majestueux, qu'une haute muraille environnoit sept fois, et dont les contours étoient baignés de claires fontaines. Après les avoir franchies, d'une marche légère, mes illustres guides paſsèrent par sept entrées diverses [3], et je les suivis dans des prairies verdoyantes. Elles étoient peuplées de grands personnages, dont le front calme et le regard serein respiroient la dignité ; leur démarche étoit grave, et le silence qui régnoit autour d'eux étoit à peine interrompu de quelques paroles harmonieuses.

Pour les mieux contempler, nous montâmes sur une colline dont le sommet brilloit d'une verdure plus vive, et d'un éclat plus pur ; et c'est de-là que je raſsasiai mes yeux du spectacle de ces grandes Ombres, dont le souvenir me jette encore dans le raviſsement.

Je vis Electre [4] ; et parmi ses nombreux descendans, je reconnus Hector, Enée, et César tout armé, qui rouloit des yeux étincelans. Plus loin étoit Camille, Pentésilée, et Lavinie

Vidi quel Bruto, che cacciò Tarquino;
Lucretia, Julia, Martia, e Corniglia;
E solo in parte vidi'l Saladino.
Poi ch'innalzai un poco più le ciglia,
Vidi'l maestro di color che sanno,
Seder tra filosofica famiglia.
Tutti lo miran, tutti honor li fanno.
Quivi vid'io e Socrate, e Platone,
Che'nnanzi a gli altri più preſso gli stanno;
Democrito, ch'il mondo a caso pone;
Diogenes, Anaſsagora, e Thale,
Empedocles, Heraclito, e Zenone:
E vidi'l buon accoglitor del quale,
Dioscoride dico: e vidi Orfeo,
Tullio, e Lino, e Seneca morale;
Euclide geometra, e Ptolomeo,
Hippocrate, Avicenna, e Galieno,
Averois, che'l gran commento feo.
I non poſso ritrar di tutti a pieno;
Però che sì mi strigne'l lungo thema,
Che molte volte al fatto il dir vien meno.
La sesta compagnia in due si scema:
Per altra via mi mena'l savio duca
Fuor de la queta, nell'aura che trema:
E vegno in parte, ove non è che luca.

Il fine del Canto quarto.

aſsise à côté de son père. Là paroiſsoit Brutus, qui chaſsa Tarquin; ensuite Lucrèce, Julie, Martia et Cornélie : mais Saladin se promenoit seul à l'écart.

Levant mes yeux plus haut, j'apperçus le premier des Sages au milieu des nombreux enfans que la philosophie lui a donnés, et recevant sans ceſse le tribut de leurs adorations [5]. Socrate et Platon occupoient les premiers degrés après lui : au-deſsous, je voyois Démocrite qui livre l'univers au hasard; Diogènes, Anaxagore et Thalès; Empédocles, Héraclite et Zénon : je voyois Orphée, Linus et le moraliste Sénèque; ensuite Dioscoride interrogeant les vertus des plantes; le géomètre Euclide, Ptolomée [6], Hippocrate, Avicenne [7], Galien, et le grand commentateur Averroès [8]. Enfin, je ne saurois rappeler ces Ombres dont la foule accable mon souvenir, et ma langue ne peut suffire à les nommer [9].

Mais la troupe immortelle s'étant éloignée, mon guide abandonna ces paisibles contrées, et me ramena vers l'atmosphère toujours frémiſsante et ténébreuse de l'Enfer.

Fin du quatrième Chant.

NOTES

SUR

LE QUATRIEME CHANT.

[1] Le Poète se sert ici de cette tournure artificieuse, pour faire dire à un Payen que J. C. est descendu aux Limbes.

[2] Il reste une antique où Homère est ainsi représenté l'épée à la main, comme Prince de l'Epopée et de la Tragédie; car l'Iliade n'est qu'une suite de sujets tragiques, comme l'Odyſsée n'est que la peinture des mœurs, ou une vraie Comédie.

[3] Ce nombre mystérieux est de la plus haute antiquité. Les Orientaux espèrent auſsi d'entrer dans leur Elisée par sept portes. On voit, par la description de celui-ci, le peu d'art que le Poète met à composer un tableau : on se trouve tout-à-coup dans un paysage riant, éclairé d'un beau jour, sur de vastes prairies, entouré de fontaines et de collines; et tout cela dans les entrailles de la terre, à côté du premier cercle des Enfers ! Virgile gagne mieux l'imagination dans la peinture de son Elisée; il en fait un monde à part, qui a son soleil, ses étoiles, ses fleuves et ses arbres. *Suumque solem sua sydera norunt.*

[4] *Electre*, fille d'Atlas, et mère de Dardanus, tige des Troyens. C'est ainsi qu'Enée le raconte à Evandre dans

l'Enéide. Beaucoup de peuples ont prétendu descendre de cet Atlas.

5 Aristote qui régnoit alors despotiquement dans l'école. Montagne l'appelle *Monarque de la doctrine moderne.*

6 *Ptolomée* l'Astronome.

7 *Avicenne*, fils d'un Roi d'Espagne, dont il nous reste quelques livres de Physique.

8 *Averroès* de Cordoue; Arabe qui contribua beaucoup à répandre la doctrine d'Aristote, par ses Commentaires.

9 Ce Chant qui ne nous apprend rien, étoit au temps du Poète une petite Encyclopédie. Il y étale une longue nomenclature des personnages de l'ancien Testament, des héros et des savans, et semble se rendre témoignage à lui-même de cette supériorité d'érudition sur son siècle. On doit pourtant admirer avec quelle noble autorité il place dans son Elisée, et loin des peines de l'Enfer, Saladin qui avoit fait tant de mal aux Chrétiens. C'est avec la même hardieſse qu'il place Caton au Purgatoire, Trajan au Paradis, &c. &c. Le Poète ne décrit point de tourmens pour les ames des Limbes : leur peine est de desirer sans espoir; elles ne doivent pas poſséder ce qu'elles n'ont pas connu, mais elles ne peuvent être punies pour le mal qu'elles n'ont pas fait.

Fin des Notes du quatrième Chant.

CANTO V.

ARGOMENTO.

All' ingreſso di questo secondo circolo, ove sono punite le anime ch' amore ha sottomeſse, vi sta il Giudice dell' Inferno. Descrizione della loro pena. Accidente di Francesca da Rimini.

COSI discesi del cerchio primaio
Giù nel secondo, che men luogo cinghia,
E tanto più dolor che pugne a guaio:
Stavvi Minos orribilmente e ringhia,
Esamina le colpe nell' entrata:
Giudica e manda, secondo ch' avinghia.
Dico, che quando l'anima mal nata
Li vien dinanzi, tutta si confeſsa:
E quel conoscitor delle peccata
Vede qual luogo d'Inferno è da eſsa:
Cignesi colla coda tante volte,
Quantunque gradi vuol che giù sia meſsa.
Sempre dinanz' a lui ne stanno molte:
Vanno a vicenda ciaſcuna al giuditio;
Dicon et odono, e poi son giù volte.
O tu che vieni al doloroso hospitio,
Diſse Minos a me, quando mi vide,
Laſsando l'atto di cotanto offitio;

CHANT V.

ARGUMENT.

On trouve le Juge des Enfers à l'entrée de ce deuxième cercle, où ſont punies les ames que l'amour a perdues. Deſcription de leur ſupplice. Aventure de Françoiſe d'Arimino.

DÉJA nous descendions à la seconde enceinte de l'abîme : de son contour plus reſserré s'élèvent des cris plus aigus. C'est-là que gronde sans ceſse le monstrueux Juge des Enfers. Aſsis à la porte, il pèse les crimes, les juge et les condamne d'un signal.

Quand une ame marquée du sceau de la colère arrive en sa présence, elle se dévoile toute entière ; et ce scrutateur des consciences, jetant autour de ses reins sa queue tortueuse, désigne par le nombre des replis, quel sera le gouffre où doit tomber le coupable. Son tribunal est sans ceſse entouré de criminels qui viennent en foule, s'accusent tour à tour, entendent la sentence, et sont précipités [1].

» O toi qui oses violer l'asile des douleurs, « s'écria le Juge en me voyant, et suspendant

Guarda, com'entri, e di cui tu ti fide:
Non t'inganni l'ampiezza dell'entrare.
E'l Duca mio a lui: perchè pur gride?
Non impedir lo suo fatale andare:
Vuolsi così colà, dove si puote
Ciò che si vuole; e più non dimandare.
Hor incomincian le dolenti note
A farmisi sentire: hor son venuto
Là, dove molto pianto mi percuote.
I venni'n luogo d'ogni luce muto
Che mugghia, come fa mar per tempesta,
Se da contrarj venti è combattuto.
La buffera infernal, che mai non resta,
Mena gli spirti con la sua rapina:
Voltando, e percotendo gli molesta.
Quando giungon davanti a la ruina,
Quivi le strida, il compianto, e'l lamento,
Bestemmian quivi la virtù divina.
Intesi, ch'a così fatto tormento
Enno dannati i peccator carnali,
Che la ragion sometton al talento.
E come gli stornei ne portan l'ali
Nel freddo tempo, a schiera larga e piena,
Così quel fiato gli spiriti mali.
Di quà, di là, di giù, di sù gli mena:
Nulla speranza gli conforta mai,
Non che di posa, ma di minor pena.

son redoutable office, » tremble, avant de » t'engager sur la foi de ton guide, et méfie- » toi du facile accès des Enfers. « A quoi servent tes cris ? lui dit mon guide; tu ne peux retarder son fatal voyage : telle est la volonté qui de tout est la loi ; et nous descendîmes sans résistance.

Là commencèrent à se faire entendre des voix plaintives; c'est là que mon oreille fut frappée de cris multipliés : me voilà enfin parvenu dans cette nuit que ne récréa jamais un léger crépuscule. L'air y mugit comme une mer tempestueuse, irritée du combat des vents. L'ouragan infernal parcourt sans relâche ces noirs circuits, emportant les ames dans sa course, et les froiſsant dans un choc éternel. Souvent le tourbillon les pouſse vers les côtes escarpées de l'abîme ; et c'est alors qu'on entend les cris de la douleur, et les hurlemens du désespoir qui insulte le Ciel.

J'appris que de tels tourmens étoient réservés aux ames charnelles, dont l'amour enivra la raison. Elles paſsoient rapidement devant nous, en prolongeant des sons lamentables, ainsi que les grues, dont les noires files attristent les cieux d'un chant lugubre; et comme on voit de nombreux bataillons d'oiseaux fuir devant la froidure,

E come i grù van cantando lor lai
Facendo in aer di se lunga riga ;
Così vid'io venir trahendo guai
Ombre portate dalla detta briga :
Perch'io diſsi : Maestro, chi son quelle
Genti, che l'aer nero sì castiga ?
La prima di color, di cui novelle
Tu vuo' saper, mi diſse quegli allhotta,
Fù Imperatrice di molte favelle.
Al vitio di luſsuria fù sì rotta,
Che libito fè licito in sua legge,
Per torre il biasmo, in che era condotta :
Ell'è Semiramis, di cui si legge,
Che succedette a Nino, e fu sua sposa :
Tenne la terra che'l Soldan corregge.
L'altr'è colei che s'ancise amorosa,
E ruppe fede al cener di Sicheo.
Poi evvi Cleopatra luſsuriosa.
Helena vidi, per cui tanto reo
Tempo si volse : e vidi'l grand Achille
Che con amor al fine combatteo.
Vidi Paris, Tristano : e più di mille
Ombre mostrommi, e nominolle a dito,
Ch'amor di nostra vita dipartille.
Poscia ch'i hebbi il mio dottore udito
Nomar le donne antiche e i cavallieri,
Pietà mi giunse, e fui quasi smarito.

ainsi le souffle impétueux chaſsoit la foule des Ombres toujours agitées dans le reflux convulsif de la tempête, et toujours haletantes après une trève paſsagère qui ne leur fut pas promise [2].

Maître, dis-je alors, daignez m'apprendre quels sont ces infortunés à jamais battus de la noire tourmente ?

La première des ames que tu veux connoître, me dit-il, est cette Reine fameuse, qui unit au même joug tant de peuples divers; elle se plongea toute entière dans la volupté; et pour étouffer la voix du blâme, elle osa donner aux fougeux desirs du cœur, la sanction des lois : c'est Sémiramis, veuve de Ninus, qui gouverna après lui les Etats qui tremblent aujourd'hui sous les Califes. Celle qui la suit coupa la trame amoureuse de sa vie, après avoir rompu la foi jurée aux cendres de Sichée [3]. Vois à présent la volupteuse Cléopâtre; Hélène, par qui s'écoulèrent des temps si cruels : l'invulnérable Achille, à qui l'amour ouvrit enfin les portes du trépas. Vois, ajouta-t-il, en les désignant de la main, vois Pâris, Tristan [4], et tant d'autres encore, dont cette paſsion fatale hâta la dernière heure.

Pendant que mon guide rappeloit ainsi les

I cominciai: Poeta volentieri
Parlerei a que' due che'nsieme vanno,
E paion sì al vento eſser leggieri.
Et egli a me: Vedrai quando saranno
Più preſs' a noi, e tu allor gli prega
Per quell' amor ch'ei mena, e que' verranno.
Sitosto come'l vento a noi gli piega,
Muovi la voce: o anime affannate,
Venite a noi parlar, s'altri nol niega.
Quali colombe dal disio chiamate,
Con l'ali alzate e ferme al dolce nido
Volan per l'aer dal voler portate;
Cotali uscir de la schiera ov'è Dido,
A noi venendo per l'aer maligno,
Sì forte fu l'affettuoso grido.
O animal gratioso e benigno,
Che visitando vai per l'aer perso
Noi, che tignemmo'l mondo di sanguigno;
Se foſs' amico il Re dell' universo,
Noi pregheremmo lui per la tua pace,
Poi c'hai pietà del nostro mal perverso.
Di quel, ch'udir, e che parlar ti piace,
Noi udiremo, e parleremo a vui;
Mentre che'l vento, come fa, si tace.
Siede la terra dove nata fui,
Sù la marina, dove'l Po discende
Per haver pace co' seguaci sui.

noms des femmes et des héros antiques, mes yeux se voiloient de tristeſse, et je sentois mon cœur se fondre de pitié. O Poète, disois-je, je voudrois bien entretenir ces deux Ombres, qui, dans leur rapide vol, semblent inséparables. Quand elles seront plus près de nous, me répondit-il, appelle-les au nom de cet amour qui les enchaîne, et elles viendront à toi.

Sitôt que le tourbillon les porta vers nous, ames désolées! m'écriai-je, accourez à ma prière, si le Ciel ne la rejette pas. Telles que deux colombes qu'un amour égal ramène aux cris impatiens de leur tendre famille, ainsi les deux Ombres traversant la nuit orageuse, volèrent aux sons affectueux de ma voix.

» Être pitoyable et bienfaisant, dirent-elles, » qui viens visiter ces noirs royaumes; puisque nos » maux ont pu t'attendrir, si le Ciel n'étoit à ja- » mais sourd à nos vœux, nous éleverions pour toi » nos supplications jusqu'à lui, du centre de cette » terre où notre sang fume encore : mais parle, » ou daigne nous écouter; et nous répondrons à » tes desirs, tandis que la tempête ne mugit plus » autour de nous [5]... Pour moi, j'ai vu le jour près » des bords où le Pô vient reposer son onde au » sein des mers [6]. L'amour qui porte des coups si

Amor, ch'al cor gentil ratto s'apprende,
Prese costui de la bella persona,
Che mi fu tolta; e'l modo ancor m'offende.
Amor, ch'a null' amato amar perdona,
Mi prese del costui piacer si forte,
Che, come vedi, ancor non m'abbandona.
Amor conduſse noi ad una morte:
Caina attende chi'n vita ci spense:
Queste parole da lor ci fur porte.
Da ch'io'ntesi quell' anime offense,
Chinai'l viso, e tanto'l tenni baſso,
Fin che'l Poeta mi diſse: che pense?
Quando risposi, cominciai: o laſso
Quanti dolci pensier, quanto disio
Menò costoro al doloroso paſso!
Poi mi rivolsi a loro, e parla'io,
E cominciai: Francesca, i tuoi martiri
A lagrimar mi fanno tristo e pio.
Ma dimmi: al tempo de' dolci sospiri
A che, e come concedette amore,
Che conoscest' i dubbiosi desiri?
Et ella a me: Neſsun maggior dolore,
Che ricordarsi del tempo felice
Ne la miseria; e ciò sa'l tuo dottore.
Ma s'a conoscer la prima radice
Del nostr' amor tu hai cotanto affetto;
Farò, come colui che piange e dice.

» sûrs aux cœurs sensibles, bleſsa cet infortuné [7]
» par des charmes qu'une mort trop cruelle m'a
» ravis ; et cet amour que ne brave pas long-
» temps un cœur aimé, m'attacha à mon amant,
» d'un lien si durable, que la mort, comme tu
» vois, n'en a pas rompu l'étreinte. Enfin, c'est
» dans les embraſsemens de l'amour, qu'un mê-
» me trépas nous a surpris tous deux : souvenir
» amer, dont s'irrite encore ma douleur ! mais
» c'est au fond de l'abîme, à côté de Caïn,
» qu'ira s'aſseoir mon parricide époux. «

Ainsi parloit cette Ombre, d'une voix douloureuse ; et moi je baiſsai la tête avec tant de consternation, que le Poète me dit : A quoi penses-tu ? Hélas ! répondis-je, en quel moment et de quelle douce ivreſse ils ont paſsé aux angoiſses de la mort ! Levant ensuite mes yeux sur eux, ô Françoise ! repris-je, le récit de vos malheurs m'invite à la pitié et aux larmes ; mais, dites-moi, quand vos soupirs secrets se taisoient encore, comment l'amour a-t-il osé vous parler son coupable langage [8] ?

» Tu as appris d'un sage, me répondit-elle, que
» le souvenir de la félicité paſsée aigrit encore
» la douleur présente ; et cependant, si tu aimes
» à contempler nos infortunes dans leur source,

Noi leggevam'un giorno per diletto,
Di Lancilotto, com'amor lo strinse:
Soli eravamo, e senz'alcun sospetto.
Per più fiate gli occhi ci sospinse
Quella lettura, e scolorocci'l viso;
Ma sol un punto fù quel, che ci vinse.
Quando leggemmo il disiato riso
Eſser basciato da cotanto amante,
Questi, che mai da me non fia diviso,
La bocca mi basciò tutto tremante:
Galeotto fù il libro, e chi lo scriſse:
Quel giorno più non vi leggemmo avante.
Mentre che l'uno spirto questo diſse,
L'altro piangeva sì, che di pietade
I venni men così, com'io moriſse;
E caddi, come corpo morto cade.

Il fine del Canto quinto.

» je vais, comme les malheureux, pleurer et te
» les raconter.

» Nous lisions un jour, dans un doux loisir,
» comment l'amour vainquit Lancelot. J'étois
» seule avec mon amant, et nous étions sans
» défiance : plus d'une fois nos visages pâlirent,
» et nos yeux troublés se rencontrèrent ; mais
» un seul instant nous perdit tous deux. Lors-
» qu'enfin l'heureux Lancelot cueille le baiser
» desiré, alors celui qui ne me sera plus ravi,
» colla sur ma bouche ses lèvres tremblantes ;
» et nous laiſsâmes échapper ce livre par qui
» nous fut révélé le mystère d'amour 9. «

Tandis que cette Ombre parloit, l'autre pleuroit si amèrement, que je sentis mon cœur défaillir de compaſsion ; et je tombai comme un corps que la vie abandonne.

Fin du cinquième Chant.

NOTES

SUR

LE CINQUIÈME CHANT.

[1] Ce Juge avec sa longue queue, est quelque démon qui se fait son enfer de la place qu'il occupe. L'idée de lui faire faire autour de ses reins autant de tours avec sa queue, que le coupable doit descendre de degrés au fond de l'Enfer, est une de ces bizarres imaginations qu'on reproche au Dante.

[2] Il nous peint ici le supplice des amans avec des traits qui caractérisent bien la paſsion orageuse qui a fait le tourment de leur vie. C'est le moral des paſsions transporté au physique, qui en fait la punition; et chaque supplice est pris dans la nature du crime.

[3] C'est Didon. Quant à Sémiramis qui vient d'être nommée, je ne sais pas s'il faut en croire les Historiens, lorsqu'ils aſsurent qu'elle fit une loi qui autorisoit les débauches amoureuses.

[4] Neveu de Marc, Roi de Cornouailles, et amant de la Reine Isotte, femme de ce Prince. Marc les ayant surpris, les perça de la lance même du coupable. Tristan fut le premier Chevalier de la table ronde.

[5] Celle qui parle est Françoise de Polente, fille du Prince de Ravenne, mariée au tyran d'Arimino. L'Ombre qui est à ses côtés, est celle de son amant qui étoit auſsi son beau-frère. Le mari les surprit un jour et les

poignarda. Cet époux boſsu, borgne et jaloux avoit une femme trop belle et un frère trop aimable; et ce qui intéreſse en leur faveur, c'est qu'ils s'étoient aimés et promis foi et mariage, avant qu'elle eût été contrainte de donner sa main à l'aîné qui étoit Souverain. Il est bon d'observer que le Dante réfugié chez ces différens Princes, ne laiſse pas de raconter cette histoire désastreuse et délicate, qui les touche de si près, et qui venoit d'affliger toute l'Italie.

6 C'est-à-dire à Ravenne qui est à l'embouchure du Pô.

7 En montrant son amant.

8 Puisque c'étoit un amour incestueux.

9 Le roman de Lancelot du Lac étoit alors le bréviaire des amans, le livre à la mode. Ce roman est plein de peintures très-vives et très-libres des bonnes fortunes de Lancelot : on n'a qu'à voir le Chapitre de la Reine Ginèvre, qui servit peut-être de texte à nos deux amans. Ce fut un Chevalier nommé Gallehaut qui servit d'entremetteur d'amour entre cette Reine et Lancelot : à quoi Françoise d'Arimino fait allusion à la fin de son récit, en disant que ce livre fut un autre Gallehaut pour elle et son amant.

Le style mélancolique et plein d'amertume dont le Dante raconte les amours et la mort de la Princeſse d'Arimino, nous doit bien faire regretter que ce grand Poète ait été si avare de pareils épisodes. Quel poème seroit-ce que le sien, si, moins preſsé d'imaginer et de décrire des supplices, il eût voulu plus fréquemment reposer son lecteur sur des aventures si attachantes ! Le langage des paſsions et l'art de raconter mettront toujours un homme au premier rang; tandis que le style descriptif, comme

plus facile, ne doit prétendre qu'à la seconde place. Si le Dante eût songé à réparer le malheur de son sujet par la fréquence des épisodes, il lutteroit aujourd'hui avec plus de bonheur contre Homère et Milton, le Taſse et Virgile. Mais il court de descriptions en descriptions vers un dénouement topographique : là où manque le local, finit le Poème. Auſsi ne seroit-il qu'au second rang, quoiqu'il soit le créateur d'une langue et le restaurateur de l'Epopée en Europe, si quelques épisodes épars dans son Enfer, ne nous euſsent décelé sa supériorité.

Je fus d'abord frappé de la couleur que donne à ce cinquième Chant l'aventure de Françoise d'Arimino. Pour ne pas la lui faire perdre, et lui conserver en même temps son goût de vétusté, j'ai employé une grande franchise dans l'expreſsion et dans la coupe des phrases. Je n'ai pas craint de faire remonter le mot *pitoyable* à sa première et véritable acception ; car, malgré l'abus qu'on en a fait, cette expreſsion étant harmonieuse et bien apparentée dans la langue, il ne lui manque, pour reparoître sous son ancienne forme, que de plus heureux auspices.

Je dois prévenir qu'une des causes de l'obscurité du Dante est de faire repaſser quelques mots du style figuré au style naturel, contre la marche ordinaire. *Briga* exprime ici la foule des tourmentés. On sent bien que *brigue* signifie une foule qui s'empreſse, mais ce n'est plus qu'au moral. *Brigade*, *brigadier* et *brigand* sont restés au sens primitif et naturel. On trouve encore dans le Dante une expreſsion très-hardie, et qui se présente sous plusieurs formes. C'est *le soleil qui se taît ;* un *lieu muet de lumière ;* une *clarté enrouée :* tout cela revient au *silentia lunæ*, au *clarescunt sonitus* de Virgile. Cet artifice de style n'est autre

chose qu'un heureux échange de mots que nos sens font entre eux : l'œil juge du son, en disant *un son brillant*; le gosier, de la lumière, en disant *une clarté enrouée*. Racine a dit auſsi : *Je verrai les chemins parfumés*; et c'est la vue qui empiète sur l'odorat. L'aveugle né qui entendant une trompette disoit, *c'est du rouge*, voyoit par l'oreille, et parloit en Poète : le son étoit éclatant pour lui, comme le rouge l'est pour nous.

On loue la négligence dans un grand Poète, parce que c'est en effet une partie qu'on n'acquiert pas sans un parfait jugement. Il ne faut pas tout voir, tout dire, tout entendre; voilà le précepte. Mais quelles sont les parties qu'il faut négliger, qu'il faut cacher, qu'il faut paroître oublier? comment laiſser appercevoir en même temps ce qui est visible et ce qui ne l'est pas? Voilà le grand art. C'est de lui que viennent l'économie, la rapidité, la grace. Un Peintre qui exécute un grand tableau, ne peut être accusé d'impuiſsance, s'il néglige exprès quelques détails oisifs qui auroient rallenti sa marche. Le Dante a péché quelquefois contre cette heureuse négligence, en poursuivant une idée jusqu'à la forcer de rendre tout ce qu'elle contient : mais dans ce petit épisode, dans celui du Comte Guidon et d'Ugolin, on ne peut qu'admirer la manière dont il court à l'événement. Le Camoëns, Poète si rapide qu'il en tombe quelquefois dans la séchereſse de l'histoire, a employé pour l'épisode d'Inez de Castro, le ton qui règne dans celui de Françoise de Rimini. On trouve dans la Lusiade et dans la Jérusalem délivrée quelques imitations du Dante, qu'il est aisé de reconnoître.

Fin des Notes du cinquième Chant.

CANTO VI.

ARGOMENTO.

Terzo circolo nel quale ci sono i golosi puniti. Cerbero emblema della gola. Predizione intorno alle cose del tempo corrente. Confabulazione sulla vita avvenire.

AL tornar de la mente, che si chiuse
Dinanz'à la pietà de' due cognati,
Che di tristitia tutto mi confuse;

Nuovi tormenti, e nuovi tormentati
Mi veggio intorno, come ch'i mi mova,
E come ch'i mi volga, e ch'i mi guati.

I son'al terzo cerchio de la piova
Eterna, maladetta, fredda, e greve:
Regola, e qualità mai non l'è nova.

Grandine grosa, et acqua tinta, e neve
Per l'aer tenebroso si riversa;
Pute la terra che questo riceve.

Cerbero, fiera crudele e diversa,
Con tre gole caninamente latra
Sovra la gente che quivi è sommersa.

Gli occhi ha vermigli, e la barba unta et atra,
E'l ventre largo, et unghiate le mani:
Graffia gli spirti, et ingoia, et isquatra.

CHANT VI.

ARGUMENT.

Troisième cercle où sont punis les gourmands. Cerbère, emblême de la gourmandise. Prédiction sur les affaires du temps. Entretien sur la vie future.

JE n'éprouvois déja plus la tendre oppreſsion où m'avoient jeté les pleurs des deux amans ; mes esprits suspendus reprenoient leur cours, et je me relevois : mais je ne pus tourner autour de moi, regarder, écouter, sans entendre, ou sans voir des tortures nouvelles et de nouveaux tourmentés. J'étois au troisième contour de l'abîme, au cercle des orages. Une pluie froide et noirâtre y épanche sans fin ses inépuisables torrens : la terre qui les reçoit exhale ses vapeurs empestées; et le choc de la grêle, et les frimats flottans, mêlés au fracas des eaux, fatiguent l'éternelle nuit.

J'entendois à travers l'orageuse obscurité les voix sanglottantes des malheureux submergés : ils se roulent et se débattent sous les coups redoublés de l'humide fléau, et le chien des Enfers les épouvante de son triple aboiement. Reptile

Urlar gli fa la pioggia come cani :
De l'un de' lati fanno a l'altro schermo :
Volgonsi spesso i miseri profani.
Quando ci scorse Cerbero, il gran vermo,
La bocca aperse, e mostrocci le sanne :
Non havea membro che tenesse fermo.
E'l Duca mio distese le sue spanne,
Prese la terra, e con piene le pugna
La gittò dentro alle bramose canne.
Qual'è quel cane, ch'abbaiando agugna,
E si racqueta poi ch'el pasto morde,
Che solo a divorarlo 'ntende e pugna;
Cotai si fecer quelle facce lorde
De lo demonio Cerbero, che'ntrona
L'anime sì, ch'esser vorrebber sorde.
Noi passavam sù per l'ombre, ch'adona
La greve pioggia, e ponevam le piante
Sopra lor vanità che par persona.
Elle giacean per terra tutte quante,
Fuor ch'una ch'a seder si levò, ratto
Ch'ella ci vide passarsi davante.
O tu, che se' per questo'nferno tratto,
Mi disse, riconoscimi se sai :
Tu fosti prima, ch'io disfatto, fatto.
Et io a lei : l'angoscia che tu hai
Forse ti tira fuor de la mia mente;
Sì che non par ch'i ti vedessi mai.

énorme, ses yeux sont rouges de sang, sa barbe noire et dégoûtante : il se jette en furie sur les réprouvés, les déchire de ses griffes aiguës, et les engloutit dans ses vastes flancs [1].

Dès qu'il nous apperçut, il souleva la maſse de son corps, et nous présenta ses trois gueules béantes, et leurs dents recourbées. Mais le sage de Mantoue portant ses mains vers la terre limoneuse, se releva pour en jeter dans les avides gosiers du monstre : et tel qu'un dogue famélique s'appaise en saisiſsant sa proie; tel le chien infernal baiſsa ses lourdes têtes, dont les rauques abois aſsourdiſsent les Ombres.

Nous marchions cependant au deſsus des malheureux harcelés de l'orage, et nos pieds fouloient les simulacres des peuples entaſsés. Dans ce bourbier, où les ames étoient confusément giſsantes, une seule se releva à moitié devant nous, et s'écria : » O toi, qui as pu descendre » en ces lieux, reconnois-moi; car tu m'as vu » avant ma mort! « Tes souffrances, lui répondis-je, t'ont sans doute aſsez changé, pour que mon œil te méconnoiſse. Mais dis-moi plutôt qui tu es, toi que je vois ici livré à des peines, qui, pour n'être pas exceſsives, n'en inspirent pas

Ma dimmi chi tu se', che'n sì dolente
Luogo se' meſsa, e a sì fatta pena;
Che s'altra è maggior, nulla è sì spiacente.
Et egli a me: La tua città ch'è piena
D'invidia sì, che già trabocca il sacco,
Seco mi tenne in la vita serena.
Voi cittadini mi chiamaste Ciacco;
Per la dannosa colpa de la gola,
Come tu vedi, a la pioggia mi fiacco:
Et io anima trista non son sola,
Che tutte queste a simil pena stanno
Per simil colpa; e più non fè parola.
Io gli risposi: Ciacco, il tuo affanno
Mi pesa sì, ch'a lagrimar m'invita;
Ma dimmi, se tu sai, a che verranno
Li cittadin de la città partita?
S'alcun v'è giusto? e dimmi la cagione,
Perchè l'ha tanta discordia aſsalita?
Et egli a me: dopo lunga tentione
Verran'al sangue, e la parte selvaggia
Caccerà l'altra con molt'offensione.
Poi appreſso convien che questa caggia
In fra tre Soli, e che l'altra sormonti
Con la forza di tal che testè piaggia.
Alte terrà lungo tempo le fronti,
Tenendo l'altra sotto gravi pesi;
Come che di ciò pianga e che n'adonti.

moins un si triste dégoût ? » C'est dans ta patrie, » me dit-il, que j'ai respiré la douce clarté des » cieux ; dans cette ville où les crimes de la dis- » corde sont montés à leur comble. Nos citoyens » me nommoient Ciacco [2] ; et, comme tu vois, » je suis jeté à la pluie éternelle, parmi les vo- » races enfans de la gourmandise. Ici nous ex- » pions tous des excès communs par d'égales » peines. « O Ciacco ! lui dis-je, le spectacle que tu m'offres mérite bien tous mes regrets ; mais apprends-moi, si tu le sais, quelle fin est réservée à nos citoyens divisés ; s'il est encore un juste parmi eux ; et comment la Discorde est venue s'aſseoir dans nos tristes foyers ? Il me répondit [3] : » Après de longs débats, le sang coulera, et la » faction du dehors repouſsera l'autre avec grande » perte. Mais après trois moiſsons, celle-ci triom- » phera à son tour, secondée par un Prince, » naguères accouru d'une terre lointaine. Les » vainqueurs lèveront leur tête altière, et mar- » cheront sur les fers des vaincus qui seront ras- » sasiés de larmes et d'ignominie. Deux justes » vivent encore dans les murs de Florence, mais » Florence les méconnoît ; car la Discorde a se- » coué son flambeau sur elle, et il en est jailli » trois étincelles ; l'Orgueil, l'Envie et l'Ava- » rice [4]. «

Giusti son due, ma non vi sono'ntesi:
Superbia, invidia, et avaritia sono
Le tre faville c'hanno i cuori accesi.
Quì pose fine al lagrimabil suono.
Et io a lui: ancor vo', che m'insegni,
E che di più parlar mi facci dono.
Farinata, e'l Teggiào, che fur si degni;
Jacopo Rusticucci, Arrigo, e'l Mosca,
E gli altri ch'a ben far poser gl'ingegni,
Dimmi ove sono, e fa ch'io gli conosca:
Che gran disio mi stringe di sapere,
Se'l ciel gli addolcia, o lo'nferno gli attosca.
E quegli: Ei son tra l'anime più nere,
Diverse colpe giù gli aggrava al fondo;
Se tanto scendi, li potrai vedere.
Ma quando tu sarai nel dolce mondo,
Pregoti, ch'a la mente altrui mi rechi:
Più non ti dico, e più non ti rispondo.
Gli diritti occhi torse allora in biechi,
Guardomm'un poco, e poi chinò la testa,
Cadde con esa a par de gli altri ciechi.
E'l Duca dis' a me: più non si desta
Di quà dal suon de l'angelica tromba:
Quando verrà lor nimica podesta,
Ciascun rivederà la trista tomba,
Ripiglierà sua carne, e sua figura,
Udirà quel ch'in eterno rimbomba.

L'Ombre achevoit son récit déplorable; mais pour prolonger l'entretien, dis-moi, ajoutai-je, Farinat et Tegiao [5], ces dignes citoyens; Rusticuci, Arrigo et Mosca, dont le cœur soupiroit après la renommée; où sont-ils, dis-moi? fais que je les voie; car je brûle de savoir si leur part est dans le Ciel, ou si l'abîme s'est fermé sur eux. » Ils sont tombés, me dit-il, dans les plus noirs » cachots des Enfers, où le poids de leurs crimes » les retient: c'est là que tu les rencontreras, si » tu pénètres dans ces gouffres. Mais quand tu » reverras l'heureux éclat du jour, rappelle-moi, » je t'en conjure, au souvenir des miens. Adieu, » tu as reçu mes dernières paroles. « Alors ses prunelles s'égarèrent dans leur orbe; et lançant un dernier regard sur moi, il baiſsa la tête, et se replongea parmi les autres enfans de ténèbres.

[6] Un jour, me dit mon guide, la trompette céleste éclatera sous ces voûtes profondes, et l'abîme sollicité par une puiſsance ennemie, vomira tous ses morts. Alors chacun d'eux ira visiter sa froide couche, pour y reprendre sa chair et sa forme première: mais ils ne se réveilleront plus, après ces paroles dont le retentiſsement les poursuivra dans leur éternité [7].

Ainsi nous traversions l'horrible mélange des

Sì trapaſsammo per sozza mistura
Dell'ombre e della pioggia, a paſsi lenti,
Toccand'un poco la vita futura:
Perch'i diſsi: Maestro, esti tormenti
Crescerann'ei dopo la gran sentenza,
O fien minori, o saran sì cocenti?
Et egli a me: ritorna a tua sentenza,
Che vuol, quanto la cosa è più perfetta,
Più senta'l bene, e così la doglienza.
Tutto che questa gente maladetta
In vera perfettion giamai non vada,
Di là più che dì quà eſser aspetta.
Noi aggirammo a tondo quella strada
Parlando più aſsai, ch'i non ridico:
Venimmo al punto, dove si digrada:
Quivi trovammo Pluto, il gran nemic

Il fine del Canto sesto.

flots bourbeux et des Ombres, et ma langue interrogeoit le sombre avenir. O mon Maître ! disois-je, la sentence suprême doit-elle aigrir ou tempérer les maux des réprouvés; ou bien renaîtront-ils aux mêmes supplices? Ecoute tes propres maximes, répondit le Poète : *La perfection d'un être est pour lui la mesure et du mal et du bien.* Ces esprits malheureux seront toujours imparfaits, sans doute : mais réunis au corps, ils s'uniront aussi à des douleurs nouvelles [8].

Tels étoient nos entretiens dont le silence couvre une partie ; et cependant nous avions parcouru le vaste circuit, et la descente d'un nouveau cercle s'ouvroit devant nous. Là nous trouvâmes Pluton, antique ennemi de l'homme.

Fin du sixième Chnat.

NOTES
SUR
LE SIXIÈME CHANT.

[1] L'IMAGE de Cerbère, et la description du supplice dégoûtant que subit la gourmandise, conviennent très-bien à cette paſsion groſsière. Virgile ne traite pas ici le chien des Enfers avec autant de distinction que dans son Enéide. Il faut observer que le Dante nomme Cerbère *grand ver;* et que pour faire supporter cette expreſsion, je l'ai agrandie en la généralisant. *Réptile énorme* satisfait l'imagination, et ne s'écarte point du texte.

[2] C'étoit un homme fameux par son goût pour la bonne chère. Après avoir diſsipé sa fortune, il usa de celle des autres, et paſsa pour un joyeux convive. On lui donna le surnom de *Ciacco*, expreſsion Florentine qui revient à celle de pourceau. (*Epicuri de grege porcus*).

[3] Florence étoit alors toute Guelfe, c'est-à-dire, dévouée au Pape. Ce parti s'étant lui-même divisé en Noirs et Blancs, la République se trouva en danger, ce qui fit qu'on exila les chefs des deux factions; mais les Blancs qui prévaloient, abusant de leur triomphe, les Noirs députèrent secrettement à Boniface VIII, pour lui demander quelque Prince de Maison Royale qui rétablît l'ordre à Florence. Le Pape leur donna Charles de Valois, et ce Prince remit d'abord la paix dans l'Etat : mais bientôt gagné par les Noirs, il rappela de l'exil les chefs de leur

faction. Alors ceux-ci triomphèrent à leur tour, et chaſsèrent les Blancs qui se joignirent aux Gibelins dont l'Italie étoit pleine. Le Dante fut enveloppé dans leur disgrace, et suivit comme eux la fortune des Gibelins.

4 On ne sait quels sont ces deux hommes justes que *Ciacco* désigne ici.

5 Il sera parlé en leur lieu de ces cinq personnages remarquables par leur naiſsance et les grands rôles qu'ils avoient joués dans la République. Ils étoient morts vers le temps à peu près où le Poète entra dans le maniement des affaires.

6 Ici Virgile fait considérer au Dante ces immenses souterrains où tant de peuples sont engloutis, et fait allusion au jugement final, ainsi qu'à la dernière sentence qui sera prononcée aux réprouvés.

7 Ces paroles sont : *Allez*, *maudits*, &c. Le Dante veut dire que les réprouvés sortiront de l'Enfer pour aſsister au jugement dernier ; mais qu'après le jugement, ils rentreront dans l'Enfer pour n'en plus sortir.

8 Jean XXII avoit prêché publiquement à Avignon la même doctrine en 1333 ; ajoutant que non-seulement les peines des damnés étoient imparfaites jusqu'au jour du jugement dernier, mais encore le bonheur des élus. Quoique ce fût l'opinion de S. Augustin, ce Pape fut rabroué par la Faculté de Théologie de Paris, et Philippe de Valois fit condamner cette double proposition par une aſsemblée d'Evêques et de Docteurs. Jean XXII se rétracta.

Tout ceci prouve combien le monde s'occupoit alors de l'état des damnés. On croyoit que, réunies à leurs corps, les ames en seroient plus parfaites, c'est-à-dire, plus propres à souffrir.

Fin des Notes du sixième Chant.

CANTO VII.

ARGOMENTO.

Quarto circolo nel quale Plutone oſsia Pluto, emblema delle richezze, veglia sopra gli avari, ed i prodighi. Descrizione del di loro supplicio. Confabulazione circa la fortuna. Paſsaggio al quinto circolo dove i vendicativi sono affondati nello Stige.

PAPE Satan, pape Satan aleppe!
Cominciò Pluto con la voce chioccia:
E quel savio gentil che tutto seppe,
Diſse per confortarmi: non ti noccia
La tua paura; che poder ch'egli habbia,
Non ti terrà lo scender questa roccia.
Poi si rivols' a quella enfiata labbia,
E diſse: taci, maladetto lupo,
Consuma dentro te con la tua rabbia.
Non è sanza cagion l'andare al cupo:
Vuolsi nell alto là, dove Michele
Fè la vendetta del superbo strupo.
Quali dal vento le gonfiate vele
Caggion avvolte, poi che l'alber fiacca,
Tal cadde a terra la fiera crudele.
Così scendemmo ne la quarta lacca
Prendendo più de la dolente ripa,
Che'l mal dell' universo tutto'nsacca.

CHANT VII.

ARGUMENT.

Quatrième cercle dans lequel Pluton ou Plutus, emblême des richeſses, veille sur les avares et sur les prodigues. Description de leur supplice. Entretien sur la fortune. Paſsage au cinquième cercle où les vindicatifs sont plongés dans le Styx.

» SATAN, Satan! « s'écria Pluton, d'une voix enrouée [1] : mais le sage pour qui la nature fut sans voiles, me dit : Raſsure-toi; ce monstre, malgré sa puiſsance, ne peut te fermer ces rocs entr'ouverts; et le voyant écumer de fureur, il lui cria : Tais-toi, loup infernal; que ta rage s'aſsouviſse de tes propres entrailles : nous descendons vers l'abîme, et notre voyage est écrit dans ces lieux où Michel foudroya ta rebellion. A ces mots, le monstre s'abattit, comme la voile enflée des vents, qui tombe humiliée, si la tempête a brisé son mât.

Nous voilà au quatrième cercle. Nous voyons de plus près les gouffres où s'entaſsent les crimes du monde.

O justice du Ciel! quels trésors de vengeances

Ahi giustitia di Dio ! tante chi stipa
Nuove travaglie e pene, quant'i vidi?
E perchè nostra colpa sì ne scipa?
Come fa l'onda là sovra Cariddi,
Che si frange con quella in cui s'intoppa;
Così convien che quì la gente riddi.
Quì vid'i gente più ch'altrove troppa,
E d'una parte e d'altra con grand'urli
Voltando pesi per forza di poppa.
Percotevans'incontro, e poscia pur lì
Si rivolgea ciascun voltand' a retro
Gridando, perchè tieni, e perchè burli?
Così tornavan per lo cerchio tetro
Da ogni mano a l'opposito punto
Gridandosi anco lor'ontoso metro:
Poi si volgea ciascun, quand'era giunto
Per lo su'mezzo cerchio a l'altra giostra:
Et io, c'havea lo cor quasi compunto,
Diſsi: Maestro mio hor mi dimostra,
Che gente è questa, e se tutti fur cherci
Questi chercuti alla sinistra nostra.
Et egli a me: tutti quanti fur guerci
Sì de la mente in la vita primaia,
Che con misura nullo spendio ferci.
Aſsai la voce lor chiaro l'abbaia,
Quando vengon ai due punti del cerchio,
Ove colpa contraria gli dispaia.

et de douleurs se déployèrent devant moi! Comment nos crimes peuvent-ils les épuiser encore ?

Ici l'affluence des Ombres étonna mes regards. Je les voyois se partager, et parcourir dans un pénible jeu les deux croiſsans du cirque infernal; et comme on entend les hurlemens de Scylla, quand le flot qui jaillit, heurte le flot qui s'engoufre; ainsi les deux partis chargés de poids énormes, accouroient, se frappoient, et s'écrioient ensemble : *pourquoi les enfouis-tu, et pourquoi les diſsipes-tu ?* Et regagnant encore leurs hémisphères opposés, ils répétoient leur choc, et leur insultante clameur, s'exténuant sans repos dans cette joûte éternelle [2]. Si bien qu'ému de compaſsion, je dis à mon guide : Quelles sont ces ames ? Sont-ce les Ministres des autels que je vois à ma gauche [3] ? Tous ces esprits, me répondit-il, se sont également fourvoyés dans leur route, pour avoir jugé fauſsement du prix des richeſses. Leur cri te le désigne [4], quand tu les vois s'entre-choquer dans le cercle où leurs vices contraires se repouſsent. Ceux dont le front tondu blanchit à ta vue, sont les enfans de l'Eglise, Papes et Cardinaux ; esclaves, dont l'avarice compte et marque les têtes [5]. Maître,

Questi fur cherci, che non han coperchio
Piloso al capo, Papi, e Cardinali,
In cui usa avaritia il suo soperchio.
Et io: Maestro, tra questi cotali
Dovre'io ben riconoscer alcuni,
Che fur immondi di cotesti mali.
Et egli a me: vano pensiero aduni;
La sconoscente vita che i fè sozzi,
Ad ogni conoscenza hor li fa bruni.
In eterno verranno a gli due cozzi:
Questi risurgeranno del sepulcro
Col pugno chiuso, e questi coi crin mozzi.
Mal dare, e mal tener, lo mondo pulcro
Ha tolto loro, e posti a questa zuffa:
Qual ella sia, parole non ci appulcro.
Hor puo' Figliuol veder la corta buffa
De' ben che son commeſsi alla fortuna;
Perchè l'humana gente si rabbuffa.
Che tutto l'oro ch'è sotto la Luna,
O che già fu di quest'anime stanche
Non pur potrebbe farne posar una.
Maestro, diſsi lui, hor mi dì anche:
Questa fortuna, di che tu mi tocche,
Che è, ch'i ben del mondo ha sì tra branche?
E quegli a me: O creature sciocche,
Quant'ignoranza è quella, che v'offende!
Hor vo' che tu mia sentenza ne'mbocche.

dis-je auſsitôt, ne pourrois-je reconnoître quelqu'une de ces ames jadis travaillées de la honteuse soif de l'or? Ne l'espère pas, me dit-il: elles sont toutes défigurées sous le masque du crime obscur qui déshonora leur vie. Une lutte interminable rapproche et divise à jamais les prodigues et les avares. Ils se présenteront ensemble au grand jour, les premiers avec des cheveux raccourcis, et les derniers tenant encore leurs mains fermées. Les uns ont jeté, les autres ont enfoui le doux présent de la vie; et ils sont tombés à-la-fois dans cette arène de douleur, qui, pour frapper tes yeux, n'a pas besoin de mes vains discours.

Or vois, mon fils, quels sont ces biens que la fortune verse dans ses courtes apparitions, et que l'homme poursuit de ses brûlans soupirs! Tout l'or qu'a vu l'œil du jour, et qui brille encore ici-bas, ne sauroit payer le repos d'une seule de ces ames haletantes. Antique sage, lui dis-je alors, quelle est cette fortune que vous avez nommée, qui agite ainsi la balance des maux et des biens? Mortels aveugles, s'écria mon guide, quels nuages l'erreur vous oppose sans ceſse! Ecoute-moi, et que ma parole descende dans ton cœur.... Celui dont le regard

Colui, lo cui saver tutto trascende,
Fece li cieli, e diè lor chi conduce,
Sì ch'ogni parte ad ogni parte splende,
Distribuendo ugualmente la luce:
Similemente a gli splendor mondani
Ordinò general Ministra e Duce,
Che permutaſse a tempo li ben vani
Di gente in gente, e d'uno in altro sangue,
Oltre la difensìon de' senni humani:
Perch'una parte impera, e l'altra langue,
Seguendo lo giudicio di costei,
Che è occulto, com'in herba l'angue.
Vostro saver non ha contrasto a lei:
Ella provede, giudica, e persegue
Suo regno, come il loro gli altri Dei.
Le sue permutation non hanno triegue:
Neceſsità la fa eſser veloce;
Sì speſso vien chi vicenda consegue.
Quest'è colei ch'è tanto posta in croce
Pur da color che le dovrian dar lode,
Dandole biasmo a torto e mala voce.
Ma ella s'è beata, e ciò non ode:
Tra l'altre prime creature lieta
Volve sua spera, e beata si gode.
Hor discendiamo homai a maggior piéta:
Già ogni stella cade, che saliva,
Quando mi moſsi, e'l troppo star si vietá.

embraſse les mondes, entrelaçant jadis leurs orbes dans les cieux, dit à ses Ministres de régler la course des torrens de lumière, et l'harmonie des globes. A sa voix, une Divinité puiſsante vint ici-bas s'aſseoir au trône des splendeurs mondaines. C'est elle dont la main promène de peuple en peuple et de race en race la honte ou la gloire, et qui trouble à son gré les conseils de l'humaine sageſse. Invisible comme le serpent sous l'herbe, elle distribue aux enfans des hommes les fers ou les couronnes; et les soupirs de l'ambition n'arrivent pas jusqu'à elle. Collègue de l'empire des mondes, elle prévoit, juge et règne à jamais. L'inflexible néceſsité qui la devance, sème les événemens devant elle, et sollicite sans relâche son infatigable viciſsitude. La voix mensongère des peuples a souvent flétri son nom; souvent après des bienfaits, elle a reçu la plainte outrageuse de l'homme : mais heureuse dans sa sphère, et sourde à ces vaines clameurs, elle agite sa roue, et poursuit au sein des dieux sa paisible éternité [6].

Paſsons, il est temps, à des scènes plus affligeantes : nos momens sont comptés; et déja l'étoile qui des bords de l'orient éclaira mon départ, roule dans les plaines du couchant [7].

No'incidemmo'l cerchio a l'altra riva,
Sovr'una fonte che bolle, e riversa
Per un fosato che da lei deriva.
L'acqua era bigia molto più che persa:
E no'in compagnia dell' onde bige
Entrammo giù per una via diversa.
Una palude fa, c'ha nome Stige,
Questo tristo ruscel, quand'è disceso
Al piè de le maligne piagge grige.
Et io, che di mirar mi stava inteso,
Vidi genti fangose in quel pantano,
Ignude tutte, e con sembiante offeso.
Questi si percotean non pur con mano,
Ma con la testa, e col petto, e co piedi,
Troncandosi co' denti a brano a brano.
Lo buon Maestro disse: Figlio, hor vedi
L'anime di color cui vinse l'ira:
Et anco vo' che tu per certo credi,
Che sotto l'acqua ha gente che sospira;
E fanno pullular quest' acqua al summo;
Come l'occhio ti dice, ù che s'aggira.
Fitti nel limo dicon: tristi fummo
Nell' aer dolce che dal sol s'allegra,
Portando dentro accidioso fummo:
Hor ci attristiam nella belletta negra.
Quest'hinno si gorgoglion nella strozza;
Che dir nol posson con parola integra.

Nous partageâmes alors le cercle vers sa rive opposée, et nous y découvrîmes une source bouillante, dont les flots noirs et brûlans tombent dans un foſsé qu'ils ont creusé.

Nous descendions, en suivant la pente obscure et les détours silencieux de ce triste ruiſseau qui coule avec lenteur, et se jette enfin dans le cinquième cercle, où ses eaux dormantes forment le marais du Styx.

En fixant mes regards attentifs, j'entrevis des Ombres nues et forcenées qui agitoient les flots limoneux : elles se heurtoient tête baiſsée, se frappant des pieds et des mains, et déchirant leurs flancs de morsures cruelles. Voilà, dit mon guide, ces furieux qui ont bu dans la coupe amère des vengeances; et je veux que tu saches qu'il est encore au fond du bourbier une seconde foule qui gémit et qui redit sans ceſse : *Les vertiges insensés de la colère ont troublé pour nous la douce sérénité de la vie; ici nous sommes raſsasiés d'amertume.* Mais leur langue qui lutte contre l'épais limon, articule à peine cet hymne de douleur ; et leurs sanglots étouffés sous le poids des eaux, en font bouillonner la surface [8].

Così girammo de la lorda pozza
Grand'arco tra la ripa secca e'l mezzo :
Con gli occhi volti à chi del fango ingozza ,
Venimmo a piè d'una torre al daſsezzo.

Il fine del Canto settimo.

Ainsi nous parcourions les contours de l'onde croupiſsante, et nos yeux plongeoient sur la foule des coupables, lorsque nous arrivâmes au pied d'une tour.

Fin du septième Chant.

NOTES

SUR

LE SEPTIÈME CHANT.

[1] Ces démons qu'on trouve dans chaque cercle, et qui sont l'emblême de quelque vice, ont toujours leurs noms pris de la fable; ce qui est bizarre dans un Poème chrétien. Le cri de Pluton est un cri de surprise, en voyant un homme vivant. Virgile, pour lui en imposer, lui rappelle le crime et la chute de Lucifer, et nomme ce crime *superbo stupro;* expreſsion fort belle, en supposant que Satan eût commis une sorte de viol en s'élevant contre son Créateur. On a affoibli cette expreſsion à deſsein, en lui substituant celle *de rebellion.*

[2] Les prodigues et les avares se font ici un mutuel enfer; et le Poète imite, par la fatigue harmonieuse de son style, les perpétuels débats de ces malheureux.

[3] Ici le Poète fait allusion à cette vieille tradition de l'avarice des gens d'Eglise.

[4] Ce cri est : *Pourquoi les enfouis-tu, et pourquoi les diſsipes-tu?*

[5] Le texte porte un sens très-vague : *C'est un empire de deſsus* que l'avarice exerce sur les enfans de l'Eglise. Dans la traduction, *l'avarice compte et marque les têtes de ses esclaves.*

On conçoit bien pourquoi les avares reſsusciteront les mains fermées; cette attitude convient à l'avarice : mais

pour entendre pourquoi les prodigues paroîtront avec des cheveux raccourcis, il faut se rappeler qu'en Italie et dans tout Gouvernement féodal, un homme qui avoit diſſipé son bien, et qui étoit obligé, pour vivre, d'entrer au service d'un autre, se coupoit les cheveux, en signe de dégradation. *Raccorcierolle atitolo di serva.* Gier. liber.

6 Ces dieux sont les génies à chacun desquels le gouvernement d'un monde est confié. L'Eglise admet ce systême, et l'ange qui régit la sphère du soleil, se montre à S. Jean dans l'Apocalypse.

Aucun Poète n'a rien dit de comparable sur la fortune, si ce n'est qu'Horace dans son Ode xxxv^e^. du Liv. II, emploie la belle image de la néceſsité qui devance la fortune. *Te semper anteit sæva neceſsitas.*

7 Il étoit minuit paſsé. Ceci explique le *cadentia sydera somnos* de Virgile : les étoiles tomboient de leur plus haute élévation, ou de leur méridien, vers le couchant.

8 Ce supplice est bien fait pour l'aveugle paſsion qui est ici punie : les ames vindicatives n'ont pas oublié leurs fureurs, et doivent à jamais les exercer sur elles-mêmes.

Les Commentateurs, trompés par l'expreſsion d'*accidioso fumo*, ont cru que les ames qui sont au fond du bourbier, étoient celles des pareſseux : mais cette seconde foule, séparée de celle qui agite la surface du Styx, n'est composée que d'ames plus vindicatives encore. *Accidioso fumo* qui revient au *lentis ignibus* d'Horace, exprime très-bien cette rancune longue et *tenace* des vindicatifs, qui éternise les haines, et trouble la paix des familles et de la société.

Fin des Notes du septième Chant.

CANTO VIII.

ARGOMENTO.

Seguito del quinto cerchio, nel quale stasi Flegio, l'emblem de' vendicativi. Passaggio dello Stige. Primo rincontro de demonj.

IO DICO seguitando, ch'assai prima
Che no' fossim'al piè dell'alta torre,
Gli occhi nostri n'andar suso a la cima,
Per due fiammette che vedemmo porre;
Et un'altra da lungi render cenno
Tanto, ch'a pena'l potea l'occhio torre.
Et io rivolt'al mar di tutto'l senno
Dissi: questo che dice? e che risponde
Quell'altro foco? e chi son que' che'l fenno?
Et egli a me: sù per le succid'onde
Già scorger puoi quello che s'aspetta;
Se'l fumo del pantan no'l ti nasconde.
Corda non pinse mai da se saetta,
Che sì correse via per l'aer snella;
Com'i vidi una nave piccioletta
Venir per l'acqua verso no'in quella,
Sotto'l governo d'un sol galeotto
Che gridava: hor se' giunta, anima fella.

CHANT VIII.

ARGUMENT.

Suite du cinquième cercle, où on trouve Phlégias, emblême des vindicatifs. Paſsage du Styx. Première entrevue des démons.

NOUS ne touchions pas encore au pied de la tour [1], lorsque nous vîmes deux flâmes se placer sur le faîte : bientôt après une troisième répondoit à ce double signal, mais si lointaine, que ses rayons tremblans expiroient dans l'ombre.

Je dis alors à celui dont l'œil m'éclairoit dans ces abîmes : quelle main élève ces flâmes, et que nous présagent-elles ? Tu verrois déja, me dit-il, celui qui traverse l'eau marécageuse, si ton regard perçoit les vapeurs qui dorment sur son sein.

Le trait que l'arc tendu repouſse, fuit d'une aile moins rapide que la barque légère qui venoit à nous, sous la rame d'un seul pilote. Il s'écrioit de loin : *Te voilà donc, ame maudite !* Phlégias, Phlégias ! tu te trompes cette fois, lui dit mon guide ; nous serons avec toi, mais

Flegias, Flegias, tu gridi a voto:
Diſse lo mi Signore; a questa volta
Più non ci harai, se non paſsando il loto.
Quale colui che grand'inganno ascolta,
Che gli sia fatto, e poi se ne rammarca;
Tal si fè Flegias nell'ira accolta.
Lo Duca mio discese nella barca;
E poi mi fec'entrar appreſso lui;
E sol, quand'i fui dentro, parve carca.
Tosto che'l Duca et io nel legno fui,
Secando se ne và l'antica prora
Dell'acqua più, che non suol con altrui.
Mentre noi correvam la morta gora,
Dinanzi mi si fece un pien di fango,
E diſse: chi se' tu che vieni anz'hora?
Et io a lui: s'i vegno, non rimango:
Ma tu chi se', che sì se' fatto brutto?
Rispose: vedi, che son un che piango.
Et io a lui: con pianger e con lutto,
Spirito maladetto, ti rimani:
Ch'i ti conosco, ancor sie lordo tutto.
Allora stese al legno ambe le mani:
Perchè'l maestro accorto lo sospinse
Dicendo: vie in costà con gli altri cani.
Lo collo poi con le braccia mi cinse:
Basciommi'l volto e diſse: alma sdegnosa,
Benedetta colei che'n te s'incinse.

seulement pour le trajet du Styx. A ces mots, le nocher frémit et pouſsa des soupirs confus, tel qu'un homme qui, trompé dans son attente, ouvre une bouche plaintive et s'abandonne aux regrets [2].

Mon guide fut le premier dans la barque; j'y descendis après lui: elle parut fuir sous nos pieds, et l'antique proue, étonnée de sa nouvelle charge, traçoit dans l'onde un sillon plus profond.

Tandis qu'elle gliſsoit sur l'immobile surface, une Ombre souleva les flots épais devant nous, et me dit: » O toi qui viens avant ton heure, » quel es-tu? « Je viens, mais je paſse outre, répondis-je; et toi, dis plutôt qui tu es, immonde et laid fantôme? » Tu le vois, je pleure » avec ceux qui pleurent. « Pleure à jamais, m'écriai-je, Ombre maudite; je te reconnois sous ton masque hideux. Auſsitôt l'Ombre saisit à deux mains les bords de la nacelle: mais mon guide la repouſsant, retire-toi, lui dit-il, et va hurler loin de nous. Jetant ensuite ses bras autour de moi, il m'embraſsoit et s'écrioit: Béni soit le sein qui t'a conçu! Je loue ton courroux généreux contre cet esprit superbe: on n'a pu recueillir dans sa vie entière le souvenir d'une

Quel fù al mondo persona orgogliosa:
Bontà non è che sua memoria fregi:
Così s'è l'ombra sua quì furiosa.
Quanti si tengon hor là sù gran regi,
Che quì staranno come porci in brago,
Di se lasciando horribili dispregi!
Et io: Maestro, molto sarei vago
Di vederlo tuffare in questa broda,
Anzi che noi usciſsimo del lago.
Et egli a me: avanti che la proda
Ti si lasci veder, tu sarai satio:
Di tal desio converrà che tu goda.
Dopo ciò poco vidi quello stratio
Far di costui alle fangose genti,
Che Dio ancor ne lodo e ne ringratio.
Tutti gridavan: a Filippo Argenti:
Lo Fiorentino, spirito bizzarro,
In se medesmo si volgea co' denti.
Quivi'l lasciammo, che più non ne narro.
Ma ne gli orecchi mi percoſs'un duolo,
Perch'i avanti intento l'occhio sbarro.
E'l buon maestro diſse: homai, figliuolo,
S'appreſsa la città c'ha nome Dite,
Co' gravi cittadin, col grande stuolo.
Et io: Maestro, già le sue meschite
Là entro certo ne la valle cerno
Vermiglie, come se di foco uscite

seule vertu ; mais ses fureurs insensées vivent encore ici-bas pour son tourment. Combien en est-il sur la terre qui fatiguent tes yeux de leur pourpre odieuse, et qui tomberont dans les fanges du Styx, comme de vils sangliers, laiſsant à leur nom l'héritage de leur opprobre ! Maître, repris-je, tandis que nous sommes ici, ne pourrois-je voir encore cette Ombre infâme se débattre sur l'onde noire ? Tu la verras, me dit-il, avant que cette proue touche au rivage. Et bientôt après la foule bourbeuse des enfans du Styx s'éleva et se jeta en fureur sur cette ame, et j'entendois ces cris redoublés : A PHILIPPE ARGENTI 3. Le Florentin désespéré tournoit sur lui-même sa dent meurtrière : je le vis, et j'en loue l'éternelle justice.

Ce spectacle m'arrêtoit encore, lorsque, frappé des sons plaintifs qui arrivèrent jusqu'à moi, je portai mes regards dans l'éloignement. Dans peu, dit mon guide, tu découvriras la cité du Prince des Enfers, et l'affluence des esprits reſserrés dans ses murs. Déja, répondis-je, mon œil apperçoit dans ces gorges lointaines des tours rougiſsantes, comme si la flâme les eût pénétrées. Tu les vois, ajouta le Poète, se colorer des feux de l'incendie éternel allumé dans leur sein.

Foſsero, et ei mi diſse: il foco eterno
Ch'entro l'affoca le dimostra roſse,
Come tu vedi in questo baſso inferno.
Noi pur giugnemmo dentr'a l'alte foſse
Che vallan quella terra sconsolata:
Le mura mi parea che ferro foſse.
Non senza prima far grand'aggirata,
Venimmo in parte, dove'l nocchier forte,
Uscite, ci gridò, quì è l'entrata.
I vidi più di mille in sù le porte
Dal ciel piovuti, che stizzosamente
Dicean: chi è costui che senza morte
Va per lo regno de la morta gente?
E'l savio mio maestro fece segno
Di voler lor parlar segretamente.
Allor chiuser un poco il gran disdegno,
E diſser: vien tu solo, e quei sen'vada,
Che sì ardito entrò per questo regno.
Sol si ritorni per la folle strada:
Pruovi, se sa, che tu quì rimarrai,
Che gli hai scorta sì buia contrada.
Pensa, Lettor, s'i mi disconfortai
Nel suon delle parole maladette,
Che non credetti ritornarci mai.
O caro Duca mio, che più di sette
Volte m'hai sicurtà renduta, e tratto
D'alto periglio che'ncontra mi stette.

Parcourant ainsi les foſsés profonds dont cette terre de douleur est entourée, nous parvînmes, après de longs détours, aux murailles de fer qui défendent la cité, et le nocher farouche nous dit : » Descendez, voilà l'entrée. «

4 Des milliers d'anges, enfans déshérités des Cieux, gardoient la porte de la cité. A ma vue ils se disoient en frémiſsant : » Quel est celui » qui ose, encore vivant, fouler la région des » morts ? « Mais le sage qui me guidoit étendit la main, comme pour demander un entretien secret : son geste suspendit leur courroux. » Ap- » proche donc seul, dirent-ils, et laiſse-là ce » téméraire qui n'a pas craint de visiter notre » empire : demeure avec nous, et que dans sa » folie il aille retrouver sans toi ses vestiges » perdus dans la nuit. «

Quelle fut ma consternation à ces paroles cruelles, qui m'ôtoient pour jamais l'espoir du retour ! O bon génie ! qui tant de fois avez ranimé ce cœur défaillant ; vous dont le regard tutélaire me guidoit sur le bord des abîmes, ne m'abandonnez pas, m'écriai-je dans ma détreſse ; et si l'abord de ces lieux nous est fermé, retournons plutôt ensemble sur nos premiers pas.

Non mi laſsar, diſs'io, così disfatto:
E se l'andar più oltre c'è negato,
Ritroviam l'orme nostre insieme ratto.
E quel Signor che lì m'havea menato,
Mi diſse: non temer, che'l nostro paſso
Non ci può torre alcun, da tal n'è dato.
Ma quì m'attendi, e lo spirito laſso
Conforta, e ciba di speranza bona:
Ch'i non ti laſserò nel mondo baſso.
Così sen' va, e quivi m'abbandona
Lo dolce padre, et io rimango in forse;
Che'l si e'l no nel capo mi tenzona.
Udir non potei quello ch'a lor porse:
Ma ei non stette là con eſsi guari,
Che ciascun dentro a pruova si ricorse.
Chiuser le porte que' nostri aversari
Nel petto al mio Signor che fuor rimase,
E rivolses' a me con paſsi rari.
Gli occhi a la terra, e le ciglia havea rase
D'ogni baldanza, e dicea ne' sospiri:
Chi m'ha negate le dolenti case?
Et a me diſse: tu, perch'io m'adiri,
Non sbigottir, ch'i vincerò la pruova;
Qual ch'a la difension dentro s'aggiri.
Questa lor tracotanza non è nova:
Che già l'usaro a men secreta porta,
Laqual senza serrame ancor si trova.

Raſsure-toi, me dit le sage, et crois que le bras qui nous soutient brisera ces obstacles : je ne t'abandonnerai pas dans ces demeures sombres ; tu peux attendre ici mon retour. Il me quitte à ces mots, et je reste ainsi loin de sa présence paternelle, suspendu entre le doute et la frayeur.

Je ne pus entendre son entretien avec les rebelles ; mais il le rompit bientôt. Ces antiques ennemis de l'homme s'éloignèrent précipitamment ; et rentrant en tumulte dans la cité, ils en fermèrent à grand bruit les portes sur mon guide. Je le vis alors revenir à pas lents : l'abattement avoit terni son visage, et ses regards éteints tomboient à ses pieds. Il soupiroit et disoit : Comment ont-ils osé me fermer l'accès de leur demeure ? Il ajoutoit ensuite : Mon trouble ne doit point t'alarmer ; j'humilierai cette folle résistance, et c'est dans ces mêmes remparts que leur orgueil frémiſsant sera vaincu. Leur insolence n'est pas nouvelle : il est plus près du jour, une porte qui atteste encore leurs fureurs, et qui n'a plus roulé depuis sur ses gonds fracaſsés ; debout sur son seuil, tu as lu l'inscription de mort [5].

Sovr'eſsa vedestù la scritta morta:
E già di quà da lei discende l'erta,
Paſsando per li cerchi senza scorta
Tal, che per lui ne fia la terra aperta.

Il fine del Canto ottavo.

Mais déja loin d'elle, franchiſsant les premiers cercles de l'abîme, s'avance à grands pas celui qui doit ouvrir devant nous ces portes redoutées.

Fin du huitième Chant.

NOTES

SUR

LE HUITIÈME CHANT.

1 CETTE tour est comme un poste avancé sur les bords du Styx. Dès qu'il se présente des ames à paſser, il s'élève au sommet de la tour autant de flâmes, pour donner le signal aux démons qui habitent au-delà du fleuve, et qui répondent en élevant une autre flâme.

2 Phlégias, Roi des Lapithes, mit le feu au temple d'Apollon, pour se venger de l'affront que ce Dieu avoit fait à sa fille. Quoique ce héros de la fable se fût vengé légitimement, les Poètes, comme enfans d'Apollon, se sont plu à le damner. Il s'occupe ici à paſser les ames au-delà du Styx, mais il ne quitte pas le séjour des vindicatifs.

3 Argenti étoit de l'illustre famille des Adémars; homme puiſsamment riche et d'une force de corps prodigieuse, mais d'une brutalité plus grande encore. Bocace en fait mention.

L'exemple de ce Philippe Argenti, homme violent et colérique, auroit dû détromper les Commentateurs de l'opinion où ils sont tous que le Styx est le séjour des paresseux. Il est évident d'ailleurs que les pareſseux et les coléri-ques ne peuvent être soumis au même supplice; et que les moins coupables, c'est-à-dire les pareſseux, ne peuvent

être les plus sévèrement punis : ce qui arriveroit s'ils étoient au fond du bourbier. Une raison qui n'est pas moins décisive, c'est que le Dante a placé tous les pareſseux en Purgatoire.

4 C'est ici comme la forteresse des Enfers avec sa nombreuse garnison. Il faut observer que le grand espace que nous avons parcouru n'est que le vestibule des Enfers, rempli au-delà de l'Achéron par les ames tièdes ; et endeçà par les Limbes, les amans, les gourmands, les avares avec les prodigues, et les vindicatifs. Nous paſsons maintenant à des crimes plus graves et à un Enfer plus rigoureux.

5 Il fait allusion à la porte des Enfers, dont on a lu l'inscription au troisième Chant, et suppose que Lucifer et ses anges avoient autrefois brisé cette porte, pour s'échapper et venir sur la terre. Dans le premier vers de l'inscription, la *città dolente* désigne clairement les anges rebelles renfermés effectivement dans la cité : ce que j'observe pour justifier la traduction de ce premier vers, et de peur qu'on n'accuse le Poète de pléonasme, pour avoir dit *città dolente* et *eterno dolore*.

Fin des Notes du huitième Chant.

CANTO IX.

ARGOMENTO.

I due Poeti sono maiſsempre a vista della cittadella. Comparsa delle Furie. Un Angelo viene aprire le porte della cittadella. Sesto circolo, dove sono punite le anime infette d'eresia.

QUEL color che viltà di fuor mi pinse,
Veggendo'l Duca mio tornar in volta,
Più tosto dentro il suo nuovo ristrinse.
Attento si fermò, com'huom ch'ascolta:
Che l'occhio no'l potea menar a lunga
Per l'aer nero, e per la nebbia folta.
Pur a noi converrà vincer la punga,
Cominciò ei, se non, tal ne s'offerse:
O quanto tard'a me ch'altri quì giunga!
I vidi ben, sì com'ei ricoperse
Lo cominciar con altro che poi venne,
Che fur parole a le prime diverse.
Ma nondimen paura il su' dir dienne;
Perch'ei traeva la parola tronca
Forse a peggior sentenza ch'e' non tenne.
In questo fondo de la trista conca
Discende mai alcun del primo grado,
Che sol per pena ha la speranza cionca?

CHANT IX.

ARGUMENT.

Les deux Poètes sont toujours en présence de la cité. Apparition des Furies. Un Ange vient ouvrir les portes de la cité. Sixième cercle où sont punies les ames infectées d'hérésies.

LE sage de Mantoue qui lut ma frayeur sur mon front décoloré, calma son trouble, et s'arrêta dans l'attitude d'un homme qui écoute; car l'épaiſse nuit éteignoit nos regards dans son ombre.

Nous vaincrons, disoit-il, cette foule obstinée : mais si celui qui doit venir... que ne puis-je hâter sa venue ! Ces mots entrecoupés qui s'accordoient mal entre eux, accrurent mon émotion : il sembloit que mon guide eût retenu sur ses lèvres des paroles plus affligeantes. Vit-on jamais, lui demandai-je, une ame descendre des bords que vous habitez, dans ces dernières profondeurs ? Il me répondit : L'abîme voit rarement les habitans des Limbes; mais il est vrai que j'ai pénétré jadis au-delà de ces remparts. La terre avoit depuis peu reçu ma froide dé-

Questa question fec'io, e quei, di rado
Incontra, mi rispose, che di nui
Faccia'l camino alcun, per qual i vado:
Ver'è, ch'altra fiata quà giù fui
Congiurato da quella Eriton cruda,
Che richiamava l'ombre a' corpi sui.
Di poco era di me la carne nuda:
Ch'ella mi fec'entrar dentr'a quel muro
Per trarn'un spirto del cerchio di Giuda.
Quell'è'l più baſso loco, e'l più oscuro,
E'l più lontan dal ciel che tutto gira:
Ben so'l camin, però ti fa sicuro.
Questa palude che'l gran puzzo spira,
Cinge d'intorno la città dolente,
U non potemo entrar homai sanz'ira.
Et altro diſse, ma non l'ho a mente;
Però che l'occhio m'havea tutto tratto
Ver l'alta torre a la cima rovente:
Ove in un punto vidi dritte ratto
Tre Furie infernal di sangue tinte,
Che membra feminili haveano, et atto;
E con hidre verdiſsime eran cinte:
Serpentelli, ceraste havean per crine,
Onde le fiere tempie eran'avinte.
E quei, che ben conobbe le meschine
Della Regina dell' eterno pianto,
Guarda, mi diſse, le feroci Erine.

pouille, quand la cruelle Ericton [1], qui du sein des morts rappeloit les esprits à la vie, me força d'évoquer une Ombre au cercle du traître Judas, dans ce cachot central, dernier asile de la nuit, le plus reculé de la dernière enceinte des mondes [2]. Tu peux croire que ces routes me sont connues. La cité des douleurs qui nous est fermée, baigne ses vastes flancs dans les eaux qui dorment à ses pieds, et respire à jamais leur haleine impure.

Mon guide ajouta d'autres paroles, dont la trace fugitive échappe à mon souvenir; car la tour qui élevoit devant moi ses créneaux flamboyans, appeloit tous mes regards [3]. Tout-à-coup les trois Furies se montrèrent sur le faîte, qu'elles surmontoient de tout leur corps. Elles agitoient leurs membres teints de sang, et les couleuvres verdâtres qui ceignoient leurs reins; tandis que d'autres serpens se jouoient comme les flots d'une chevelure sur leurs tempes livides.

Voilà les Euménides, me dit le sage, qui reconnut ces trois filles de l'éternelle nuit : Tisiphone se dreſse au milieu; Mégère est à sa gauche; Alecton pleure à sa droite. Je les voyois

Quest'è Megera dal sinistro canto:
Quella che piange dal destro è Aletto;
Tisifon'è nel mezzo; e tacque a tanto.
Con l'unghie si fendea ciascuna il petto,
Batteansi a palme, e gridavan sì alto,
Ch'i mi strinsi al Poeta per sospetto.
Venga Medusa, sì'l farem di smalto,
Dicevan tutte riguardando in giuso:
Mal noi vengiammo in Teseo l'aſsalto.
Volgiti'n dietro, e tien lo viso chiuso:
Che se'l Gorgon si mostra, e tu'l vedeſsi,
Nulla sarebbe del tornar mai suso.
Così diſse'l Maestro, et egli steſsi
Mi volse, e non si tenne alle mie mani,
Che con le sue ancor non mi chiudeſsi.
O voi, c'havete gl'intelletti sani,
Mirate la dottrina che s'aconde
Sotto'l velame de gli versi strani.
E già venìa sù per le torbid'onde
Un fracaſso d'un suon pien di spavento,
Per cui tremavan amendue le sponde;
Non altrimenti fatto che d'un vento
Impetuoso per gli aversi ardori,
Che fier la selva sanz'alcun rattento;
Gli rami schianta, abbatte, e porta i fiori,
Dinanzi polveroso va superbo;
E fa fuggir le fiere e gli pastori.

se meurtrir le sein à coups redoublés, et le déchirer de leurs ongles cruels. Elles pouſsoient à-la-fois des cris si féroces, que je me jetai tout éperdu dans les bras de mon guide. » Appelons » Méduse, disoient-elles en se courbant vers » moi; changeons-le en roche immobile : nous » nous sommes mal vengées de l'audacieux Thé- » sée. « Détourne les yeux, s'écria mon guide; si ton regard rencontroit la sœur des Gorgones, tu aurois vu le jour pour la dernière fois. Lui-même auſsitôt détournant mon visage, jeta ses deux mains sur mes paupières abaiſsées.

Sages, qui m'écoutez, c'est pour vous que la vérité brille dans la nuit de mes chants mystérieux 4.

Cependant un bruit formidable croiſsoit dans l'éloignement; le Styx s'étoit ému, et l'onde tournoyante heurtoit avec fracas son double rivage. Tel sous un ciel embrâsé, l'ouragan bat les forêts mugiſsantes. D'une aile vigoureuse il brise et disperse les rameaux antiques; les fleurs arrachées volent dans ses flancs poudreux : il marche avec orgueil, et chaſse devant lui les animaux et l'homme épouvanté.

Gli occhi mi sciolse, e diſse: hor drizza'l nerbo
Del viso sù per quella schiuma antica,
Per indi ove quel fumo è più acerbo.
Come le rane innanzi alla nimica
Biscia per l'acqua si dileguan tutte,
Fin ch'a la terra ciascuna s'abbica;
Vidi più di mill'anime distrutte
Fuggir così dinanzi ad un, ch'al paſso
Paſsava Stige con le piante asciutte.
Dal volto rimovea quell'aer graſso
Menando la sinistra innanzi speſso,
E sol di quell'angoscia parea laſso.
Ben m'accorsi ch'egli era del ciel meſso;
E volsim'al Maestro, e quei fè segno,
Ch'i steſse queto, et inchinaſse ad eſso.
Ahi quanto mi parea pien di disdegno!
Giunse a la porta, e con una verghetta
L'aperse, che non hebb'alcun ritegno.
O cacciati del ciel gente dispetta,
Cominciò egli in sù l'horribil soglia,
Ond'esta tracotanza in voi s'alletta?
Perchè ricalcitrate a quella voglia
A cui non puote'l fin mai eſser mozzo,
E che più volte v'ha cresciuto doglio?
Che giova nelle fata dar di cozzo?
Cerbero vostro, se ben vi ricorda,
Ne port'ancor pelato il mento e'l gozzo.

Alors mon guide écartant ses mains, me dit : Alonge tes regards vers ces lieux où le mélange plus épais de la nuit et de la fumée preſse la surface écumeuse. Je regardai ; et comme on voit sur les bords des étangs, les timides grenouilles se disperser devant la couleuvre ennemie ; ainsi je vis la foule des morts se précipiter devant les pas de celui qui traversoit le Styx à pied sec. Il s'avançoit et repouſsoit avec un pénible dédain les vapeurs groſsières qui offusquoient sa vue.

Auſsitôt je me tournai vers mon guide ; et au signe qu'il me fit, je m'inclinai dans le silence et le respect, en présence de l'envoyé des Cieux. Je le vis s'approcher d'un air courroucé, et toucher avec sa baguette les portes infernales, qui s'ouvrirent sans résistance. Debout sur leur horrible seuil, il dit à voix haute : » Race odieuse, » que le Ciel rejeta, qui peut donc réveiller » votre antique orgueil ? Pourquoi vous oppo- » ser à cette volonté qui ne ploya jamais, et » qui tant de fois s'est appesantie sur vos têtes ? » A quoi sert de heurter sa destinée ? Votre » Cerbère, s'il vous en souvient, porte en- » core les marques de sa folle résistance [5]. « A ces mots il paſse, et franchit devant nous la surface écumeuse, sans nous parler ; tel qu'un

Poi si rivolse per la strada lorda,
E non fè motto a noi, ma fè sembiante
D'huomo cui altra cura stringa e morda,
Che quella di colui che gli è davante:
E noi movemmo i piedi inver la terra
Sicuri appreſso le parole sante.
Dentro v'entrammo sanz'alcuna guerra:
Et io, c'havea di riguardar disio
La condition che tal fortezza serra,
Com'i fui dentro, l'occhio intorno invio,
E veggio ad ogni man grande campagna
Piena di duolo e di tormento rio.
Sì come ad Arli, ove'l Rodano stagna,
Sì com'a Pola preſso del Quarnaro,
Ch'Italia chiude, e' suoi termini bagna,
Fanno i sepolcri tutto'l loco varo;
Così facevan quivi d'ogni parte;
Salvo che'l modo v'era più amaro:
Che tra gli avelli fiamme erano sparte,
Per le quali eran sì del tutto accesi,
Che ferro più non chiede verun'arte.
Tutti gli lor coperchi eran sospesi;
E fuor n'uscivan sì duri lamenti,
Che ben parean di miseri e d'offesi.
Et io: Maestro, quai son quelle genti,
Che sepellite dentro da quell'arche
Si fan sentir con gli sospir dolenti?

homme absorbé tout entier dans sa pensée, et qui ne voit rien autour de lui.

Cependant la puiſsance de sa parole nous avoit raſsurés, et nous entrâmes sans obstacle dans la noire enceinte.

Desireux de connoître ce nouveau séjour, j'avançois, regardant de toutes parts : mais je ne découvris qu'une plaine immense qui se prolongeoit devant moi comme une vaste scène de désolation.

Ainsi que près des bords où le Rhône fatigué croupit dans la campagne ; ou près du golfe Carnaro [6] qui baigne les derniers contours de l'Italie, on voit les champs tristement décorés de tombeaux : ainsi voyois-je autour de moi la plaine hériſsée de sépulcres. Mais ici le spectacle étoit plus triste encore : des feux toujours allumés enveloppoient ces tombeaux qui étinceloient comme le fer embrâsé : ils étoient découverts, et de leurs bouches fumantes sortoient des cris lamentables. Maître, dis-je alors, quelle est cette foule malheureuse couchée dans ces lits de douleur? Ce sont, me dit-il, les hérésiarques et leur nombreuse famille [7] ; leur multitude excède

Et egli a me : quì son gli heresiarche
Co'lor seguaci d'ogni setta ; e molto
Più che non credi, son le tombe carche.
Simile quì con simile è sepolto :
I monimenti son più e men caldi ;
E poi ch'a la mon destra si fù volto,
Paſsammo tra'martiri e gli alti spaldi.

Il fine del Canto nono.

encore ta croyance : ici le disciple gémit à côté de son maître [8] ; mais ces prisons brûlantes recèlent des tourmens plus ou moins rigoureux.

A ces mots, il tourne vers la droite, et nous paſsons entre ces martyrs de l'erreur et les remparts de la noire cité.

Fin du neuvième Chant.

NOTES

SUR

LE NEUVIÈME CHANT.

[1] VIRGILE, pour raſsurer le Dante, tient ici un misérable propos. On trouve en effet que cette Ericton, Magicienne de Theſsalie, évoque une ame dans la Pharsale; mais que Virgile se dise chargé de la commiſsion, voilà le plaisant. D'ailleurs cette résistance des démons, et la néceſsité de leur en faire imposer par un ange, sont une chétive invention et un merveilleux bien déplacé.

[2] Ceci est pris du systême de Ptolomée : la terre occupant le centre du monde, il faut néceſsairement que le centre de la terre soit le point le plus éloigné de la dernière circonférence de l'univers.

[3] Cette tour est au deſsus de la porte, et domine la cité.

[4] On ne voit rien ici qu'une application de la fable, des Furies et de Méduse, et cette exclamation sur le sens allégorique me paroît froide, quoique d'un beau jet.

[5] On ne sait si le Poète a voulu faire allusion à Hercule qui enchaîna le Cerbère, et le traîna hors des Enfers. Il est toujours fort bizarre qu'un ange rappelle un trait pareil aux démons.

[6] Le golfe Carnaro est le Sinus Phanaticus des Anciens, dans l'Istrie. Pola est bâtie sur ce golfe. Le Poète

parle encore de l'embouchure du Rhône près d'Arles. Il s'est donné de grandes batailles dans ces lieux, et les champs y sont remplis de tombeaux qu'on voit de loin comme de petites collines semées de très-près.

7 Quoique le Poète nomme ici les hérésiarques, il ne veut point dire les sectaires, les fondateurs de Religions, ou les schismatiques qui ont divisé et troublé le monde par leur imposture; puisque ce n'est qu'au XXVIII^e^. Chant qu'il les classe: il veut indiquer seulement les incrédules, esprits-forts, athées, matérialistes, épicuriens, et tous les personnages enfin qui ont suivi des opinions singulières sur Dieu et la Providence; mais qui n'ont fait du mal qu'à eux-mêmes. Il désigne aussi les hérétiques de toute espèce, à qui on ne peut reprocher que l'erreur, et non la mauvaise foi.

8 Pascal dit que les hérésiarques sont punis en l'autre vie de tous les péchés commis dans la suite des siécles par leurs sectateurs. Qu'on poursuive cette idée en imagination, et on verra si ce qui a été dit de ce misanthrope au Discours préliminaire, est trop rigoureux.

Fin des Notes du neuvième Chant.

CANTO X.

ARGOMENTO.

Continuazione del sesto circolo. Dante comprende le sventure che lo minacciano. Confabulazione circa lo stato de' trapaſsati.

HORA sen'va per un secreto calle,
Tra'l muro de la terra e gli martiri,
Lo mi Maestro, et io dopo le spalle.

O virtù somma, che per gli empi giri
Mi volvi, cominciai, com'a te piace:
Parlami, e sodisfammi a miei desiri.

La gente che per li sepolcri giace,
Potrebbesi veder? già son levati
Tutt'i coperchi, e neſsun guardia face.

Et egli a me: tutti saran serrati,
Quando di Josafa quì torneranno
Coi corpi che là su hanno lasciati.

Suo cemiterio da questa parte hanno
Con Epicuro tutt'i suoi seguaci,
Che l'anima col corpo morta fanno.

Però a la dimanda che mi faci
Quinc'entro sodisfatto sarai tosto,
Et al disio ancor che tu mi taci.

CHANT X.

ARGUMENT.

Suite du sixième cercle. Le Dante apprend les malheurs dont il est menacé. Entretien sur l'état des morts.

JE suivois mon guide dans un sentier secret, entre les remparts et les tombes embrâsées. O source de toute sageſse ! lui disois-je, vous qui guidez mes pas dans ce labyrinthe de la mort, daignez m'apprendre s'il est permis de voir les coupables entaſsés dans leurs sépulcres : tout est ici dans une vaste solitude, et les tombeaux sont ouverts.

Ils seront tous fermés, répondit le sage, quand les morts y rentreront à jamais, après avoir repris leur chair dans Josaphat. Ici, dans ce canton détourné, gît Epicure et sa nombreuse famille. Ils enseignoient que l'homme meurt tout entier... Mais dans peu les desirs que tu m'as montrés, et ceux que tu me caches, seront également satisfaits. Maître, repris-je, vous avez sondé les replis de mon cœur;

Et io: buon Duca, non tegno riposto
A te mio dir, se non per dicer poco;
E tu m'hai non pur mò a ciò disposto.
O Tosco, che per la città del foco
Vivo ten'vai così parlando honesto,
Piacciati di restare in questo loco.
La tua loquela ti fa manifesto
Di quella nobil patria natìo,
A laqual forse fui troppo molesto.
Subitamente questo suono uscìo
D'una dell'arche: però m'accostai
Temendo un poco più al Duca mio.
Et ei mi disse: volgiti, che fai?
Vedi là Farinata che s'è dritto:
Da la cintola'nsu tutto'l vedrai.
I havea già il mi viso nel suo fitto:
Et ei s'ergea col petto e con la fronte;
Com'haveſse l'Inferno in gran dispitto:
E l'animose man del Duca, e pronte
Mi penser tra le sepolture a lui
Dicendo, le parole tue sian conte.
Com'io al piè de la sua tomba fui,
Guardomm'un poco; e poi quasi sdegnoso
Mi dimandò: chi fur gli maggior tui?
Io, ch'era d'ubidir disideroso,
Non gl'el celai; ma tutto glie l'apersi:
Ond'ei levò le ciglia un poco in soso.

et vous savez combien, selon vos conseils, je réprime ſes desirs curieux.

» Toscan, qui parcours ainsi vivant la cité du » feu, daignes t'arrêter devant moi : la douceur » de ton langage me frappe, et m'apprend que » tu es de cette ville célèbre à qui j'ai coûté trop » de larmes. « Ces paroles sortant soudainement du fond d'une tombe, me firent reculer tout ému vers mon guide qui s'écria : Que fais-tu ? Tourne les yeux et vois Farinat [1] qui se dreſse dans son cercueil, et le surmonte de la moitié de son corps. J'avois déja mes regards sur lui, et je le voyois debout, élevant son front superbe, comme s'il eût bravé l'Enfer. Alors mon guide me pouſse vers lui, à travers les sépulcres, en me disant : Vas t'éclairer dans son entretien.

Dès que je fus auprès de son tombeau, Farinat jette un coup d'œil sur moi, et s'écrie d'une voix dédaigneuse : » Quels furent tes an- » cêtres ? « Et moi qui voulois le satisfaire, je ne lui déguisai rien. Auſsitôt il fronce le sourcil, lève un moment les yeux, et dit : » Tes aïeux » ont été mes cruels ennemis, les ennemis de » mes pères et de tous les miens ; auſsi nous les » avons deux fois dispersés. « S'ils ont fui devant

Poi diſse : fieramente furo adversi
A me, et a miei primi, et a mia parte;
Sì che per due fiate gli dispersi.
S'ei fur cacciati, e'tornar d'ogni parte,
Risposi lui, l'un'e l'altra fiata :
Ma i vostri non appreser ben quell'arte.
Allor surse a la vista scoperchiata
Un'ombra lungo questa infin al mento :
Credo che s'era in ginocchio levata.
D'intorno mi guardò, come talento
Haveſse di veder s'altr'era meco :
Ma poi che'l sospicciar fu tutto spento;
Piangendo diſse : se per questo ceco
Carcere vai per altezza d'ingegno :
Mi'figlio ov'è, e perchè non è teco?
Et io a lui : da me steſso non vegno;
Colui, ch'attende là, per quì mi mena,
Forse cui Guido vostro hebb'a disdegno.
Le sue parole, e'l modo de la pena
M'havevan di costui già letto il nome :
Però fu la risposta così piena.
Di subito drizzato diſse : come
Dicesti, egli hebbe; non viv'egli ancora?
Non fiere gli occhi suoi il dolce lome?
Quando s'accorse d'alcuna dimora,
Ch'i faceva dinanzi a la risposta,
Supin ricadde, e più non parve fora.

vous, répondis-je, ils ont su rentrer dans leur patrie, et les vôtres en sont encore exilés.

Cependant à côté de cette Ombre, une autre élevoit sa tête hors du même cercueil, et sembloit y être à genoux. [2] Le Fantôme regardoit avec empreſsement autour de moi, comme pour découvrir si j'étois accompagné; et me voyant seul, il me dit tout en pleurs : » Si pour » honorer votre génie, le Ciel vous a permis de » visiter ces tristes demeures, dites où est mon » fils, et pourquoi n'est-il pas avec vous? « Le Ciel, répondis-je, ne m'a point laiſsé pénétrer seul dans l'abîme : celui qui m'éclaire n'est pas loin d'ici, et sans doute que Guido votre fils ne lui fut pas aſsez dévoué.... Je n'hésitai point à nommer son fils; car j'avois reconnu cette Ombre à son discours et au genre de son supplice. Tout-à-coup ce malheureux père se dreſse devant moi, et s'écrie : » Qu'avez-vous dit? » Mon fils ne fut pas! mon fils n'est donc plus! » mon fils ne jouit plus de la douce clarté des » cieux! » Et comme je tardois à lui répondre, il tombe à la renverse et ne reparoît plus.

Mais la grande Ombre de Farinat étoit toujours devant moi, et me présentoit son visage inaltérable. Bientôt reprenant son premier en-

Ma quell'altro magnanimo, a cui posta
Restato m'era, con muto aspetto,
Ne cangiò collo, ne piegò sua costa:
E se, continuando al primo detto,
Egli han quell'arte, diſse, male appresa;
Ciò mi tormenta più che questo letto.
Ma non cinquanta volte fia raccesa
La faccia de la donna che quì regge;
Che tu saprai quanto quell'arte pesa:
E se tu mai nel dolce mondo regge;
Dimmi perchè quel popol è si empio
Incontr'a miei in ciascuna sua legge.
Ond'i a lui: lo stratio, e'l grando scempio,
Che fece l'Arbia colorata in roſso;
Tal oration fa far nel nostro tempio.
Poi c'hebbe sospirando'l capo moſso;
A ciò non fu'io sol, diſse, ne certo
Senza cagion sarei con gli altri moſso:
Ma fu'io sol colà, dove sofferto
Fù per ciascun di torre via Fiorenza,
Colui che la difesi a viso aperto.
Deh se riposi mai vostra semenza,
Prega'io lui, solvetemi quel nodo,
Che quì ha invilupata mia sentenza.
E' par che voi veggiate, se ben'odo,
Dinanzi quel che'l tempo seco adduce;
E nel presente tenet'altro modo.

tretien : » J'avoue, me dit-il, que les miens » n'ont pas su rentrer dans leur patrie ; et ce sou- » venir me tourmente plus que cette couche » enflammée. Mais l'astre qui préside aux En- » fers n'aura pas rallumé cinquante fois ses pâles » clartés, que tu me paieras cette courte joie 3. » A présent, s'il est vrai que le jour du triom- » phe ne soit point encore paſsé pour toi, dis- » moi qui peut ainsi réveiller ces haines impla- » cables de ta patrie contre tous les miens ? « Le maſsacre de tant de citoyens, lui répondis-je, et les flots de l'Arbia 4, encore rouges de leur sang, justifient aſsez notre haine immortelle et nos imprécations contre votre mémoire 5. Farinat secoue la tête en soupirant, et me dit : » Ces » mains n'ont pas trempé seules dans leur sang ; » et certes Florence m'avoit trop donné le droit » de me joindre à ses ennemis. Mais quand l'ar- » mée victorieuse signoit la destruction de cette » malheureuse ville, seul je résistai et je sauvai » ma patrie. «

O Farinat, lui dis-je alors, puiſse enfin votre illustre race jouir de quelque repos, si vous daignez éclaircir le doute où s'égare ma pensée ! Il semble, si je ne me trompe, que vous lisiez facilement dans l'avenir, tandis que le présent

Noi veggiam, come quei, c'ha mala luce,
Le cose, diſse, che ne son lontano;
Cotanto ancor ne splende'l sommo Duce:
Quando s'appreſsan, o son, tutto è vano
Nostr'intelletto: e s'altri non ci apporta,
Nulla sapem di vostro stato humano.
Però comprender puoi, che tutta morta
Fia nostra conoscenza da quel punto,
Che del futuro fia chiusa la porta.
Allor, come di mia colpa compunto,
Diſsi: hor dicerete a quel caduto,
Che'l su' nato è tra vivi ancor congiunto.
E s'io fu' innanzi a la risposta muto,
Fat'ei saper, che'l fe', perch'io pensava
Già nell'error che m'havete soluto:
Et già'l Maestro mio mi richiamava;
Perch'i pregai lo spirto più avaccio,
Che mi diceſse, chi con lui si stava.
Diſsemi: quì con più di mille giaccio;
Quà entro è lo secondo Federico,
E'l Cardinale, e de gli altri mi taccio.
Indi s'ascose; et io inver l'antico
Poeta vols'i paſsi ripensando
A quel parlar che mi parea nemico.
Egli si moſse; e poi così andando
Mi diſse: perchè se' tu si smarrito?
Et io li sodisfeci al su' dimando.

est voilé pour vous. Il me répliqua : » Notre » esprit, semblable à ces yeux que l'âge a deſ- » séchés, se porte aisément dans les lointains ; » mais le tableau s'obscurcit en s'approchant de » nous, et notre vue s'éteint dans le présent, si » de nouveaux morts ne descendent pour nous » en instruire. Ainsi le Ciel ne nous a pas en » tout frappés d'aveuglement ; et toutefois ce » dernier rayon doit encore s'éclipser, quand le » présent et l'avenir iront se perdre dans l'éter- » nité [6]. «

Maintenant, lui dis-je avec douleur, daignez apprendre à celui qui est tombé à vos côtés, que son fils est encore vivant ; et que le doute où j'étois plongé, a seul enchaîné ma langue, et retardé ma réponse.

Cependant la voix de mon guide avoit frappé mon oreille : je preſsai donc avec plus d'instance cet illustre mort de me nommer les compagnons de ses supplices. » Parmi la foule dont je suis » entouré, me répondit-il, je te nommerai seu- » lement Frédéric II [7] et le Cardinal [8]. « A ces mots, je le vois se replonger dans sa tombe ; et me rappelant avec effroi la prédiction que je venois d'entendre, je retournai vers mon guide. Il s'approcha et me dit : Quel est le trouble où

La mente tua conservi quel ch'udito
Hai contra te, mi comandò quel saggio;
E hor attendi quì, e drizzo'l dito.
Quando sarai dinanzi al dolce raggio
Di quella, il cu' bell'occhio tutto vede,
Da lei saprai di tua vita il viaggio.
Appreſso volse a man sinistra il piede:
Lasciammo'l muro, e gimmo inver lo mezzo,
Per un sentier, ch'ad una valle fiede,
Che'n fin la sù facea spiacer suo lezzo.

Il fine del Canto decimo.

je te vois? Je lui répondis sans rien déguiser. Eh bien, reprit-il, que ton ame conserve un long souvenir des noirs oracles de cette bouche ennemie : car, ajouta le sage en étendant la main, lorsque tu paroîtras devant celle qui diſsipe d'un regard les ombres de l'avenir, les hasards de ta course mortelle te seront tous révélés 9.

Il dit et se détourna vers la gauche : nous suivîmes, loin des remparts, un sentier qui partageoit la plaine, et se perdoit dans une vallée dont les vapeurs toujours mortelles s'exhalent dans l'antique nuit.

Fin du dixième Chant.

NOTES

SUR

LE DIXIÈME CHANT.

[1] FARINAT, un de ceux dont le Poète a demandé des nouvelles à Ciacco dans le VI^e^. Chant. Il étoit de la famille des Uberts, et avoit joué le plus grand rôle dans la faction Gibeline; on l'accusoit d'épicuréisme. Il mourut au moment où le Dante entroit dans les affaires.

[2] C'est Cavalcante, d'une illustre famille, accusé auſsi d'épicuréisme. Il fut père de Guido, Poète un peu froid et sententieux; à quoi le Dante fait allusion, en disant que Virgile ne le conduit pas. Guido mourut en 1300 à Florence. Il avoit épousé la fille de Farinat.

[3] Cinquante mois lunaires ou deux ans avant son exil. Le Poète donne ainsi l'époque où il est censé qu'il fit sa descente aux Enfers. Il la donne plus clairement encore ailleurs. Il suppose ici, comme les Anciens, que la lune étoit l'astre des Enfers; ce qui est difficile à concevoir, l'Enfer étant creusé dans le centre de la terre. Mais ceci tient à de vieilles erreurs de physique et d'astronomie. On avoit d'abord cru que la terre étoit plate, et qu'il n'y avoit d'étoiles que sur nos têtes : le soleil se couchoit tous les soirs dans la mer, et il régnoit sous la terre des ténèbres infinies, qui sont peut-être ces ténèbres cimmériennes dont parle Homère. La lune paſsoit seule sous nos pieds, et alloit éclairer les Enfers de sa foible lumière : les

morts étoient donc nos vrais Antipodes, et ils comptoient par lunaisons. C'est ainsi que l'antiquité vouloit, à force d'erreurs, se faire un corps de doctrine; et comme le champ de l'erreur est vaste, on sacrifioit beaucoup de vérités pour obtenir un peu de vraisemblance. Mais le Dante ayant caché son Enfer dans les entrailles de la terre, n'a pu le faire éclairer par la lune, et expliquer ainsi les absences de cet astre. Ses erreurs sont moins congrues que celles des Anciens; et chez lui la vérité se trouve sacrifiée sans aucun profit pour la vraisemblance. (*Voyez* la Note 3 du Chant IV.)

4 Ce fleuve coule entre Sienne et Florence. Quatre mille Guelfes furent massacrés sur ses bords en 1260 : ce fut la bataille de Montaperto. Après la victoire, les Gibelins résolurent de renverser Florence de fond en comble; mais Farinat qui avoit plus que personne contribué à la victoire, leur fit changer cette cruelle résolution, et comme un autre Scipion il tira son épée et menaça ceux qui soutenoient cet avis sanguinaire. On chassa seulement tous les Guelfes de Florence; mais ils y revinrent ensuite, et les Gibelins n'y sont plus rentrés. Florence devenue entièrement Guelfe, eut le malheur de se partager en deux factions, la noire et la blanche. La première chassa l'autre, et le Dante exilé avec tous les Blancs, comme nous l'avons dit, devint, vécut et mourut Gibelin. C'est ce malheur que lui prédit Farinat.

5 Le Poète fait allusion aux Edits et aux anathêmes que Florence lançoit tous les jours contre le parti Gibelin et la maison des Uberts; car dans ce moment les

Guelfes avoient le deſsus, et se rappeloient tous les maux que leur avoient faits la faction Gibeline.

6 Ceci est fort ingénieux, et prouve que dans le siécle de l'Auteur, on s'occupoit beaucoup de l'état des damnés. Après le jugement dernier, le présent, le paſsé et l'avenir tomberont dans la mer sans bornes de l'éternité.

7 Le fameux Frédéric II, fils de Henri VI, tant persécuté par les Papes. Grégoire IX l'accusa publiquement d'être l'Auteur du livre *des trois Imposteurs*, attribué par d'autres à son Chancelier *Pierre des Vignes*. Le Pontife lui reprochoit sur-tout de donner la préférence à Moïse et à Mahomet sur Jesus-Christ. Il se peut que ce grand Empereur ait étendu sa haine pour les Papes, sur la religion même. Il mourut excommunié et en odeur d'athéisme, en 1250, laiſsant le monde auſsi troublé à sa mort, qu'il l'avoit trouvé à sa naiſsance. On dit que Mainfroi, son fils naturel, l'étouffa dans son lit. Les Papes persécutèrent ce fils, comme ils avoient persécuté le père.

8 Octavien Ubaldini, homme de crédit et d'autorité, nommé Cardinal par Innocent IV, en 1244. Il fut employé dans des légations importantes; et, chose étrange! il fut attaché toute sa vie aux Gibelins. Si j'avois une ame, disoit-il, je la perdrois pour eux. Ces paroles indiscrettes lui ont valu sans doute la place qu'il occupe ici. On l'appeloit le *Cardinal* par excellence.

Peut-être sera-t-on surpris que le Dante, qui étoit Gibelin lorsqu'il fit son Poème, damne ainsi les principales têtes du parti. Mais si on y fait attention, on verra qu'il antidate son Poème, et qu'il se suppose toujours

Guelfe en le faisant, parce que ses ancêtres l'avoient été, et qu'il le fut lui-même la première moitié de sa vie. Au reste, on voit par-tout que ce ne sont pas ses ennemis personnels qu'il damne ; mais les ennemis de la patrie et de l'humanité, Papes et Empereurs, sans distinction.

9 Béatrix. Elle conduit le Dante au Paradis, et ce Poète y apprend de la bouche de son aïeul tous les événemens qui doivent arriver.

Fin des Notes du dixième Chant.

CANTO XI.

ARGOMENTO.

Ultima ripaſsata intorno agli eretici. I due Poeti s'incaminano verso il settimo circolo. Divisione generale di tutto l'Inferno, tanto della parte ch'è stata veduta, quanto de' tre circoli che restano a vedersi.

In sù l'estremità d'un' altra ripa,
Che faceva gran pietre rotte in cerchio,
Venimmo sopra più crudele stipa:
E quivi per l'horribile soperchio
Del grande puzzo che l'abiſso gitta,
Ci raccostammo dietro ad un coperchio
D'un grand' avello: ov'i vid'una scritta
Che diceva, Anastasio Papa guardo,
Lo qual traſse Fotin della via dritta.
Lo nostro scender convien'eſser tardo,
Sì che s'ausi un poco prima il senso
Al tristo fiato, e poi non fia riguardo:
Così'l Maestro, et io: alcun compenso,
Diſsi lui, trova che, tempo non paſsi
Perduto; et egli: vedi ch'a ciò penso.
Figliuol mio, dentro da cotesti saſsi,
Cominciò poi a dir, son tre cerchietti
Di grado in grado, come que' che laſsi;

CHANT XI.

ARGUMENT.

Dernier coup d'œil sur les hérétiques. Les deux Poètes marchent vers le septième cercle. Division générale de tout l'Enfer, tant de ce qu'on a vu, que des trois cercles qui restent à voir.

SUR les derniers bords de cette vallée, des roches entr'ouvertes s'élevoient en cercle : c'est de-là que nos yeux plongèrent sur un théâtre de crimes nouveaux et de douleurs inconnues ; mais le souffle empoisonné que l'abîme exhale par cette noire enceinte, me força de reculer vers un grand sépulcre qui s'offroit à nous, avec cette inscription : JE GARDE LE PAPE ANASTASE, QUE PHOTIN ENTRAINA DANS SES ERREURS [1].

Ici, me dit le sage, il faut suivre à pas lents cette pente escarpée, car tes sens ne pourroient tout-à-coup supporter la vapeur de l'abîme. Maître, repris-je, faites que les momens de cette longue marche ne soient pas perdus pour moi. J'ai prévu ta pensée, me dit-il ; apprends donc que ces rocs énormes preſsent de leur vaste contour trois cercles plus reſserrés ; et que des

Tutti son pien di spirti maladetti:
Ma perchè poi ti basti pur la vista,
Intendi come e perchè son constretti.
D'ogni malitia ch'odio in cielo acquista,
Ingiuria è il fine; et ogni fin cotale
O con forza, o con frode altrui contrista.
Ma perchè frode è de l'huom proprio male,
Più spiace a Dio; e però stan di sutto
Gli frodolenti, e più dolor gli aſsale.
De' violenti il primo cerchio è tutto;
Ma perchè si fa forza a tre persone,
In tre gironi è distinto e construtto.
A Dio, a se, al proſsimo si pone
Far forza; dico in se, et in lor cose,
Com'udirai con aperta ragione.
Morte per forza, e ferute dogliose,
Nel proſsimo si danno; e nel su'havere
Ruine, incendi, e tollette dannose:
Onde homicide, e ciascun che mal fiere,
Guastatori, e predon tutti tormenta
Lo giron primo per diverse schiere.
Puote huomo haver in se man violenta,
E ne' suoi beni: e però nel secondo
Giron convien che sanza prò si penta,
Qualunque priva se del vostro mondo,
Biscazza, e fonde la sua facultate,
E piange là dov'eſser dee giocondo.

coupables sans nombre sont entaſsés dans leurs profondeurs. Mais pour qu'il te suffise ensuite de les juger d'un coup d'œil, connois d'abord et les causes et la nature de leurs peines.

Tout crime que le courroux du Ciel poursuit, fut toujours une offense commise ou par violence, ou par fraude. Mais la fraude étant le vice de l'humaine nature [2], le Ciel voit les perfides d'un œil plus irrité, et les dévoue à des tourmens plus rigoureux : l'Enfer entier pèse sur leurs têtes.

La violence est punie dans le premier cercle; et comme ce crime se montre sous une triple forme, trois donjons se partagent cette première enceinte; car le violent offense son Dieu, son prochain et soi-même, ainsi que tu vas l'entendre [3].

L'homme est coupable envers l'homme, lorsqu'il attente à sa vie, qu'il verse son sang, ou qu'il porte la désolation dans ses héritages : auſsi les brigands, les incendiaires et les homicides sout tourmentés à jamais dans le premier donjon. Le second recèle ces furieux qui ont levé sur eux-mêmes leur main sanguinaire, lorsqu'après avoir diſsipé les biens de la vie, ils n'ont pu la

Puoſsi far forza nella Deitate
Col cor negando, e bestemmiando quella,
E spregiando natura e sua bontate;
E però lo minor giron suggella
Del segno suo e Sodoma e Caorsa,
E chi spregiando Dio col cor favella.
La frode, ond'ogni conscienza è morsa,
Può l'huomo usare in colui che'n lui fida,
Et in quei che fidanza non imborsa.
Questo modo di retro par ch'uccida
Pur lo vincol d'amor che fa natura;
Onde nel cerchio secondo s'annida
Ipocrisia, lusinghe e chi affattura
Falsità, ladroneccio e simonia,
Roffian, baratti e simile lordura.
Per l'altro modo quel amor s'oblia,
Che fa natura, e quel ch'è poi aggiunto,
Di che la fede special si cria;
Onde nel cerchio minore, ov'è'l punto
Dell' universo in sù che Dite siede,
Qualunque trade in eterno è consunto.
Et io: Maestro, aſsai chiaro procede
La tua ragion, et aſsai ben distingue
Questo baratro, e'l popol che'l poſsede.
Ma dimmi: quei de la palude pingue,
Che mena'l vento, e che batte la pioggia,
E che s'incontran con si aspre lingue,

supporter. C'est là qu'ils sont condamnés à des regrets sans fruit et sans terme. Enfin le troisième donjon reſserre plus étroitement ceux qui ont bravé le Ciel, en le provoquant par des blasphêmes; en éteignant sa lumière dans leur cœur; en outrageant la nature et ses saintes loix. Les enfans de Gomorrhe et de Cahors 4 y sont marqués du même sceau que les impies.

Mais la perfidie, ce poison de l'ame, est le crime de celui qui trompe les hommes, et de celui qui trahit les siens.

Celui qui trompe les hommes, brise les liens dont le Ciel a voulu les unir. Il est puni dans le second cercle, où la séduction, l'hypocrisie, la simonie, la débauche, le vol et le mensonge forment avec d'autres vices leur exécrable hiérarchie. Celui qui trahit les siens, foule aux pieds l'amour, l'amitié, la foi; ces nœuds doux et sacrés de la nature. Il est éternellement garrotté dans le troisième cercle, dans ce dernier cachot, centre obscur et reſserré du monde, que la cité des Enfers preſse de tout son poids.

Maître, lui dis-je, votre parole a deſsillé mes yeux : je connois maintenant cet empire de la douleur, et les nombreuses tribus qui l'habitent.

Perchè non dentro de la citta roggia
Son ei puniti, se Dio gli ha in ira?
E se non gli ha, perchè son a tal foggia?
Et egli a me: perchè tanto delira,
Diſse, l'ingegno tuo da quel che sole?
Over la mente dove altrove mira?
Non ti rimembra di quelle parole
Con lequai la tua Etica pertratta
Le tre disposition che'l ciel non vole?
Incontinenza, malitia e la matta
Bestialitate? e come incontinenza
Men Dio offende, e men biasimo accatta?
Se tu riguardi ben questa sentenza,
E rechiti a la mente chi son quelli
Che su di fuor sostengon penitenza:
Tu vedrai ben, perchè da questi felli
Sien dipartiti, e perchè men crucciata
La divina Giustitia gli martelli.
O sol che sani ogni vista turbata,
Tu mi contenti sì, quando tu solvi;
Che, non men che saver, dubbiar m'aggrata.
Ancor' un poco'ndietro ti rivolvi,
Diſs'io, là dove dì ch'usura offende
La divina bontate, e'l groppo solvi.
Filosofia, mi diſse, a chi l'attende
Nota non pur in una sola parte,
Come natura lo su'corso prende

Mais daignez m'apprendre pourquoi la cité du feu n'est point ouverte pour ces coupables que nous avons déja vus dans une lutte sans repos, sous les coups de la tempête, à la pluie éternelle, et dans les marais du Styx; et s'ils ne sont point coupables, pourquoi sont-ils ainsi tourmentés ?

Comment, dit le sage, ta pensée peut-elle s'égarer ainsi loin de toi ! rappelle à ton souvenir cet Oracle de la morale : *Le Ciel nous rejette pour les crimes de nos paſsions, pour ceux de la réflexion, et pour ce féroce endurciſsement du cœur qui est le dernier degré du vice; mais il poursuit avec moins de rigueur les crimes des paſsions.* Ainsi les infortunés que tu as rencontrés dans le vestibule des Enfers, sont avec justice séparés de ces races maudites sur qui le Ciel épuise toute sa sévérité.

O vous, lui répondis-je, qui diſsipez mes doutes, vous faites ainsi pour mon œil satisfait, briller la vérité dans les ombres de l'erreur ! Mais, illustre sage, je n'ai pu concevoir comment l'usure offense la Divinité même; daignez encore rompre ce dernier nœud.

Ecoute donc, reprit-il, ce que la philosophie te crie sans ceſse : *La nature découle de l'eſsence de*

Dal divino'ntelletto, e da su' arte.
E se tu ben la tua Fisica note,
Tu troverai, non dopo molte carte,
Che l'arte vostra quella quanto pote
Segue, come'l Maestro fa il discente,
Sì che vostr' arte a Dio quasi è nipote.
Da queste due, se tu ti rechi a mente,
Lo Genesi dal principio convene
Prender sua vita, et avanzar la gente.
E perchè l'usuriere altra via tene,
Per se natura, e per la sua seguace
Dispregia, poi ch'in altro pon la spene.
Ma seguimi horamai, che'l gir mi piace:
Che i Pesci guizzan su per l'orizonta;
E'l carro tutto sovra'l coro giace,
E'l balzo via là oltre dismonta.

Il fine del Canto undecimo.

Dieu même qui lui donna des loix. Or, si tu suis les maximes de cette philosophie, tu reconnoîtras que les loix humaines empruntent leur foible éclat de ces loix éternelles du monde, et que l'homme a été le disciple de son Dieu. Ainsi par le droit de son origine la sageſse de l'homme, seconde fille du Ciel, ira s'aſseoir entre la nature et son auteur [5]. C'est cette sageſse, science de la vie, que les livres sacrés donnent aux peuples naiſsans pour fondement des sociétés; mais l'infâme usurier abjurant cette raison, outrage également et la nature et l'ordre qui naquit d'elle [6].

A présent, suis mes traces; car le temps hâte ma course. Les célestes poiſsons ont précédé le jour [7], et le char du nord roule sur les bords de l'occident. Voici le précipice qui nous recevra dans ses routes périlleuses.

Fin du onzième Chant.

NOTES

SUR

LE ONZIÈME CHANT.

[1] On voit que c'est du Pape Anastase II dont il s'agit ici. Il fut accusé d'avoir nié la Divinité de J. C., suivant en cela les idées de l'Evêque Photin, qui avoit été condamné pour la même opinion. Ce Pontife vivoit en 490. Il nous reste de lui une lettre à Clovis, où il le félicite sur sa conversion.

[2] La bête ne peut en effet user de fraude; la fraude étant le mauvais usage de la raison.

[3] Qu'on ne paſse pas légérement sur toutes ces distinctions : Montesquieu, liv. 18, c. 16, réduit toutes les injustices à celles qui viennent de la violence, et à celles qui viennent de la ruse. Au liv. 28, c. 17, il dit : Les crimes véritablement odieux sont ceux qui naiſsent de la fourberie, de la fineſse et de la ruse.

Il y a des chapitres du Traité des délits et des peines, et du Commentaire de Voltaire sur cet ouvrage, qui reſsemblent beaucoup à ce XI^e^. Chant. Consultez la Vue générale de l'Enfer, à la tête du volume, pour mieux saisir la distribution que le Poète en fait ici.

[4] Cahors étoit fameux par ses usuriers. La Cour du Pape étoit à Avignon, et les usuriers à sa portée.

5 On voit par tout ceci combien le Dante étoit supérieur à la philosophie scolastique de son siècle. Ses distinctions sont nettes, et sa théologie fort simple. Le début de l'Esprit des Loix est le même quant au sens. Au liv. 26, c. 1, Montesquieu parle de cette sageſse humaine qui a fondé toutes les sociétés. Il l'appelle droit politique général, et dit que c'est la sublimité de la raison humaine, que de statuer l'ordre et les principes qui doivent gouverner les hommes.

6 On ne vouloit pas absolument alors que l'argent produisît l'argent, et tout intérêt étoit traité d'usure; parce qu'on ne regardoit pas l'argent comme une véritable marchandise, mais seulement comme un signe. On se trompoit. L'argent est signe et marchandise à-la-fois.

7 C'est le moment qui précède l'aube. Il y a bientôt une nuit d'écoulée. Les poiſsons précédant le jour, annoncent que février est paſsé, et qu'on est au mois de mars. Le Dante descend aux Enfers le jour du Vendredi saint, qui se trouve dans ce mois.

Fin des Notes du onzième Chant.

CANTO XII.

ARGOMENTO.

Primo girone del settimo circolo dove si puniscono *i violenti nel proſsimo suo.* Il Minotauro che si cibava di carne umana, emblema de' grandi e degli aſsaſsini. I Centauri.

ERA lo loco, ov'a scender la riva
Venimmo, alpestro, e per quel ch'iv' er'anco,
Tal, ch'ogni vista ne sarrebbe schiva.

Qual'è quella ruina che nel fianco
Di là da Trento l'Adice percoſse,
O per tremoto, o per sostegno manco:

Che da cima del monte, onde si moſse,
Al piano è sì la roccia discoscesa,
Ch'alcuna via darrebbe a chi sù foſse:

Cotal di quel burrato era la scesa:
E'n su la punta de la rotta lacca
L'infamia di Creti era distesa,

Che fu concetta ne la falsa vacca;
E quando vide noi se steſsa morse,
Sì come quei, cui l'ira dentro fiacca.

Lo savio mio Virgilio gridò: Forse
Tu credi che quì sia'l Duca d'Atene
Che su nel mondo la morte ti porse.

CHANT XII.

ARGUMENT.

Premier donjon du septième cercle, où sont punis *les violens contre le prochain*. Le Minotaure qui se nourrissoit de chair humaine, emblême des tyrans et des assassins. Les Centaures.

DÉJA nous étions penchés sur les bords du gouffre qu'un œil mortel ne peut sonder sans effroi : la descente s'y présentoit comme auprès de Vérone, sur ces rocs entassés que le temps et la terre ébranlée précipitèrent du front des montagnes sur les flancs de l'Adige : le voyageur y reste suspendu, cherchant sa route dans leurs fentes inclinées.

La honte de la Crète, le Minotaure, fruit d'une illusion monstrueuse, étoit étendu sur les pointes dont la côte est hérissée. En nous voyant, il tomba dans un accès de rage, et se mordit les flancs. Eh quoi ! lui cria mon guide, crains-tu de voir le héros d'Athènes qui purgea le monde de ton aspect ? Retire-toi, monstre ; celui-ci ne vient point instruit par ta sœur ; mais il veut connoître le séjour de tes supplices. Comme un taureau frappé du coup mortel,

Partiti, bestia, che questi non vene
Ammaestrato da la tua sorella,
Ma vaſsi per veder le vostre pene.
Quale quel toro che si lancia in quella,
C'ha ricevuto già'l colpo mortale,
Che gir non sa, ma quà e là saltella:
Vid'io lo Minotauro far cotale;
E quegli accorto gridò: corri al varco;
Mentre ch'è in furia, è buon che tu ti cale.
Così prendemmo via su per lo scarco
Di quelle pietre che spesso moviensi
Sotto mie' piedi per lo nuovo carco.
Io gìa pensando, e quel diſse: tu pensi
Fors'a questa ruina ch'è guardata
Da quell' ira bestial ch'i hora spensi.
Hor vo' che sappi che l'altra fiata
Ch'i discesi quà giù nel baſso'nferno,
Questa roccia non era ancor tagliata.
Ma certo poco pria (se ben discerno)
Che veniſse colui che la gran preda
Levò a Dite del cerchio superno,
Da tutte parti l'alta valle feda
Tremò sì, ch'i pensai che l'universo
Sentiſs' amor, per lo qual è chi creda
Più volte'l mondo in chaos converso:
Et in quel punto questa vecchia roccia
Quì et altrove tal fece riverso.

fuit et revient d'un pas convulsif; ainsi le Minotaure s'écartoit en désordre. Plonge-toi dans cette ouverture, me dit le sage; nous paſserons, tandis que le spectre s'agite loin de nous.

Alors nous descendîmes dans ces âpres sentiers : ils étoient couverts de débris et de roches mobiles, qui ne pouvant résister au poids de mon corps, se déroboient sous mes pieds. Le sage Poète vit mon étonnement et me parla ainsi : Ces marques de destruction et de ruine ont frappé tes regards sans doute; apprends donc qu'au moment de ma première descente, ce rocher n'étoit pas ainsi fracaſsé [1]. Mais la grande Ombre qui vint arracher aux Enfers tant d'illustres captifs, ne s'étoit point encore montrée aux habitans des Limbes, quand tout-à-coup les profondes cavités de l'abîme s'ébranlèrent; et je crus dans ce tremblement universel, que le temps avoit ramené ces crises de repos et de mort où doit un jour rentrer la nature [2]. C'est alors que cette antique roche s'entr'ouvrit, et s'écroula.... Laiſse à présent tomber tes regards au fond du gouffre ; voici le fleuve de sang dont les ondes bouillantes abreuvent à jamais les tyrans du monde.

O vertiges insensés ! transports aveugles, qui

Ma ficca gli occhi a valle, che s'approccia
La riviera del sangue, in la qual bolle
Qual che per violenza in altrui noccia.
O cieca cupidigia, o ira folle
Che sì ci sproni ne la vita corta,
E ne l'eterna poi sì mal c'immolle!
I' vidi un'ampia foſsa in arco torta,
Come quella che tutto'l piano abbraccia,
Secondo c'havea detto la mia scorta:
E tra'l piè de la ripa et eſsa in traccia
Correan Centauri armati di saette,
Come solean nel mondo andar a caccia.
Vedendoci calar ciascun ristette,
E de la schiera tre si dipartiro,
Con archi et asticciuole prima elette.
E l'un gridò da lungi: a qual martiro
Venite voi che scendete la costa?
Ditel costinci; se non, l'arco tiro.
Lo mi Maestro diſse: la risposta
Farem noi a Chiron costà di preſso:
Mal fu la voglia tua sempre sì tosta.
Poi me tentò, e diſse: quegli è Neſso
Che morì per la bella Dejanira,
E fè di se la vendetta egli steſso:
E quel di mezzo ch'al petto si mira,
E'l gran Chirone, il qual nudrì Achille:
Quell'altr' è Folo che fu sì pien d'ira.

agitez si impétueusement notre courte existence, et la précipitez dans ce lac d'éternelle douleur ! j'ai vu, suivant la parole de mon guide, le fleuve redoutable embraſser les contours de cette noire enceinte ; et bientôt après des Centaures [3] armés de flèches, tels qu'on les vit jadis dans nos forêts, coururent en foule sur ces rivages sanglans. Ils s'arrêtèrent à notre aspect, et trois d'entre eux s'étant avancés, l'arc en main, le premier s'écria, en nous menaçant de ses traits : » O vous qui descendez le » précipice, parlez de loin, et dites-nous à quel » supplice vous allez ! « Nous répondrons à Chiron, dit mon guide, quand nous serons plus près de lui : mais, toi, modère cette fougue qui eut jadis un si triste succès. Alors le Poète m'avertit que c'étoit là Neſsus, celui qui, mourant pour la belle Déjanire, s'aſsura d'une prompte vengeance [4]. Chiron, maître d'Achille, suivoit tout pensif ; et Pholus [5], le plus furieux des Centaures, étoit à ses côtés. On voit ces monstres parcourir légérement les bords du fleuve, et percer de leurs traits les ames qui se soulèvent hors des flots où le sort les plongea.

Quand nous fûmes près d'eux, Chiron agita son arc, et releva la barbe épaiſse qui ombra-

D'intorn'al foſso vanno a mille a mille,
Saettando qual anima si svelle
Del sangue più che sua colpa sortille.
Noi ci appreſsammo a quelle fiere snelle:
Chiron prese uno strale, e con la cocca
Fece la barba indietro a le mascelle.
Quando s'hebbe scoperta la gran bocca,
Diſse a' compagni: siete voi accorti,
Che quel di rietro muove ciò ch'e' tocca?
Così non soglion far i piè de' morti.
E'l mi buon Duca, che già gli era a petto
Ove le due nature son consorti,
Rispose: ben è vivo, e sì soletto
Mostrarli mi convien la valle buia:
Neceſsità lo induce, e non diletto.
Tal si partì da cantar alleluia,
Che ne commise quest'officio novo:
Non è ladron, nè io anima fuia;
Ma per quella virtù, per cu'io movo
Li paſsi miei per sì selvaggia strada,
Danne un de' tuoi, a cu' noi siamo a provo;
Che ne dimostri là ove si guada;
E che porti costu'in su la groppa;
Che non è spirto che per l'aer vada.
Chiron si volse in su la destra poppa,
E diſse a Neſso: torna e sì gli guida,
E fa cansar, s'altra schiera v'intoppa.

geoit ses joues. Bientôt ouvrant sa bouche démesurée : » Avez-vous vu, dit-il à ses compa-» gnons, celui qui s'avance ? Les pierres rou-» lent sous ses pas ; on ne les voit point ainsi » fuir sous les pieds des morts. «

Mais déja mon guide pouvoit atteindre à la vaste poitrine où se réuniſsent les deux natures du monstre [6] ; il prit donc ainsi la parole : Celui que je guide dans ces gouffres est encore un mortel ; il suit l'irrésistible destin, et non pas une vaine curiosité. Une ame descendue des célestes chœurs [7], le confie à mes soins : il n'est pas réprouvé, et je ne suis point une Ombre perverse. Je te conjure donc, par celle qui m'envoie dans ces routes inacceſsibles, de nous donner un des tiens pour nous conduire au paſsage du fleuve, et porter celui-ci vers l'autre rive : car il ne peut, sous sa dépouille terrestre, suivre le vol léger des Ombres. Il dit, et Chiron se tournant vers Neſsus, lui ordonne de nous conduire, et de nous faire éviter la rencontre des autres Centaures.

Auſsitôt le nouveau guide nous transporte sur ces rives baignées d'un sang tiède, et toujours retentiſsantes des sanglots qui se mêlent

Noi ci movemmo con la scorta fida
Lungo la proda del bollor vermiglio;
Ove i bolliti facen alte strida.
I vidi gente sotto infino al ciglio;
E'l gran Centauro diſse: ei son tiranni
Che dier nel sangue, e nell'haver di piglio.
Quivi si piangon li spietati danni;
Quiv'è Aleſsandro, e Dionisio fero
Che fè Cicilia haver dolorosi anni:
E quella fronte c'ha'l pel così nero,
E' Azzolino; e quell'altro ch'è biondo,
E' Obizo da Esti, il qual per vero
Fu spento dal figliastro su nel mondo.
Allor mi volsi al Poeta, e quei diſse:
Questi sia hor primo, et io secondo.
Poco più oltre'l Centauro s'affiſse
Sovr'una gente che'n fin a la gola
Parea che di quel Bulicame usciſse.
Mostrocci un'ombra da l'un canto sola,
Dicendo: colui feſse in grembo a Dio
Lo cor che'n su Tamigi ancor si cola.
Poi vidi genti che di fuor del rio
Tenean la testa, et ancor tutto'l caſso:
E di costor aſsai riconobb'io.
Così a più a più si facea baſso
Quel sangue sì che copria pur li piedi:
E quivi fu del foſso il nostro paſso.

aux bouillonnemens du fleuve. Je voyois sa surface hériſsée de têtes qui sortoient à moitié de l'onde fumante. Le Centaure nous dit : » Voilà » les tyrans, ces hommes de sang et de rapine ; » leurs larmes coulent à jamais dans ces flots co- » lorés : c'est là que pleure Alexandre de Phère [8], » et Denis dont les cruautés ont si long-temps » travaillé la Sicile. Vois les sommets de ces » deux têtes; l'une couverte d'un poil noir est » d'Ezzelin [9] ; l'autre à cheveux blonds est » d'Obizo d'Est [10], qui périt par les mains de » son fils. «

A ces mots, je regardai le Poète qui me dit : Ecoute Neſsus, car je ne parlerai qu'après lui. Je vis alors le Centaure s'arrêter devant des coupables qui avoient la tête entière hors du fleuve ; il nous montra une Ombre à l'écart, et nous dit [11] : » Celle-ci a percé aux pieds » des autels, le cœur que la Tamise honore. « Ensuite parurent de nouveaux réprouvés : j'en reconnus un grand nombre. L'onde bouillante flottoit autour de leurs reins ; et ce fleuve décroiſsant ainsi peu à peu, le sang baignoit à peine les pieds des autres coupables.

» Ainsi que tu vois, me dit le Centaure,

Sì come tu da questa parte vedi
Lo Bulicame che sempre si scema,
Diſse'l Centauro, voglio che tu credi
Che da quest' altra a più a più giù prema
Lo fondo suo, infin ch'ei si raggiunge,
Ove la tirannia convien che gema.
La divina giustitia di quà punge
Quell' Atila che fu flagello in terra;
E Pirro, e Sesto, et in eterno munge
Le lagrime che col bollor diserra
A Rinier da Corneto, a Rinier pazzo
Che fecero a le strade tanta guerra;
Poi si rivolse e ripaſsoſsi'l guazzo.

Il fine del Canto duodecimo.

» les ondes s'abaiſser ici, de même elles s'élè-
» vent et croiſsent en profondeur vers l'hé-
» misphère opposé, où la tyrannie gémit sous
» leur poids. C'est là que l'inexorable ven-
» geance retient Attila, fléau du monde; là
» sont Pyrrhus [12] et Sextus [13] : c'est là que les
» deux Renier [14], qui versèrent le sang de tant
» de voyageurs, mêlent à des flots de sang des
» larmes éternelles. «

Après ces paroles, Neſsus nous laiſse sur le rivage, et se rejette dans le lit du fleuve.

Fin du douzième Chant.

NOTES

SUR

LE DOUZIÈME CHANT.

[1] ALLUSION à la descente de J. C. aux Enfers, et au tremblement de terre qui arriva à sa mort. Virgile étoit descendu des Limbes au fond de l'Enfer avant cette époque, comme il l'a dit lui-même au Chant IX.

[2] Allusion à cette idée, que la vie du monde est une guerre perpétuelle : de sorte que si un jour les élémens venoient à faire alliance, et les grandes pièces de la machine à s'emboîter, il en résulteroit un craquement ou un choc effroyable, effet de la réunion générale; et bientôt après un calme et un repos de mort.

[3] Les Centaures étoient des monstres malfaisans qui avoient ensanglanté le festin des noces de Thétis et Pélée. Ce sont eux que Voltaire a pris pour des Ombres qui se promènent à cheval dans les Enfers.

[4] La mort d'Hercule est connue.

[5] Virgile parle de ce Pholus dans l'Enéide. Il fut tué par Hercule.

[6] Un Centaure étoit homme jusqu'à l'estomac, et là commençoit le poitrail de cheval, et tout le reste du corps en étoit. Le Poète veut dire que Virgile étoit à portée de Chiron.

[7] Béatrix.

[8] Cet Alexandre étoit un tyran cruel, à Phère en

Theſsalie. Pélopidas lui fit la guerre, et sa femme le livra aux ennemis.

9 Ezzelin étoit de Roman près Baſsano ; il s'empara de la Marche Trévisane, et y commit des cruautés qui lui ont mérité les exécrations des Historiens et des Poètes d'Italie.

10 Obizo d'Est, Marquis de Ferrare, fut un tyran cruel : son fils naturel l'étouffa dans son lit.

11 C'est Gui, fils de Simon de Montfort, qui tua dans une Eglise, à Viterbe, Henri, fils de Richard III, Roi d'Angleterre. On transporta le corps de ce Prince à Londres, et on y voyoit son tombeau avec sa statue qui tenoit en main une coupe d'or, et dans cette coupe, son cœur embaumé qu'il présentoit à son frère.

12 Pyrrhus, le fils d'Achille, ou le Roi d'Epire, qui paſsa sa vie à verser le sang des hommes ; conquérant inquiet et imprudent.

13 C'est peut-être Sextus, fils de Pompée, qui fit le métier de pirate. Lucain dit qu'il étoit indigne du grand nom de son père : *Sextus erat magno proles indigna parente*. Peut-être est-ce le fils de Tarquin, ou enfin Néron qui s'appeloit Sextus.

14 Renier Cornetto et Renier Pazzo : tous deux d'une famille illustre, et fameux aſsaſsins.

Il faut observer que ce fleuve de sang est circulaire, et que son lit étant penché, il doit avoir beaucoup de profondeur d'un côté, et presque pas de l'autre. C'est l'effet de tout liquide dans un vase incliné. Les voyageurs paſsent par la partie élevée qui est presque à sec.

Fin des Notes du douzième Chant.

CANTO XIII.

ARGOMENTO.

Secondo girone ove sono puniti *li violenti contro se medesimi*, tanto i suicide, quanto que' che si sono fatti uccidere. Descrizione del di loro supplizio. Le arpie e le cagne negre, doppio emblema degli affanni che cagionano la noja della vita.

NON era ancor di là Neſso arrivato,
Quando noi ci mettemmo per un bosco
Che da neſsun sentiero era segnato.
Non frondi verdi, ma di color fosco;
Non rami schietti, ma nodosi e'nvolti;
Non pomi v'eran, ma stecchi con tosco.
Non han sì aspri sterpi nè sì folti,
Quelle fiere selvagge che'n odio hanno
Tra Cecina e Corneto i luoghi colti.
Quivi le brutt' harpie lor nidio fanno,
Che cacciar de le Strofade i Troiani
Con tristo annuntio di futuro danno.
Ale hanno late, colli, e visi humani,
Piè con artigli, pennuto'l gran ventre:
Fanno lamenti in sù gli alberi strani.
E'l buon Maestro: prima che più entre,
Sappi che se' nel secondo girone,
Mi cominciò a dire, e sarai mentre

CHANT XIII.

ARGUMENT.

Second donjon où sont punis les *violens contre eux-mêmes*, tant les suicides que ceux qui se sont fait tuer. Description de leur supplice. Les harpies et les chiennes noires, double emblême des peines qui donnent le dégoût de la vie.

LE Centaure ne touchoit pas encore l'autre bord, et déja nous pénétrions dans une forêt où l'œil n'appercevoit les vestiges d'aucun sentier; mais où des troncs sans verdure et sans fruits, couverts de feuilles noirâtres, étendoient leurs bras tortueux, hériſsés de nœuds difformes et d'épines empoisonnées : tels ne sont point encore ces bois hideux où se plaît la bête sauvage, près des rives de Cécine [1].

Les harpies, dont les tristes oracles précipitèrent la fuite des Troyens, voltigeoient sur ces rameaux impurs : je voyois ces monstres à visage humain, déployant sous leurs vastes ailes un corps velu et des griffes aiguës, et répétant sans ceſse leurs cris mélancoliques. Avant de pénétrer plus loin, me dit le sage, apprends que nous sommes à la seconde enceinte, et que tu la quitteras pour

Che tu verrai ne l'horribil Sabbione;
Però riguarda ben: sì vederai
Cose che torrian fede al mi' sermone.
I sentia d'ogni parte traher guai,
E non vedea persona che'l faceſse;
Perch'i tutto smarrito m'arrestai.
I credo ch'ei credette ch'io credeſse
Che tante voci uſciſser tra que' bronchi,
Da gente che per noi si nascondeſse:
Però, diſse'l Maestro, se tu tronchi
Qualche fraschetta d'una d'este piante,
I pensier c'hai si faran tutti monchi.
Allor porsi la mano un poco avante,
E colsi un ramuscel da un gran pruno:
E'l tronco suo gridò: perchè mi schiante?
Da che fatto fù poi di sangue bruno,
Ricominciò a gridar: perchè mi sterpi?
Non hai tu spirto di pietate alcuno?
Huomini fummo, e hor sem fatti sterpi:
Ben dovrebb'eſser la tua man più pia,
Se state foſsim'anime di serpi.
Come d'un stizzo verde che arso sia
Da l'un de' lati, che da l'altro geme,
E cigola per vento che va via;
Così di quella schieggia usciva inseme
Parole e sangue, ond'i lasciai la cima
Cadere, e stetti come l'huom che teme.

entrer dans les sables brûlans : ouvre donc les yeux, et tu verras ici ce que tu ne pourrois croire sur ma parole.

Je m'arrêtai tout éperdu, car une seule ame ne s'étoit pas encore offerte à ma vue ; et cependant, à travers les cris des harpies, j'entendois des voix plaintives qui se prolongeoient dans cette affreuse solitude. Il sembloit que notre présence eût diſsipé les ames criminelles dans l'épaiſseur de la forêt, d'où leurs gémiſsemens arrivoient jusqu'à nous.

Mon guide croyant que telle fût ma pensée, me dit : Si tu veux savoir la vérité, arrache à cet arbre un de ses rameaux. Je lève donc ma main sur l'arbre, et j'emporte un rameau. Le tronc auſsitôt frémit et s'écrie : » Pourquoi me déchi- » res-tu ? « Je vois alors couler un sang noir, et j'entends encore le même cri : » Pourquoi me » déchires - tu ? Mon infortune ne peut donc » t'attendrir ? Je fus homme avant d'animer ce » tronc ; et ta main cruelle auroit dû m'épar- » gner, quand je n'euſse été qu'un reptile [2]. « Ainsi que le bois vert pétille au milieu des flâmes, et verse avec effort sa sève qui sort en gémiſsant ; de même le tronc souffrant versoit par sa bleſsure son sang et ses plaintes. Immo-

S'egli haveſse potuto creder prima,
Rispose'l savio mio, anima lesa,
Ciò c'ha veduto, pur con la mia rima,
Non haverebbe in te la man distesa:
Ma la cosa incredibile mi fece
Indurlo ad ovra ch'à me steſso pesa.
Ma dilli, chi tu fosti; sì che'n vece
D'alcun'ammenda tua fama rinfreschi
Nel mondo sù, dove tornar gli lece.
E'l tronco: sì col dolce dir m'adeschi,
Ch'i non poſso tacere: e voi non gravi,
Perch'io un poco a ragionar m'inveschi.
I son colui che tenni ambo le chiavi
Del cuor di Federigo, e che le volsi
Serrando e diſserrando sì soavi,
Che dal secreto suo quasi ogn'huom tolsi:
Fede portai al glorioso uffitio
Tanto, ch'i ne perde' le vene e' i polsi.
La meretrice, che mai dal l'hospitio
Di Cesare non torse gli occhi putti,
Morte commune e de le corti vitio,
Infiammò contra me gli animi tutti;
E gl'infiammati infiammar sì Augusto,
Che lieti honor tornaro in tristi lutti.
L'animo mio per disdegnoso gusto,
Credendo col morir fuggir disdegno,
Ingiusto fece me contra me giusto.

bile, et saisi d'une froide terreur, je laisse échapper le rameau sanglant.

Ombre trop malheureuse, dit alors mon guide, celui-ci t'a blessée pour avoir écouté mon conseil; mais pardonne-lui cet outrage; il n'auroit pas porté sur toi sa main cruelle, s'il eût pu croire un tel prodige sans le voir. Daigne à présent, pour qu'il puisse expier son offense, lui révéler ta condition passée; il honorera ta mémoire dans le monde où son destin le rappelle. Le tronc nous rendit ainsi sa réponse : » Ma douleur cède au charme de tes paroles : ce » que tu dis m'invite à te faire le récit de tous » mes maux. Je vivois auprès de Frédéric ; et » maître de son cœur, je l'ouvrois et le fermois » à mon gré. Mais sa haute faveur et mon incor- » ruptible fidélité me creusoient des abîmes. » Cette furie, dont l'œil empoisonné veille sur le » palais des Césars, l'Envie, peste des Cours, sou- » leva contre moi ses satellites : en vain j'avois su » les écarter; leur foule irritée prévalut sur l'es- » prit du maître, et je vis rapidement les délices » et la gloire céder la place au deuil et à l'ignomi- » nie. Rassasié d'amertumes, je crus par la mort » mettre un terme à ma misère ; et ce crime » envers moi fut le premier d'une vie sans re-

Per le nuove radici d'esto legno
Vi giuro che giamai non ruppi fede
Al mi' Signor che fù d'honor sì degno:
Et se di voi alcun nel mondo riede,
Conforti la memoria mia che giace
Ancor del colpo ch'invidia le diede.
Un poco attese, e poi da ch'ei si tace,
Diſsel' Poeta a me: non perder l'hora,
Ma parla e chiedi a lui se più ti piace.
Ond'io a lui: dimandal' tu ancora
Di quel che credi ch'a me satisfaccia;
Ch'i non potrei, tanta pietà m'accora.
Però ricominciò: se l'huom ti faccia
Liberamente ciò chel' tuo dir prega,
Spirito'ncarcerato, ancor ti piaccia
Di dirne, come l'anima si lega
In questi nocchi, e dinne, se tu puoi,
S'alcuna mai di tai membra si spiega.
Allor soffiò lo tronco forte, e poi
Si convertì quel vento in cotal voce:
Brevemente sarà risposto a voi.
Quando si parte l'anima feroce
Del corpo, ond'ella stessa s'è disvelta,
Minos la manda a la settima foce.
Cade in la selva, e non l'è parte scelta,
Ma là, dove fortuna la balestra,
Quivi germoglia, come gran di spelta.

» proche. Je vous jure par ces racines, nou-
» veaux soutiens de mon affreuse existence, que
» mon cœur fut toujours fidèle à son digne
» maître 3; et si l'un de vous doit revoir la terre
» des vivans, je le conjure de n'y pas oublier un
» infortuné dont le souffle de l'envie a flétri la
» mémoire. « L'esprit se tut; et après un court silence, mon guide me dit : Hâte-toi de l'interroger encore, s'il te reste quelque desir; le tems est cher. Hélas! répondis-je, daignez plutôt l'interroger pour moi; car mon ame succombe à la pitié. Le sage prit donc ainsi la parole : Ombre prisonnière, si tu desires que ce mortel ne méprise pas ton dernier vœu, ne refuses point de nous dire par quels invisibles nœuds des esprits s'attachent à des troncs; et si jamais un seul a pu rompre cette inconcevable alliance? Le vieux tronc soupire avec effort, et le souffle qu'il exhale nous porte cette réponse :

» Mon entretien sera court. Quand une ame
» furieuse a rejeté sa dépouille sanglante, le
» Juge des Enfers la précipite au septième
» gouffre : elle tombe dans la forêt, au hasard;
» et telle qu'une semence que la terre a reçue,
» elle germe et croît sous une forme étrangère.
» Arbuste naissant, elle se couvre de rameaux

Surge in vermena et in pianta silvestra,
L'harpie pascendo poi de le sue foglie
Fanno dolor, et al dolor finestra.
Come l'altre, verrem per nostre spoglie,
Ma non però ch'alcuna sen' rivesta,
Che non è giusto haver ciò c'huom si toglie.
Quì le trascineremo, e per la mesta
Selva saranno i nostri corpi appesi,
Ciascun al prun de l'ombra sua molesta.
Noi eravamo ancor al tronco attesi
Credendo ch'altro ne voleſse dire,
Quando noi fummo d'un romor sorpresi,
Similemente a colui che venire
Sente'l porco e la caccia a la sua posta,
Ch'ode le bestie e le frasche stormire.
Et ecco due alla sinistra costa
Nudi e graffiati, fuggendo sì forte,
Che della selva rompen'ogni rosta.
Quel dinanzi: hor accorri, accorri morte;
E l'altro, cui pareva tardar troppo,
Gridava: Lano sì non furo accorte
Le gambe tue a le giostre del toppo.
E poi che forse gli fallia la lena,
Di se e d'un cespuglio fece un groppo.
Dirietr'a loro era la selva piena
Di nere cagne, bramose e correnti,
Come veltri ch'uscisser di catena.

» et de feuilles que les harpies lui arrachent » sans ceſse ; ouvrant ainsi à la douleur et aux » cris des voies toujours nouvelles. Nous paroî- » trons toutes au grand jour ; mais il nous sera » refusé de nous réunir à des corps dont nous » nous sommes volontairement séparées. Cha- » cune traînera sa dépouille dans cette forêt lu- » gubre, où les corps seront tous suspendus : » chaque tronc aura son cadavre, éternel com- » pagnon de l'ame qui le rejeta 4. «

Nous écoutions encore les derniers accens de l'Ombre, et tout-à-coup un grand bruit frappa mes oreilles. Il étoit pareil à celui que le chaſ- seur entend dans les forêts, quand le sanglier, fuyant les chiens aux abois, heurte les chênes et fait friſsonner leur feuillage ; et bientôt nous découvrons à notre gauche deux malheureux nus et déchirés, rapidement emportés à travers les arbres qui s'opposoient en vain à leur fuite impétueuse 5. Nous entendions les cris du pre- mier : » O mort ! ô mort, je t'implore ! « Et l'autre qui suivoit d'une course moins légère, lui disoit : » O Lano 6 ! ce n'est pas ainsi que tu » fuyois aux champs d'Arezzo. « Mais tout-à- coup l'haleine lui manqua, et nous le vîmes tomber et se traîner sous un buiſson. Cependant

In quel che s'appiattò miser li denti,
E quel dilaceraro a brano a brano:
Poi sen' portar quelle membra dolenti.
Presemi allor lo mio Duca per mano,
E menommi al cespuglio che piangea
Per le rotture sanguinenti in vano.
O Giacopo, dicea, da Sant' Andrea,
Che t'è giovato di mi fare schermo?
Che colpa ho io de la tua vita rea?
Quando'l Maestro fù sovr' eſso fermo;
Diſse: chi fosti che per tante punte
Soffi col sangue doloroso sermo?
E quegli a noi: o anime, che giunte
Siet' a veder lo stratio dishonesto
C'ha le mie frondi sì da me disgiunte,
Raccoglietel' al piè del tristo cesto.
I fui della città che nel Battista
Cangiò'l primo padrone, ond'e' per questo
Sempre con l'arte sua la farà trista:
E se non foſse che'n sù'l paſso d'Arno
Riman ancor di lui alcuna vista,
Quei cittadin che poi la rifondarno,
Sovra'l cener che d'Atila rimase,
Havrebber fatto lavorare indarno.
I fei giubbetto a me de le mie case.

Il fine del Canto decimoterzo.

une meute de chiennes noires, affamées et légères comme des levriers échappés de la chaîne, rempliſsoient la forêt sur leurs traces : elles se jetèrent en fureur sur celui qui haletoit dans le buiſson ; et l'ayant déchiré entre elles, en emportèrent les membres palpitans.

Alors mon guide me prit par la main, et s'avança vers le buiſson tout sanglant, qui pouſsoit des cris lamentables. » O Jacques de Saint-» André [7] ! que t'a servi, disoit-il, de me » prendre pour ton asile? Avois-je mérité de » partager ton supplice? « Quel es-tu donc, lui dit mon guide, toi qui pouſses par tant de plaies tes cris et ton sang? » Vous avez été témoins, » nous répondit-il, du traitement cruel que » j'éprouve : daignez raſsembler mes tristes dé-» bris autour de mes racines. Infortuné ! ma » main désespérée hâta ma dernière heure, et » je me fis de ma maison un infâme gibet [8]. » Ce fut dans ma patrie, dans cette ville qui » a répudié son Dieu tutélaire, en épousant un » nouveau culte. Auſsi ce Dieu des batailles a » maudit nos armes à jamais ; et si son image n'eût » encore protégé les bords de l'Arno, c'est en » vain, je crois, que nos malheureux citoyens » euſsent tenté de recueillir les restes fumans de » leurs murailles foudroyées par Attila. «

Fin du treizième Chant.

NOTES

SUR

LE TREIZIÈME CHANT.

[1] Rivière qui coule dans le Volateran.

[2] C'est Pierre des Vignes, né à Capoue. Il devint Chancelier de Frédéric II. Les courtisans, jaloux de sa faveur, l'accusèrent de s'entendre avec le Pape Innocent, ennemi de ce Prince. Frédéric se laiſsa prévenir, et fit crever les yeux à Pierre des Vignes, qui ne pouvant survivre à la perte de sa vue et de son crédit, se tua. Ce Chancelier fut accusé d'avoir écrit le livre *des trois Imposteurs*, pour servir le reſsentiment de son maître contre les Papes.

[3] Le discours de ce misérable est bien digne d'un courtisan.

[4] Ces ames suicides qui ont rétrogradé du règne animal au règne végétal, et qui viendront se présenter nues à la face des nations, en traînant leurs cadavres jugulés, pour venir ensuite les accrocher chacune à leur arbre: voilà des imaginations et un coloris bien extraordinaires.

[5] Ceux qui couroient dans la forêt ne s'étoient pas tués eux-mêmes; c'étoient des diſsipateurs peu soucieux de la vie, qui s'étoient précipités dans les dangers et y avoient péri.

[6] Ce Lano étoit un Gentilhomme de Sienne, qui,

après avoir diſsipé sa fortune, fut envoyé au secours des Florentins contre ceux d'Arezzo. Il fut surpris en chemin par l'ennemi ; et quoiqu'il pût lui échapper, il aima mieux se faire tuer.

7 Jacques de Saint-André, Gentilhomme de Padoue, grand diſsipateur. C'est lui qui vient de se gliſser sous le buiſson. Les Chroniques du temps le représentent comme une espèce de fou, qui donnoit des soupers ridicules, et qui occupoit chaque jour d'une nouvelle extravagance les oisifs de Padoue.

8 Ce buiſson fut quelque Florentin dont on ignore le nom ; car dans ces temps malheureux plusieurs se pendirent à Florence. Il parle ici de l'opinion où on étoit dans cette ville, que sa conservation dépendoit de la statue de Mars qui en avoit été le Patron, et devoit à jamais en être le Palladium. Quand Florence se fit Chrétienne, on dédia à S. Jean le temple de Mars ; mais pour ne rien perdre, on plaça la statue de ce Dieu au haut d'une tour, sur les bords de l'Arno. Lorsqu'en 802 Charlemagne releva les murs de Florence qu'Attila avoit détruite, il fallut retirer du fond de la rivière la statue de Mars qui y avoit été renversée : on la replaça sur le pont, d'où elle protégeoit ceux qui rebâtiſsoient la ville.

Fin des Notes du treizième Chant.

CANTO XIV.

ARGOMENTO.

Terzo girone nello quale sono punite tre sorti di violenze. Quella contro Dio, oſsia l'empietà; quella contro natura, oſsia la Sodomia; e quella contro la società, oſsia l'usura. Descrizione del suplicio degli empj. Allegoria sopra il tempo e sopra i fiumi dell' Inferno.

Poi che la carità del natìo loco
Mi strinse, raunai le fronde sparte,
E rendelle a colui ch'era già roco.
Indi venimmo al fine, ove si parte
Lo secondo giron dal terzo, e dove
Si vede di giustitia horribil arte.
A ben manifestar le cose nove,
Dico che arrivammo ad una landa
Che dal suo letto ogni pianta rimove.
La dolorosa selva l'è ghirlanda
Intorno, come'l foſso tristo ad eſsa:
Quivi fermammo i piedi a randa a randa.
Lo spazzo er'una rena arida e speſsa
Non d'altra foggia fatta che colei
Che fù da' piè di Caton già soppreſsa.
O vendetta di Dio, quanto tu dèi
Eſser temuta da ciascun che legge
Ciò che fù manifesto a gli occhi miei!

CHANT XIV.

ARGUMENT.

Troisième donjon dans lequel sont punies trois sortes de violences, celle contre Dieu, ou l'impiété; celle contre nature, ou la Sodomie; et celle contre la société, ou bien l'usure. Description du supplice des impies. Allégorie sur le temps et sur les fleuves d'Enfer.

L'ARBUSTE achevoit son récit d'une voix plus foible; et moi que l'amour de la patrie et la compaſsion déchiroient à-la-fois, je me hâtai de raſsembler autour de lui ses membres épars. Ensuite je marchai sur les pas de mon guide, vers les confins où se termine la forêt. C'est là que l'éternelle justice prend des formes nouvelles et plus effrayantes : là, notre vue s'égara dans une terre désolée où le ciel avoit éteint tout germe de vie; des sables arides et profonds en rempliſsoient l'étendue, tels qu'ils s'offrirent à Caton dans la brûlante Lybie. Nous avancions sur ces stériles bords, en côtoyant la forêt qui, après avoir baigné son premier contour dans le fleuve de sang, forme avec ses derniers troncs la hideuse ceinture de cette plage nue et déserte.

O vengeance du ciel ! de quel effroi le spec-

D'anime nude vidi molte gregge,
Che piangean tutte aſsai miseramente,
E parea posta lor diversa legge.
Supin giaceva in terra alcuna gente:
Alcuna si sedea tutta raccolta:
Et altr'andava continuamente.
Quella che giva intorno era più molta,
E quella men che giacev'al tormento;
Ma più al duolo havea la lingua sciolta.
Sovra tutto'l sabbion d'un cader lento
Pioven di fuoco dilatate falde,
Come di neve in alpe sanza vento.
Quali Aleſsandro in quelle parti calde
D'India vide sovra lo suo stuolo
Fiamme cader insin a terra salde:
Perch'ei provide a scalpitar lo suolo
Con le sue schiere, perciò che'l vapore
Me' si stingueva, mentre ch'era solo;
Tale scendeva l'eternale ardore,
Onde la rena s'accendea, com'esca
Sotto focile, a doppiar lo dolore.
Sanza riposo mai era la tresca
De le misere mani, hor quindi hor quinci
Iscotendo da se l'arsura fresca.
I cominciai: Maestro, tu che vinci
Tutte le cose, fuor ch'i Dimon duri
Ch'a l'intrar de la porta incontro uscinci;

tacle que tu m'offres va remplir l'ame de mes lecteurs ! J'ai vu la foule innombrable des ames dispersées dans ces régions : mon oreille a retenti des rugiſsemens de leur désespoir. Une cruelle Providence donnoit à leur supplice des formes et des loix diverses. Les unes giſsantes et renversées, étoient immobiles : les autres étoient aſsises et courbées ; enfin beaucoup d'autres couroient éperdues dans ces déserts. Cette troupe errante étoit la plus nombreuse ; mais celle que le sort avoit fixée pouſsoit des cris plus désespérés.

Sur ces plaines sabloneuses, des flâmes descendoient lentement en pluie éternelle, ainsi que la neige qu'un ciel tranquille verse à floccons sur les Alpes : ou pareilles à ces feux qu'Alexandre voyoit tomber aux rives de l'Indus, et qui s'éteignirent, quand la terre, durcie sous les pieds des soldats, ne maria plus ses vapeurs aux influences d'un ciel brûlant [1]. C'est ainsi que la voûte infernale épanche à jamais ses torrens embrâsés : le sable qui les reçoit s'en pénètre ; et s'enflammant comme l'amorce légère, rend tous ces feux aux réprouvés, et double ainsi leurs tortures. Consumés, forcenés, transpercés de douleur, ils se roulent et

Chi è quel grande che non par che curi
Lo'ncendio, e giace dispettoso e torto,
Sì che la pioggia non par che'l maturi?
E quel medesmo che si fue accorto,
Ch'i dimandava'l mio Duca di lui,
Gridò: qual i fui vivo, tal son morto:
Se Giove stanchi il suo fabbro, da cui
Crucciato, prese la folgore acuta,
Onde l'ultimo dì percoſso fui:
O s'egli stanchi gli altri a muta a muta,
In Mongibello, a la fucina negra,
Chiamando: buon Vulcano, aiuta, aiuta:
Sì com'ei fece a la pugna di Flegra;
E me saetti di tutta sua forza,
Non ne potrebb'haver vendett'allegra.
Allora'l Duca mio parlò di forza:
Tanto ch'i non l'havea sì forte udito;
O Capaneo, in ciò che non s'ammorza
La tua superbia, se' tu più punito;
Nullo martirio, fuor che la tua rabbia,
Sarebb'al tuo furor dolor compito.
Poi si rivol's a me con miglior labbia,
Dicendo: quel fù l'un de' sette Regi
Ch'aſsiser Tebe; egli hebbe, e par ch'egli habbia
Dio in dispregio, e poco par che'l pregi:
Ma, com'i diſsi lui, li suoi dispetti
Son al suo petto aſai debiti fregi.

se débattent ; repouſsant, secouant sans ceſse les flèches dévorantes qui se succèdent sans discontinuation [2].

O vous ! dis-je à mon guide, qui n'avez éprouvé d'autre obstacle ici-bas que dans l'obstination des anges rebelles, daignez m'apprendre quelle est cette grande Ombre qui semble mépriser ses tourmens, et dont le front superbe n'a point fléchi sous des torrens de feu ? Cette Ombre m'entendit, et me cria : » Tel je fus sous » les Cieux, tel je suis aux Enfers : que Jupiter » irrité foudroie encore ma tête ; il appellera » Vulcain à son aide, ainsi qu'aux champs de » Theſsalie ; il laſsera les noirs Cyclopes, et » m'environnera de ses tonnerres ; et moi, je » braverai toujours sa vengeance [3]. «

Alors mon guide éleva la voix, telle que je ne l'avois point encore entendue : O Capanée, s'écria-t-il, tes peines s'accroiſsent de ton indomptable orgueil ; et ton cœur obstiné a trouvé dans ses fureurs des tortures dignes de lui. Ensuite se tournant vers moi : Voilà, me dit-il d'un ton plus calme, un des sept Rois qui aſsiégèrent Thèbes : il méprisa le Ciel et paroît le mépriser encore ; mais comme tu viens de l'en-

Hor mi vien dietro, e guarda che non metti
Ancor li piedi ne la rena arsiccia,
Ma sempr'al bosco tien li piedi stretti.
Tacendo divenimmo là've spiccia
Fuor de la selva un picciol fiumicello,
Il cui roſsor ancor mi raccapriccia.
Quale del Bulicame esce'l ruscello
Che parton poi tra lor le peccatrici,
Tal per la rena giù sen'giva quello.
Lo fondo suo et ambo le pendici
Fatt'eran pietra, e i margini da lato:
Perch'i m'accorsi che'l paſso era lici.
Tra tutto l'altro ch'io t'ho dimostrato
Poscia che noi intrammo per la porta,
Il cui sogliare a neſsun è serrato;
Cosa non fù da gli tu' occhi scorta
Notabile, com'è'l presente rio
Che sopra se tutte fiammelle ammorta:
Queste parole fur del Duca mio:
Perch'i pregai che mi largiſse'l pasto,
Di cui largito m'haveva'l disio.
In mezzo'l mar sied'un paese guasto,
Diſs'egli allora, che s'appella Creta,
Sotto'l cui rege fù già'l mondo casto.
Una montagna v'è che già fù lieta
D'acqua e di fronde, che si chiamò Ida;
Hor'è deserta, come cosa vieta.

tendre, il a trouvé dans son fol orgueil un aſsez cruel vengeur. Maintenant suis mes pas sur les bords de la forêt, et garde-toi d'avancer dans les sables ardens.

Je le suivis en silence vers un ruiſseau qui sortoit de la forêt, et fuyoit dans les sables. Je ne me rappelle point sans friſsonner ses flots rougiſsans, tels que les eaux thermales de Viterbe dont la débauche arrose ses réduits 4. Le ruiſseau couloit sur un fond de pierre, et ses bords nous offroient une voie large et solide. Mon guide me dit : Depuis que nous avons franchi le seuil toujours ouvert de ces tristes demeures, ton œil n'a point vu de prodige semblable à ce ruiſseau qui absorbe sans ceſse les flâmes qui pleuvent dans son sein. Je le conjurai alors de satisfaire les desirs que ces paroles réveilloient en moi, et il me parla ainsi.

Une iſle aujourd'hui sans gloire, est aſsise au milieu des mers : c'est la Crète, dont le premier Roi régna sur un siècle innocent. Le mont Ida s'y voit encore. Autrefois des sources pures et des forêts verdoyantes paroient sa tête ; mais le temps a flétri tous ses honneurs. C'est là que Cybèle cacha le berceau de son fils, et que les

Rhea la scelse già per cuna fida
Del suo figliuolo, e per celarlo meglio,
Quando piangea vi facea far le grida.
Dentro dal monte stà dritt'un gran veglio
Che tien volte le spalle inver Damiata,
E Roma guarda sì come suo speglio.
La sua testa è di fin oro formata,
E puro argento son le braccia, e'l petto,
Poi è di rame infino a la forcata
Da ind'in giuso è tutto ferro eletto,
Salvo che'l destro piede è terra cotta,
E stà'n sù quel più che'n sù l'altro eretto.
Ciascuna parte, fuor che l'oro, è rotta
D'una feſsura che lagrime goccia,
Lequali accolte foran questa grotta.
Lor corso in questa valle si diroccia:
Fanno Acheronte, Stige e Flegetonta;
Poi sen'va giù per questa stretta doccia.
Insin là ove più non si dismonta,
Fanno Cocito, e qual sia quello stagno
Tu'l vederai, però quì non si conta.
Et io a lui: se'l presente rigagno
Si deriva così dal nostro mondo,
Perchè ci appar pur a questo vivagno?
Et egli a me: Tu sai ch'el luogo è tondo,
E tutto che tu sij venuto molto
Pur a sinistra giù calando al fondo,

Corybantes couvroient de leurs sons bruyans les cris du jeune dieu.

Dans les flancs caverneux du mont, un vieux géant est debout : il tourne le dos à Damiete, et ses regards vers Rome, qu'il fixe attentivement. Sa tête est d'or pur ; sa poitrine et ses bras d'argent ; l'airain forme sa taille ; et le reste est du fer le plus dur, excepté le pied droit qui est d'argile, et c'est sur lui que le coloſse entier repose. L'or de sa tête ne s'est point altéré ; mais ses autres membres s'entr'ouvrent de toutes parts : ces fentes nombreuses se rempliſsent de larmes qui tombent goutte à goutte, et vont se frayer un sentier dans les cavités de la montagne. Filtrées dans des routes secrettes, elles se raſsemblent aux Enfers, pour y former le Styx, l'Achéron et le Phlégéton : enfin elles se précipitent, par cet étroit canal, dans le dernier gouffre de l'abîme, et prennent le nom de Cocyte [5].

Puisqu'il est vrai, repris-je alors, que ce ruiſseau traverse l'empire des Ombres, pourquoi le voyons-nous pour la première fois ? Tu sais, me dit le sage, que les Enfers sont creusés en cercle, de degrés en degrés jusqu'au centre du monde ; et quoique notre descente approche de son terme, nous n'avons vu que la dixième

Non se' ancor per tutto'l cerchio volto :
Perchè se cosa n'apparisce nova,
Non dee addur maraviglia al tu' volto.
Et io ancor : Maestro, ove si trova
Flegetonte, e Lethe, che dell'un taci,
E l'altro dì che si fa d'esta piova ?
In tutte tue question certo mi piaci,
Rispose : ma'l bollor dell'acqua roſsa
Dovea ben solver l'una che tu faci.
Lethe vedrai, ma non in questa foſsa,
Là ove vanno l'anime a lavarsi,
Quando la colpa pentuta è rimoſsa.
Poi diſse : homai è tempo da scostarsi
Dal bosco; fa che diretr' a me vegne :
Li margini fan via, che non son arsi,
E sopra lor ogni vapor si spegne.

Il fine del Canto decimoquarto.

part de chaque enceinte : ainsi la révolution d'un cercle entier sera la mesure et la fin de notre voyage [6]. Ne sois donc pas surpris si les abîmes nous offrent encore des objets inconnus. Mais, repris-je aufsitôt, le Phlégéton, et le Léthé, ce fleuve d'oubli que vous n'avez point nommé, où sont-ils ? Apprends, répondit l'illustre Poète, que la rivière de sang t'a déja montré le Phlégéton; et quant au fleuve d'oubli, n'espère pas le rencontrer dans ces gouffres : il arrose des lieux où le repentir, le pardon et l'espérance habitent [7].

Eloignons-nous, il est temps, des bords de la forêt : ce ruiſseau où les traits de flâme viennent s'éteindre, trace le sentier devant nous.

Fin du quatorzième Chant.

NOTES
SUR
LE QUATORZIÈME CHANT.

[1] On dit que c'est Alexandre lui-même qui fit part de ce phénomène à Aristote. Cette double comparaison est ici d'un grand effet : dans la première, on peut admirer le *ciel tranquille* qui ne se preſse point dans ses vengeances, et qui semble compter sur l'éternité.

[2] On a tâché d'imiter, par le jeu des participes en *é* et en *ant*, les contorsions de ces malheureux. Le texte dit qu'ils font une danse nommée *tresca :* on trouve au roman de la Rose, *karoles*, *danses* et *tresches*.

[3] Comme dans la guerre contre les géants. Ici l'attitude du personnage répond très-bien à son caractère. Les grands Poètes ne manquent jamais à cette règle qui veut qu'on lise les dispositions de l'ame sur les traits du visage, ou sur l'attitude générale du corps ; de sorte qu'on pourroit deviner les sentimens du personnage avant qu'il parle, ou le reconnoître même avant que le Poète l'ait nommé. C'est d'après cette règle que M. Diderot relève très-justement les Traducteurs d'Homère, et même Longin, qui ont prêté à Ajax un propos de Capanée, tandis qu'Homère lui donne une attitude suppliante.

[4] Ces eaux minérales paſsent à Viterbe dans le quartier des filles, et leur servent à des usages attestés par la couleur dont elles sont au sortir de là. On plaçoit jadis les filles sur le bord des eaux, d'où sont venus les mots de *Bordel* et de *Ribaud*.

5 **Voici l'explication de cette belle allégorie : La Crète a été le berceau de Saturne et de Jupiter, premiers Rois** dont parle la tradition ; par conséquent le théâtre des premiers événemens du monde. Ce vieux géant est le Temps qui n'a d'existence que celle que lui donne l'histoire dans le souvenir des hommes ; il tourne le dos à Damiète, c'est-à-dire à l'orient où se sont paſsées les premières révolutions du globe, et où les anciennes monarchies des Médes et des Grecs ont occupé jadis son attention ; il regarde Rome qui est devenue le centre de tout, et qui a donné à l'occident l'empire qu'a perdu l'orient. Les différens métaux qui composent ce coloſse, désignent les époques ou les âges connus sous les noms de siécle d'or, d'argent, d'airain et de fer. Le pied d'argile qui porte le corps entier, est le siécle même où vivoit l'Auteur ; et c'est toujours le mauvais temps que celui où l'on existe. Les crevaſses dont la tête, c'est-à-dire l'âge d'or, est seule exceptée, représentent les secouſses et les catastrophes que les crimes des hommes ont causées au monde ; elles sont aſsez nombreuses et fourniſsent aſsez de larmes pour former les fleuves qui arrosent les Enfers, et qui sont ainsi le résultat des pleurs et des crimes de chaque siècle.

6 Le Dante donne ici une idée fort claire de son voyage et de son Enfer. Il y a dix grandes enceintes qui le partagent ; il ne voit, en descendant de l'un à l'autre, que la dixième partie de chacune : il sera donc au dernier cercle, c'est-à-dire au centre du globe, quand il aura parcouru la valeur d'un cercle entier.

7 Il veut dire le Purgatoire.

Fin des Notes du quatorzième Chant.

CANTO XV.

ARGOMENTO.

Sequela dello terzo girone. Supplicio de' *violenti contro natura*, cioè de' Sodomiti. Conversazione di Dante col suo Precettore.

HORA cen' porta l'un de' duri margini,
E'l fumo del ruscel di sopra adhuggia,
Sì che dal foco salva l'acqua e gli argini.

Quale i Fiamminghi tra Guizante e Bruggia,
Temendo'l fiotto che'nver lor s'aventa,
Fanno lo schermo, perchè'l mar si fuggia;

E quale i Padovan lungo la Brenta,
Per difender lor ville e lor castelli,
Anzi che Chiarentana il caldo senta.

A tale imagin'eran fatti quelli,
Tutto che nè sì alti, nè sì grosi
(Qual che si fosse) lo Maestro felli.

Già eravam della selva rimosi
Tanto ch'i non havrei visto dov'era,
Perch'io'ndietro rivolto mi fosi;

Quando'ncontrammo d'anime una schiera
Che venia lungo l'argine, e ciascuna
Ci riguardava, come suol da sera

CHANT XV.

ARGUMENT.

Suite du troisième donjon. Supplice des *violens contre nature*, c'est-à-dire des Sodomites. Entretien du Dante et de son Précepteur.

LES solides bords du ruiſseau nous élevoient au deſsus de la plaine sabloneuse; et l'humide atmosphère qui les environne nous protégeoit contre les dards enflammés. Ces bords étoient pareils aux digues que la Flandre oppose aux aſsauts de l'Océan; ou tels que ces longs remparts qui répriment le cours de la Brente, lorsqu'enflée du tribut des neiges, elle menace les champs de Padoue : mais la main qui avoit affermi les digues du ruiſseau, leur avoit donné moins de force et de hauteur.

Déja la forêt plus lointaine se déroboit à nos regards, lorsque nous apperçûmes des Ombres qui venoient vers nous en côtoyant notre route. Chacune d'elles nous fixoit avec une attention pénible, et clignotoit, comme le vieillard qui tient un fil sous ses doigts tremblans, et ne peut le joindre à l'aiguille trop déliée; ou comme aux

Guardar l'un l'altro sotto nuova luna;
E sì ver noi aguzzavan le ciglia,
Come'l vecchio sartor fa ne la cruna.
Così adocchiato da cotal famiglia,
Fui conosciuto da un che mi prese
Per lo lembo, e gridò: qual maraviglia!
Et io, quando'l suo braccio a me distese,
Ficcai gli occhi per lo cotto aspetto,
Sì che'l viso abbrucciato non difese
La conoscenza sua al mio intelletto:
E chinando la mano a la sua faccia,
Risposi: siete voi quì, ser Brunetto?
E quegli: O figliuol mio, non ti dispiaccia
Se Brunetto Latini un poco teco
Ritorna in dietro, e lascia andar la traccia.
Io disi lui: quanto posso ven' preco,
E se volete che con voi m'aseggia,
Farol, se piace a costui che vò seco.
O figliuol, dise, qual di questa greggia
S'arresta punto, giace poi cent'anni
Sanz'arrostarsi, quando'l foco il feggia.
Però và oltre, i ti verrò a' panni,
E poi rigiugnerò la mia masnada
Che và piangendo i suoi eterni danni.
I non osava scender de la strada
Per andar par di lui, ma'l capo chino
Tenea, com'huom che riverente vada.

approches de la nuit, quand la lune trop jeune fatigue nos yeux de sa lumière incertaine. Tout-à-coup un de ces malheureux me reconnoît, et saisit les bords de ma robe, en s'écriant : » O » prodige ! « Et moi qui voyois ses bras tendus vers moi, je considérois plus attentivement ses traits noircis et brûlés, et je le reconnus malgré l'altération de son visage. O Latin, m'écriai-je, en portant ma main sur son front, est-ce donc vous que je vois ici [1] ? » Souffre, me répon- » dit-il, souffre, ô mon fils ! que je m'éloigne » de mes tristes compagnons, et que je retourne » un moment sur mes pas avec toi. « Daignez plutôt ici vous asseoir avec moi, lui dis-je, si mon guide le permet. » Mon fils ! reprit l'in- » fortuné, un seul de nous qui suspendroit sa » marche, resteroit cent ans immobile sous la » pluie de feu. Poursuis donc ta route, et je » marcherai au dessous de toi ; ensuite je retour- » nerai vers les compagnons de mes malheurs. «

Craignant de descendre dans les sables, je penchois la tête vers lui, et j'avançois dans l'attitude d'un homme qui s'incline [2]. » Quel étran- » ge destin, me disoit-il, a pu te conduire ici- » bas avant ton heure ; et quel est celui qui » guide tes pas ? « J'étois, lui répondis-je, au

Ei cominciò : Qual fortuna, o destino,
Anzi l'ultimo dì quà giù ti mena?
E chi è questi che mostra'l camino?
Là sù di sopra in la vita serena,
Rispos'io lui, mi smarrì in una valle,
Avanti che l'età mia fosse piena.
Pur hiermattina le volsi le spalle:
Questi m'apparve ritornando in quella,
E reducemi a cà per questo calle.
Et egli a me : se tu segui tua stella,
Non puoi fallire a glorioso porto,
Se ben m'accorsi ne la vita bella:
E s'i non fosi sì per tempo morto,
Veggendo'l Cielo a te così benigno,
Dato t'havrei a l'opera conforto.
Ma quello'ngrato popolo maligno
Che discese da Fiesole ab antico,
E tien'ancor del monte e del macigno:
Ti si farà, per tu' ben far, nimico,
Et è ragion che tra gli lazzi sorbi
Si disconvien fruttare il dolce fico.
Vecchia fama nel mondo li chiam'orbi;
Gent' avara, invidiosa e superba:
Da lor costumi fa che tu ti forbi.
La tua fortuna tant'honor ti serba,
Che l'una parte e l'altra havranno fame
Di te : ma lungi fia dal becco l'herba.

séjour des vivans, et ma course étoit encore loin de son terme, lorsque je m'égarai dans une vallée solitaire [3]. Hier, aux premiers rayons du jour, je graviſsois avec effroi dans ses profondeurs, où je retombois sans ceſse; et c'est là que m'est apparu le Poète illustre qui daigne me guider par ces routes difficiles au terme de mon voyage. » Eh bien, ajouta l'Ombre, si tu » suis ton heureuse étoile, tu trouveras la gloire » dans le port : j'ai prévu ta belle destinée [4]; et » si la mort n'eût précipité mon heure dernière, » j'aurois pu ranimer ton cœur, et te montrer » un Ciel propice au milieu des orages. Car » saches que les ingrats enfans des rochers de » Fiésoles, n'ont point oublié leur féroce ori- » gine [5] : leur haine paiera tes bienfaits; et » sans doute auſsi que la vigne bienfaisante ne » devoit pas naître parmi les ronces venimeuses. » C'est une race avare, envieuse et superbe : » une antique renommée la dit aveugle [6]. Mais » toi, mon fils, tu t'écarteras de leurs voies im- » pies; et quand leurs partis divisés t'implore- » ront à-la-fois, tu rejetteras également leurs » vœux insensés : le Ciel te réserve cet hon- » neur. Que les monstres de Fiésoles, armés » par la discorde, se déchirent entre eux; mais » qu'ils respectent les rejetons sacrés des Ro-

Faccian le bestie Fiesolane strame
Di lor medesme, e non tocchin la pianta;
S'alcuna surge ancor nel lor letame,
In cui riviva la sementa santa
Di quei Roman che vi rimaser, quando
Fù fatto'l nidio di malitia tanta.
Se foſse pieno tutto'l mio dimando,
Risposi lui, voi non saresti ancora
De l'humana natura posto in bando:
Ch'in la mente m'è fitta, e hor m'accora,
La cara buona imagine paterna
Di voi, quando nel mondo ad hora ad hora
M'insegnavate come l'huom s'eterna:
E quant'io l'habbi in grato, mentr'io vivo,
Convien che ne la lingua mia si scerna.
Ciò che narrate di mio corso scrivo,
E serbolo a chiosar con altro testo
A donna che saprà, s'a lei arrivo.
Tanto vogli'o che vi sia manifesto,
Pur che mia conscienza non mi garra,
Ch'a la fortuna, come vuol, son presto.
Non è nuova a gli orecchi miei tal arra:
Però giri fortuna la sua rota,
Come le piace, e'l villan la sua marra.
Lo mi Maestro allora in sù la gota
Destra si volse'ndietro e riguardommi,
Poi diſse: ben ascolta chi la nota.

» mains, si jamais il en croît sur ce sol criminel
» qui fut jadis leur sainte patrie ! «

Hélas ! répondis-je, si le Ciel n'eût rejeté mes vœux, je jouirois encore de votre présence desirée ; vos traits défigurés par la douleur, ce front, ce regard paternel vivent encore dans mon cœur déchiré ; je reconnois cette voix qui dans une vie paſsagère m'appeloit à l'immortalité : auſsi le monde entendra vos bienfaits, tandis que le trépas ne glacera point ma langue. Vos présages ont pénétré mon ame : je les rappellerai à mon souvenir, s'il m'est permis un jour d'entendre les oracles de celle qui voit la vérité 7. Ce n'est pas pour la première fois que l'annonce du malheur frappe mon oreille : mais que la fortune bouleverse à son gré ma courte vie, je vous jure que mon cœur pourra braver ses coups, tant qu'il aura la paix de la vertu. A ces mots, le sage de Mantoue me regarde, en me disant : *L'oreille a bien entendu, quand le cœur a senti.*

Cependant j'avançois, et je priois Latin de me nommer les plus illustres de ceux qui partageoient ses peines : » Il est bon, me disoit-
» il, que tu connoiſses quelques-uns d'entre

Nè per tanto di men parlando vommi
Con ser Brunetto, e dimando chi sono
Li suoi compagni più noti e più sommi.
Et egli a me: saper d'alcuno è buono,
De gli altri fia laudabile tacerci,
Che'l tempo saria corto a tanto suono.
In somma sappi che tutti fur cherci,
E litterati grandi, e di gran fama,
D'un medesmo peccato al mondo lerci.
Priscian sen' và con quella turba grama,
E Francesco d'Accorso anco; e vedervi,
S'haveſs' havuto di tal tigna brama,
Colui potei che dal servo de' servi
Fù transmutato d'Arno in Bacchiglione,
Ove lasciò li mal protesi nervi.
Di più direi, ma'l venir e'l sermone
Più lungo eſser non può; però ch'i veggio
Là surger nuovo fumo del Sabbione.
Gente vien, con laquale eſser non deggio:
Siati raccomandato'l mio Tesoro,
Nel qual i vivo ancora, e più non cheggio.
Poi si partì, e parve di coloro
Che corrono a Verona'l drappo verde
Per la compagna; e parve di costoro
Quegli che vince, non colui che perde.

Il fine del Canto decimoquinto.

» eux ; mais il vaut mieux se taire sur les au-
» tres, car leur nombre est grand et les mo-
» mens sont courts. Apprends en peu de mots
» que tous ces esprits ont brillé dans les lettres
» et la doctrine, mais qu'un même vice a souillé
» leur vie et leur gloire. J'ai vu dans cette foule
» malheureuse, Priscian et François d'Accorse [8];
» et j'aurois pu voir, si ce spectacle méritoit un
» desir, le scandaleux Prélat que l'autorité
» papale transporta des bords de l'Arno au siége
» de Vicence, où reposent ses impurs ofse-
» mens [9]. «

» Que ne puis-je, ô mon fils, prolonger mon
» entretien avec toi ! mais le temps borne ma
» course et mes paroles. Je vois dans ces sables
» lointains un tourbillon qui s'avance, et des
» coupables qui le suivent : il ne m'est pas per-
» mis de me trouver avec eux. Adieu ! je re-
» commande à ta tendre amitié le TRÉSOR, fruit
» de mes veilles, où mon esprit vit encore [10]. «

Il dit, et s'éloigne plus prompt que le vain-
queur agile, qui remporte le drapeau vert dans
les champs de Vérone [11].

Fin du quinzième Chant.

NOTES

SUR

LE QUINZIÈME CHANT.

[1] BRUNET LATIN, Orateur, Poète et Philosophe, avoit fondé à Florence une célèbre école d'où sortirent quelques bons écrivains, et entr'autres le Dante. Latin fut Secrétaire de la République, et eut beaucoup de part au gouvernement : mais les troubles de sa patrie le forcèrent de s'en exiler, et il vint à Paris, où il composa quelques ouvrages. Ses mœurs lui ont valu sans doute la place qu'il occupe ici. On ne peut qu'applaudir au Poète austère qui punit ainsi le vice, malgré son amitié pour le coupable. Voltaire qui avoit plus d'élégance dans ses mœurs, n'a pas laiſsé (pour le même crime) de vouer aux dégoûts de la postérité les noms de quelques-uns de ses amis.

[2] On ne peut deſsiner les attitudes avec plus de vérité. Le Poète étant élevé sur les bords du ruiſseau, il paroît que son précepteur alloit à peine à sa ceinture.

[3] Il donne ici l'heure où il s'achemina vers les Enfers, et le temps qu'il y a déja paſsé. On la trouve plus clairement encore au Chant XX.

[4] Brunet Latin s'étoit mêlé d'astrologie, avec tout son siécle.

[5] Florence étoit une Colonie fondée par Sylla. Après

qu'Attila l'eut saccagée, Charlemagne la rétablit, et appela les habitans de Fiésoles pour la repeupler : c'étoit un village bâti sur des rochers voisins de Florence. Ces nouveaux colons ne se mêlèrent jamais bien avec les anciennes familles, et ce fut là une des sources de toutes les guerres qui déchirèrent dans la suite cette petite république. Le Dante prétendoit descendre des anciennes familles Romaines échappées aux Barbares.

6 Les Florentins s'appeloient *orbi*, ou *aveugles*, par sobriquet.

7 Il désigne Béatrix, et fait allusion à son Poème du Paradis.

8 L'un Grammairien, et l'autre Jurisconsulte.

9 André de Mozzi, par son goût effréné pour l'amour antiphysique, ayant trop scandalisé Florence dont il étoit Evêque, fut transporté, par l'autorité du Pape, au siége de Vicence où il mourut.

10. Ouvrage de Brunet Latin, intitulé *Tesoro*, ou *Tesoretto*. Il y traite de tout ce qu'on savoit de philosophie dans ce temps-là. Ce qui pourra étonner, c'est qu'il ait écrit ce livre en français, et que pour justifier la préférence qu'il lui donne sur sa propre langue, il ait avancé que le patois de France, ou le romanz, étoit de son temps la plus agréable langue de l'Europe.

11 Le premier dimanche de carême on faisoit autrefois des courses à Vérone, pour gagner un drapeau vert, nommé *Pallio*.

Fin des Notes du quinzième Chant.

CANTO XVI.

ARGOMENTO.

Sequela dello terzo girone, e de' *violenti contro natura*. Nel Canto precedente abbiamo veduto i Letterati. Qui si veggono i Guerrieri, macchiati della steſsa bruttura. Caduta di Flegetonte nell' ottavo circolo.

GIA era in loco ove s'udia il rimbombo
De l'acqua che cadea ne l'altro giro,
Simil a quel che l'arnie fanno rombo;

Quando tre ombre insieme si partiro,
Correndo d'una torma che paſsava
Sotto la pioggia dell' aspro martiro.

Venian' ver noi, e ciascuna gridava:
Sostati tu ch'a l'habito ne sembri
Eſser' alcun di nostra terra prava.

Ahimè! che piaghe vidi ne' lor membri
Recenti e vecchie da le fiamme incese:
Ancor men duol, pur ch'i me ne rimembri.

Alle lor grida il mio dottor s'attese:
Volse'l viso ver me; et hora aspetta,
Diſse: a costor si vol eſser cortese;

E se non foſse il fuoco che saetta
La natura del luogo, i dicerei
Che meglio steſse a te, ch'a lor, la fretta.

CHANT XVI.

ARGUMENT.

Suite du troisième donjon, et des *violens contre nature*. On a vu dans le Chant précédent les Littérateurs : ce sont ici les Militaires atteints du même vice. Chute du Phlégéton dans le huitième cercle.

DÉJA se faisoit entendre le murmure sourd et confus de l'onde qui s'engloutit au huitième cercle ; semblable au bourdonnement lointain des abeilles [1] : et bientôt nous découvrîmes au loin une foule de malheureux que la pluie enflammée poursuivoit âprement dans ces déserts. En me voyant, trois d'entre eux accoururent et s'écrièrent ensemble : » O toi dont l'habit nous » rappelle une patrie coupable, daigne un mo- » ment nous attendre ! « A leur cri, mon guide s'arrête : attendons-les, me dit-il ; cet honneur leur est bien dû ; et je pense que sans l'invincible obstacle de ces feux errans, tu volerois le premier à leur rencontre.

J'envisageois cependant ces trois infortunés : Ciel, quel aspect ! jamais le temps n'affoiblira le souvenir et la douloureuse image de leurs membres cicatrisés, ulcérés, dévorés par la

Ricominciar, come noi ristemmo, hei!
L'antico verso, e quand'a noi fur giunti,
Fenno una ruota di se tutti e trei.
Qual solean i campion far nudi et unti,
Avisando lor presa e lor vantaggio,
Prima che sian tra lor battuti e punti;
Così rotando ciascuna il visaggio
Drizzava a me, sì che'n contrario il collo
Faceva a i piè continuo viaggio.
E se miseria d'esto loco sollo
Rende in dispetto noi e nostri preghi,
Cominciò l'uno, e'l tristo aspetto e brollo;
La fama nostra il tu' animo pieghi
A dirne ch'i tu se', ch'i vivi piedi
Così sicuro per lo'nferno freghi.
Questo, l'orme di cui pestar mi vedi,
Tutto che nudo e dipelato vada,
Fu di grado maggior che tu non credi:
Nepote fu della buona Gualdrada:
Guidoguerra hebbe nome, e in sua vita
Fece col senno assai e con la spada.
L'altro ch'appresso me la terra trita,
E Tegghiaio Aldobrandi, la cui voce
Nel mondo sù dovria esser gradita:
Et io che posto son con loro in croce,
Jacopo Rusticucci fui, e certo
La fiera moglie più ch'altro mi noce.

flâme. Ils s'avancèrent en pouſsant l'éternel soupir du désespoir; et quand ils furent devant nous, je les vis marcher en cercle, et s'entresuivre; ainsi qu'un lutteur agile rode autour de son ennemi, en épiant le moment de la victoire : mais chacun d'eux, en tournant ainsi, ramenoit sans ceſse ses regards vers nous.

Un seul rompit le silence : » Eh ! si notre » condition déplorable, me dit-il; si nos visages » sillonnés par les flâmes, ne te donnent que de » l'horreur pour nous et nos prières; ne refuses » pas du moins à notre mémoire de nous dire » qui tu es, ame vivante, qui peux ainsi fouler » le sol brûlant des Enfers ! Cette Ombre qui me » précède, et que tu vois si misérablement dé» chirée, fut jadis autre que tu ne penses. C'est » Guido Guerra [2], neveu de la généreuse Gual» drade : ses sages conseils et sa vaillance ont » rempli le monde. Celui-ci fut Aldobrandin » Tegiao [3], dont le nom devroit être si cher » à sa patrie; et moi je suis Rusticuci [4], qu'une » épouse implacable a fait paſser des angoiſses » de l'hymen aux flâmes de l'abîme. «

Il parloit encore; et s'il m'eût été donné de franchir ces flâmes qui nous séparoient, j'aurois

S'io foſse stato dal fuoco coverto,
Gittato mi sarei tra lor di sotto,
E credo che'l dottor l'havria sofferto.
Ma perch'i mi sarei bruciato e cotto;
Vinse paura la mia buona voglia
Che di lor abbracciar mi facea ghiotto.
Poi cominciai: Non dispetto, ma doglia,
La vostra condition dentro mi fiſse
Tanto, che tardi tutta si dispoglia,
Tosto che questo mio Signor mi diſse
Parole, per lequali io mi pensai
Che qual voi siete, tal gente veniſse.
Di vostra terra sono, e sempre mai
L'ovra di voi e gli honorati nomi
Con affettion ritraſsi et ascoltai.
Lascio lo fele, e vò pe' dolci pomi
Promeſsi a me per lo verace Duca:
Ma fino al centro pria convien ch'i tomi.
Se lungamente l'anima conduca
Le membra tue, rispose quegli allora,
E se la fama tua dopo te luca;
Cortesia e valor dì se dimora
Ne la nostra Città sì come sole?
O se del tutto se n'è gito fora?
Che Guglielmo Borsiere, ilqual si dole
Con noi per poco, e và là co i compagni,
Aſsai ne crucia con le sue parole.

déja volé dans leurs embraſsemens. Ce n'est point l'horreur, m'écriai-je, ce sont les traits poignans de la compaſsion qui déchirent mon ame inconsolable, depuis que mon guide vous a fait connoître à moi. Je suis de votre patrie, et j'appris dès mon enfance à répéter vos noms; votre mémoire honorée, vos exploits ont charmé long-temps mon oreille. Je laiſse maintenant la coupe amère du monde, et je paſse au banquet de la manne céleste, suivant la fidelle parole de mon guide; mais l'abîme doit auparavant me recevoir dans ses entrailles.

» Que ta bouche, reprit l'illustre infortuné, » respire longuement le souffle de la vie; et » puiſse ta gloire te survivre à jamais! Daigne » à présent nous dire si la générosité et la va- » leur habitent encore dans nos murailles, ou » si elles en sont exilées sans retour : car Bor- » sier [5], descendu naguères parmi nous, aigrit » sans ceſse nos douleurs par ses récits affli- » geans. «

Malheureuse Florence! une race d'hommes nouveaux et le débordement des richeſses ont fait germer dans toi l'orgueilleuse inégalité et tous les maux qui te déchirent! Ainsi,

La gente nuova, e' subiti guadagni
Orgoglio e dismisura han generata,
Fiorenza, in te, sì che tu già ten'piagni!
Così gridai con la faccia levata,
E i tre che ciò inteser per risposta,
Guardar l'un l'altro, com'il ver si guata.
Se l'altre volte sì poco ti costa,
Rispoſser tutti, il satisfar altrui;
Felice te che sì parli a tua posta!
Però se campi d'esti luoghi bui,
E torni a riveder le belle stelle,
Quando ti gioverà dicer, io fui;
Fa che di noi a la gente favelle.
Indi rupper la ruota, et a fuggirsi
Ale sembiaron le lor gambe snelle.
Un amen non saria potuto dirsi
Tosto così, com'ei furo spariti:
Perch'al Maestro parve di partirsi.
Io lo seguiva, e poco eravam'iti,
Che'l ſuon dell'acqua n'era sì vicino,
Che per parlar saremmo a pena uditi.
Come quel fiume c'ha proprio camino
Prima da monte Veso in ver levante
Da la sinistra costa d'Apennino;
Che si chiama Acqua cheta suso avante
Che si divalli giù nel baſso letto;
Et a Forlì di quel nome è vacante;

m'écriai-je en levant les yeux ; et les trois Ombres se regardèrent entre elles, comme frappées de la vérité [6]. » Heureux qui peut comme » toi, me dirent-elles, puiser ses réponses à » la source du vrai ! Mais quand tu reverras le » paisible front des étoiles, et qu'échappé de la » nuit éternelle, il te sera si doux de dire *je* » *l'ai vue*, daigne encore nous rappeler au sou- » venir des tiens. « Auſsitôt rompant leur cercle, ces Ombres légères disparurent plus rapides que l'oiseau, plus promptes que la parole.

Cependant mon guide s'étoit éloigné, et déja le bruit des eaux croiſsant de plus en plus, eût étouffé le son de nos voix. Semblable au fleuve qui lave la côte orientale de l'Apennin, et reçoit son nom du paisible cours de son onde [7] ; mais qui change bientôt et de cours et de nom, lorsque, suspendu près de Forli, il tombe et bondit en fureur sur le penchant écumeux des Alpes, et qu'il inonde les champs trop solitaires de Saint-Benoît : ainsi le triste ruiſseau précipite ses flots rougeâtres dans ces rocs entr'ouverts, et les brisant avec fracas, aſsourdit cette lugubre enceinte.

J'avois autour de mes reins une corde qui les

Rimbomba là sovra san Benedetto
De l'alpe per cadere ad una scesa,
Dove dovria per mille eſser ricetto;
Così giù d'una ripa discoscesa
Trovammo risonar quell'acqua tinta,
Sì che'n poc'hora havria l'orecchia offesa.
Io haveva una corda intorno cinta,
E con eſsa pensai alcuna volta
Prender la Lonza a la pelle dipinta.
Poscia che l'hebbi tutta da me sciolta,
Sì come'l Duca m'havea comandato,
Porsila a lui aggroppata e ravolta:
Ond'ei si volse inver lo destro lato,
Et alquanto di lungi da la sponda
La gittò giuso in quell'alto burrato.
E pur convien che novità risponda,
Dicea fra me medesmo, al nuovo cenno
Che'l Maestro con gli occhi sì seconda.
Ahi quanto cauti gli huomini eſser denno
Preſs'a color che non veggon pur l'opra,
Ma per entro i pensier miran col senno.
Ei diſse a me: tosto verrà di sopra,
Ciò ch'i attendo e che tuo pensier sogna;
Tosto convien ch'al tuo viso si scopra.
Sempr'a quel ver ch'a faccia di menzogna,
Dè l'huom chiuder le labbra, quant'ei pote;
Però che senza colpa fa vergogna:

soutenoit par ses nœuds redoublés. C'est avec elle que je m'étois promis de saisir la panthère : je la délie, aux ordres de mon guide; et après avoir raſsemblé ses nombreux anneaux dans ma main, je la présente au sage qui s'avance auſsitôt sur les bords du gouffre [8], et la jette loin de lui dans cette bouche ténébreuse. Quel sera l'événement? disois-je alors, en le voyant se pencher et suivre de l'œil la corde flottante au fond de l'abîme.

Heureux l'homme prudent qui poſsède son ame, devant l'œil scrutateur qui juge l'œuvre et la pensée ! Mon guide connut où s'égaroit la mienne : bientôt, me dit-il, ce que j'attends paroîtra, et tes doutes finiront.

Me préserve le Ciel de révéler aux enfans des hommes des vérités qui ont l'air du mensonge : je ne veux point que mon front rougiſse, quand ma bouche est pure. Il est cependant une vérité que je vais dérober au secret des Ombres.

Ici, lecteur, je jure par ces vers, si le temps ne flétrit pas leur gloire, que mes yeux ont vu sortir du fond de la noire enceinte une

Ma quì tacer nol poſso, e per le note
Di questa comedia, lettor, ti giuro,
S'elle non sian di lunga gratia vote,
Ch'i vidi per quell'aer groſso e scuro
Venir nuotando una figura in suzo,
Meravigliosa ad ogni cuor sicuro;
Sì come torna colui che và giuso
Tal volta a solver ancora ch'aggrappa
A scoglio, ò altro che nel mar è chiuso,
Che'n sù si stende, e da piè si rattrapa.

Il fine del Canto decimosesto.

figure que le plus intrépide n'eût pas envisagée sans pâlir : elle montoit en nageant dans l'épaiſse nuit, tel qu'un plongeur s'élève du fond des mers, après avoir arraché l'ancre retenue dans les écueils : d'un pied léger il repouſse les flots, et remonte en les sillonnant de ses bras alongés.

Fin du seizième Chant.

NOTES
SUR
LE SEIZIÈME CHANT.

[1] Les deux voyageurs coupent toujours le cercle par son diamètre ; ils suivent le ruiſseau qui va se perdre dans le centre, et y forme par sa chute une cataracte.

[2] Guido Guerra commandoit 400 Chevaliers Florentins, tous de faction Guelfe, à la bataille de Bénevent, remportée par Charles d'Anjou sur Mainfroy. C'est à sa valeur qu'on attribua la victoire. Charles y gagna le royaume des deux Siciles, et aida Guido à rentrer dans Florence ; ils y rétablirent les Guelfes, et les Gibelins en furent chaſsés. Comme le Dante avoit été élevé dans le parti Guelfe, Guido Guerra, par le grand rôle qu'il y avoit joué, étoit un homme bien respectable à ses yeux.

[3] Tegiao Aldobrandin étoit de la maison des Adémars. Si les Guelfes avoient suivi son conseil, ils n'auroient pas été battus à Monte Aperto. Voyez le Chant x, note [4].

[4] Jacques Rusticuci, Florentin, d'une famille peu remarquable, mais fort riche, se distingua par son courage et sa libéralité. Ayant été contraint de se séparer d'une femme trop querelleuse, il tomba dans le désordre qu'on expie au septième cercle. Ces trois Ombres rodent sans ceſse en parlant au Dante, parce qu'il ne leur est pas permis de rester en place, ainsi qu'on a vu au Chant xv.

[5] Guillaume Boursier, homme de bonne société,

chéri de tous les Princes d'Italie. Bocace raconte une de ses facéties, dans la 8^e^. Nouvelle de la 1^re^. Journée.

6 Cette coupe de phrase deſsine mieux l'attitude des interlocuteurs, et rend plus vivement l'effet que produit la réponse du Dante.

7 Ce fleuve s'appelle d'abord *Aqua Cheta*, et après sa chute *Montone*. Il a son embouchure à sept lieues de Ravenne.

8 Le goufre conduit au huitième cercle où sont punis les perfides, comme l'ont été les violens au septième cercle; mais par des supplices plus rigoureux. On croiroit que le Dante veut désigner par la corde qui est autour de ses reins, les fineſses dont le cœur de l'homme est naturellement enveloppé. Comme il va descendre au séjour des perfides, il doit y laiſser les livrées du vice qu'on y expie. Mais dès que la corde touche au fond du gouffre, un monstre, emblême de la perfidie, reconnoît le signal, et monte auſſitôt. Il avoit été tenté de lier la panthère avec cette corde; allégorie aſsez vague, sur laquelle on ne peut faire que des conjectures, soit que la panthère représente la Cour de Rome, ou les paſsions de la jeuneſse, comme on a vu au I^er^. Chant. Au reste, on voit par un autre paſsage du Purgatoire, que c'étoit alors la mode d'avoir les reins ceints d'une corde. Voilà sans doute pourquoi les moines qui n'imaginèrent rien, prirent avec l'habit de leur siécle, le cordon qui en étoit une dépendance. Ce fut par les mœurs qu'ils se distinguèrent alors. Observons en finiſsant, que l'usage des habits courts a fait tomber celui des cordes et des ceintures.

Fin des Notes du seizième Chant.

CANTO XVII.

ARGOMENTO.

Descrizione del moſtro della frode chiamato Gerione. Egli porta sopra le spalle i due Poeti sino alfondo dell' ottavo circolo. Ma prima di lasciare il settimo, il Dante dà un' occhiata a ciò che gli resta da vedere nello terzo girone, e rinviene quivi gli Usuraj, ch'egli appella *violenti contro la società.*

Ecco la fiera con la coda aguzza,
Che paſsa monti, e rompe mura et armi:
Ecco colei che tutto'l mondo apuzza.
Sì cominciò lo mi' Duca a parlarmi,
Et accenolle che veniſse a proda
Vicin al fin de' paſsegiatti marmi;
E quella sozza imagine di froda
Sen' venne, et arrivò la testa e'l busto:
Ma'n sù la riva non traſse la coda.
La faccia sua era faccia d'huom giusto,
Tanto benign'havea di fuor la pelle,
E d'un serpente tutto l'altro fusto.
Due branche havea pilose insin l'ascelle:
Lo doſso, e'l petto, et amendue le coste
Dipinte havea di nodi e di rotelle.
Con più color sommeſse e sopraposte
Non fer ma' in drappo Tartari, nè Turchi;
Nè fur tai tele per Aragne imposte.

CHANT XVII.

ARGUMENT.

Description du monstre de la fraude nommé Gérion. Il porte les deux Poètes sur son dos au fond du huitième cercle : mais avant de quitter le septième, le Dante jette un coup d'œil sur ce qui lui reste à voir dans le troisième donjon, et y trouve les Usuriers qu'il nomme *violens contre la société*.

VOICI le monstre qui darde une queue acérée; qui franchit les monts, infecte les siécles et les climats, et renverse le vaillant et le fort [1].

Après ces paroles, mon guide étendant la main, fit signe au monstre de s'approcher des lieux où nous étions; et ce vivant ſymbole de la fraude s'avança d'abord sur les rochers en découvrant son buste, tandis que sa queue flottoit encore au fond du gouffre. Son visage étoit le paisible emblême du juste; mais le reste de son corps se terminoit en serpent. Deux griffes velues sortoient de ses épaules. Les vives couleurs qui peignoient sa poitrine, et les anneaux décroiſsans de sa longue croupe, offroient plus de variétés que les tapis de l'Orient, ou que les toiles d'Arachné. Comme on voit la barque hors des flots reposer sa proue sur le rivage; ou le Castor

Come tal volta stanno a riva i burchi,
Che parte sono in acqua, e parte in terra;
E come là tra li Tedeschi lurchi
Lo Bevero s'asetta a far sua guerra;
Così la fiera pesima si stava
Sù l'orlo che di pietra il sabbion serra.
Nel vano tutta sua coda guizzava,
Torcendo'n sù la venenosa forca,
Ch'a guisa di scorpion la punta armava.
Lo Duca disse: hor convien che si torca
La nostra via un poco infin a quella
Bestia malvagia, che colà si corca.
Però scendemmo a la destra mammella,
E dieci pasi femmo in sù lo stremo
Per ben cesar la rena e la fiammella;
E quando noi a lei venuti semo,
Poco più oltre veggio in sù la rena
Gente seder propinqua al luogo scemo.
Quivi'l Maestro, acciò che tutta piena
Esperienza d'esto giron porti,
Mi disse, hor và, e vedi la lor mena.
Li tuoi ragionamenti sian là corti:
Mentre che torni, parlerò con questa,
Che ne conceda i suoi homeri forti.
Così ancor sù per la strema testa
Di quel settimo cerchio tutto solo
Andai, ove sedea la gente mesta.

à demi plongé dans l'onde, se partager entre deux élémens pour dépeupler les rivières du Germain affamé [2] : ainsi je voyois la bête cruelle s'appuyer sur les rocs qui terminent l'enceinte sablonneuse; et cependant elle replioit en deſsous les contours de sa croupe, dont la pointe, semblable au dard du scorpion, se jouoit dans le vague de l'air.

Paſsons, dit mon guide, près des lieux où le monstre s'est abattu ; et auſsitôt je le suivis en descendant vers la droite, et nous laiſsâmes dix pas entre nous et l'aride plaine. Non loin du bord où j'étois, je découvris des ames qui étoient aſsises en grand nombre dans les sables brûlans. Le Maître me dit alors : Va, et considère leurs supplices, afin que tu puiſses remporter une pleine connoiſsance de cette dernière enceinte : mais abrège tes entretiens ; et cependant j'irai et je parlerai au monstre qui doit nous porter dans l'abîme sur sa croupe vigoureuse.

5 Je restai seul dans ce troisième et dernier donjon, où les coupables sont aſsis à jamais : des larmes cuisantes abreuvent leurs paupières, et leurs mains désespérées repouſsent et reçoivent ſans ceſse les feux qui les aſsaillent de toutes

Per gli occhi fuori scoppiava lor duolo:
Di quà, di là soccorien con le mani
Quando a' vapori, e quand'al caldo suolo.
Non altrimenti fan di state i cani
Hor co' piedi, hor col ceffo; quando morsi
Da pulci son, da mosche, ò da tafani.
Poi che nel viso a certi gli occhi porsi,
Ne' quali il doloroso foco casca;
Non ne conobbi alcun: ma i m'accorsi
Che dal collo a ciascun pendea una tasca
C'havea certo color, e certo segno,
E quindi par che'l lor occhio si pasca;
E com'io riguardando tra lor vegno,
In una borsa gialla vidi azurro
Che di Leon havea faccia e contegno.
Poi procedendo di mio sguardo il curro,
Vidin' un' altra più che sangue roſsa
Mostrar un Oca bianca più che burro.
Et un che d'una scrofa azurra e groſsa
Segnat' haveva'l su' sacchetto biancho,
Mi diſse: che fai tu in questa foſsa?
Hor te ne và, e perchè se' viv'anco;
Sappi che'l mi'vicin Vitaliano
Sederà quì dal mio sinistro canto.
Con questi Fiorentin son Padovano:
Speſse fiate m'intruonan gli orecchi
Gridando: vegna il cavalier sovrano,

parts : ainsi dans les brûlans étés, un dogue furieux se débat sous les aiguillons preſsés des insectes.

Je laiſsai tomber mes regards sur leurs visages, éternel aliment des flâmes, et je ne pus en reconnoître un seul : mais j'apperçus des bourses diversement colorées qui pendoient à leurs cous; et chaque infortuné sembloit encore en repaître sa vue. En m'approchant davantage, je découvris sur une bourse tiſsue d'or, un lion peint de l'azur des cieux [5] ; et promenant mes regards plus loin, je vis une oie, blanche comme la neige, éclater sur la pourpre [5]. Enfin un des coupables qui portoit une truie azurée sur une toile d'argent, me cria [6] : » Que fais-tu dans » cette foſse ? Eloigne-toi : mais puisque tu vis » encore, apprends que je garde à mes côtés » une place pour Vitalian [7] : je suis tombé des » champs de Padoue parmi ces Florentins dont » les cris importuns appellent sans ceſse l'illustre » Chevalier aux trois boucs [8]. «

Il parloit ainsi, et tordoit autour de ses lèvres sa langue deſséchée, comme un taureau qui lèche ses naseaux écumans : et moi qui n'avois point oublié la parole de mon guide, je revins

Che recherà la taſca co i tre becchi:
Quì diſtorse la bocca, e di fuor traſse
La lingua, come bue che'l naso lecchi.
Et io temendo no'l più ſtar cruciaſse
Lui che di poco ſtar m'have' ammonito,
Tornami'ndietro da l'anime laſse.
Trovai lo Duca mio ch'era ſalito
Già sù la groppa del fiero animale;
E diſse a me: hor sie forte et ardito;
Homai si scende per sì fatte scale:
Monta dinanzi, chi vogli' eſser mezzo,
Sì che la coda non poſsa far male.
Qual è colui, c'ha sì preſso'l riprezzo
De la quartana, c'ha già l'unghia smorte,
E triema tutto, pur guardando il rezzo;
Tal divenn'io a le parole porte,
Ma vergogna mi fer le sue minacce,
Che'nnanzi a buon Signor fa servo forte.
I m'aſsetta'in sù quelle spallacce:
Sì volli dir, ma la voce non venne
Com'i credetti, fà che tu m'abbracce.
Ma eſso ch'altra volta mi sovvenne,
Ad alto forte, tosto ch'io montai,
Con le braccia m'avinse e mi sostenne:
E diſse: Gerion, muoviti homai,
Le rote larghe, e lo scender sia poco:
Pensa la nuova soma che tu hai.

à lui en m'éloignant de ce spectacle de douleurs.

Il étoit déja monté sur les puiſsantes épaules du monstre : Raſsure-toi, me cria-t-il; il n'est pas d'autre chemin pour descendre dans l'abîme: tu vas t'aſseoir devant moi, et je te couvrirai des atteintes de son dard.

Tel qu'un malade dont les ongles décolorés et les nerfs tremblans se glacent aux approches de la fièvre; tel je devins à ces paroles. Mais la honte qui rend l'esclave intrépide sous l'œil du maître, me fit sentir son aiguillon, et je montai sur la croupe hideuse. Soutenez-moi! voulois-je m'écrier alors; et ma langue ne put articuler ces mots. Cependant le bon génie me soulevoit et me serroit dans ses bras : Gérion ?, dit-il au monstre, tu peux descendre; mais plonge-toi lentement dans le gouffre, et pense au nouveau fardeau que tu portes.

Comme la nacelle, en quittant le rivage, recule d'abord sur les flots; ainsi l'animal frauduleux se retiroit de la pente escarpée, et détournoit ensuite sa maſse énorme, embraſsant un long circuit, et balançant dans l'air ses bras

Come la navicella eſce di loco
In dietro, in dietro, sì quindi si tolse,
E poi ch'al tutto si sentì a gioco;
Là'v'era'l petto, la coda rivolse,
E quella tesa com'anguilla moſse,
E con le branche l'aere a se raccolse.
Maggior paura non credo che foſse,
Quando Fetonte abbandonò gli freni;
Perchè'l ciel, come pare, anchor si coſse:
Nè quando Icaro misero le reni
Sentì spennar per la scaldata cera,
Gridando'l padre a lui, mala via tieni:
Che fu la mia, quando vidi ch'i era
Nell'aer d'ogni parte, e vidi spenta
Ogni veduta fuor che della fiera.
Ella sen'và nuotando lenta, lenta:
Rota e discende, ma non me n'accorgo,
Se non ch'al viso e di sotto mi venta.
I sentia già da la man destra il gorgo
Far sotto noi un'horribile stroscio:
Perchè con gli occhi in giù la testa sporgo.
Allor fu' io più timido allo scoscio:
Però ch'i vidi fuochi, e sentì pianti;
Ond'io tremando tutto mi raccoscio.
E vidi poi che nol vedea davanti,
Lo scender e'l girar, per li gran mali
Che s'appreſsavan da diversi canti.

velus, tandis que sa queue ondoyante serpentoit en arrière. Le trouble de Phaéton, lorsque dans sa route embrâsée les rênes échappèrent de sa main défaillante : l'effroi du malheureux Icare, lorsqu'il sentit couler sur ses bras nus la cire amollie, et qu'il entendit la voix de son père : *Hélas, tu te perds !* rien n'égalera l'horreur qui me saisit, en me voyant environné d'air de toute part, et ne découvrant dans l'immense nuit que le monstre qui m'emportoit. Il planoit avec lenteur, en tournoyant dans un cercle alongé; et l'air qui cédoit à ses mouvemens, effleuroit à peine mon visage.

10 Cependant le fracas de l'onde qui se brise et rebondit sur la pierre, accabloit ma tête éperdue : j'osai me pencher, et regarder au deſsous de moi; et je reconnus, en frémiſsant, la vaste enceinte où nous descendions: des spectacles inconnus paſsoient tour-à-tour sous mes yeux; et la lueur des flâmes, et les gémiſsemens qui s'élevoient de toute part, troubloient de plus en plus mes sens consternés.

Enfin Gérion s'abattit au pied des rocs dé-

Come'l falcon ch'è stato aſsai sù l'ali,
Che senza veder logoro, od uccello
Fa dire al falconier, ohimè tu cali!
Diſcende laſso, onde si muove snello
Per cento rote, e da lungi si pone
Dal su' Maestro disdegnoso e fello;
Così ne pose al fondo Gerione
A pied'a piè de la stagliata rocca,
E, discarcate le nostre persone,
Sì deleguò, come da corda cocca.

Il fine del Canto decimosettimo.

charnés qui preſsent le fond du gouffre, et libre de son double fardeau, s'élança loin de nous comme un trait léger. Ainsi le faucon, las de planer sans fruit dans les nues, revient aux yeux étonnés du chaſseur qui lui crie : *Eh quoi, tu descends !* L'oiseau confus décrit rapidement un immense détour, et va s'abattre loin de son maître indigné.

Fin du dix-septième Chant.

NOTES

SUR

LE DIX-SEPTIÈME CHANT.

[1] Le Poète personnifie la fraude, et s'en sert pour se faire porter avec son guide au fond du huitième cercle, dont la descente seroit impraticable sans ce moyen.

[2] Le Dante traite les Allemands de *Lurchi*, goulus ou ivrognes. On trouve dans Lucilius : *Edite*, Lurcones, *comedones vivite ventres*. Les castors se tiennent moitié dans l'eau, moitié dehors, quand ils épient les poiſsons. Ils sont communs dans le Danube.

[3] On va voir dans le reste du troisième donjon les usuriers. Le Poète, pour varier sa manière, ne les nomme pas, mais les désigne par leurs armoiries.

[4] Armes des Gianfigliacci, maison de Florence.

[5] La famille des Ubriacchi, à Florence.

[6] Les Scrovigny, de Padoue.

[7] Vitalian, grand usurier, de Padoue.

[8] Ce Chevalier, qui avoit trois boucs pour armes, étoit Jean Buyamont, fameux usurier de Florence. La manière dont ce damné en parle est ironique, et sa grimace le prouve.

[9] Gérion, Roi des trois Iſles Baléares, avoit trois

têtes, selon la fable. Il est ici l'emblême de la fraude, à cause de son triple visage.

10 Le monstre qui porte les deux Poètes, forme, en descendant, une spirale, et le Phlégéton tombe à leurs côtés.

Fin des Notes du dix-septième Chant.

CANTO XVIII.

ARGOMENTO.

Divisione dell' ottavo circolo, il dicui fondo è ripartito in dieci valli oſsia budella concentriche : quivi ogni specie di frode vedesi punita. Descrizione della prima e seconda valle che contiene gli autori di corruttele e di lusinghe.

LUOGO è in inferno, detto Malebolge,
Tutto di pietra e di color ferrigno,
Come la cerchia che d'intorno'l volge.

Nel dritto mezzo del campo maligno
Vaneggia un pozzo aſsai largo e profondo,
Di cui suo loco diceràl' ordigno.

Quel cinghio che riman'adunque è tondo,
Tra'l pozzo e'l piè dell' alta ripa dura,
Et ha distinto in dieci valli il fondo.

Quale, dove per guardia de le mura,
Più e più foſsi cingon i castelli,
La parte dove e' son rendon sicura :

Tal imagine quivi facean quelli,
E com'a tai fortezze da lor sogli
A la ripa di fuor son ponticelli ;

Così da imo de la roccia scogli
Moven che ricidien gli argini e' foſsi,
Infin'al pozzo ch'ei tronca e raccogli.

CHANT XVIII.

ARGUMENT.

Division du huitième cercle, dont le fond eſt partagé en dix vallées ou boyaux concentriques : toutes les ſortes de fraudes y ſont punies. Description de la première et ſeconde vallée, où ſe trouvent les corrupteurs et les flatteurs.

IL est dans les Enfers un lieu nommé les VALLÉES MAUDITES : des roches noirâtres le revêtent de toutes parts, et s'élèvent à l'entour pour former sa vaste ceinture ; des vallées inégales en partagent le fond, et décroiſsent de cercle en cercle jusqu'au gouffre large et profond creusé dans le centre. Ce gouffre est pareil à une forteresse aſsise au milieu des foſsés nombreux qui la défendent ; et comme on y voit des ponts légèrement jetés de foſsé en foſsé : ainsi dans le cirque infernal, des rocs suspendus en arcades coupent les vallées, et vont comme à un centre commun se réunir dans le gouffre [1].

Le monstre nous avoit déposés au pied des remparts qui nous déroboient ce huitième cercle : je m'avançai en suivant mon guide vers les hauteurs, et c'est de-là que mes regards descendirent au fond de la première vallée,

In questo loco, da la schiena scoſsi
Di Gerion, trovammoci: e'l Poeta
Tenne a sinistra, et io dietro mi moſsi.
A la man destra vidi nuova piéta,
Nuovi tormenti, e nuovi frustatori;
Di che la prima bolgia era repleta.
Nel fondo erano ignudi i peccatori:
Dal mezzo in quà ci venian verso'l volto;
Di là con noi, ma con paſsi maggiori;
Come i Roman per l'esercito molto,
L'anno del giubileo, sù per lo ponte,
Hanno a paſsar la gente modo tolto,
Che da l'un lato tutti hanno la fronte
Verso'l castello, e vanno a santo Pietro;
Da l'altra sponda vanno verso'l monte.
Di quà, di là, sù per lo saſso tetro
Vidi Dimon cornuti con gran ferze,
Che li batten crudelmente di retro.
Ahi come facen lor levar le berze
A le prime percoſse! e già neſsuno
Le seconde aspettava, nè le terze.
Mentr'io andava, gli occhi miei in uno
Furo scontrati, et io sì tosto diſsi:
Già di veder costui non son digiuno.
Perciò a figurarlo gli occhi affiſsi;
E'l dolce Duca meco si restette,
Et aſsentì ch'alquanto in dietro giſsi;

séjour nouveau de perfidies et de douleurs nouvelles.

J'y découvris des Ombres nues qui gardoient en deux files égales, un ordre toujours contraire : les unes venoient vers nous, et les autres nous devançoient précipitamment. Telle est aux saintes heures du jubilé, la marche solemnelle des Romains : on voit sur un pont la foule religieuse qui se partage en deux colonnes, dont l'une s'avance vers le temple, et l'autre revient et s'en éloigne sans ceſse [2].

J'apperçus en même temps sur l'un et l'autre bord de la vallée, des Démons armés de griffes et de fouets noueux, qui se dreſsoient et se courboient tour-à-tour, en frappant à outrance les ames perverses. Cruellement déchirées, elles fuient d'une fuite éternelle, se dérobant et se retrouvant à jamais sous les coups de ces infatigables bras.

Tandis que je regardois, mes yeux s'arrêtèrent sur un des réprouvés, et je dis auſsitôt : Celui-ci ne m'est point inconnu. Pour le fixer plus attentivement, je m'éloignai de mon guide, et je suivis l'Ombre coupable qui baiſsoit la tête,

E quel frustato celar si credette
Baſsando'l viso, ma poco gli valse,
Ch'io diſsi: tu che l'occhio a terra gette,
Se le fattion che porti, non son falſe;
Venetico se' tu Caccianimico:
Ma che ti mena a sì pungenti salse?
Et egli a me: mal volentier lo dico;
Ma sforzami la tua chiara favella,
Che mi fa sovvenir del mondo antico.
I fui colui che la Ghisola bella
Conduſsi a far la voglia del Marchese,
Come che suoni la sconcia novella.
E non pur io quì piango Bolognese:
Anzi n'è questo luogo tanto pieno,
Che tante lingue non son hora apprese
A dicer sipa tra Savena e'l Reno;
E se di ciò vuoi fede ò testimonio;
Recat'à mente il nostro avaro seno.
Così parlando il percoſse un demonio
De la sua scuriada, e diſse: via
Roffian, quì non son femine da conio.
I mi raggiunsi con la scorta mia:
Poscia con pochi paſsi divenimmo
Là, dov'un scoglio de la ripa uscia.
Aſsai leggieramente quel salimmo,
E volti a destra sopra la sua scheggia,
Da quelle cerchie eterne ci partimmo.

et vouloit éviter mon coup d'œil ; mais je la reconnus et lui criai : O toi qui portes ainsi ton front vers la terre, tu fus jadis Caccianimico [3], si tes traits n'ont point trompé mes yeux : dis-moi quel crime t'a conduit dans cette lice de douleurs ? » Ce n'est point sans déplaisir, me » répondit-il, que je ferai l'aveu que tu deman- » des ; mais je ne puis le refuser à ton langage » qui me rappelle un monde où je ne suis plus. » C'est moi qui séduisis la belle Gisole, et qui » l'ai vendue aux desirs du Marquis [4], quoi qu'en » dise la renommée ; et je ne suis pas le seul » Bolonois qui gémisse en ces lieux : les rivages » de la Savenne et du Ren [5] n'ont jamais retenti » de tant de voix bolonèses, que les cavités » sombres de cette triste vallée ; tu le croiras » sans peine, si tu penses combien nous sommes » tous altérés de la soif de l'or. « Il parloit encore, et tout-à-coup un Démon fait siffler autour de ses reins les nœuds du fouet vengeur, en lui criant : *Marche, infâme ; il n'est point ici de femme à vendre.*

[6] Je retournai vers mon guide, et bientôt nous arrivâmes devant un rocher qui du pied des remparts s'élevoit comme un vaste pont sur la première vallée : nous le gravîmes en-

Quando noi fummo là, dov'ei vaneggia
Di sotto, per dar paſso a gli sferzati,
Lo Duca diſse: attienti, e fa che feggia
Lo viso in te di quest'altri mal nati,
A quali ancor non vedesti la faccia,
Però che son con no'insieme andati.
Dal vecchio ponte guardavam la traccia
Che venia verso noi dall'altra banda,
E che la ferza similmente schiaccia.
Il buon Maestro senza mia dimanda
Mi diſse: Guarda quel grande che vene,
E per dolor non par lagrima spanda.
Quant' aspetto reale ancor ritene!
Quegli è Jason che per cuore e per senno
Li Colchi del Monton privati fene.
Ello paſsò per l'isola di Lenno,
Poi che l'ardite femine spietate
Tutti li maschi loro a morte dienno.
Ivi con segni e con parole ornate
Isifile ingannò la giovinetta,
Che prima tutte l'altre havea ingannate:
Lasciolla quivi gravida e soletta.
Tal colpa a tal martiro lui condanna,
Et anco di Medea si fa vendetta.
Con lui sen'và chi da tal parte inganna,
E questo basti de la prima valle
Saper, e di color che'n se aſsanna.

semble, et du haut de sa voûte escarpée, nos yeux plongèrent sur les deux rangs de coupables. Tourne la tête, dit mon guide, et tu verras à visage découvert ceux qui fuyoient devant nous, et que tu ne connois pas encore. Je me tournai, et je vis paſser sous l'antique pont la file immense des malheureux flagellés. Auſsitôt prévenant mon desir, le sage me dit: considère la grande Ombre qui s'avance; elle ne donne pas une larme à cet âpre châtiment, et la nuit des Enfers n'a pu ternir son royal aspect. C'est Jason qui par valeur et prudence ravit à Colchos sa toison fatale : c'est lui qui, paſsant à Lemnos, ne trouva dans cette iſle impie qu'un peuple de marâtres et de veuves parricides. La jeune Hypsiphile avoit seule trompé ses féroces compagnes 7 : les sermens et la grace de Jason amollirent son cœur; mais le perfide l'abandonna sur ces bords malheureux, la laiſsant veuve et mère à-la-fois. Il paie ici le prix de ses parjures, et dans cette vengeance les larmes de Médée lui sont encore imputées. Ici les corrupteurs sans foi expient avec lui les longs soupirs de leurs victimes. Tu connois maintenant, ajouta mon guide, le premier séjour de la perfidie et ses premiers supplices.

Già eravam là've lo stretto calle
Con l'argine secondo s'incrocicchia,
E fa di quello ad un'altr'arco spalle.
Quindi sentimmo gente che si nicchia
Ne l'altra bolgia, e che col muso sbuffa,
E se medesma con le palme picchia.
Le ripe eran grommate d'una muffa
Per l'halito di giù che vi s'appasta,
Che con gli occhi e col naso facea zuffa.
Lo fondo è cupo sì, che non ci basta
Loco a veder, senza montar al doſso
Dell'arco, ove lo scoglio più sovrasta.
Quivi venimmo, e quindi giù nel foſso
Vidi gente attuffata in uno sterco
Che da gli human privati parea moſso;
E mentre che la giù con l'occhio cerco,
Vid'un col capo sì di merda lordo,
Che non parea s'era laico ò cherco.
Quei mi sgridò: Perchè se' tu sì'ngordo
Di riguardar più me che gli altri brutti?
Et io a lui: Perchè, se ben ricordo,
Già t'ho veduto co' capelli asciutti,
E se' Aleſsio Interminei da Lucca:
Però t'adocchio più che gli altri tutti.
Et egli allor battendosi la zucca:
Qua giù m'hanno sommerso le lusinghe
Ond'i non hebbi mai la lingua stucca.

Cependant nous étions descendus sur un nouveau circuit, où le pont vient reposer sa base, et se relève encore pour embraſser la seconde vallée ; et déja du haut des rocs qui l'entourent, se faisoient entendre les sanglots, le choc des mains, et la pénible respiration des peuples suffoqués dans ses flancs : les vapeurs qui s'en exhalent, s'affaiſsent lentement sur ses bords, et les abreuvent d'une lie infecte qui repouſse la vue, et l'odorat défaillant.

Nous gravîmes à la hâte sur le dos escarpé du pont, et de-là mes regards tombèrent au fond de l'impur foſsé : je crus voir alors le cloaque du monde. La foule des Ombres confusément jetées dans cet immense égoût, se soulevoit péniblement hors de l'épaiſse surface. Une d'entre elles avoit frappé mes yeux, et je la considérois ; mais je ne distinguois rien sur sa tête dégoûtante. Ce malheureux me fixa à son tour, et me cria d'une voix étouffée : » Que » trouves-tu dans moi plus que dans ceux-là ? « Je pense, lui répondis-je, retrouver en toi Interminelli de Lucque [8] ; mais ce n'est plus là cette tête parfumée que j'ai connue jadis. » Voilà, reprit-il, en frappant son visage, où

Appreſso ciò, lo Duca; fa che pinghe,
Mi diſse, un poco'l viso più avante;
Sì che la faccia ben con gli occhi atthinghe
Di quella sozza e scapigliata fante
Che là si graffia con l'unghia merdose,
Et hor s'accoscia et hor'è in piede stante.
Thaida è la puttana, che rispose
Al drudo suo, quando diſse: ho io gratie
Grandi appo te? anzi maravigliose.

E quinci sian le nostre viste satie.

Il fine del Canto decimoottavo.

» m'a conduit ma langue adulatrice, et ce » que m'a valu l'encens dont j'enivrois les » hommes 9. «

Mon guide se tourna vers moi, et me dit : Jette les yeux plus loin sur cette Ombre échevelée qui s'agite et se déchire avec fureur : c'est l'infâme Thaïs qui payoit d'une parole les profusions de ses amans 10. Mais quittons, il est temps, un spectacle trop immonde.

Fin du dix-huitième Chant.

NOTES

SUR

LE DIX-HUITIÈME CHANT.

1 Le local du huitième cercle est fort bien décrit ; mais il demande une grande attention pour être entendu.

2 Boniface VIII avoit institué le Jubilé en 1300, époque où le Dante suppose qu'il fit son Poème, quoiqu'il l'ait réellement fait quelques années après. La foule que cette solemnité attira dans Rome, fut si grande, qu'on prit le parti de diviser le pont du Château Saint-Ange dans sa longueur, par une barrière qui séparoit le peuple en deux bandes ; l'une qui alloit à Saint-Pierre, et l'autre qui en sortoit.

Ici la première file des coupables est de ceux qui ont vendu les femmes aux plaisirs des autres : la seconde est de ceux qui les ont séduites pour en jouir eux-mêmes.

3 C'étoit un Bolonois nommé Venetico Caccianimico, qui se fit bien payer par le Marquis Obizo d'Est, pour lui livrer sa sœur Gisole, laquelle s'attendoit à être épousée.

4 Cet Obizo d'Est, Marquis de Ferrare, dont il est parlé au XII^e^. Chant, étoit appelé communément *le Marquis*. C'étoit un homme cruel et sans foi. Il paroît que tout le monde ne convenoit pas que Caccianimico lui eût vendu sa sœur.

5 Bologne est arrosée par la Savenne et le Reno. Les Bolonois ont un accent particulier : ils prononcent *sipa* au

lieu de *si ;* comme on diroit *ouida* pour *oui.* Le texte fait allusion à cette locution bolonèse.

6 Il faut observer que les vallées étant rangées en cercle, les deux Poètes ne parcourent jamais qu'un arc de chacune : ils paſsent le premier pont qui se présente, pour arriver à la vallée qui suit.

7 En sauvant son père Thoas, et ensuise son amant. Il reste une antique où on voit Hypsiphile qui reçoit Jason.

8 Il étoit d'une famille très-noble, de Lucque, et s'accuse ici d'avoir été un vil et bas flatteur.

9 On voit que le Dante, par ce rapprochement d'idées, établit une analogie entre le délit et la peine, par le contraste même qui en résulte. Le flatteur donne de l'encens aux hommes, qui lui rendent ce qu'il y a de plus dégoûtant dans l'humanité.

10 Thaïs étoit une courtisane que Térence a introduite dans une de ses Pièces. Le Dante cite même les paroles que Térence prête à cette courtisane ; mais elles produisent un effet ridicule.

Fin des Notes du dix-huitième Chant.

CANTO XIX.

ARGOMENTO.

Terza valle ove sono puniti i Simoniaci, non men per avere venduto che comprato Beneficj. Imprecazione contro i gran poſsedimenti, e contro l'avarizia della Chiesa.

O SIMON Mago, o miseri seguaci,
Che le cose di Dio, che di bontate
Deon eſsere spose, voi rapaci
Per oro e per argento adulterate!
Hor convien che per voi suoni la tromba,
Però che ne la terza bolgia state.
Già eravamo a la sequente tomba,
Montati dello scoglio in quella parte
Ch'a punto sovra'l mezzo foſso piomba.
O somma sapienza, quant'è l'arte
Che mostr' in terra, in cielo e nel mal mondo,
E quanto giusto tua virtù comparte!
I vidi per le coste e per lo fondo
Piena la pietra livida di fori,
D'un largo tutti, e ciascun era tondo.
Non mi parean men ampi, ne maggiori,
Che quei che son nel mio bel san Giovanni
Fatti per luoghi de' battezzatori:

CHANT XIX.

ARGUMENT.

Troisième vallée où sont punis les Simoniaques, soit qu'ils aient vendu ou acheté des Bénéfices. Imprécation du Poète contre les grands biens et l'avarice de l'Eglise.

O SIMON, Mage imposteur ! et vous, enfans de rapine, sacrilège race, dont les mains adultères osent marchander l'épouse de Christ ! c'est pour vous que ma voix s'élève encore dans la troisième vallée [1].

Déja nous étions montés sur la roche qui se courbe en arc de l'un à l'autre bord, et de son centre élevé mon œil mesuroit la vallée profonde. O ſublime sageſse, quelles formes variées tu daignes prendre aux cieux, sur la terre et dans les enfers !

Ainsi que dans son premier temple, Florence voit les sacrés marbres du Baptême, percés d'ouvertures égales dans leur forme et dans leur contour [2] ; de même je voyois l'infernale enceinte parsemée de foſses circulaires, creuſées de toute part dans le pavé noirâtre. Chaque

L'un de li quali, ancor non è molt'anni,
Rupp'io per un che dentro v'annegava,
E questo sia suggel ch'ogn'huomo sganni.
Fuor de la bocca a ciascun soperchiava
D'un peccator li piedi, e de le gambe
Infin al groſso, e l'altro dentro stava.
Le piante eran'accese a tutti intrambe:
Perchè sì forte guizzavan le giunte,
Che spezzate haverian ritorte e strambe.
Qual suole il fiammeggiar de le cose unte
Muoversi pur sù per l'estrema buccia;
Tal era lì da' calcagni a le punte.
Chi è colui, Maestro, che si cruccia
Guizzando più che gli altri suoi consorti;
Diſs'io, e cui più roſsa fiamma succia?
Et egli a me: Se tu vuoi ch'i ti porti
Là giù per quella ripa che più giace;
Da lui saprai di se e di suoi torti.
Et io: Tanto m'è bel, quant'a te piace;
Tu sei Signor, e sai chi non mi parto
Dal tuo volere, e sai quel che si tace.
Allor venimmo in sù l'argine quarto:
Volgemmo, e discendemmo a mano stanca
Là giù nel fondo foracchiato et arto.
E'l buon Maestr' ancor da la su'anca
Non mi dipose, sin mi giunse al rotto
Di quei che sì piangeva con la zanca.

foſse avoit reçu son coupable ; mais chaque coupable, en tombant tête baiſsée, ne se plongeoit pas tout entier dans son étroit sépulcre : leurs jambes se montrent encore, tandis que les troncs ensevelis pendent à la voûte souterraine. Des langues de feu s'attachent à leurs pieds renversés; elles en parcourent la surface, comme la flâme qui vacille dans un vase, en léchant ses bords onctueux 3.

Je regardois ces pieds allumés qui se levoient et se baiſsoient si précipitamment, qu'il n'est pas de liens dont ils n'euſsent brisé les nœuds. Maître, disois-je, quel est celui dont les flâmes plus irritées s'agitent plus violemment ? Ne pourrois-je entendre le récit de ses crimes et de ses maux ? Si tel est ton desir, reprit le sage, je descendrai et je te porterai au fond de la vallée; et là tu interrogeras le coupable.

O bon génie ! lui répondis-je, vous connoiſsez les vœux secrets de mon cœur; toujours ses desirs ont fléchi sous vos volontés. A ces mots, nous descendîmes légérement dans l'enceinte profonde, à travers les feux qui l'éclairent; et mon guide me déposa près de celui qui donnoit, par ses mouvemens convulsifs, le signe

O qual che se', che'l di sù tien di sotto,
Anima trista come pal commeſsa,
Comincia'io a dir, se puoi, fa motto.
Io stava come'l Frate che confeſsa
Lo perfido aſsaſsin che poi ch'è fitto,
Richiama lui, perchè la morte ceſsa:
Et ei gridò: se' tu già costì ritto,
Se' tu già costì ritto, Bonifatio?
Di parecchi anni mi mentì lo scritto.
Se' tu sì tosto di quell' haver satio,
Per lo qual non temesti torre a inganno
La bella donna, e di poi farne stratio?
Tal mi fec'io, qua' son color che stanno
Per non intender ciò ch'è lor risposto,
Quasi scornati, e risponder non sanno.
Allor Virgilio diſse: dilli tosto,
Non son colui, non son colui che credi.
Et io risposi com'a me fù imposto;
Perchè lo spirto tutti storse i piedi:
Poi sospirando, e con voce di pianto,
Mi diſse: dunque che a me richiedi?
Se di saper ch'io sia ti cal cotanto,
Che tu habbi però la ripa scorsa;
Sappi ch'io fui vestito del gran manto.
E veramente fui figliuol dell'Orsa,
Cupido sì per avanzar gli Orsatti,
Che sù l'havere, e quì mi misi in borsa.

de douleur immodérée. Qui que tu sois, lui dis-je alors, triste fantôme qui n'offres plus que des tronçons renversés, réponds, si tu peux, à ma voix.

En parlant ainsi, j'étois comme le Prêtre consolateur qui se penche vers la foſse d'où l'homicide aſsaſsin le rappelle encore, pour temporiser avec la mort [4]; et tout-à-coup j'entendis la voix souterraine. » Te voilà déja, » Boniface? Es-tu là debout? Certes, une men- » teuse horoscope nous trompa tous deux! Tes » mains sordides sont-elles sitôt laſses de s'en- » richir? ces mains, que tu ne craignis pas d'of- » frir à une divine épouse, pour l'étouffer en- » suite dans tes perfides embraſsemens [5]? « Je restai, à ce discours, tel qu'un homme interdit; et ma bouche confuse cherchoit en vain une réponse à ces paroles mystérieuses. Réponds, me dit auſsitôt mon guide, réponds-lui que tu n'es pas celui qu'il pense. Je me penchai donc vers le coupable, et lui répondis ainsi. Alors ses pieds se tordirent avec plus d'horreur; il soupira profondément et s'écria: » Que » desires-tu de moi? Est-ce pour connoître » ma condition déplorable, que tu n'as pas » craint l'abord des Enfers? Apprends donc que

Di sott'al capo mi son gli altri tratti,
Che procedetter me simoneggiando,
Per la feſsura de la pietra piatti.
Là giù cascherò io altresì, quando
Verrà colui ch'io credea che tu foſsi,
Allor ch'i feci'l subito dimando.
Ma più è'l tempo già ch'i piè mi coſsi,
E ch'io son stato così sottosopra,
Ch'ei non starà piantato co' piè roſsi:
Che dopo lui verrà di più laid'opra,
Di ver ponente, un pastor senza legge,
Tal che convien che lui e me ricopra.
Novo Jason sarà, di cui si legge
Ne' Maccabei; e com'a quel fù molle
Suo Re, così fi' a lui chi Francia regge.
Io non so s'i mi fui quì troppo folle,
Ch'i pur risposi lui a questo metro:
Deh hor mi di, quanto tesoro volle
Nostro Signor in prima da san Pietro,
Che poneſse le chiavi in sua balia?
Certo non chiese, senon, viemmi dietro.
Nè Pier, nè gli atri chiesero a Mathia
Oro ò argento; quando fù sortito
Nel luogo che perdè l'anima ria.
Però ti stà, che tu se' ben punito,
E guarda ben la mal tolta moneta
Ch'eſser ti fece contra Carlo ardito:

» ces pieds ont chauſsé la mule pontificale, et
» que l'Ourse orgueilleuse me donna le jour [6].
» Ma folle tendreſse pour ses fils ambitieux,
» n'a que trop fait voir quel sang couloit dans
» mes veines : mon avare main enfouiſsoit pour
» eux des trésors dans le monde, et creusoit
» pour moi cette foſse dans l'abîme. Là-bas,
» sous ma tête, giſsent mes devanciers en cri-
» mes et en puiſsance ; ils ont tous paſsé par
» ce triste détroit ; et moi-même, quand celui
» que tu m'as semblé d'être arrivera, je tom-
» berai comme eux dans ces vastes catacombes.
» Boniface me remplacera ; mais ses pieds brû-
» leront moins long-temps que les miens; sa tête
» renversée flottera moins long-temps sous la
» voûte sépulcrale; car l'occident va bientôt vo-
» mir un autre Pontife, d'œuvres plus iniques [7].
» Pasteur sans amour et sans foi, nouveau Jason
» des Machabées [8], il sera l'ouvrage et l'instru-
» ment d'un Prince étranger, et c'est lui qui
» fermera la foſse sur Boniface et sur moi. «

Il achevoit à peine ; et moi qui ne pus re-
tenir un zèle trop amer peut-être, je m'écriai :
Ombre malheureuse, dis-nous si jadis le Maître
céleste vendit les deux clefs à Barjône ? Certes,
il ne lui fit que ce court précepte : *Pierre, sui-*

E se non foſse ch'ancor lo mi vieta
La reverenza de le somme chiavi
Che tu tenesti ne la vita lieta;
I userei parole ancor più gravi,
Che la vostr'avaritia il mond'attrista
Calcando i buoni, e sù levando i pravi.
Di voi, pastor, s'accorse'l Vangelista,
Quando colei che siede sovra l'acque,
Puttaneggiar co i Regi a lui fù vista;
Quella che con le sette teste nacque,
E da le diece corna hebb'argomento,
Fin che virtute al suo marito piacque.
Fatto v'havete Dio d'oro e d'argento,
E che altr' è da voi a l'idolatre,
Senon ch'egli uno, e voi n'honrate cento?
Ahi Constantin! di quanto mal fù matre,
Non la tua conversion, ma quella dote
Che da te prese il primo ricco patre.
E mentre gli cantava cotai note,
O ira, o conscienza che'l mordeſse,
Forte springava con ambo le piote.
I credo ben ch'al mi' Duca piaceſse,
Con sì contenta labbia sempre attese
Lo suon de le parole vere espreſse!
Però con ambo le Braccia mi prese,
E poi che tutto sù mi s'hebbe al petto,
Rimontò per la via onde diſcese:

vez-moi. Et ce ne fut pas non plus à prix d'or que dans l'aſsemblée des frères, le succeſseur de Judas [9] obtint la place qu'avoit perdue ce traître. Vieillard avare, te voilà maintenant! Garde bien tes coupables trésors, qui t'ont donné l'audace de tirer le glaive contre les Rois [10]. Oh! si l'antique respect pour vos Ombres pontificales n'enchaînoit ma langue, elle vous poursuivroit bien plus âprement encore, pasteurs mercenaires! car votre avarice foule le monde; elle est amère aux bons, et douce aux méchans. C'est de vous qu'il étoit prédit à l'Evangéliste, quand il voyoit celle qui étoit aſsise ſur les eaux, se prostituer avec les Rois; celle qui naquit avec sept têtes, et dix rayons qui s'éclipsèrent avec les vertus de son époux [11]. C'est vous auſsi qui vous êtes fait des dieux d'or et d'argent; et si l'idolâtre encense une idole, vous en adorez mille. Ah, Constantin, que de maux ont germé, non de ta conversion, mais de la dot immense que tu payas au père de ta nouvelle épouse [12]!

Ainsi parloit ma bouche avec amertume; et, soit repentir ou désespoir, les pieds du fantôme et ses genoux frémiſsans se heurtoient sans relâche. Cependant mon guide avoit écouté d'une

Nè si stancò d'havermi a se ristretto,
Sin men' portò sovra'l colmo dell'arco
Che dal quarto al quint' argine è tragetto.
Quivi soavemente pose il carco,
Soave per lo scoglio sconcio et erto
Che sarebbe a le capre duro varco:

Indi un altro vallon mi fù scoverto.

Il fine del Canto decimonono.

oreille satisfaite ces dures vérités ; et bientôt me soulevant et me portant dans ses bras, il suivit le premier sentier qui remontoit sur les roches d'un nouveau pont. Du haut de sa voûte hardie, où la biche légère n'eût pas gravi sans effroi, nous embrafsâmes d'un coup d'œil l'ample sein de la quatrième vallée.

Fin du dix-neuvième Chant.

NOTES

SUR

LE DIX-NEUVIÈME CHANT.

[1] SIMON le Magicien voulut acheter des Apôtres le don des miracles, bien qu'il eût lui-même de fort beaux secrets. On a appelé depuis simoniaques tous ceux qui ont trafiqué des choses spirituelles.

[2] Les anciens fonts baptismaux de Florence étoient, comme le dit l'Auteur, percés de trous ronds, dans lesquels sans doute les Prêtres plongeoient les enfans qu'ils baptisoient. Je me figure que ce marbre percé de trous, et qui recouvroit les fonts, étoit comme une table fort mince, puisque le Poète raconte, en parenthèse, qu'il fut un jour obligé de briser une de ses ouvertures, pour dégager un enfant qui s'y noyoit; sur quoi ses ennemis l'accusèrent d'irréligion. On n'a point traduit les trois vers qui contiennent ce fait, parce qu'ils coupoient désagréablement et ralentiſsoient la rapidité de cette deſcription. J'ai lu quelque part que les fonts baptismaux de Saint-Marc à Venise avoient eu la même forme. Les fourneaux de nos cuisines, peuvent, je crois, en donner quelque idée. Il est fâcheux de rencontrer dans un poète des comparaisons tirées d'objets qui n'existent plus, parce

qu'alors on est obligé d'en chercher d'autres pour expliquer les siennes.

3 Ce supplice des ames fichées dans leur trou, la tête en bas, (pour désigner leur oubli des choses célestes, et leur attachement à la terre), rappelle ce vers de Perse : *O curvæ in terris animæ, et cœlestium inanes !*

4 Autrefois on enterroit vifs les aſsaſsins, en les jetant la tête en bas dans une foſse. Le Confeſseur étoit forcé à l'attitude que le Dante lui donne ici, pour entendre les dernières paroles du patient.

5 Le tour que prend le Poète pour maltraiter Boniface VIII, est fort ingénieux. Il faut toujours se rappeler que le Dante suppose qu'il fit son Poème en 1300, époque où Boniface VIII siégeoit encore, puisqu'il ne mourut qu'en 1303. Mais le Poète ne l'ayant réellement achevé que sous le pontificat de Clément V, succeſseur de Boniface, il peut prédire ici ce qui lui plaît sur des événemens déja arrivés.

6 Le Pape qui parle est Nicolas III, de la famille des Ursins, ou des Oursins. Il aima ses neveux jusqu'au scandale, et leur prodigua les trésors de l'Eglise. C'est un de ceux qui ont le plus travaillé à l'élévation de la Tiare, et à l'aviliſsement des Couronnes. En disant : *Une menteuse horoscope nous trompa tous deux*, il fait entendre au Dante que les Astrologues du temps lui avoient promis à lui et à Boniface un plus long règne.

7 C'est de Clément V dont nous avons déja parlé, qu'il s'agit ici. Il étoit le sujet et la créature de Philippe

le Bel, et c'est de concert avec ce Prince qu'il détruisit l'Ordre des Templiers. On sait que ce Pontife transporta le siége à Avignon, pour se dérober aux troubles dont la ville de Rome étoit déchirée. Il a été fort maltraité par tous les Historiens d'Italie.

8 Ce Jason étoit frère d'Onias. Il obtint le grand Pontificat de Jérusalem à prix d'or, par la protection d'Antiochus, Roi de Syrie.

9 S. Mathias fut choisi à la place de Judas, pour compléter le nombre de douze. Il n'est peut-être pas inutile de dire que cet Apôtre fut tiré au sort.

10 Charles d'Anjou, frère de S. Louis, Roi de France, et Roi lui-même de la Pouille et de la Calabre, refusa hautement sa fille au neveu du Pape Nicolas III. *Quoiqu'il ait la chauſsure rouge*, disoit ce Prince, *son sang n'en est pas devenu plus digne de se mêler à celui de la Maison de France.* Jamais l'orgueilleux Pontife ne put lui pardonner cet affront : il se servit de tous les biens de l'Eglise pour faire la guerre à Charles, et le dépouiller de ses royaumes.

11 Application de l'Apocalypse. L'Eglise a perdu son éclat, quand son Chef a perdu ſes vertus. On dit que les sept têtes représentent les sept Sacremens; et les dix cornes ou rayons, le Décalogue.

12 Le Poète suit ici l'opinion vulgaire, que Constantin, en se convertiſsant, donna à l'Eglise le patrimoine qu'on appelle *de S. Pierre.* L'Arioste aſsure qu'Astolphe trouva l'original de cette donation dans le Royaume de la Lune.

Cette forêt de jambes et de pieds allumés est une imagination fort extraordinaire : mais ce qui doit sur-tout nous étonner, c'est que les Papes aient accepté la dédicace d'un Poème où ils sont si maltraités. Le discours de Nicolas III, et la vive sortie que le Dante fait contre lui et ses pareils, est un morceau très-éloquent, et dut produire un grand effet en Italie. Ce Pontife croyant parler à Boniface VIII, dit au Poète : *Te voilà debout ;* expreſsion remarquable, parce que, pour un pauvre malheureux pendu par les pieds depuis si long-temps, le suprême bonheur étoit d'être debout.

Fin des Notes du dix-neuvième Chant.

CANTO XX.

ARGOMENTO.

Quarta valle dove sono puniti coloro che si spacciano per Profeti. Oſservazione circa l'origine di Mantova. Astrologhi, Stregoni e Streghe.

Di nuova pena mi convien far versi,
E dar materia al ventesimo Canto
Della prima canzon ch'è de sommersi.

Io era già disposto tutto quanto
A riguardar ne lo scoverto fondo
Che si bagnava d'angoscioso pianto:

E vidi gente per lo vallon tondo
Venir tacendo e lagrimando, al paſso
Che fanno le letane in questo mondo.

Come'l viso mi scese in lor più baſso,
Mirabilmente apparve eſser travolto
Ciascun dal mento al principio del caſso,

Che da le reni era tornato'l volto,
Et indietro venir li convenia,
Perchè'l veder dinanzi era lor tolto.

Forse per forza già di parlasia
Si travolse così alcun dal tutto:
Ma io nol vidi, nè credo che sia.

CHANT XX.

ARGUMENT.

Quatrième vallée où sont punis ceux qui se mêlent de prédire l'avenir. Entretien sur l'origine de Mantoue. Astrologues, Sorciers et Sorcières.

JE touche au vingtième repos de ma douloureuse carrière ; mais des supplices nouveaux demandent encore de nouveaux chants.

Déja mes yeux plongeoient sur une terre trempée des larmes que les Ombres y versent en silence : elles marchent avec détreſse en suivant les détours de la vallée ; comme dans nos campagnes, la foule religieuse paſse en invoquant l'aſsemblée des Saints [1].

Je considérois ces malheureux; mais parcourant d'un regard leurs traits divers, je m'apperçus avec une surprise mêlée d'horreur, que les troncs et les visages ne s'accordoient point entre eux : chaque coupable, opposé à lui-même, présentoit d'un seul aspect son front et son dos, et sembloit reculer et s'avancer à-la-fois. Tel n'est point encore le paralytique, dont la tête

Se Dio ti laſsi, Lettor, prender frutto
Di tua lettione, hor pensa per te steſso,
Com'i potea tener lo viso asciutto;
Quando la nostra imagine da preſso
Vidi sì torta che'l pianto de gli occhi
Le natiche bagnava per lo feſso.
Certo i piangea poggiato ad un de' rocchi
Del duro scoglio sì, che la mia scorta
Mi diſse: Ancor se' tu de gli altri sciocchi?
Quì vive la pietà quand'è ben morta:
Chi è più scelerato di colui
Ch'al giudicio divin paſsion porta?
Drizza la testa, drizza, e vedi a cui
S'aperse, a gli occhi de' Teban, la terra,
Quando gridavan tutti: dove rui,
Anfiarao? perchè laſci la guerra?
E non restò di ruinar a valle
Fin a Minos che ciascheduno afferra.
Mira c'ha fatto petto de le spalle:
Perchè volle veder troppo d'avante,
Di retro guardo, e fà ritroso calle.
Vedi Tiresia che mutò sembiante
Quando di maschio femina divenne,
Cangiandosi le membra tutte quante,
E prima poi ribatter le convenne
Li due serpenti avolti con la verga,
Che riaveſse le maschili penne.

tournée par la contrainte du mal, ne peut revenir sur son pivot nerveux.

Lecteur, si mes vers ne sont point un vain son pour ton ame attendrie, juge toi-même comment j'aurois pu contempler d'un œil sec l'effigie de notre humanité, si tristement défigurée; et supporter le spectacle de ces infortunés versant à jamais des larmes qui n'arrosent plus leurs poitrines! Appuyé sur les durs rochers qui s'élevoient autour de moi, je les inondois de mes pleurs; quand mon guide me dit: Eh quoi! ne serois-tu donc auſsi qu'une ame vulgaire? On est sans pitié pour des maux sans mesure. Ne sont-ils pas aſsez criminels ceux qui osèrent être les émules d'un Dieu? Relève-toi, et regarde celui que la terre déroba tout-à-coup à la vue des Thébains qui lui crioient [2]: *Amphiaraüs, où fuis-tu donc loin du combat?* Et cependant il tomboit de gouffre en gouffre, et rouloit aux pieds de Minos qui frappe à chacun l'inévitable coup. Pour avoir porté ses regards trop avant, il ne voit plus qu'en arrière; et c'est ainsi qu'il rebrouſsera dans l'éternité. Voilà Tirésias [3], qui, transformé deux fois, paſsa tour-à-tour d'un sexe à l'autre: devenu femme pour avoir frappé deux serpens, et les frappant encore pour reprendre

Aronta è quel che'l ventre se gli atterga,
Che ne' monti di Luni, dove ronca
Lo Carrarese che di sotto alberga,
Hebbe tra bianchi marmi la spelonca
Per sua dimora: ond'a guardar le stelle
E'l mar non gli era la veduta tronca.
E quella che ricuopre le mamelle
Che tu non vedi, con le treccie sciolte,
Et hà di là ogni pilosa pelle;
Manto fù che cercò per terre molte;
Poscia si pose là dove nacqu'io:
Ond'un poco mi piace che m'ascolte.
Poscia che'l padre suo di vita uscìo,
E venne serva la città di Baco;
Questa gran tempo per lo mondo gìo.
Suso in Italia bella giace un laco
A piè de l'alpe che serra Lamagna
Sovra Tiralli, et hà nome Benaco.
Per mille fonti credo e più si bagna
Tra Garda e Valcamonica Apennino,
De l'acqua che nel detto lago stagna.
Luogo è nel mezzo, là dove'l Trentino
Pastore, e quel di Brescia, e'l Veronese
Segnar poria, se fesse quel camino.
Siede Peschiera, bello e forte arnese,
Da fronteggiar Bresciani e Bergamaschi,
Onde la riva intorno più discese.

sa dépouille virile. Arons [4] vient ensuite, et son menton repose sur son dos. Il avoit creusé sa grotte augurale dans ces montagnes où sans ceſse le marbre crie sous les efforts de l'habitant de Carrare [5]. C'est de-là qu'épiant l'avenir, il promenoit son œil prophétique sur le miroir des eaux, et dans la voûte des cieux. Vois encore celle dont les reins se montrent à nu, tandis que son sein se couvre du voile épais de ses cheveux: c'est la voyageuse Manto, qui laſse enfin de sa course vagabonde, s'arrêta aux lieux où j'ai vu le jour; et c'est ici que je te demande une oreille plus attentive [6].

Quand Thèbes eut perdu Tirésias et la liberté, Manto, jeune orpheline, s'éloigna d'une patrie esclave, et courut long-temps de climats en climats. Non loin du Tirol, où les Alpes opposent à la Germanie leurs immuables confins, se trouve un lac, ornement de la belle Italie: on le nomme Bénac; et les fleuves nombreux qui désaltèrent les champs de la Garde et de Valcamonique, viennent se reposer dans son vaste baſsin. Les Prélats de Brescia, de Trente et de Vérone pourroient, je pense, trouver au centre du lac, la borne qui termine et réunit leur triple puiſsance [7].

Ivi convien che tuto quanto caschi
Ciò che'n grembo a Benaco star non pò,
E faſsi fiume giù pe' verdi paschi.
Tosto che l'acqua a correr mette cò,
Non più Benaco, ma Mencio si chiama
Fin a Governo, dove cade in Pò.
Non molto hà corso, che trova una lama
Ne laqual si distende, e là'mpaluda,
E suol di state talhor eſser grama.
Quindi paſsando la vergine cruda,
Vide terra nel mezzo del pantano,
Sanzo cultura e d'habitanti nuda.
Lì, per fuggire ogni consortio humano,
Ristette co' suoi servi a far sue arti,
E viſse, e vi lasciò suo corpo vano.
Gli huomini poi, che'ntorno erano sparti,
S'accolsero a quel luogo ch'era forte
Per lo pantan c'havea da tutte parti.
Fer la città sovra quell'oſsa morte,
E per colei che'l loco prima eleſse,
Mantoa l'appellar senz'altra sorte.
Già fur le genti sue dentro più speſse;
Prima che la mattìa de' Casalodi
Da Pinamonte inganno riceveſse.
Però t'aſsenno che se tu mai odi
Originar la mia terra altrimenti,
La verità nulla menzogna frodi.

Sur la rive plus baſse, où Pescaire présente à Bergame son front redoutable, le Bénac épanche les eaux dont il regorge, et les pouſse comme un grand fleuve, à travers les campagnes; bientôt l'Eridan les reçoit, près de Governe, sous le nom de Mincio : mais auparavant, et non loin de sa source encore, le nouveau fleuve tombe dans une plaine; et là ses flots ralentis s'étendent et croupiſsent comme un marais immense, où le soleil couve la mort dans les étés brûlans. Un champ inculte et désert s'élève au milieu de cette plaine marécageuse.

C'est là que Manto, cette vierge farouche, suivie de son cortège, et fuyant l'aspect des hommes, se choisit un asile : c'est là qu'elle exerça son art, et qu'elle termina sa vie. Après elle, des tribus éparses dans la contrée se raſsemblèrent, pour habiter un séjour que les eaux croupiſsantes protègent de tout côté. Elles y fondèrent une ville, et, sans interroger le sort [8], la nommèrent MANTOUE; en mémoire de celle dont le choix avoit honoré ces lieux, et dont le tombeau les consacroit encore. Un peuple nombreux vivoit dans ses murailles, avant que le fourbe Pinamont eût prévalu sur les crédules Casalodi [9]. Je t'ai révélé la naiſsance et les

Et io : Maestro, i tuoi ragionamenti
Mi son sì certi, e prendon sì mia fede,
Che gli altri mi sarian carboni spenti.
Ma dimmi de la gente che procede,
Se tu ne vedi alcun degno di nota,
Che solo a ciò la mia mente risiede.
Allor mi disse : Quel che da la gota
Porge la barba in sù le spalle brune,
Fù quando Grecia fù di maschi vota
Sì, ch'a pena rimaser per le cune ;
Augure, e diede'l punto con Calcanta
In Aulide, a tagliar la prima fune.
Euripilo hebbe nome, e così'l canta
L'alta mia Tragedia in alcun loco :
Ben lo sai tu, che la sai tutta quanta.
Quell'altro che ne' fianchi è così poco,
Michele Scotto fù, che veramente
De le magiche frode seppe il gioco.
Vedi Guido Bonatti : vedi Asdente,
C'haver inteso al cuoio et a lo spago
Hora vorrebbe, ma tardi si pente.
Vedi le triste che lasciaron l'ago,
La spuola, e'l fuso, e fecer s'indovine :
Fecer malie con herba e con imago.
Ma vienn'homai, che già tiene'l confine
D'amendue gli hemisperi, e tocca l'onda
Sotto Sibilia, Caino e le spine.

accroiſsemens de ma patrie; afin que si d'autres récits parviennent à ton oreille, ma parole soit à jamais le sceau de la vérité pour elle.

Maître, répondis-je, les oracles de la vérité reposent sur vos lèvres; et les lueurs de l'humaine raison n'éblouiront plus un esprit éclairé par vous. Daignez maintenant m'apprendre, s'il est encore dans cette foule une Ombre digne de nos regards? Le sage prit ainsi la parole: Celui dont tu vois la barbe épaiſse ombrager les épaules, floriſsoit jadis, quand la Grèce, veuve de tant de héros, n'offroit plus qu'à des enfans le lait de ses mamelles: il fut collègue de Calchas; et ce sont eux qui frappèrent le cable, et donnèrent en Aulide le signal du départ. On le nommoit Euripyle [10], et ce nom consacre un de mes vers: tu le sais, puisque mon Poème entier vit dans ta mémoire. L'ombre qui te présente une si frêle stature, fut Michel Scot [11]; et certes il connut bien tous les secrets de la fallacieuse astrologie. Vois Guido Bonatti [12]; vois Asdent [13] qui voudroit n'avoir pas déserté ses ateliers; mais son remords est tardif. Vois enfin ces femmes sacrilèges qui laiſsèrent le fuseau, pour souiller leurs mains de l'impie attouchement des herbes magiques et des simulacres enchantés.

E già hier notte fù la luna tonda :
Ben ten' dee ricordar, che non ti nocque
Alcuna volta per la selva fonda.

Sì mi parlava, et andavamo introcque.

Il fine del Canto ventesimo.

Mais hâtons-nous; car déja la lune se penche dans la mer de Séville, et blanchit la zône où se confondent les deux hémisphères [14] : hier elle offroit à l'orient son disque entier; et tu l'invoquas sans doute plus d'une fois dans les ténèbres de la forêt. Ainsi parloit mon guide, sans ceſser d'avancer.

Fin du vingtième Chant.

NOTES

SUR

LE VINGTIÈME CHANT.

[1] ALLUSION aux Proceſsions, et aux Litanies des Rogations.

[2] Un des sept Rois qui allèrent au siége de Thèbes: il étoit devin, et avoit prédit qu'il y mourroit : il fut englouti avec son char devant les murs de Thèbes. Tout ceci est pris de la Thébaïde : *Illum ingens haurit specus*, &c.

[3] Tirésias est fort connu. On sait qu'il avoit joui tour-à-tour des deux sexes. Voyez les Métamorph. d'Ovide, liv. III. Il étoit de Thèbes, et c'est de lui que naquit la Fée Manto.

[4] Arons étoit encore un devin, et Lucain en parle dans sa Pharsale : *Arons incoluit desertæ mœnia lunæ, fulminis edoctus motus*, &c.

[5] Carrare, ville d'Italie dont le marbre est fort connu.

[6] On peut voir dans Virgile même ce qu'il dit de l'origine de Mantoue et de la Fée Manto, Enéide, liv. x, vers 200 et suivans. Nous ajouterons seulement que ce fut pour échapper à la tyrannie de Créon, que Manto s'enfuit de Thèbes, et vint en Italie.

[7] Ces trois diocèses ont effectivement leurs limites au

centre du lac, dans la petite iſle Saint-Georges qui dépend des trois Evêchés.

8 Ceci prouve qu'en effet on consultoit le sort, lorsqu'il s'agiſsoit de donner un nom à une ville.

9 Le Comte Albert Casalodi s'étoit rendu maître de Mantoue ; mais Pinamont Bonacoſsi s'appercevant que le peuple n'aimoit pas les nobles, conseilla à Albert de les chaſser de la ville. Le Comte suivit ce conseil, et se priva de ses défenseurs naturels. Alors Pinamont, aidé de la faveur du peuple, chaſsa les Casalodi, et s'empara de la ville qui avoit ainsi perdu un grand nombre de familles. Au reste, cette longue histoire de Mantoue ne valoit pas les complimens que le Dante fait ici à son guide.

10 Voici le vers où Virgile parle de cet Euripyle : *Suspensi, Euripylum scitatum oracula Phœbi, mittimus.* C'est ici que le Dante appelle l'Enéide, *Alta Tragedia*, comme on l'a dit au Discours préliminaire.

11 Michel Scot floriſsoit dans l'astrologie, sous Frédéric II. Il prédit que cet Empereur mourroit à Florence ; et il se trouva que cet Empereur mourut dans une Terre de la Pouille, nommée *petite Florence.* Il prédit de lui-même qu'il périroit d'un coup de pierre de telle groſseur et de tel poids ; et un jour qu'il entendoit la Meſse, une petite pierre se détacha de la voûte, et tomba sur sa tête. Le coup étoit léger ; mais la pierre ayant le poids fatal, l'Astrologue alla se mettre au lit, et mourut pour l'honneur de l'art, et pour sa propre réputation.

12 Astrologue né à Forly, s'étoit attaché au Comte

Guidon qui ne marchoit jamais contre l'ennemi, et ne donnoit aucune bataille qu'il ne l'eût consulté. Il nous reste quelques ouvrages de Scot et de Bonatti, qui sont devenus très-rares.

13 Asdent étoit un cordonnier de Parme. Quoiqu'il fût sans lettres, il se mit à prédire l'avenir, et annonça la défaite de Frédéric sous les murs de cette ville.

14 Séville est à l'horizon occidental de l'Europe : la lune venoit donc de se coucher; il y a donc une nuit de paſsée, et quelques momens de plus, puisque Virgile dit au Dante : *Hier au soir la lune en son plein se levoit quand vous êtes sorti de la forêt pour me suivre aux Enfers.* Observons que dans le texte, le Poète désigne la lune par Caïn et son fagot d'épines; suivant en cela le conte populaire sur les apparences qui forment les taches de cet astre.

On sera peut-être étonné que j'aie traduit : *Quì vive la pietà quando è ben morta*, par *on est sans pitié pour des maux sans mesure ;* et *le natiche bagnava per lo feſso*, par *des larmes qui n'arrosent plus leurs poitrines :* quelques autres paſsages causeront la même surprise, et on criera à l'inexactitude.

J'avoue donc que toutes les fois que le mot-à-mot n'offroit qu'une sottise ou une image dégoûtante, j'ai pris le parti de diſsimuler; mais c'étoit pour me coller plus étroitement au Dante même, que je m'écartois de son texte : la lettre tue, et l'esprit vivifie. Tantôt je n'ai rendu que l'intention du Poète, et laiſsé là son expreſsion : tantôt j'ai généralisé le mot, et tantôt j'en ai restreint le sens; ne pouvant offrir une image en face, je l'ai montrée par son profil ou son revers : enfin il n'est point d'artifice

dont je ne me sois avisé dans cette traduction, que je regarde comme une forte étude faite d'après un grand Poète. C'est ainsi que les jeunes Peintres font leurs cartons d'après les Maîtres.

L'art de traduire qui ne mène pas à la gloire, peut conduire un commençant à une soupleſse et à une sûreté de deſsin que n'aura peut-être jamais celui qui peint toujours de fantaisie, et qui ne connoît pas combien il est difficile de marcher fidèlement et avec grace sur les pas d'un autre. Plus même un Poète est parfait, plus il exige cette réunion d'aisance et de fidélité dans son Traducteur. Virgile et Racine ayant donné, je ne dis pas aux langues françoise et romaine, mais au langage humain, les plus belles formes connues, il faudroit se jeter dans tous les moules qu'ils présentent, et les serrer de très-près en les traduisant, *vestigia semper adorans.* Mais le Dante, à cause de ses défauts, exigeoit plus de goût que d'exactitude : il falloit avec lui s'élever jusqu'à une sorte de création; ce qui forçoit le Traducteur à un peu de rivalité.

Fin des Notes du vingtième Chant.

CANTO XXI.

ARGOMENTO.

Valle quinta dove son puniti li Prevaricatori, li Giudici e Ministri che hanno mercato la Giustitia e la protezzione dei Re. Confabulazione co' Demonj.

Cosi di ponte in ponte, altro parlando
Che la mia comedia cantar non cura,
Venimmo; e tenevamo'l colmo, quando
Ristemmo per veder l'altra feſsura
Di Malebolge, e gli altri pianti vani,
E vidila mirabilmente oscura.
Quale ne l'Arzanà de' Vinitiani
Bolle l'inverno la tenace pece,
A rimpalmar li legni lor non sani
Che navicar non ponno; e'n quella vece
Chi fa suo legno nuovo, e chi ristoppa
Le coste a quel che più viaggi fece;
Chi ribatte da proda, e chi da poppa;
Altri fa remi, et altri volge sarte;
Chi terzeruolo et artimon rintoppa.
Tal non per fuoco, ma per divin'arte,
Bollia la giuso una pegola speſsa
Che'nviscava la ripa d'ogni parte.

CHANT XXI.

ARGUMENT.

Cinquième vallée où sont punis les Prévaricateurs, Juges et Ministres qui ont vendu la Juſtice et la faveur des Rois. Entretien avec les Démons.

POURSUIVANT ainsi un entretien qui n'est plus l'objet de mes chants, nous parvînmes à la cinquième vallée; et déja nous étions au centre du pont qui se courbe sur elle, lorsque je m'arrêtai pour connoître ce nouveau séjour de douleurs et d'inutiles plaintes : mais je ne découvris partout qu'une affreuse obscurité.

Ainsi qu'on voit au milieu des hivers la résine onctueuse qui boût dans les arsenaux de Venise, pour réparer les ruines de ses nombreux vaiſseaux; et cependant l'un présente à l'étoupe visqueuse ses flancs vieillis dans les voyages; un autre élève déja son squelette rajeuni; tout s'empreſse : le chanvre tourne et se roidit en cordages; les rames sont façonnées, et les voiles tendues; et sans ceſse le marteau retentit de la pouppe à la proue [1] : ainsi je vis dans ces profondeurs, un noir bitume qui bouilloit, par un

I vedea lei, ma non vedeva in eſsa
Ma che le bolle che'l bollor levava;
E gonfiar tutta e riseder compreſsa.
Mentre là giù fiſsamente mirava,
Lo Duca mio dicendo: Guarda, guarda,
Mi traſse a se del loco dov'i stava.
Allhor mi volsi, come l'huom cui tarda
Di veder quel che li convien fuggire,
E cui paura subita sgagliarda,
Che per veder non indugia'l partire:
E vidi dietr'a noi un Diavol nero,
Correndo sù per lo scoglio venire.
Ahi quant'egli era ne l'aspetto fero!
E quanto mi parea ne l'atto acerbo,
Con l'ale aperte e sovra piè leggero!
L'homero suo, ch'era acuto e superbo,
Carcava un peccator con ambo l'anche:
Et ei tenea de' piè ghermito il nerbo.
Del nostro ponte diſse: O Malebranche,
Ecc'un de gli antian di santa Zita:
Mettete'l sotto, ch'i torno per anche
A quella terra che n'è ben fornita:
Ogn'huom v'è barattier, fuor che Bonturo:
Del nò per li denar vi si fa ita.
Là giù'l buttò, e per lo scoglio duro
Si volse, e mai non fù mastino sciolto
Con tanta fretta a seguitar lo furo.

secret pouvoir, sans le secours des flâmes, et qui s'attachoit de toutes parts aux bords de la vallée. Je le considérois à travers ces ténèbres visibles; mais je n'appercevois que d'énormes bouillons qui se gonfloient avec effort, et s'affaiſsoient lentement sur son épaiſse surface.

Ce spectacle m'occupoit encore, quand tout-à-coup mon guide s'écria : *Prends garde*, me saisiſsant et me tirant à lui; et moi je tournai la tête avec précipitation, comme un homme emporté par l'effroi, et je vis accourir un ange de ténèbres qui montoit vers le pont, et s'avançoit après nous. Ciel, quel aspect! Il agitoit effroyablement ses ailes, en bondiſsant sur la roche escarpée; et sur sa robuste épaule, il portoit légérement un malheureux qu'il retenoit par les pieds, et dont la tête pendoit en arrière.

Des hauteurs où nous étions, il cria fortement : » Compagnons, voici un des Anciens de » Lucques; recevez-le, car je retourne à cette » terre qui n'en manque pas : là tout homme est » à vendre, excepté Bonture [2]; et pour de l'or, » tout y est blanc ou noir. « Auſsitôt jetant sa proie au fond de la vallée, il repaſse, et franchit encore ces durs rochers, avec plus d'ar-

Quei s'attuffò e tornò sù convolto :
Ma i Demon che del ponte havean coperchio,
Gridar : Quì non ha luogo il santo volto ;
Quì si nuota altrimenti che nel Serchio ;
Però se tu non vuoi de' nostri graffi,
Non far sovra la pegola soverchio.
Poi l'addentar con più di cento raffi ;
Diſser : coverto convien che quì balli,
Sì che, se puoi, nascosamente accaffi.
Non altrimenti i cuochi a i lor vaſsalli
Fann'attuffare, in mezzo la caldaia,
La carne con gli uncin, perchè non galli.
Lo buon Maestro : acciò che non si paia
Che tu ci sii, mi diſse, giù t'aquatta
Dop'uno scheggio, ch'alcun schermo t'haia.
E per null'offension ch'a me sia fatta,
Non temer tu, ch'i ho le cose conte,
Perch'altra volta fui a tal baratta.
Poscià paſsò di là dal cò del ponte :
E com'ei giunse in sù la ripa sesta,
Mestier gli fù d'haver sicura fronte.
Con quel furor e con quella tempesta
Ch'escono i cani a doſso al poverello
Che di subitò chiede ove s'arresta :
Usciron quei di sotto'l ponticello,
E volser contra lui tutti i roncigli.
Ma ei gridò : neſsun di voi sia fello.

deur qu'un dogue acharné sur les pas des brigands.

Cependant le réprouvé, qui d'abord s'étoit englouti dans la poix bouillante, reparut bientôt au deſsus; mais les noirs esprits qui voltigeoient sous la voûte du pont, lui crièrent : » Ne cher-» che pas ici la sainte face : te voilà dans d'autres » bains que ceux de Serkio; plonge-toi vîte, ou » crains nos fourches [3]; « et sans attendre, ils les alongèrent sur sa tête, et le pouſsant tous ensemble, ils lui disoient : » Te voilà pour jamais » à l'ombre; trafiques-y, si tu peux, en ca-» chette [4]; « et ils le repouſsoient toujours, comme on enfonce dans la chaudière fumante la viande qui surnage et se deſsèche.

Alors le bon génie me dit : Vas te mettre à couvert sous ces roches, pour éviter la trop subite entrevue des Démons; et moi j'irai seul pour les éprouver : sois sans crainte, car j'ai déja vu de près ces tempêtes. En parlant ainsi, il paſsoit vers la base du pont; mais il se montroit à peine sur l'autre bord, qu'il eut certes besoin de toute sa constance. Tels que des chiens en furie qui se précipitent aux cris de l'indigent, et le chaſsent avec fracas du seuil de nos demeures;

Innanzi che l'uncin vostro mi pigli,
Traggasi avanti l'un di voi che m'oda;
E poi di roncigliarmi si consigli.
Tutti gridaron: Vada Malacoda.
Perch'un si moſse, e gli altri stetter fermi;
E venn' a lui dicendo: che gli approda.
Credi tu Malacoda quì vedermi
Eſser venuto, diſse'l mi' Maestro,
Securo già da tutt'i vostri schermi
Senza voler divin e fato destro?
Lasciam'andar, che nel ciel è voluto
Ch'i mostr'altrui questo camin silvestro.
Allhor gli fù l'orgoglio sì caduto,
Che si lasciò cascar l'uncino a' piedi;
E diſse a gli altri: Homai non sia feruto.
E'l Duca mio a me: O tu, che siedi
Tra li scheggion del ponte quatto quatto,
Sicuramente homai a me te riedi.
Perch'i mi moſsi, et a lui venni ratto:
E i diavoli si fecer tutti avanti,
Sich'io temetti non teneſser patto.
Così vid'io già temer li fanti
Ch'uscivan pattegiati di Caprona,
Veggendo se tra nemici cotanti.
I m'accostai con tutta la persona
Lungo'l mi' Duca, e non torceva gli occhi
Da la sembianza lor ch'era non buona.

tels à la vue du Poète les Démons s'élancèrent de leurs rochers, et se jetant à sa rencontre, chacun d'eux lui présentoit en tumulte sa fourche menaçante. Mais il leur cria : Traîtres, n'avancez pas : avant de lever vos mains sur moi, qu'un de vous s'approche et m'entende, et qu'ensuite il frappe, s'il ose. Tous s'arrêtèrent et s'écrièrent à-la-fois : » Ami, cours à lui. « Auſsitôt l'un d'entre eux accourut, et dit à mon guide : » Que veux-tu ? « Mais le sage lui répliqua : Penses-tu donc, malheureux esprit, que je vienne ici braver tes fureurs sans l'aveu du destin ? Ne retardes plus ma course ; une ame encore vivante doit paſser avec moi, et notre voyage est écrit dans les cieux. A ces mots, l'orgueil du rebelle s'abattit, et les mains lui tombèrent de honte et d'épouvante. » Amis, » dit-il aux autres, laiſsez-le en paix. «

Cependant le Maître m'appela sans tarder : O toi qui te caches dans ces rocs, désormais tu peux paroître ! Et moi je me levai et j'accourus à sa parole ; mais voyant la troupe infernale qui s'ébranloit tout-à-coup, je craignis un retour perfide ; et comme ceux de Caprone, qui, malgré la foi du traité, ne paſsoient qu'en tremblant à travers les files ennemies [5], je m'avançai en

Ei chinavan gli raffi; e, Vuoi ch'i'l tocchi,
Dicevan l'un con l'altro, in su'l groppone?
E rispondean: sì fa che glie n'accocchi.
Ma quel Demonio che tenea sermone
Col Duca mio, si volse tutto presto;
E disse: Posa, posa, Scarmiglione.
Poi disse a noi: Più oltre andar per questo
Scoglio non si potrà, però che giace
Tutto spezzato al fondo l'arco sesto;
E se l'andar avanti pur vi piace,
Andatavene sù per questa grotta:
Presso è un'altro scoglio che via face.
Hier più oltre cinqu'hore, che quest'hotta,
Mille dugento con sesanta sei
Anni compièr, che quì la via fù rotta.
I mando verso là di questi miei
A riguardar s'alcun se ne sciorina:
Gite con lor, ch'ei non saranno rei.
Tratti avanti Alichino, e Calcabrina;
Cominciò egli a dire; e tu Cagnazzo,
E Barbariccia guidi la decina.
Libicocco vegn'oltre, e Draghignazzo;
Ciriato, Sannuto, e Graffiacano,
E Farfarello, e Rubicante pazzo.
Cercate'ntorno le bollenti pane:
Costor sien salvi insino a l'altro scheggio
Che tutto'ntero và sovra le tane.

me rangeant à côté de mon guide ; observant toujours ces noirs visages, et leurs funestes regards. Ils abaiſsoient tous de longues fourches, et l'un disoit : » Ne pourrois-je le toucher ?... » Frappe, frappe, « disoit l'autre ; mais celui qui s'entretenoit avec mon guide tourna sa tête, et réprima d'un mot leur audace. Ensuite reprenant son entretien : » Vous ne pouvez, » nous dit-il, pénétrer plus avant sur ces roches ; » car il ne reste au fond de la sixième vallée, » que les décombres de l'antique pont [6] ; si donc » votre desir est d'aller au-delà, suivez d'abord » les détours de ce foſsé, et bientôt une autre » arcade va s'offrir à vous. Hier à la sixième » heure, nous avons compté douze siécles et » soixante-six ans depuis la chute du pont [7]. » Voilà, continua-t-il, dix des miens qui mar- » cheront devant vous ; suivez-les sans crainte ; » ils vont épier des têtes sur les bords de l'étang. « Alors il les appela par leurs noms, et ayant donné un chef à cette décurie infernale : » Allez, leur » dit-il, visiter et nettoyer ces rivages : mais que » ces voyageurs arrivent en paix. « O bon génie ! m'écriai-je alors, en me penchant vers mon guide, qu'est-ce donc que je vois ? Laiſsons cette escorte, et poursuivons plutôt seuls le voyage, si ces routes vous sont connues. Eh quoi ! votre

O me ! Maestro, che è quel ch'i veggio,
Diſs'io ? deh senza scorta andianci soli ;
Se tu sa'ir : ch'i per me non la cheggio :
Se tu se' sì accorto come suoli ;
Non vedi tu che digrignan li denti,
E con le ciglia ne minaccian duoli ?
Et egli a me : Non vo' che tu paventi ;
Lasciali digrignar pur a lor senno,
Ch'ei fanno ciò per li leſsi dolenti.
Per l'argine sinistro volta dienno,
Ma prim'havea ciascun la lingua stretta
Co i denti verso lor Duca per cenno ;
Et egli havea del cul fatto trombetta.

Il fine del Canto ventesimoprimo.

œil clairvoyant n'apperçoit donc pas leurs grincemens de dents, et le jeu de leurs perfides prunelles? Ne crains point, me dit le Poète, et laiſse-les tordre ainsi leurs bouches effroyables; car ils ne peuvent pas toujours diſsimuler leurs tortures [8].

Enfin la bruyante cohorte se mit en marche; mais chaque Démon en partant se tournoit vers le chef, et dans un affreux sourire lui montroit ses dents et sa langue pendante; tandis que, courbant avec effort les noires voûtes de son dos, il leur donnoit pour le départ un signal immonde.

Fin du vingt-unième Chant.

NOTES
SUR
LE VINGT-UNIÈME CHANT.

1 La comparaison tirée de l'arsenal de Venise étoit bien plus frappante au moment où le Dante écrivoit ; puisqu'alors Venise faisoit seule le commerce de l'Orient, et étoit la première Puiſsance maritime de l'Europe : c'est elle qui avoit fourni des vaiſseaux pour le transport des Croisés en Asie.

2 Les Anciens de Lucques étoient les premiers Magistrats de cette petite République, comme les Prieurs à Florence. Le Poète les nomme Anciens de sainte Zite, pour faire allusion à la grande vénération où cette Sainte est parmi eux. Ce Bonture étoit l'ame la plus vénale qui fût à Lucques, et le Diable plaisante en faisant une exception en sa faveur. On ne sait au reste quel est le malheureux qui est précipité dans la poix bouillante.

3 Ces Diables font toujours les mauvais plaisans. Ils se moquent de la dévotion des Lucquois pour la sainte face de J. C., qu'on garde en effet très-précieusement dans l'Eglise de saint Martin à Lucques. Le *Serchio* qui arrose cette ville, est la même rivière que les Latins nommoient *Anser*.

4 Allusion au trafic que Bonture faisoit de la justice. Le Dante nomme tous les prévaricateurs, *Barattieri*. Louis XI, dans le *Rosier des Guerres*, ouvrage qu'il adreſse à son fils Charles VIII, parle auſsi de tricherie et de *Barat*.

5 Caprone étoit un fort château qui appartenoit aux Pisans. Les Lucquois, réunis aux Guelfes de Toscane, le prirent par capitulation. Les aſsiégés ne sortirent qu'en tremblant de leur citadelle, pour traverser le camp des aſsiégeans qui étoient en force, et dont la foi étoit suspecte. Le Dante s'étoit trouvé à ce siége, comme on l'a dit au Discours préliminaire.

6 Le Lecteur doit être prévenu que ce Diable fait ici un mensonge aux deux voyageurs, pour les égarer dans la vallée, comme on verra bientôt.

7 Voici comment il faut entendre les paroles du texte. Ce Diable dit mot à mot: *Hier, cinq heures plus tard que l'heure où nous sommes, nous avons compté douze cents soixante-six ans depuis la chute du pont.* C'est comme s'il disoit: » Nous sommes aujourd'hui au samedi-saint, et il » est sept heures du matin; cinq heures plus tard il seroit » midi: hier donc, jour du vendredi-saint, à midi, (ou » à la sixième heure, en comptant à la juive), il y a eu » 1266 ans qu'un grand tremblement de terre fit tomber » le pont. «

On sait que ce tremblement arriva à l'heure où J. C. fut mis en croix. Mais comme le Dante date de l'incarnation, il faut ajouter aux 1266 ans, les trente-quatre dont J. C. étoit âgé lorſqu'il mourut: ce qui fait juste 1300 ans, époque du premier jubilé institué par Boniface VIII, et de la descente du Dante aux Enfers. Ce Poète a voulu y descendre le soir du vendredi-saint, et y paſser, comme J. C., jusqu'au jour de Pâques.

8 Virgile se trompoit: les Diables ne faisoient tant de grimaces, que pour se moquer entre eux de la crédulité des deux voyageurs. Le chef répond à ces grimaces par un

pet, puisqu'il faut le dire. Le Dante rend ces Diables fort ridicules, dans un siécle où la religion leur faisoit jouer le plus grand rôle. Il faut croire d'ailleurs que le Poète avoit eu de pareils tableaux sous les yeux; car le gouvernement populaire et les guerres civiles offrent souvent ce mélange d'horreurs et de sales bouffonneries.

Je me suis apperçu, au moment de l'impreſsion, que quelques personnes n'avoient pas bien saisi la note [2] du Chant III. Il faut qu'il y règne une métaphysique trop subtile, puisqu'elle échappe aux prises de certaines imaginations: je vais donc lui donner plus de corps, puisque l'occasion s'en présente.

On a vu au Chant III, note [2], que les mots *air* et *étoiles* n'ayant point une liaison néceſsaire dans notre esprit, et même dans la nature, on ne gagnoit rien à les séparer, comme a fait le Dante en disant, *un air* sans *étoiles*. En effet, parmi nos idées, les unes marchent seules, les autres paroiſsent toujours aſsociées, et nous en avons beaucoup qu'on ne peut unir sans art et sans effort. Or, toutes les fois que nos idées arrivent par paire, on gagne un effet en les séparant; et cela ne se fait point encore sans effort et sans art. Par exemple, le soleil et la lumière, l'aurore et ses couleurs, la nuit et les étoiles, sont indivisiblement unis; et si je dis un *soleil* sans *lumière*, *une aurore* sans *couleurs*, *une nuit* sans *étoiles*, je produis de l'effet. Mais si je sépare des choses qui sont déja distinctes et éloignées, (quoiqu'elles ne se repouſsent pas), comme l'aurore et les arbres, l'air et les étoiles; et que je dise *une aurore* sans *arbres*, *un air* sans *étoiles*, je n'obtiens que des phrases sans physionomie.

De même, quand deux idées sont irréconciliables, on

ne les rapproche point sans qu'il en résulte une secouſse agréable ou terrible à l'imagination. Ainsi, l'ombre et la blancheur, la cruauté et la bonté, les ténèbres et la vision étant incompatibles, on gagne beaucoup à dire *des ténèbres visibles*, comme dans ce Chant XXI; *des ombres blanchiſsantes*, comme au Chant IV; et *une cruelle Providence*, comme au Chant XIV. Cette traduction offre quelques expreſsions créées d'après ce double artifice; mais il faut craindre de l'user. Le premier qui a dit *un esprit matériel*, a fort bien dit; car il a forcé la matière et l'esprit à s'unir dans la même expreſsion: mais on l'a tant répétée, que ces deux mots se sont familiarisés dans notre pensée, malgré leur haine naturelle; et l'effort qui les rapproche ne se fait plus sentir.

Il reste à présent une conclusion facile à tirer; c'est qu'on ne gagne qu'une plate justeſse à unir ce qui est déja uni, comme en disant *un soleil lumineux*, ou *du sang rouge*; et réciproquement à séparer ce qui est déja séparé, comme en disant *une nuit sans jour*, *une brutalité impolie*. A moins pourtant qu'on n'affectât de fondre ensemble des choses déja tout identifiées, ou d'en séparer d'autres qui s'excluent d'elles-mêmes, afin de produire quelque effet plaisant. Par exemple, on ne peut dire d'une manière sérieuse que le Dante a fait un *Enfer sans agrément*; Jérémie, *des lamentations sans gaieté*; et *qu'ils sont morts tous les deux le dernier jour de leur vie*. Ceci peut servir à expliquer comment il est poſsible que la vérité prête le flanc au ridicule, et pourquoi le sublime et le plaisant ont souvent les mêmes limites.

Fin des Notes du vingt-unième Chant.

CANTO XXII.

ARGOMENTO.

Seguito della quinta valle. Prevaricatori che hanno mercato le grazie e gl'impieghi. Duello di due Demonj. Paſsaggio alla sesta valle.

I VIDI già cavalier muover campo,
E cominciare stormo, e far lor mostra,
E tal volta partir per loro scampo:
Corridor vidi per la terra vostra,
O Aretini; e vidi gir gualdane,
Ferir torniamenti, e muover giostra,
Quando con trombe e quando con campane,
Con tamburi e con cenni di castella,
E con cose nostrali e con istrane:
Nè già con sì diversa cemmamella
Cavalier vidi muover nè pedoni;
Nè nave a segno di terra ò di stella.
Noi andavam con li dieci Demoni,
Ahi fiera compagnia! ma ne la chiesa
Co i santi, et in taverna co i ghiottoni.
Pur a la pegola era la mia intesa,
Per veder de la bolgia ogni contegno,
E de la gente ch'entro v'era incesa.

CHANT XXII.

ARGUMENT.

Suite de la cinquième vallée. Prévaricateurs qui ont vendu les graces et les emplois. Combat de deux Démons. Paſsage à la sixième vallée.

J'AI vu les armées s'ébranler, les bataillons se déployer, se heurter et fuir en déroute : j'ai vu aux champs d'Arezzo [1] les escadrons légers se précipiter dans les plaines : j'ai entendu le choc des tournois et des joûtes guerrières ; et les tambours et les trompettes, l'airain des temples et les signaux des villes, se mêler aux clairons toscans et aux instrumens barbares : mais ni le bruit des batailles, ni le cri d'un navire à la vue du port ou des étoiles, n'ont rien qui reſsemble au signal de la troupe infernale [2].

Nous suivions la maligne escorte des esprits : quels compagnons, ô ciel ! mais l'Eglise a ses saints, et la taverne ses suppôts [3]. J'avançois toutefois, sans perdre de vue la poix bouillante, afin de reconnoître les peuples qui s'en abreuvent à jamais ; et comme un pilote voit les dauphins dont les croupes nombreuses, se jouant

Come Delfini, quando fanno segno
A' marinar con l'arco de la schiena,
Che s'argomentin di campar lor legno:
Talhor così ad allegiar la pena
Mostrav'alcun de' peccatori'l dosso,
E nascondeva in men che non balena.
E com'a l'orlo dell'acqua d'un fosso
Stan li ranocchi, pur col muso fuori,
Sì che celan'i piedi e l'altro grosso;
Sì stavan d'ogni parte i peccatori:
Ma come s'appresava Barbariccia,
Così si ritraean sotto i bollori.
Io vidi, et anco il cor me n'accappriccia,
Uno aspettar così, com' egl'incontra
Ch'una rana rimane e l'altra spiccia:
E Graffiacan che gli era più di contra,
Gli arronciglió le'mpegolate chiome,
E trasse'l sù, che mi parve una lontra.
I sapea già di tutti quant'il nome,
Sì li notai quando furon' eletti,
E poi che si chiamaro, attesi come.
O Rubicante, fa che tu gli metti
Gli unghioni a dosso, sì che tu lo scuoi,
Gridavan tutt'insieme i maladetti.
Et io: Maestro mio, fa se tu poi,
Che tu sappi chi è lo sciagurato
Venuto a man de gli aversari suoi.

dans les vagues, lui présagent la tempête : ainsi je voyois les dos recourbés des coupables, qui, pour alléger leurs peines, se levoient sur l'épais bitume, et s'y replongeoient soudain. D'autres encore dont les têtes bordoient les deux côtés de la vallée, disparoiſsoient tour-à-tour, à l'approche du chef des Démons qui marchoit en avant.

Je les voyois s'enfoncer dans la résine noire, tels que des grenouilles au fond de leurs marécages ; et comme souvent l'une d'entre elles, plus tardive, ne suit pas ses compagnes ; ainsi je vis, et j'en friſsonne encore, un seul de ces infortunés qui osa trop attendre. Tout-à-coup l'esprit malfaisant qui serroit les bords de plus près, l'accrocha par sa gluante chevelure, et l'enleva comme une loutre qui pend à l'hameçon. A cette vue, la race maudite cria tout d'une voix : » Fais-lui sentir, compagnon, fais-lui » sentir tes ongles. « Je dis alors à mon guide : Hâtez-vous d'apprendre, s'il est poſsible, quel est le malheureux tombé dans ces mains ennemies. Le Poète s'approcha de lui au même instant, et lui demanda quelle étoit sa patrie. Il répondit : » J'ai vu le jour dans le royaume de » Navarre : ma mère, veuve d'un époux diſsi-

Lo Duca mio li s'accostò a lato,
Domandollo ond'e' foſse, e quei rispose:
I fui del regno di Navarro nato;
Mia madre a servo d'un Signor mi pose,
Che m'havea generato d'un ribaldo
Distruggitor di se e di sue cose.
Poi fui famiglio del buon Re Tebaldo;
Quivi mi misi a far baratteria
Di ch'i rendo ragion in questo caldo.
E Ciriato, a cui di bocca uscia
D'ogni parte una sanna, come a porco,
Gli fè sentir come l'una sdruscia.
Tra male gatte era venuto'l sorco:
Ma Barbariccia il chiuse con le braccia,
E diſse: State'n là, mentr'io lo'nforco.
Et al Maestro mio volse la faccia,
Dimanda, diſse, ancor, se più disij
Saper da lui, prima ch'altri'l disfaccia.
Lo Duca: Dunque hor dì de gli altri rij,
Conosci tu alcun che sia Latino,
Sotto la pece? e quegli: I mi partij
Poco è da un che fù di là vicino:
Così foſs'io ancor con lui coperto!
Ch'io non temerei unghia nè uncino.
E Libiccoco, Troppo havem sofferto,
Diſse: e presegli'l braccio col runciglio,
Sì che stracciando ne portò un lacerto.

» pateur, adultère et suicide, engagea ma jeu-
» neſse au service d'un courtisan. Je sus dans la
» suite m'approcher du cœur du bon Roi Thi-
» bault; mais je ne tardai pas à faire auprès de
» lui le trafic dont je rends compte dans la poix
» bouillante 4. «

Le Navarrois parlant ainsi au milieu des Démons, étoit comme la souris tremblante au milieu des chats perfides. Déja l'un d'entre eux, à qui deux longues défenses hériſsoient les lèvres, lui faisoit sentir leur pointe cruelle; mais le chef l'entourant de ses bras : » Laiſsez, laiſ-
» sez, dit-il aux autres, c'est à ma fourche qu'il
» est dû. « Et d'abord se tournant vers mon guide, il lui cria : » Faites-le parler encore,
» avant qu'on le déchire. « Le sage prit donc la parole : Connoîtrois-tu quelque ame italienne dans la poix obscure ? Le coupable répondit :
» Il en est une que les mers d'Italie ont vu
» naître, et j'étois naguère à ses côtés. Que n'y
» suis-je encore ! je n'aurois pas devant moi
» ces griffes et ces crocs. « » C'est trop de pa-
» tience, « cria l'un des Démons; et lui jetant sur les bras sa fourche recourbée, il en arrachoit des lambeaux : un autre en même temps s'attachoit à ses jambes; et l'infernal Décurion

Draghignazzo anche ei volle dar di piglio
Giù dalle gambe : onde'l decurio loro
Si volse'ntorno intorno con mal piglio.
Quand'elli un poco rappacciati foro;
A lui ch'ancor mirava sua ferita,
Dimandò'l Duca mio senza dimoro,
Chi fù colui da cui mala partita
Dì che fecesti per venire a proda?
Et ei rispose : Fù frate Gomita,
Quel di Gallura, vasel d'ogni froda,
C'hebbe i nimici di suo donno in mano;
E fè lor sì, che ciascun se ne loda :
Denar sì tolse, e lasciogli di piano
Sì com'e' dice; e ne gli altri offici anche
Barattier fu non picciol, ma sovrano.
Usa con esso donno Michel Zanche
Di Logodoro : et a dir di Sardigna
Le lingue lor non si sentono stanche.
O me! vedete l'altro che digrigna :
I direi anco, ma i temo ch'ello
Non s'apparecchi a grattarmi la tigna.
E'l gran proposto volto a Farfarello
Che stralunava gli occhi per ferire,
Disse : Fatti'n costà malvagio uccello.
Se voi volete vedere, ò udire,
Incomenciò lo spaurato appresso,
Toschi ò Lombardi, i ne farò venire :

s'acharnoit comme eux autour de l'ombre malheureuse.

Quand les monstres se furent un peu laſsés, mon guide voulut parler à cet infortuné qui regardoit avec effroi toutes ses bleſsures : Quel est donc, lui dit-il, cet homme d'Italie que tu viens de quitter pour ton malheur ? » C'est, » répliqua-t-il d'une voix foible, le Juge de » Gallure [5], frère Gomite, ce vase d'iniquité, » qui tenant dans ses mains les ennemis de son » maître, les renvoya si contens de lui : ils ont » eu, dit-il, la liberté, et moi leur or. C'est » ainsi que sa main vénale trafiqua toujours des » dignités et des graces. Sans ceſse le Sénéchal » de Logodor [6] est avec lui, et la Sardaigne est » l'éternel objet de leurs plus doux entretiens. » O moi, chétif ! j'allois en dire davantage : mais » ne le voyez-vous pas grincer des dents, celui » qui s'apprête à me déchirer ? «

Le chef des autres en vit un prêt à frapper, qui tordoit sa prunelle effroyable, et lui dit en le heurtant : » Laiſse-nous donc, mauvais gé- » nie. « Ainsi l'Ombre tremblante reprit son discours : » Si votre desir est de voir et d'en- » tendre d'autres coupables, j'en ferai paroître

Ma stien le Malebranche un poco in ceſso
Sì che non teman de le lor vendette;
Et io seggendo in questo luogo steſso,
Per un ch'io son, ne farò venir sette,
Quando suffolerò com'è nostro uso
Di far allhor che fuori alcun si mette.
Cagnazzo a cotal motto levò'l muso,
Crollando'l capo, e diſse: Odi malitia
Ch'egli ha pensato per gittarsi giuso.
Ond'ei c'havea lacciuoli a gran divitia,
Rispose: Malitioso son io troppo,
Quando io procuro a' miei maggior tristitia.
Alichin non si tenne, e di rintoppo
A gli altri, diſs' a lui: Se tu ti cali,
I non ti verrò dietro di gualoppo,
Ma batterò sovra la pece l'ali:
Lascis'il colle, e sia la ripa scudo
A veder se tu sol più di noi vali.
O tu che leggi, udirai nuovo ludo.
Ciascun da l'altra costa gli occhi volse,
Quel prima ch'a ciò far era più crudo.
Lo Navarrese ben suo tempo colse:
Fermò le piante a terra, et in un punto
Saltò, e dal proposto lor si sciolse:
Di che ciascun di colpo fù compunto;
Ma quei più che cagion fù del difetto.
Però si moſse, e gridò: Tu se' giunto.

» de Toscane et de Lombardie ; mais la présence » des esprits les retiendroit toujours : qu'on me » laiſse donc seul sur le roc, et d'un sifflement qui » m'est connu, j'en vais attirer sept après moi ; » car tel est notre usage, quand le moment de » respirer est venu. « A ces mots, l'un des Démons souriant avec horreur, secoua la tête et dit : » Voyez l'invention du traître qui pense » nous échapper ! « » Certes, répliqua ce grand » maître d'artifice, si je suis traître, c'est aux » miens, puisque je les appelle à de nouvelles » douleurs. « Mais un Démon plus crédule prit la parole, et dit à l'infortuné : » Si tu » t'échappes, ce n'est point à la viteſse de mes » pieds, mais au vol de mes ailes, que je veux » me fier ; et je plongerai sur toi jusques dans » la poix bouillante. Amis, quittons la rive, et » cachons-nous dans ces roches : éprouvons si » un seul prévaudra contre dix. «

Lecteur, connois à présent la fin de l'artifice. Déja le Démon qui s'étoit montré le plus défiant, se retiroit vers les roches, suivi de tous les siens, quand le Navarrois saisit l'instant, se dreſse sur ses pieds, et d'un saut léger se dérobe au rivage et à ses ennemis. Le bruit de sa chute les consterna ; et celui dont le conseil causoit

Ma poco valse, che l'ale al sospetto
Non potero avanzar : quegli andò sotto,
E quei drizzò volando suso il petto.
Non altrimenti l'anitra di botto,
Quando'l falcon s'appreſsa, giù s'attuffa,
Et ei ritorna sù crucciato e rotto.
Irato Calcabrina della buffa,
Volando dietro li tenne, invaghito
Che quei campaſse, per haver la zuffa :
E come'l barattier fù disparito,
Così volse gli artigli al suo compagno,
E fù con lui sovra'l foſso ghermito.
Me l'altro fù bene sparvier grifagno
Ad artigliar ben lui ; et amendue
Cadder nel mezzo del bollente stagno.
Lo caldo schermitor subito fue ;
Ma però di levarsi era niente,
Sì havean inviscate l'ale sue.
Barbariccia con gli altri suoi dolente,
Quattro ne fè volar da l'altra costa,
Con tutt'i raffi ; et aſsai prestamente
Di quà di là discèser alla posta :
Porser gli uncini verso gl'impaniati
Ch'eran già cotti dentro dalla crosta ;
E noi lasciammo lor cos'impacciati.

Il fine del Canto ventesimosecondo.

l'affront de tous, s'élança tout-à-coup, en criant : « Je t'aurai ; « mais en vain ; car, plus prompte que son vol, la crainte précipita l'Ombre au fond du gouffre, et l'ange, en volant, n'effleura que sa surface. Ainsi quand le faucon tombe et s'approche, le canard fuit et se gliſse dans l'onde, et le faucon repaſse dans les airs.

Cependant un des noirs esprits, furieux de l'outrage, avoit d'une aile rapide suivi son compagnon ; et, charmé de le voir manquer sa proie, il se tourna plein de rage contre lui, et le lia de ses ongles crochus. L'autre, comme un léger épervier, fut prompt à l'empoigner de ses robustes serres ; et je les vis tomber tous deux dans la poix ardente. La violence du feu les sépara ; mais pour s'élever du gouffre, ils agitoient inutilement leurs ailes gluantes. Le chef attristé fit voler auſsitôt quatre des siens sur l'autre bord : ils s'abattirent légérement, et présentèrent leurs fourches alongées aux deux malheureux, qui levoient foiblement leurs bras déja roidis sous la croûte enflammée du bitume. Nous partîmes alors, et nous laiſsâmes-là notre escorte se débattre à loisir.

Fin du vingt-deuxième Chant.

NOTES

SUR

LE VINGT-DEUXIÈME CHANT.

[1] Le Poète fait allusion à la bataille de Campaldino, gagnée sur les habitans d'Arezzo. Il s'y comporta fort bien. On a vu qu'il a déja fait mention de la prise de Caprone, à laquelle il avoit contribué. Il est rare que les Poètes tirent leurs comparaisons des affaires où ils se sont trouvés : mais le Dante étoit Poète et Guerrier à-la-fois.

[2] On est fâché que le Dante revienne encore ici à l'insolente trompette dont s'étoit servi ce diable, et qu'il arrête si long-temps l'imagination du lecteur sur cette idée, en l'entourant de tant de comparaisons, pour la faire mieux reſsortir.

[3] Le Poète, par cette expreſsion proverbiale, paroît vouloir s'excuser de la baſseſse et des expreſsions burleſques de ses diables. Le Traducteur a tâché de voiler par la nobleſse de son style la naïveté groſsière du texte. Il a négligé de rendre les noms que le Dante donne à ces dix démons, parce qu'ils sont d'une harmonie ridicule ; et parce que le court rôle que jouent ces farfadets, rend leurs noms fort inutiles à connoître. Puisque ce Poète ne vouloit pas leur donner plus de majesté, il eût bien fait de s'en paſser : la police des Enfers se seroit bien faite sans eux.

4 Il se nommoit Janpolo: sa mère qui étoit d'une bonne maison, se trouvant dans l'indigence après la mort de son mari, mit son fils au service d'un Baron qui étoit à la cour de Thibault, Roi de Navarre. Janpol gagna les bonnes graces du Roi, et ne profita de sa faveur que pour vendre à prix d'or les dignités et les emplois du royaume. Le Dante donne un caractère très-fin à Janpol, pour faire allusion au proverbe qui dit, qu'un Navarrois en sait plus que le Diable.

5 Vers l'an 1117, les Pisans et les Génois ayant conquis la Sardaigne, partagèrent cette isle en quatre Judicatures ou Bailliages : le premier nommé *Logodor*, le second *Cagliari*, le troisième *Gallure*, et le quatrième *Alborea*. Nino Visconti, de Pise, ayant obtenu le département de Gallure, y établit pour son Lieutenant frère Gomite. Les exactions et les injustices criantes de ce Gomite, qui s'étoit laissé corrompre par les ennemis de son maître, et leur avoit vendu la liberté, furent cause que Nino le fit pendre. Gomite portoit le nom de *frère*, parce qu'il étoit de l'Ordre des *Frères joyeux*, dont il sera parlé ci-après.

6 Frédéric II eut un fils naturel qui posséda le Bailliage de Logodor. Michel Zanche fut son Sénéchal, et finit par s'emparer du Bailliage ; mais il fut bientôt assassiné, comme on verra au Chant XXXIII.

Fin des Notes du vingt-deuxième Chant.

CANTO XXIII.

ARGOMENTO.

Discesa nella sesta valle dove sono puniti gl'ipocriti. Paſsaggio alla settima valle.

TACITI, soli, e senza compagnia,
N'andavam l'un dinanzi e l'altro dopo;
Come frati minor vanno per via.

Volt'era in sù la favola d'Isopo
Lo mi' pensier, per la presente riſsa,
Dov'ei parlò de la rana e del topo:

Che più non si pareggia mò et iſsa,
Che l'un con l'altro fa; se ben s'accoppia
Principio e fine con la mente fiſsa.

E come l'un pensier de l'altro scoppia,
Così nacque di quello un'altro poi
Che la prima paura mi fè doppia.

I pensava così: Questi per noi
Sono scherniti e con danno e con beffa
Sì fatta, ch'aſsai credo che lor noi.

Se l'ira sovra'l mal voler s'agueffa,
Ei ne verranno dietro più crudeli
Che cane a quella lepre ch'egli acceffa.

CHANT XXIII.

ARGUMENT.

Descente à la sixième vallée où sont punis les Hypocrites. Paſsage à la septième vallée.

TRANQUILLES et sans escorte, nous marchions comme deux solitaires en silence, mon guide en avant, et moi sur ses traces [1]. Le combat des deux anges occupoit ma pensée, et s'y peignoit sous l'emblême de la grenouille et du rat chantés par Esope [2] : j'avançois, et toujours la naïve peinture devenoit plus reſsemblante. Mes pensées succédant ainsi à mes pensées, il m'en vint une qui me glaça d'horreur. Ces noirs esprits, me disois-je, sont tombés dans un piége honteux et cruel; et si la soif de la vengeance irrite encore leur naturel féroce, ils seront bientôt sur nous, plus légers et plus acharnés qu'un levrier sur la proie qu'il happe dans sa course.

Pâle d'effroi, et les cheveux hériſsés, je m'arrêtai tout attentif : Maître, criai-je, si nous ne fuyons ensemble, les Démons sont à nous. Je

Già mi sentia tutti arricciar li peli
De la paura, e stava indietro intento;
Quand'i dissi: Maestro, se non celi
Te e me tostamente, i ho pavento
Di Malebranche: noi gli havem già dietro;
I gl'imagino sì che già li sento.
E quei: S'io fossi d'impiombato vetro,
L'imagine di fuor tua non trarrei
Più tosto a me, che quella dentro impetro.
Pur mò veniano i tuoi pensier tra miei
Con simil atto e con simile faccia,
Sì che d'intrambi un sol consiglio fei.
S'egli è che sì la destra costa giaccia,
Che noi possiam ne l'altra bolgia scendere,
Noi fuggirem l'imaginata caccia.
Già non compiè di tal consiglio rendere,
Ch'io gli vidi venir con l'ale tese
Non molto lungi, per volerne prendere.
Lo Duca mio di subitò mi prese,
Come la madre ch'al romore è desta,
E vede presso a se le fiamme accese;
Che prende'l figlio, e fugge, e non s'arresta,
Havendo più di lui che di se cura,
Tanto che solo una camicia vesta:
E giù dal collo de la ripa dura
Supin si diede a la pendente roccia
Che l'un de' lati a l'altra bolgia tura.

sens leur approche, et je crois les entendre. Quand je serois, me dit-il, un miroir fidèle, je ne rendrois pas les traits de ton visage, plus promptement que mon cœur n'a reçu l'impreſsion du tien : une crainte, une pensée frappoient à-la-fois ton ame et la mienne. Mais s'il est vrai que la descente de cette sixième vallée ne soit pas impraticable, nous échapperons au sujet de tes craintes.

Il parloit encore, lorsque je vis les monstres accourir avec leurs ailes étendues, et leurs bras alongés pour nous saisir : mais tout-à-coup le Poète m'enlève dans les siens ; et comme une mère qui s'éveille à la lueur des flâmes, court à son fils, l'emporte, et tremblante pour lui seul, fuit demi-nue à travers l'incendie : ainsi mon guide se jette à la renverse, et s'abandonne à la pente des rocs. Plus rapide que l'eau dans son étroit canal, quand elle précipite les ailes de la roue, et fait tourner la meule ; le bon génie gliſse au fond de la vallée, me portant sur son sein, comme un père, et non plus comme un guide.

A peine ses pieds touchoient le fond de la nouvelle enceinte, que la troupe des Démons parut sur nos têtes : mais ils n'étoient plus à

Non corse mai sì tosto acqua per doccia
A volger ruota di molin terragno,
Quand'ella più verso le pale approccia;
Come'l Maestro mio per quel vivagno
Portandosene me sovra'l suo petto,
Come suo figlio, e non come compagno.
A pena furo i piè suoi giunti al letto
Del fondo giù, ch'ei giunser in sù'l colle
Sovr'eſso noi; ma non gli era sospetto:
Che l'alta providenza che lor volle
Porre ministri de la foſsa quinta,
Poter dipartirs' indi a tutti tolle.
La giù trovammo una gente dipinta
Che giva intorno aſsai con lenti paſsi
Piangendo, e nel sembiante stanca e vinta.
Elli havean cappe con cappucci baſsi
Dinanz'a gli occhi, fatte della taglia
Che in Cologna pe' monaci faſsi.
Di fuor dorate son sì ch'egli abbaglia,
Ma dentro tutte piombo, e gravi tanto,
Che Federigo le mettea di paglia.
O in eterno faticoso manto!
Noi ci volgemm'ancor pur a man manca
Con loro'nsieme, intenti al tristo pianto.
Ma per lo peso quella gente stanca
Venia sì pian, che noi eravam nuovi
Di compagnia ad ogni muover d'anca.

craindre ; car la haute Providence qui leur livra la cinquième vallée, les exila pour jamais dans ses confins.

Cependant nous regardâmes et nous vîmes paſser devant nous la foule des Ombres dont ces lieux étoient peuplés. Chacune d'elles marchoit d'un pas lent et pénible sous le faix d'une ample robe qui se courboit en froc sur leurs têtes, ainsi qu'on en voit dans les dortoirs de Cologne : mais le roide contour et les plis immobiles de celles-ci reluisoient d'or à leur surface, et cachoient au dedans une épaiſse doublure de plomb, si vaste et si lourde, qu'au prix d'elle la chape de Frédéric eût semblé de la paille légère 3. O manteaux accablans d'éternelle durée ! ces Ombres malheureuses suivoient, en pleurant, les détours de la noire enceinte, et paroiſsoient vaincues de fatigue et de laſsitude.

J'observois leur abattement profond, en marchant à leurs côtés dans la vallée obscure : mais elles se traînoient avec tant de peine sous le poids de leur vêtement, que je les devançois toujours, et chaque pas me portoit vers de nouveaux coupables. Je dis alors à mon guide : Daignez voir parmi ces Ombres, s'il en est une dont la vie ait mérité le regard des hommes. Et auſsitôt un des réprouvés qui venoit après nous, reconnut

Perch'i al Duca mio : Fà che tu truovi
Alcun ch'al fatto il nome sì conosca,
E gli occhi, sì andando, intorno muovi.
Et un che'ntese la parola Tosca,
Diretr'a noi gridò : Tenete i piedi,
Voi che correte sì per l'aura fosca :
Forse c'havrai da me quel che tu chiedi.
Onde'l Duca si volse, e disse : Aspetta,
E poi secondo'l suo passo procedi.
Ristetti, e vidi due mostrar gran fretta
De l'animo, col viso, d'esser meco :
Ma tardavagli'l peso e la via stretta.
Quando fur giunti, assai con l'occhio bieco
Mi rimiraron senza far parola ;
Poi si volsero'n se, e dicean seco :
Costui par vivo a l'atto della gola ;
E s'ei son morti, per qual privilegio
Vanno scoverti della grave stola ?
Poi disser a me : O Tosco, ch'al collegio
De gl'Ipocriti tristi se' venuto,
Dir chi tu se' non haver in dispregio.
Et io a lor : Fui nato e cresciuto
Sovra'l bel fiume d'Arno a la gran villa ;
E son col corpo ch'i ho sempre havuto.
Ma voi chi siete, a cui tanto distilla,
Quant'i veggio, dolor giù per le guance ?
E che pena è in voi, che sì sfavilla ?

le parler Toscan, et s'écria : » O vous deux » qui fendez si légérement l'épaiſse nuit, arrê- » tez; c'est de moi peut-être que l'un apprendra » ce qu'il demande à l'autre. « Le Maître se tournant à ces mots, Attends ce malheureux, me dit-il, et songe à ralentir ta marche, pour qu'il puiſse te suivre.

Je m'arrêtai, et j'en vis deux qui montroient bien sur leurs visages le pénible desir qu'ils avoient de me joindre; mais leur pesante charge et l'âpreté du sentier retardoient leurs efforts. Lorsqu'ils furent enfin devant moi, ils me regardèrent long-temps d'un œil troublé, et se tournant l'un vers l'autre, ils se disoient : » Ce- » lui-ci me paroît vivre encore, au mouvement » de ses lèvres; car s'il étoit mort, par quel bon- » heur iroit-il ainsi à la légère ? « Ensuite élevant la voix : » O Toscan, me dirent-ils, qui viens » te mêler à la triste aſsemblée des hypocrites, » ne refuses pas de nous dire qui tu es ! « Je suis né dans la grand'ville, répondis-je, et j'ai bu dans les claires eaux de l'Arno. Vous voyez devant vous ce corps que j'eus toujours au monde : mais apprenez-moi qui vous êtes, vous dont les yeux éteints et les joues caves s'abreuvent de tant de larmes : dites quels sont les maux dont vous donnez des marques si douloureuses ? Un

Et un rispos'a me : Le cappe rance
Son di piombo sì groffe, che li pesi
Fan così cigolar le lor bilance.
Frati godenti fummo e Bolognesi;
Io Catalano, e costui Loderingo
Nomati, e da tua terra insieme presi,
Come suol eſser tolto un'huom solingo,
Per conservar sua pace; e fummo tali
Ch'ancor si pare intorno dal Gardingo.
I cominciai : O frati, i vostri mali...
Ma più non diſsi, ch'a gli occhi mi corse
Un crucifiſso in terra con tre pali.
Quando mi vide, tutto si distorse,
Soffiando ne la barba co i sospiri.
E'l frate Catalan ch'a ciò s'accorse,
Mi diſse : Quel confitto, che tu miri,
Consigliò i Farisei che convenia
Porr'un hnom per lo populo a' martiri.
Attraversato e nudo è per la via,
Come tu vedi; et è mestier che senta
Qualunque paſsa, com'ei pesa pria :
Et a tal modo il suocero si stenta
In questa foſsa, e gli altri dal concilio
Che fù per li Guidei mala sementa.
Allor vid'io maravigliar Virgilio
Sovra colui ch'era disteso in croce,
Tanto vilmente nell' eterno esilio.

d'eux me répondit : » Ces chapes dorées que tu
» nous vois sont d'un plomb si épais, qu'elles
» font craquer nos membres, comme les poids
» font crier les reſsorts et le joug des balances.
» Nous avons été Frères joyeux, et tous deux
» Bolonois 4 : on nommoit celui-ci Lothaire,
» et moi Catalan : ta République nous constitua
» l'un et l'autre ensemble comme un chef uni-
» que, pour éteindre ses discordes; mais ses rues
» changées en déserts attestent encore ce que
» nous avons été pour elle. «

O frères, m'écriai-je, ce sont vos crimes !... et je m'interrompis tout-à-coup devant un coupable mis en croix sur la terre, et percé de trois piques 5. En me voyant, il tordit ses membres avec plus d'horreur, et pouſsa d'affreux soupirs à travers sa barbe touffue. L'Ombre qui marchoit avec moi prit alors la parole : » Ce crucifié
» que tu regardes, a dit aux Pharisiens qu'il étoit
» bon qu'un seul périt pour tous. Il expose ainsi
» sa nudité au milieu du chemin, et doit y sentir
» à jamais ce que pèse chacun de nous au paſ-
» sage. Plus loin dans ces mêmes foſsés est ainsi
» étendu son beau-père 6 : plus loin encore sont
» ainsi renversés tous ceux de leur synagogue ;
» perfide mère, en qui furent maudits les enfans
» de Jacob 7. «

Poscia drizzò al frate cotal voce:
Non vi dispiaccia, se vi lece, dirci
S'a la man destra giace alcuna foce,

Onde noi amendue posciamo uscirci,
Senza constringer de gli angeli neri
Che vegnan d'esto loco a dipartirci.

Rispose adunque: Più che tu non speri,
S'appreſsa un saſso che da la gran cerchia
Si move, e varca tutt'i vallon feri,

Salvo che questo è rotto e nol coperchia:
Montar potrete sù per la ruina
Che giace in costa e nel fondo soperchia.

Lo Duca stette un poco a testa china;
Poi diſse: Mal contava la bisogna
Colui ch'i peccator di là uncina.

E'l frate: I udì già dir a Bologna
Del Diavol vitii aſsai, tra quali udì
Ch'egli è bugiardo e padre di menzogna.

Appreſo'l Duca a gran paſsi sen'gì,
Turbato un poco d'ira nel sembiante;
Ond'io da gl'incarcati mi partì,

Dietr'a le poste de le care piante.

Il fine del Canto ventesimoterzo.

Je vis alors mon guide contempler avec étonnement ce Juif crucifié avec tant d'opprobre dans ces lieux d'éternel exil. Ensuite il leva les yeux, et dit à l'Ombre bolonèse : Daignez maintenant nous apprendre s'il est une iſsue vers l'autre côté de la vallée, pour échapper aux noirs esprits qui nous poursuivoient dans ces rocs. L'Ombre répondit : » On trouve plus près d'ici que vous ne » l'espérez, le rocher qui du pied de l'enceinte » première se relève dix fois sur les vallées mau- » dites : seulement il est tombé dans celle-ci; » mais il offre encore un paſsage à travers ses » débris qui pendent en ruine sur la côte, et rem- » pliſsent le fond de la vallée. «

A ces mots le sage baiſsa la tête, et s'arrêta ; ajoutant après un court silence : L'esprit qui veille au-delà sur l'étang de bitume, nous a donné des paroles bien trompeuses. » J'ai reçu » de mes anciens, reprit le Bolonois, que cet » ennemi de l'homme étoit la souche de tout » vice, et sur-tout le père du mensonge. « Auſsitôt mon guide, plein d'émotion sur son visage, doubla le pas, et je suivis ses traces chéries, loin du pénible aspect des Ombres et de leurs insupportables vêtemens [8].

Fin du vingt-troisième Chant.

NOTES
SUR
LE VINGT-TROISIÈME CHANT.

[1] Le texte dit, comme deux Frères mineurs.

[2] Tout le monde sait que pendant que le rat et la grenouille se débattoient, ils furent tous deux mangés par un milan : le Poète rapproche cette fable du désastre arrivé à ces deux Démons.

[3] Frédéric II faisoit couvrir les criminels de lèze-Majesté d'une chape de plomb : on les plaçoit ensuite auprès d'un grand feu où la chape et le coupable fondoient ensemble. Jean-sans-terre en fit faire une pareille pour l'Archidiacre de Norwich, qui succomba bientôt sous le poids de cet étrange vêtement. Il semble, en lisant l'histoire de ces temps malheureux, que le Poète ait plutôt exercé ses yeux que son imagination.

Ces chapes dorées à l'extérieur, et de plomb au dedans, sont un emblême de l'hypocrisie, comme les *sépulcres blanchis* de l'Evangile.

[4] Il y eut plusieurs Gentilshommes de Bologne, de Modène et de Reggio, qui, pour se dérober aux impôts et aux discordes publiques, demandèrent au Pape Urbain IV. d'ériger en leur faveur un Ordre religieux et militaire qui pût, comme celui des Templiers, combattre les Infidèles, et maintenir la foi et la justice. Le Pape érigea l'Ordre, et les Chevaliers furent nommés *Frères de sainte Marie*. Au lieu de combattre, ils se mirent à vivre ensemble, et à se traiter l'un l'autre splendidement avec

leurs enfans et leurs femmes, ne conservant de la vie monacale que le goût pour la bonne chère; si bien que le peuple les appela *Frères joyeux*. Quand Mainfroy, premier support des Gibelins en Italie, eut perdu dans la Pouille son trône et sa vie, les Guelfes prirent vigueur, et le peuple de Florence se soulevant contre ses chefs qui étoient Gibelins, le Lieutenant de Mainfroy fut chaſsé de la ville. Dans cette crise, la République se choisit deux Magistrats suprêmes parmi les *Frères joyeux;* l'un nommé Catalan Malavolti, et l'autre Lothaire Liandolo, tous deux Bolonois; l'un Guelfe, et l'autre Gibelin. Mais bien qu'ils fuſsent de faction diverse, ils se laiſsèrent corrompre par l'or des Guelfes, et s'unirent pour chaſser les Gibelins de Florence, qui n'y sont plus rentrés. On brûla et on démolit par leur ordre les maisons de la famille des Uberts, dont étoient Farinat et Mosca, comme nous avons déja dit aux notes du x^e^. Chant, et qu'on le verra au XXVIII^e^.

5 C'est Caïphe, qui dit en parlant de J. C. : *Il vaut mieux qu'un périſse pour tous, que tous pour un.*

6 Celui-ci est Anne, beau-père de Caïphe.

7 Les hérésies étant le fruit de la subtilité et du loisir, et la synagogue étant une aſsemblée de Docteurs qui ergotisoient du matin au soir, il devoit arriver que de cette foule d'opinions qui s'élevoient et se détruisoient tour-à-tour, il en naîtroit enfin une fatale au Judaïsme.

8 Virgile étoit honteux de s'être laiſsé tromper par le Diable. Il avoit fait plus de chemin qu'il ne falloit, et avoit été obligé, pour avoir manqué le pont, de se précipiter le long des rochers qui bordent la vallée.

Fin des Notes du vingt-troisième Chant.

CANTO XXIV.

ARGOMENTO.

Discesa nella settima valle dove sono puniti i Ladri e Furfanti autori d'inganni e tradimenti.

IN quella parte del giovanetto anno
Che'l sole i crin sotto l'aquario tempra;
E già le notti a mezzo, e i dì sen'vanno:
Quando la brina in sù la terra aſsempra
L'imagine di sua sorella bianca,
Ma poco dura a la sua penna tempra;
Lo vilanello a cui la robba manca,
Si leva e guarda e vede la campagna
Biancheggiar tutta, ond'ei si batte l'anca;
Ritorna a casa, e quà e là si lagna;
Come'l tapin che non sa che si faccia;
Poi riede e la speranza rincavagna,
Veggendo'l mondo haver mutata faccia
In poco d'horà; e prende suo vincastro,
E fuor le pecorelle a paſcer caccia.
Così mi fece sbigottir lo mastro,
Quand'i gli vidi sì turbar la fronte;
E così tosto al mal giunse lo'mpiastro:

CHANT XXIV.

ARGUMENT.

Descente à la septième vallée, où sont punis les Voleurs et Brigands qui ont usé de mensonge et de fourberies.

VERS le retour de l'année jeune encore, où déja le soleil plonge son front pâliſsant dans l'urne pluvieuse [1] : quand le jour s'accroît des pertes de la nuit, et que les voiles transparens de la gelée imitent au matin la robe éclatante de la neige [2], le pâtre qui n'a plus de fourrages, se lève et regarde autour de lui; mais voyant par-tout blanchir la plaine, il se bat les flancs, et troublé par son malheur, il rentre sous ses toîts, court, s'écrie et se désespère. Il sort enfin et renaît à l'espérance, lorsqu'il voit qu'un temps si court a changé l'aspect des champs : déja la houlette en main, il chaſse devant lui son troupeau qui bondit sur la verdure.

C'est ainsi que le trouble du Poète paſsa de son front sur le mien, et que par un auſsi prompt retour, j'eus le remède après le mal ; car, dès que nous fûmes devant les ruines du pont, le

Che come noi venimmo al guasto ponte,
Lo Duca a me si volse con quel piglio
Dolce ch'i vidi in prima a piè del monte.
Le braccia aperse dopo alcun consiglio
Eletto seco, riguardando prima
Ben la ruina; e diedemi di piglio.
E come quei ch'adopera et istima,
Che sempre par che'nnanzi si proveggia;
Così levando me sù ver la cima
D'un ronchion, avisava un'altra scheggia;
Dicendo: Sovra quella poi t'aggrappa,
Ma tenta pria s'è tal ch'ella ti reggia.
Non era via da vestito di cappa:
Che noi a pena, ei lieve, et io sospento,
Potevam sù montar di chiappa in chiappa.
E se non fosse che da quel precinto,
Più che da l'altro, era la costa corta:
Non so di lui, ma io sarei ben vinto.
Ma perchè Malebolge inver la porta
Del bassissimo pozzo tutta pende,
Lo sito di ciascuna valle porta;
Che l'una costa surge e l'altra scende.
Noi pur venimmo infine in sù la punta
Onde l'ultima pietra si scoscende.
La lena m'era del polmon sì munta
Quando fui sù, ch'i non potea più oltre;
Anzi m'assisi nella prima giunta.

bon génie me regardant de ce même coup d'œil dont il m'avoit ranimé au pied de la colline 3, ouvrit les bras; et après avoir considéré ces maſses de débris d'une vue plus attentive, il me prit, et me porta sur son sein; ensuite, comme un sage qui agit et délibère à-la-fois, il marcha d'un pas mesuré, et me souleva sur la pointe d'un roc, cherchant de l'œil un autre appui, et me disant : c'est là qu'il faut te prendre; mais vois d'abord s'il peut te soutenir. Certes, ce n'étoient point ici des sentiers pour des malheureux vêtus de plomb, puisque l'Ombre légère du Poète, et moi suspendu dans ses bras, nous graviſsions de pointe en pointe avec tant de fatigue dans ces décombres; et si ce côté ne m'eût offert des roches moins sourcilleuses, j'aurois succombé sans doute, et mon guide peut-être avec moi. Mais comme de foſsé en foſsé, un rempart s'élève, et l'autre s'abaiſse; les vallées maudites se penchent ainsi comme un vaste amphithéâtre, et pèsent sur l'abîme creusé dans leur centre 4.

J'étendis enfin mes bras vers les derniers rocs qui hériſsent le sommet de la côte; et là, sans pouls et sans force, j'appuyai mon flanc hors d'haleine sur la pierre tranchante. Relève-toi,

Homai convien che tu così ti spoltre,
Diſse'l Maestro, che seggendo in piuma
In fama non si vien, nè sotto coltre;
Senza laqual chi sua vita consuma,
Cotal vestigio in terra di se lascia,
Qual fumo in aere et in acqua la schiuma:
E però leva sù, vinci l'ambascia,
Con l'animo che vince ogni battaglia,
Se col suo grave corpo non s'accascia.
Più lunga scala convien che si saglia,
Non basta da costoro eſser partito:
Se tu m'intendi, hor fà sì che ti vaglia.
Leva'mi allhor mostrandomi fornito
Meglio di lena ch'i non mi sentia,
E diſsi: Và, ch'i son forte et ardito.
Sù per lo scoglio prendemmo la via,
Ch'era ronchioso, stretto, e malagevole,
E certo più aſsai che quel di pria.
Parlando andava per non parer fievole:
Ond'una voce uscio da l'altro foſso,
A parole formar disconvenevole.
Non sò che diſse, ancor che sovra'l doſso
Foſsi dell'arco già che varca quivi:
Ma chi parlava ad ira parea moſso.
Io era volto in giù; ma gli occhi vivi
Non potean ir al fondo per l'oscuro;
Perch'i: Maestro, fà che tu arrivi

me cria le Maître, et secoue ta molleſse; car ce n'est point sur la plume et sous les courtines, que la gloire t'attend : la gloire, sillon de lumière que l'homme doit laiſser après lui, s'il n'a point gliſsé dans la vie, comme la fumée dans l'air, ou l'écume sur l'onde. Viens désormais, et vainqueur de ta foibleſse, montre-moi ces mouvemens généreux d'une ame qui ne se traîne point sous la groſsière enveloppe des sens. Ne crois pas qu'il te suffise d'être échappé de ces gouffres; il est encore une colline et des hauteurs plus inacceſsibles [5]; entends-moi donc, et que ton cœur se réveille à ma voix. J'étois déja debout, et montrant à mon guide des forces que je n'avois point : Me voilà, lui dis-je; ne doutez plus de mon courage. Et auſsitôt je mis le pied dans les routes étroites de ces rochers, qui me parurent encore plus âpres et plus escarpées. J'avançois toutefois, en parlant à voix haute, pour ne point trahir ma défaillance, et j'atteignis enfin le comble du pont qui embraſse la septième vallée.

Là mon oreille fut frappée de je ne sais quelle voix confuse, semblable aux frémiſsemens inarticulés de la rage. Je m'arrêtai plus attentif; mais en vain je penchois ma tête, des yeux

Da l'altro cinghio, e dismontiam lo muro;
Che com'i odo quinci e non intendo,
Così giù veggio e niente raffiguro.
Altra risposta, diſse, non ti rendo,
Senon lo far: che la dimanda honesta
Si dee seguir con l'opera tacendo.
Noi discendemmo'l ponte da la testa,
Ove s'aggiugne con l'ottava ripa;
E poi mi fù la bolgia manifesta:
E vidiv'entro terribile stipa
Di serpenti, e di sì diversa mena,
Che la memoria il sangue ancor mi scipa.
Più non si vanti Libia con sua rena;
Che se Chelidri, Jaculi, e Pharee
Produce, e Cencri con Amphesibena;
Nè tante pestilenze, nè sì ree
Mostrò giamai con tutta l'Ethiopia,
Nè con ciò che di sopra'l mar roſso èe.
Tra questa cruda e tristiſsima copia
Correvan genti nude e spaventate,
Senza sperar pertugio ò helitropia.
Con serpi le man dietro havean legate:
Quelle ficcavan per le ren' la coda
E'l capo, et eran dinanz'aggroppate.
Et ecco ad un ch'era da nostra proda
S'aventò un serpente che'l trafiſse
Là dove'l collo a le spalle s'annoda.

mortels ne pouvoient sonder ces profondes retraites de la nuit. Maître, dis-je auſsitôt, descendons sur l'autre bord ; car du haut de ces roches aiguës, j'écoute sans entendre, et je regarde sans rien distinguer. Descendons, me répondit le sage ; il n'est point d'autre réponse à tes justes desirs.

Auſsitôt nous descendîmes vers la base du pont ; et je pus alors envisager de plus près le fond de l'obscure vallée : mais je la vis partout couverte de serpens qui fourmilloient dans son ample sein. Leur multitude étoit de toute race et de toute forme ; et ce n'est point sans friſsonner que je m'en rappelle encore l'effroyable confusion. Que l'Afrique ne vante plus ses familles d'aspics et de basilics, et les phalanges de couleuvres et de dragons qui peuplent ses déserts ; car jamais les sables de la mer rouge, ou de la noire Ethiopie, n'étalèrent dans leur triste fécondité des monstres de nature si cruelle et si diverse.

Sur cet horrible mélange de reptiles entrelacés, des Ombres nues couroient épouvantées, sans trouver un seul abri dans les Enfers : elles couroient les bras roidis et tournés sur le dos, et leurs mains étoient entortillées de couleuvres

Nè I sì tosto mai, nè O si scrisse,
Com'ei s'accese, et arse, e cener tutto
Convenne che cascando divenisse:
E poi che fù a terra sì distrutto,
La polver si raccolse, e per se stessa
In quel medesmo ritornò di butto.
Così per li gran savi si confessa
Che la Fenice muore e poi rinasce,
Quand'al cinquecentesim'anno appressa.
Herba nè biada in sua vita non pasce;
Ma sol d'incenso lacrime e d'amomo;
E nardo e mirra son l'ultime fasce.
E qual è quei che cade, e non sà como,
Per forza di Demon ch'a terra il tira,
O d'altra opilation che lega l'huomo;
Quando si leva, che'ntorno si mira
Tutto smarrito da la grande angoscia
Ch'egli ha sofferta, e guardando sospira:
Tal era'l peccator levato poscia.
O giustitia di Dio quant'è severa,
Che cotai colpi per vendetta croscia!
Lo Duca il dimando poi chi egli era;
Perch'ei rispose: I piovvi di Toscana,
Poco tempo è, in questa gola fera.
Vita bestial mi piacque, e non humana,
Sì com'a mul ch'i fui: son Vanni Fucci,
Bestia, e Pistoia mi fù degna tana.

qui se replioient en ceinture autour de leurs flancs.

Je regardois, et voilà qu'un serpent lancé près des bords où nous étions, pique un coupable à la gorge; et dans un clin-d'œil, le coupable enflammé se consume et tombe réduit en cendres : mais cette pouſsière en tombant se ramaſsoit d'elle-même, et tout-à-coup se dreſsant sous sa première forme, le réprouvé se montra debout. Ainsi la sage antiquité nous peint le phénix mourant et renaiſsant après cinq siécles ; ne vivant, au lieu des fruits et de l'herbe des champs, que du suc de l'amomum, et des pleurs de l'encens ; expirant enfin sur un lit de myrrhe et de nard aromatique [6].

Cependant tel qu'un homme frappé d'un invisible mal, ou renversé par l'esprit immonde, tombe d'une chute inopinée, et se relève ensuite tout ébranlé de l'affreuse secouſse; plein de trouble, il regarde autour de lui, et soupire en regardant : tel étoit le coupable devant nous. O sévère justice du Ciel, quels coups échappent de tes mains !

Mon guide alors dit à ce malheureux, quel fut ton nom et ta patrie ? » La Toscane,

Et io al Duca : Dilli che non mucci,
E dimanda qual colpa quà giù'l pinse;
Ch'io'l vidi huom già di sangue e di corrucci.
E'l peccator ch'intese, non s'infinse;
Ma drizzò verso me l'animo e'l volto,
E di trista vergogna si dipinse.
Poi diſse : più mi duol che tu m'hai colto
Ne la miseria dove tu mi vedi,
Che quand'io fui dell'altra vita tolto.
I non poſso negar quel che tu chiedi :
In giù son meſso tanto, perch'i fui
Ladro a la sagrestia de' belli arredi,
E falsamente già fù apposto altrui.
Ma perchè di tal vista tu non godi,
Se mai sarai di fuor da i luoghi bui,
Apri gli orecchi al mi'annuntio, et odi·
Pistoia in pria de' Neri si dimagra;
Poi Firenze rinuova gente e modi.
Tragge Marte vapor di val di Magra,
Ch'è di torbidi nuvoli involuto;
E con tempesta impetuosa et agra
Sopra campo Picen fia combattuto :
Ond'ei repente spezzera la nebbia,
Sì ch'ogni Bianco ne sarà feruto :
E detto l'hò, perchè doler ti debbia.

Il fine del Canto ventesimoquarto.

» répondit-il, m'a vomi naguère dans cette » gueule de l'abîme; je suis Vannifucci, le féroce; » ma vie a été de la brute, non de l'homme, et » Pistoye fut ma digne tannière 7. « Maître, dis-je aufsitôt, interrogez-le, avant qu'il s'échappe : qu'il dise pour quel crime il est tombé si avant; car je l'ai vu jadis homme de sang et de carnage 8. Le réprouvé qui l'entendit ne se cacha point : ses yeux se levèrent sur moi, et son visage se couvrit d'une hideuse rougeur. » Il m'est plus dur, s'écria-t-il, d'être surpris par » toi dans la misère où je suis, que d'avoir perdu » la clarté du jour : mais je ne puis nier ce que tu » vois. Apprends donc que je suis descendu si » bas pour avoir dérobé les vases de l'autel, et » rejeté le crime sur une tête innocente 9. De » peur cependant que tu n'ailles te réjouir un » jour du souvenir de mes maux, entends ce » que ma bouche t'annonce. Voilà que Pistoye » se délivre des Noirs, et que Florence adopte » un autre peuple et d'autres mœurs : des val- » lons de Magra s'élève une vapeur de guerre : » la tempête s'avance; on combat aux champs » de Pizène; l'orage tombe sur la tête des Blancs; » et je te prédis tout pour te percer le cœur 10 !

Fin du vingt-quatrième Chant.

NOTES

SUR

LE VINGT-QUATRIÈME CHANT.

1 L'ANNÉE commence véritablement au solstice d'hiver, quand le soleil quitte le tropique du capricorne, pour remonter vers nos climats; ce qui arrive au 22 décembre. Ici le Poète, en disant que le soleil entre dans l'urne, c'est-à-dire dans le verseau, désigne la fin de janvier : temps où l'année est bien jeune encore.

2 Les voiles transparens de la gelée sont ici opposés à la robe éclatante de la neige, que le Dante appelle sœur de la gelée.

3 Comme on a vu dans le premier Chant.

4 Chaque vallée étant un cercle enfermé entre deux remparts de rochers, empilés par gros quartiers les uns sur les autres; le rempart qui formoit l'enceinte extérieure, étoit plus vaste et plus élevé que celui qui formoit l'enceinte intérieure; et celui-ci à son tour surpassoit en hauteur et en circuit le rempart qui suivoit, comme on voit dans des cercles concentriques. Les ponts qui coupoient les vallées, étoient des arcades nues et sans chaussée, de sorte qu'il falloit sans cesse monter et descendre sur l'extrados des ponts; et cette route festonnée devoit être bien pénible. La peinture qu'en fait le Dante est d'une grande beauté.

5 Il fait allusion ici à la colline du Purgatoire.

6 Cette comparaison du phénix est ingénieuse, et celle qui la suit est terrible : par l'une, le Poète rend ses idées plus sensibles; par l'autre, il ajoute à leur effet. Le Dante emploie souvent l'artifice des doubles comparaisons, avec la même intelligence. Il désigne dans la dernière, ceux qui tombent du haut-mal, et qu'on appeloit autrefois des *Poſsédés*.

On ne peut que regretter ici l'*ultime fascie*, très-belle expreſsion, si elle étoit appliquée à l'homme, et ridicule en parlant d'un oiseau. Quoi qu'il en soit, les jeunes Poètes pour qui cet ouvrage doit être une mine d'expreſsions et d'images, pourront, d'après l'*ultime fascie*, appeler le drap mortuaire, *les derniers langes de l'homme*.

7 Ce Vannifucci, ou Jean Fucci, étoit un bâtard de la famille de Lazari, de Pistoye, homme d'un caractère violent. Il vola les vases et les ornemens d'une Eglise, et fut cause que plusieurs innocens furent pendus.

8 Il auroit donc dû être puni avec les violens. *Voyez* Chant XII.

9 Ici les serpens et les reptiles monstrueux vont servir au supplice des voleurs qui ont usé de fourberie. Chez les Romains, tout crime commis par dol et subreption, s'appeloit *stellionat*, du nom d'un petit lézard extrêmement fin. Ce crime eſt encore chez nous celui des fauſses hypothèques, &c.

10 Le Dante se fait prédire ici la ruine des *Blancs* et son propre exil. Le Marquis Malespine, de la Vallée de Magra, conduisoit la petite armée des *Noirs*, et mit en déroute celle des Blancs, près de la plaine du Pizenum.

Fin des Notes du vingt quatrième Chant.

CANTO XXV.

ARGOMENTO.

Sequela della settima valle ove sono puniti i deliquenti di concuſsione.

AL fine de le sue parole, il ladro
Le mani alzò con ambedue le fiche,
Gridando: Togli Dio, ch'a te le squadro.
Da indi in quà mi fur le serpi amiche:
Perch'una gli s'avolse allhor al collo,
Come diceſse: I non vò che più diche:
Et un'altra a le braccia, e rilegollo
Ribattendo se steſsa sì dinanzi,
Che non potea con eſse dar un crollo.
Ahi Pistoia, Pistoia, che non stanzi
D'incenerarti sì che più non duri!
Poi che'n mal far lo seme tuo avanzi.
Per tutti i cerchi de lo'nferno oscuri
Spirto non vidi in Dio tanto superbo;
Non quel che cadde a Tebe giù da' muri:
Ei sì fuggì che non parlò più verbo.
Et io vidi un Centauro pien di rabbia
Venir gridando: Ov'è, ov'è l'acerbo?

CHANT XXV.

ARGUMENT.

Suite de la septième vallée, où sont punis les concuſsionnaires.

A CES mots, le sacrilège tourna contre le Ciel ses poings fermés, et les déployant avec furie [1], s'écria : » Prends, ô Dieu ! c'est toi » que je brave. « Mais soudain une couleuvre (et leur race depuis ne m'est plus odieuse) lui serra la gorge de nœuds redoublés, comme pour dire : *Tu ne parleras plus.* Ensuite une autre s'attachant à ses bras, se roidiſsoit tellement sur sa poitrine, qu'il ne pouvoit branler la tête. Ah, Pistoye, Pistoye, que ne t'embrâses-tu de tes propres mains, puisqu'il ne peut sortir de toi qu'une race funeste au monde ! Je n'ai point vu dans tous les cercles de l'Enfer un esprit si révolté contre Dieu, pas même celui qui tomba des murailles de Thèbes [2] ; et je l'ai vu s'enfuir, ayant ainsi perdu la parole.

Après lui vint un Centaure furibond qui

Maremma non cred'io che tante n'habbia,
Quante biscie egli havea sù per la groppa,
Infin ove comincia nostra labbia.
Sopra le spalle, dietro da la coppa,
Con l'ali aperte gli giaceva un draco;
E quello affoca qualunque s'intoppa.
Lo mi' Maestro diſse: Quegli è Caco
Che sotto'l saſso di Monte Aventino
Di sangue fece molte volte laco.
Non và co' suoi fratei per un camino,
Per lo furto che frodolente fece
Del grande armento ch'egli hebbe vicino:
Onde ceſsar le sue opere biece
Sotto la maſsa d'Hercole che forse
Gli ne diè cento, e non sentì le diece.
Mentre che sì parlava, et ei trascorse;
E tre spiriti venner sotto noi,
De' quai nè io nè'l Duca mio s'accorse;
Se non quando gridar: Chi siete voi?
Perchè nostra novella si ristette;
Et intendemmo pur ad eſsi poi.
I non gli conoscea: ma e' seguette,
Come suol seguitar per alcun caso,
Che l'un nominar l'altro convenette,
Dicendo: Cianfa, dove fia rimaso?
Perch'io, acciò che'l Duca steſse attento,
Mi posi'l dito sù dal mento al naso.

couroit en criant : » Où est-il, où est-il le » féroce ? « Et je crus voir depuis son immense croupe jusqu'à sa face humaine, plus de couleuvres que n'en pourroient nourrir les marécages de Toscane. Droit sur son dos, paroiſsoit un dragon flamboyant aux ailes déployées, couvrant de feu tout ce qu'il rencontroit. Voilà Cacus, dit mon guide, lui qui remplit de tant de meurtres et de sang les roches du mont Aventin. Il ne tient pas la même route que ses frères [3], pour avoir détourné le grand troupeau d'Hercule : mais par ce vol il termina ses crimes et sa vie, rendant le dernier soupir aux premiers coups de l'immortelle maſsue.

Mon guide parlant ainsi, le Centaure paſsoit outre ; et trois esprits qui s'avançoient vers nous, auroient sans doute échappé à notre vue, si l'un d'eux n'eût crié : » Qui êtes-vous ? « Ce qui rompit notre entretien, et fit tomber nos regards sur eux.

Je les considérois sans les reconnoître, lorsqu'il arriva que l'un dit à l'autre : » Où sera » donc resté Cianfa [4] ? « Et soudain je portai mon doigt sur ma bouche, comme pour demander au sage un moment de silence.

Se tu se' hor, Lettor, a creder lento
Ciò ch'io dirò, non sarà maraviglia;
Che io che'l vidi, a pena il mi consento.
Com'i tenea levate in lor le ciglia,
Et un serpente con sei piè si lancia
Dinanzi a l'uno, e tutto a lui s'appiglia.
Co' piè di mezzo gli avinse la pancia;
E con gli anterior le braccia prese:
Poi gli addentò e l'una e l'altra guancia.
Gli diretani a le cosce distese,
E miseli la coda tr'amendue,
E dietro per le ren' sù la ritese.
Hellera abbarbicata mai non fue
Ad alber sì, come l'horribil fiera
Per l'altrui membra aviticchiò le sue:
Poi s'appiccar, come di calda cera
Fosſero stati, e mischiar lor colore:
Nè l'un nè l'altro già parea quel ch'era.
Come procede innanzi da l'ardore,
Per lo papiro suso, un color bruno,
Che non è nero ancora e'l bianco more.
Gli altri due riguardavano, e ciascuno
Gridava: O me, Angel, come ti muti!
Vedi che già non se' nè due nè uno.
Già eran li due capi un divenuti,
Quando n'apparver due figure miste
In una faccia ov'eran due perduti.

Maintenant, Lecteur, je permets que ta foi se refuse à ce que je vais dire, puisque le témoignage de mes yeux n'a pu me le persuader encore.

Les trois Ombres étoient toujours devant moi, lorsqu'un serpent qui rampoit sur ses pieds, s'élance vers l'un des coupables, et s'attache tout entier à lui. D'un triple effort il lui serre en avant les bras, les flancs et les genoux; lui ramène en arrière sa queue autour des reins, et le preſsant ici face à face, lui creuse d'une seule morsure et l'une et l'autre joue. Le lierre chevelu se lie moins étroitement à l'arbre, que l'affreux reptile à cet infortuné; ils se fondent ensemble comme la cire amollie, et mêlent si bien leurs couleurs, qu'on ne distingue déja plus l'un de l'autre : c'est ainsi qu'à l'aspect des flâmes, le papier se colore d'une sombre rougeur où le blanc et le noir se confondent.

Les deux Ombres qui les contemploient ainsi, s'écrièrent avec effroi : » Angel, comme » tu changes! Voilà que tu n'es plus ni homme » ni serpent [5]. « Et déja les deux têtes n'en formoient qu'une, où dans un seul visage paroiſ-

Fer si le braccia due di quattro liste :
Le cosce con le gambe, il ventre, e'l caſso,
Divenner membra che non fur mai viste.
Ogni primaio aspetto ivi era caſso ;
Due e neſsun l'imagine perversa
Parea, e tal sen'gìa con lento paſso.
Come'l ramarro sotto la gran fersa
De' di canicular, cangiando sepe,
Folgore par, se la via attraversa :
Così parea venedo verso l'epe
De gli altri due, un serpentello acceso,
Livido e nero come gran di pepe.
E quella parte donde prima è preso
Nostro alimento, a l'un di lor trafiſse ;
Poi cadde giuso innanzi lui disteso.
Lo trafitto il mirò, ma nulla diſse :
Anzi co' piè fermati sbadigliava ;
Pur come sonno o febbre l'aſsaliſse.
Egli'l serpente, e quei lui riguardava :
L'un per la piaga, e l'altro per la bocca
Fumavan forte, e'l fumo s'incontrava.
Taccia Lucano homai là dove tocca
Del misero Sabello e di Naſsidio ;
Et attenda a udir quel c'hor si scocca.
Taccia di Cadmo e d'Aretusa Ovidio :
Che se quello in serpente, e quella in fonte
Converte poetando, i non l'invidio :

soit le confus mélange de deux figures : les bras, la poitrine et les jambes se perdirent dans un aſsemblage que l'œil n'a jamais vu : plus de traits primitifs : être simple et double à-la-fois, le fantôme pervers marchoit et s'éloignoit de nous à pas lents.

Cependant, comme on voit sous l'ardente canicule, le lezard désertant ses buiſsons, fuir en éclair à travers les sentiers ; tel parut, s'échappant vers les deux autres coupables, un reptile enflammé, noir et luisant comme l'ébène. Il frappa l'un d'eux au nombril, premier paſsage des alimens dans nous, et tomba vers ses pieds étendu. L'homme frappé le vit, et ne cria point ; mais immobile et debout, il bâilloit comme aux approches du sommeil, ou d'une brûlante fièvre : il bâilloit, et fixoit le reptile qui le fixoit lui-même : tous deux se contemploient : la bouche de l'un et la bleſsure de l'autre fumoient comme deux soupiraux, et les deux fumées s'élevoient ensemble.

Qu'ici, témoin du prodige, Lucain se taise sur les malheurs de Sabellus et de Nasidius [6] ; qu'Ovide ne parle plus de Cadmus et d'Aréthuse ; car, s'il changea l'un en dragon, et

Che due nature mai a fronte a fronte
Non trasmutò, sì ch'amendue le forme
A cambiar lor materie foſser pronte.
Insieme si risposero a tai norme,
Che'l serpente la coda in forca feſse,
E'l feruto ristrinse insieme l'orme.
Le gambe con le coſce seco steſse
S'appicar, sì che'n poco la giuntura
Non facea segno alcun che si pareſse.
Togliea la coda feſsa la figura
Che si perdeva là; e la sua pelle
Si facea molle, e quella di là dura.
I vidi entrar le braccia per l'ascelle;
E' due piè de la fiera, ch'eran corti,
Tant'allungar quant'accorciavan quelle.
Poscia li piè di rietro insieme attorti
Diventaron lo membro che l'huom cela,
E'l misero del suo n'havea due porti.
Mentre che'l fumo l'un e l'altro vela
Di color nuovo, e genera'l pel suso
Per l'una parte e da l'altra il dipela;
L'un si levò e l'altro cadde giuso,
Non torcendo però le lucern'empie
Sotto lequai ciascun cambiava muso.
Quel ch'era dritto, il traſse'n ver le tempie,
E di troppa materia che'n là venne,
Uscir gli orecchi de le gote scempie;

l'autre en fontaine, jamais il n'opposa deux natures de front, les forçant d'échanger entre elles leur matière et leur forme. Mais le serpent et l'homme firent cet horrible accord.

Je vis la croupe de l'un se fendre et se diviser, et les jambes de l'autre s'unir sans intervalle ; ici la peau s'étendre et s'amollir, et là se durcir en écailles. Ensuite les bras du coupable décroisant à ses côtés, le monstre alongea deux de ses pieds vers ses flancs, et les deux autres réunis plus bas, lui donnèrent le sexe que perdoit l'Ombre malheureuse.

Sous la fumée qui les voiloit toujours, les deux spectres se coloroient diversement ; et l'un quittant enfin les cheveux dont l'autre ombrageoit sa tête, l'homme tomba sur son ventre, et le serpent se dreſsa sur ses pieds. Alors, et sans détourner leurs affreux regards, l'un se montra sous une face et des traits moins informes ; et l'autre, pareil au limaçon qui replie ses yeux, n'offroit déja plus qu'une tête effilée, où disparoiſsoient tour-à-tour le nez, la bouche et les oreilles.

Mais la fumée s'évanouit ; et soudain le nou-

Ciò che non corse in dietro e si ritenne,
Di quel soverchio fè naso a la faccia,
E le labbra ingroſsò quanto convenne:
Quel che giaceva, il muso innanzi caccia;
E gli orecchi ritira per la testa,
Come face le corna la lumaccia:
E la lingua c'haveva unita e presta
Prima a parlar, si fende, e la forcuta
Nell'altro si richiude, e'l fumo resta.
L'anima ch'era fiera divenuta,
Sufolando si fuge per la valle;
E l'altro dietr'a lui parlando sputa.
Poscia gli volse le novelle spalle,
E diſse a l'altro: I vò che Buoso corra,
Com'ho fatt'io, carpon per questo calle.
Così vid'io la settima zavorra
Mutar e trasmutare; e quì mi scusi
La novità, se fior la lingua abborra:
Et avegna che gli occhi miei confusi
Foſser'alquanto, e l'animo smagato,
Non poter quei fuggirsi tanto chiusi,
Ch'io non scorgeſse ben Puccio Sciancato:
Et era quei che sol de' tre compagni
Che venner prima, non era mutato:
L'altr'era quel che tu, Gaville, piagni.

Il fine del Canto ventesimoquinto.

veau reptile dardant une langue acérée, fuit en sifflant dans la nuit profonde. L'homme nouveau l'insulte en crachant après lui; et se tournant ensuite vers l'autre compagnon : » Je » veux, lui dit-il, que Bose rampe dans la » vallée auſsi long-temps que moi 7. «

Ainsi j'ai vu le septième habitacle se former et se transformer; et si mes tableaux sont horribles, ils ont au moins la nouveauté 8.

Enfin, quoique mes yeux et mon ame confuse se perdiſsent dans ces horreurs, toutefois encore je remarquai Puccio Sciancato 9, le seul des trois esprits qui n'eût pas subi d'épreuve : l'autre étoit, ô Gaville ! celui dont le sang t'a coûté tant de larmes 10.

Fin du vingt-cinquième Chant.

NOTES

SUR

LE VINGT-CINQUIÈME CHANT.

1 Le texte dit qu'il fit la figue au ciel.

2 C'est Capanée qu'on a vu au XIV^e^. Chant.

3 Cacus auroit dû être puni, avec les autres Centaures, dans le fleuve de sang : voyez le Chant XII. Il s'occupe ici à poursuivre Vannifucci.

4 Ce Cianfa Donati étoit parent du Dante par les femmes. Il vient de disparoître aux yeux des compagnons de ses supplices, pour avoir subi quelque métamorphose pareille à celle qu'on va voir.

5 Je crois que c'est Cianfa lui-même, changé en serpent, qui vient de s'attacher à cet Angel, qui étoit de la famille Brunelleschi. Ces deux Florentins s'étoient unis pour piller la République : ils s'unissent ici pour leur mutuel supplice : idée ingénieuse, dont la terrible exécution fournit une note critique. C'est que les comparaisons étant toujours un objet secondaire dans une description, il faut bien prendre garde aux couleurs qu'on y emploie : elles contrarient l'ordonnance générale, si elles ne se fondent pas bien dans la teinte dominante ; car il est vrai en poésie comme en peinture, que les reflets de lumière doivent tenir de la couleur des corps dont ils partent, et qu'il se fait par là dans un tableau un échange harmonieux des jours et des ombres. Ainsi l'épithète de *chevelu* que le Dante donne au lierre, reflète un jour effrayant

sur le reptile auquel cet arbuste est comparé : par ce mot seul, le serpent se trouve hériſsé de poils. Le Poète n'a pas toujours ce grand goût, il faut l'avouer.

6 Sabellus et Nasidius, deux soldats de l'armée de Caton, furent piqués par des serpens, en traversant les sables d'Afrique. Voyez l'affreux tableau de leur mort dans Lucain.

Il faut observer que, dans la métamorphose de l'homme et du serpent, la fumée qu'ils exhalent tous deux va de l'un à l'autre, comme pour établir l'échange des deux substances, et qu'ils se fixent attentivement, comme pour prendre modèle de leur nouvelle forme l'un sur l'autre, pendant l'action du venin.

7 Bose, Florentin, de la famille des Donatti, qui vient d'être changé en serpent, tandis que le serpent est devenu homme.

8 Voilà en effet des tableaux où le Dante se montre bien dans cette magnifique horreur sur laquelle le Taſse s'est tant récrié. Fatigue de style, fierté de deſsin, âpreté d'expreſsion, tout s'y trouve : les trois vers qui terminent la tirade, font hocher la tête d'admiration ; car ce n'est plus de l'italien, *non mortale sonans ;* c'est le *mens divinior ;* c'est l'Enfer dans toute sa majesté :

Così vid'io la settima zavorra
Mutar e trasmutare ; e qui mi scusi
La novità, se fior la lingua abborra.

On croit d'abord que l'imagination du Poète, laſsée des supplices de Vannifucci et d'Angel, va se reposer ; quand tout-à-coup elle se relève et s'engage dans la double métamorphose du serpent en homme et de l'homme en serpent, sans reprendre haleine, sans user même d'une

simple transition. Auſsi paroît-il bientôt que le Dante a eu le sentiment de sa force, par le défi qu'il adreſse à Lucain et à Ovide; et non-seulement il est vrai qu'il les a vaincus tous deux dans cette dernière tirade, mais il me semble qu'il s'est fort approché du Laocoon dans le supplice d'Angel.

C'est des trois derniers vers qu'on vient de citer, qu'est tirée l'épigraphe de l'ouvrage. Elle présente plus d'un sens : *Qu'ici la nouveauté m'excuse, si mon langage est barbare;* ou bien, *Si mon langage repouſse la parure;* ou enfin, *Si mes tableaux ne respirent qu'horreur :* on a suivi cette dernière intention. Il est inutile de faire observer combien le Dante s'est élevé dans ces XXIV^e^ et XXV^e^. Chants.

9 Puccio Sciancato, autre Florentin.

10 Il se nommoit Guercio Cavalcante, et fut tué par les habitans de Gaville, terre située sur les bords de l'Arno. Les amis de Cavalcante vengèrent sa mort en maſsacrant les habitans de Gaville. On voit que c'est lui qui vient de paſser de l'état de serpent à celui d'homme : auſsi fait-il deux actes d'homme, en crachant et en parlant, auſsitôt après sa métamorphose.

Il y a des esprits chagrins et dénués d'imagination, *censeurs de tout, exempts de rien produire*, qui sont fâchés qu'on ne se soit pas appesanti davantage sur le mot-à-mot, dans cette traduction : ils se plaignent qu'on ait toujours cherché à réunir la précision et l'harmonie, et que donnant sans ceſse au Dante, on soit si souvent plus court que lui. Mais ne les a-t-on pas prévenus au Discours préliminaire, que si le Poète fournit les deſsins, il faut auſsi lui fournir les couleurs? D'ailleurs, ceux qui regrettent

les expreſsions et même les idées baſses et triviales que le Traducteur a sacrifiées, n'ont-ils pas le texte à côté? et s'ils ne l'entendent pas, que leur importe? Je leur demande si on eût beaucoup fait pour la gloire du Dante et le plaisir des Lecteurs, en traduisant à la lettre ce paſsage du XVIII^e. Chant : *Ah! comme ces Démons leur faisoient lever les jambes à coups de fouet; aucun de ces malheureux n'attendoit le second coup, encore moins le troisième;* et une foule d'autres paſsages auſsi heureux?

Croira-t-on, par exemple, qu'il s'est trouvé des gens qui n'ont pu paſser trois rimes féminines de suite aux trois premiers vers de l'inscription de l'Enfer? Comme s'ils ne sentoient pas ce que produit cette heureuse monotonie; comme si Racine n'avoit pas employé le même artifice dans le monologue du grand-prêtre Joad.

> Aux accens de ma voix, Terre, prête l'oreille;
> Ne dis plus, ô Jacob! que ton Seigneur sommeille:
> Pécheurs, disparoiſsez: le Seigneur se réveille.

Comme si enfin dans quelques circonstances l'art ne briſoit pas lui-même sa règle, pour produire un plus grand effet. On affecte encore d'être surpris que le septième vers de l'inscription italienne, *avant moi il n'y eut de choses créées, que de choses éternelles*, soit rendu par celui-ci : *J'ai de l'homme et du jour précédé la naiſsance.* C'est pourtant la même pensée retournée, et c'étoit l'unique manière de la rendre, si on veut y réfléchir. Il n'y avoit que l'ange, le chaos et l'éternité quand l'Enfer fut construit; donc qu'il le fut avant le jour, avant l'homme et avant le temps.

Fin des Notes du vingt-cinquième Chant.

CANTO XXVI.

ARGOMENTO.

Valle ottava dove sono puniti li Generali che hanno adoprato più sovente il tradimento che il corraggio. I cattivi Consiglieri.

GODI, Fiorenza, poi che se' sì grande,
Che per mare e per terra batti l'ali,
E per l'Inferno il tuo nome si spande.

Tra gli ladron trovai cinque cotali
Tuoi cittadini, onde mi vien vergogna;
E tu in grande honranza non ne sali.

Ma se preſs'al mattin del ver si sogna,
Tu sentirai di quà da picciol tempo
Di quel che Prato, non ch'altri, t'agogna.

E se già foſse, non saria per tempo:
Così foſs'ei! da che pur eſser dee;
Che più mi graverà, com' più m'attempo.

Noi ci partimmo e sù per le scalee,
Che n'havean fatte i borni a scender pria,
Rimontò'l Duca mio, e traſse mee.

E proseguendo la solinga via
Tra le schegge e tra i rocchi de lo scoglio
Lo piè senza la man non si spedia.

CHANT XXVI.

ARGUMENT.

Huitième vallée où sont punis les Capitaines qui ont usé de la fourbe plus encore que du courage. Mauvais Conseillers.

RÉJOUIS-TOI, Florence, puisque ta renommée, franchiſsant les mers et les empires, a retenti jusques dans les Enfers : j'ai vu (non sans rougir) cinq de tes citoyens au cercle des brigands [1] ; et ce qui fait ma honte ne peut faire ta gloire : mais si parfois la vérité se mêle aux songes du matin [2], dans peu tu pleureras au gré de tes voisins jaloux. Eh, que ton sort n'est-il déja rempli ! je n'aurois pas à porter dans mon cœur cette cruelle attente.

Mon guide abandonnant ces lieux, remonta les hauteurs escarpées d'où nous étions d'abord descendus ; je le suivois dans une route solitaire, tour-à-tour porté sur mes pieds, ou suspendu par mes mains au milieu des roches et des débris.

[3] Le trouble où me jeta, où me rejette

Allhor mi dolsi et hora mi ridoglio,
Quando drizzo la mente a ciò ch'io vidi,
E più lo'ngegno affreno ch'i non soglio,
Perchè non corra che virtù nol guidi:
Sì che se stella buona, o miglior cosa
M'ha dato'l ben, ch'i steſso nol m'invidi.
Quante il villan ch'al poggio si riposa,
Nel tempo che colui che'l mondo schiara
La faccia sua a noi tien meno ascosa;
Come la mosca cede a la zanzara,
Vede lucciole giù per la vallea
Forse colà ove vendemmia et ara:
Di tante fiamme tutta risplendea
L'ottava bolgia, sì com'io m'accorsi,
Tosto che fui là've'l fondo parea.
E qual colui che si vengiò con gli orsi,
Vide'l carro d'Helia al dipartire,
Quando i cavalli al cielo erti levorsi;
Che nol potea sì con gli occhi seguire,
Che vedeſs'altro che la fiamma sola
Sì come nuvoletta in sù salire;
Tal si movea ciascuna per la gola
Del foſso; che neſsuna mostra il furto,
Et ogni fiamma un peccator' invola.
I stava sovra'l ponte a veder surto;
Sì che s'i non haveſse un ronchion preso,
Caduto sarei giù senz'eſser urto.

encore le spectacle que je vis alors, sera toujours présent à ma mémoire; toujours cet effroi salutaire veillera sur mon cœur : je n'irai pas m'envier à moi-même le fruit de tant de larmes, si toutefois le Ciel ou quelque heureux instinct m'appellent à la vertu.

Comme dans la saison où le flambeau du monde fatigue de sa présence nos climats brûlés; vers l'heure où la mouche légère fait place aux insectes de la nuit, le Laboureur voit du haut des collines les vers-luisans semés comme des étincelles dans la plaine 4; ainsi je vis du sommet de ces rocs la huitième vallée toute resplendiſsante : mais ces clartés receloient des ames criminelles, et me sembloient se mouvoir dans la profonde enceinte; pareilles à cette nue embrâsée où disparut Elie, quand deux chevaux de feu se dreſsant vers le ciel, l'emportèrent loin d'Elisée qui le suivoit à peine de ses yeux éblouis.

Tout entier à ce spectacle, je me penchois hors du pont qui surmonte la vallée, et j'y serois tombé sans l'appui des rochers où mes mains s'attachèrent. Alors mon guide rompit le silence. Les feux mouvans que tu regardes,

E'l Duca che mi vide tanto atteso,
Diſse: Dentro da' fochi son gli spirti;
Ciascun si fascia di quel ch'egli è inceso.
Maestro mio, risposi, per udirti
Son'io più certo; ma già m'era aviso
Che così foſse: e già voleva dirti,
Chi è'n quel foco che vien sì diviso
Di sopra, che par surger de la pira
Ov' Eteocle col fratel fù miso?
Risposemi: Là entro si martira
Uliſse e Diomede; e cos'insieme
Alla vendetta corron com'a l'ira:
E dentro dalla lor fiamma si geme
L'aguato del caval che fè la porta
Ond'uscì de' Romani'l gentil seme.
Piangevis'entro l'arte perchè morta
Deidamia ancor si duol d'Achille;
E del Palladio pena vi si porta.
S'ei poſson dentro da quelle faville
Parlar, diſs'io: Maestro, aſsai ten' prego
E ripriego, che'l priego vaglia mille,
Che non mi facci de l'attender nego,
Fin che la fiamma cornuta quà vegna;
Vedi che del disio ver lei mi piego.
Et egli a me: La tua preghiera è degna
Di molta lode, et io però l'accetto:
Ma fà che la tua lingua si sostegna.

nous dérobent autant de coupables ; chacun d'eux marche enveloppé du feu qui le consume. Maître, répondis-je, telle étoit ma pensée ; mais ne pourrois-je savoir quelle est cette flâme qui s'élève et se partage, comme jadis au bûcher d'Etéocle et de son frère [5] ? C'est, reprit-il, pour Ulyſse et Diomède qu'elle fut allumée ; c'est là qu'ils pleurent, compagnons de crimes et de supplices, la surprise de Troie, l'enlèvement du Palladium, le deuil et la mort de la tendre Déidamie [6]. Ah ! si leur voix, m'écriai-je, pouvoit percer le vêtement de feu qui les entoure, j'oserois les interroger. Mais, ô sage Poète ! c'est à vous qu'il appartient de sonder et de remplir les desirs de mon cœur. Je me rends, dit le sage, à ta prière ; mais garde-toi de les interroger toi-même : ces héros de la Grèce mépriseroient ton langage [7].

Cependant la flâme s'avançoit, et quand elle paſsa devant nous, mon guide prit ainsi la parole : O vous qu'une même flâme unit et divise, si j'ai pu vous plaire en consacrant vos noms dans mes vers, daignez m'apprendre comment, et dans quelle plage lointaine l'un de vous a terminé sa course [8] ? L'antique flâme

Lascia parlar a me, ch'i ho concetto
Ciò che tu vuoi; che sarebbero schivi,
Perch'ei fur Greci, forse del tuo detto.
Poi che la fiamma fù venuta quivi
Ove parv'al mio Duca tempo e loco;
In questa forma lui parlar audivi:
O voi che siete due dentr'a un foco,
S'i meritai di voi, mentre ch'io viſsi,
S'i meritai di voi aſsai o poco,
Quando nel mondo gli alti versi scriſsi;
Non vi movete: ma l'un di voi dica,
Dove per lui perduto a morir giſsi.
Lo maggior corno della fiamma antica
Cominciò a crollarsi mormorando,
Pur come quella cui vento affatica:
Indi la cima quà e là menando,
Come foſse la lingua che parlaſse;
Gittò voce di fuori e diſse: Quando
Mi dipartì da Circe che sottraſse
Me più d'un'anno là preſso a Gaeta,
Prima che sì Enea la nominaſse;
Nè dolcezza di figlio, nè la piéta
Del vecchio padre, nè'l debito amore
Loqual dovea Penelope far lieta,
Vincer poter dentro da me l'ardore
Ch'i hebbi a divenir del mondo esperto,
E de gli vitij humani, e del valore:

balança son plus haut sommet, et s'excitant comme au souffle de l'air, elle sut imiter le rapide jeu d'une langue qui parle, et former ainsi sa réponse.

» Après m'être échappé des fers de Circé, » qui m'avoit retenu plus d'un an sur des rives » alors sans nom, je ne pus vaincre en moi » le vague instinct qui me pouſsoit à errer dans » le monde, pour m'instruire des vices et des » vertus des hommes. J'oubliai les charmes et » l'enfance de Télémaque, et la vieilleſse de » mon père, et l'amour de Pénélope qui dut » faire son bonheur et le mien : je m'engageai » dans la haute et pleine mer avec un seul » vaiſseau, et quelques compagnons qui me » furent toujours fidèles. Nous vîmes le dou- » ble rivage de l'Ibère et du Maure, parcou- » rant et visitant les isles dont ces mers sont » peuplées ; et nous étions déja consumés de » travaux et d'années, quand nous parvînmes » au détroit où le grand Hercule termina sa » course, et posa les bornes du monde. *O* » *mes amis !* m'écriai-je, *qui par tant de périls* » *êtes parvenus enfin à ce dernier terme des routes* » *du soleil, ne refusez pas au crépuscule d'une* » *vie qui vous échappe, la gloire de le suivre*

Ma misi me per l'alto mare aperto
Sol con un legno, e con quella compagna
Picciola dallaqual non fui deserto.
L'un lito e l'altro vidi insin la Spagna,
Fin nel Marrocco, e l'isola de Sardi,
E l'altre che quel mar intorno bagna.
Io e compagni eravam vecchi e tardi,
Quando venimmo a quella foce stretta
Ov'Hercole segnò li suoi riguardi,
Acciò che l'huom più oltre non si metta.
Da la man destra mi lasciai Sibilia,
Da l'altra già m'havea lasciata Setta.
O Frati, disi, che per cento milia
Perigli siete giunti a l'Occidente,
A questa tanto picciola vigilia
De' vostri sensi, ch'è di rimanente,
Non vogliate negar l'esperienza
Diretr'al Sol del mondo senza gente.
Considerate la vostra semenza:
Fatti non foste a viver come bruti;
Ma per seguir virtute e conoscenza.
Li miei compagni fec'io sì acuti
Con quest'oration picciola al camino,
Ch'a pena poscia gli havrei ritenuti:
E volta nostra poppa nel mattino
De' remi facemmo ale al folle volo,
Sempr'acquistando del lato mancino.

» *encore vers des mondes inhabités. Vous n'êtes* » *pas nés pour ramper sur la terre, mais pour* » *vous élever aux grandes découvertes par les* » *sentiers de la vertu.* Ces courtes paroles rem- » plirent mes compagnons d'une telle ardeur, » que, laiſsant à jamais les contrées du matin, » ils inclinèrent le gouvernail au midi, et le » vaiſseau poursuivit son vol occidental.

» Déja l'étoile du nord se cachoit sous les » eaux, et la nuit nous montroit un autre pôle » et d'autres cieux ; déja la lune avoit cinq fois » rallumé ses clartés, depuis que l'Océan nous » reçut dans son sein, lorsqu'une montagne » obscure et perdue dans l'éloignement, nous » apparut : elle me sembloit si haute, que » mes yeux ne pouvoient lui rien comparer. » Nous nous réjouiſsions à sa vue ; mais, hélas ! » notre joie fut courte. Un tourbillon sorti de » ces terres inconnues, frappa les côtés du » navire, et le secouant trois fois de la pouppe » à la proue, trois fois le fit tourner sur lui- » même, et rouler dans les abîmes. Ainsi nous » disparûmes, comme il plut au destin, et » l'Océan se forma sur nos têtes. «

Fin du vingt-sixième Chant.

Tutte le stelle già de l'altro polo
Vedea la notte, e'l nostro tanto baſso
Che non surgeva fuor del marin suolo.

Cinque volte racceso e tante caſso
Lo lume era di sotto de la luna,
Poi ch'entrati eravam nell'alto paſso;

Quando n'apparve una montagna bruna
Per la distantia, e parvem'alta tanto
Quanto veduta non n'havev'alcuna.

Noi ci allegrammo, e tosto tornò in pianto,
Che da la nuova terra un turbo nacque,
E percoſse del legno il primo canto.

Tre volte il fè girar con tutte l'acque,
A la quarta levar la poppa in suso,
E la prora ire in giù, com'altrui piacque;

Infin che'l mar fù sopra noi richiuso.

Il fine del Canto ventesimosesto.

NOTES
SUR
LE VINGT-SIXIÈME CHANT.

[1] Il vient de nommer les cinq Florentins au Chant précédent, Cianfa, Angel, Bose, Sciancato et Cavalcante.

[2] On a cru long-temps que les rêves du matin étoient les avant-coureurs de ce qui doit arriver. Le Poète emploie cette tournure pour annoncer à Florence les maux dont elle fut affligée en ce temps-là, outre les calamités des guerres civiles. J'ai lu dans les histoires du temps, qu'on représenta à Florence une pièce intitulée l'*Enfer*, où on jouoit les damnés et les diables; pièce dans le genre des *Mystères* qui se jouèrent depuis en France; car en tout, nous avons été toujours moins avancés que l'Italie. Le grand concours du peuple que ce spectacle avoit attiré sur un des ponts, le fit écrouler, et il se noya une infinité de personnes. Il y eut auſsi dans ce même temps un incendie qui consuma près de quinze cents maisons à Florence, &c.

[3] Le Dante emploie sous différentes formes le supplice du feu, et par les petits exordes qui précèdent ses descriptions, on voit qu'il étoit plus frappé de ce tourment que des autres; tandis qu'au gré de certaines imaginations, les serpens sont bien plus terribles.

[4] Cette comparaison est plus frappante en Italie, où on voit souvent la campagne toute enflammée de vers-luisans.

5 Ceci est tiré de la Thébaïde : les deux frères ennemis s'étant tués l'un l'autre, furent mis sur le même bûcher; mais la flâme en s'élevant se partagea, comme si elle eût été l'organe de la haine que s'étoient vouée les deux Princes.

6 Il faut bien que le Dante partage la prédilection de Virgile pour les Troyens, puisqu'il damne Ulyſse et Diomède pour de tels motifs.

7 Dans quelle langue le Dante eût-il interrogé ces Princes ? Virgile va-t-il leur parler grec ? Ceci est difficile à expliquer, à moins que Virgile n'ait voulu faire entendre que le Dante étoit un mauvais orateur, ou que la langue italienne pouvoit ne pas plaire à des Grecs. Il est certain que le latin avoit jadis la prééminence dans l'Europe, et qu'encore aujourd'hui les Italiens traitent leur langue de *lingua volgare*. Chez eux, comme chez nous, l'histoire, la poésie et tout ce qu'il y avoit d'important s'écrivoit en latin. Ce préjugé a tenu nos langues modernes dans une longue enfance.

8 Il veut forcer Ulyſse à parler, et ce héros prend en effet la parole, pour raconter l'histoire de ses voyages et de sa mort, si différente de ce qu'on lit dans l'Odyſsée. On voit ici qu'il s'égare long-temps dans la Méditerranée, en visitant toutes ces isles, dont le voyage seroit pour nous une partie de plaisir. Il arrive déja vieux à Gibraltar, et continue sa route, en tirant toujours à l'occident, comme s'il alloit découvrir l'Amérique. Mais quoique dès le temps du Dante, il courût déja quelques bruits qu'il existoit un autre monde au-delà des mers, ce Poète ne perdant jamais son sujet de vue, ne fait rencontrer à Ulyſse qu'une haute montagne qui s'élève du milieu de la

mer Atlantique, et se perd dans le ciel; c'est le Purgatoire. Comme il n'est pas donné à l'homme d'y arriver vivant, Ulyſse et ses compagnons sont submergés à sa vue.

Il ne faut cependant pas croire que ce voyage d'Ulyſse vers Gibraltar soit sans fondement. Il paſse au contraire pour vraisemblable que ce Prince ne revit jamais Ithaque et Pénélope. Pline prétend que Lisbonne ou Ulisbonne a reçu son nom d'Ulyſse. Au reste, si ce héros eût continué son voyage au-delà de Gibraltar, il auroit rencontré les Canaries, ou isles fortunées, comme tant d'autres navigateurs de l'antiquité. *Voyez* Plutarque dans la vie de Sertorius.

Fin des Notes du vingt-sixième Chant.

CANTO XXVII.

ARGOMENTO.

Seguela della valle ottava. Caso del Conte Guido, Guerriero senza parola, e Consigliere malvaggio.

GIA era dritta in sù la fiamma e queta,
Per non dir più, e già da noi sen'gia
Con la licenza del dolce Poeta.

Quand'un'altra che dietr'a lei venia,
Ne fece volger gli occhi a la sua cima,
Per un confuso suon che fuor n'uscia.

Come'l bue cicilian che mugghiò prima
Col pianto di colui (e ciò fù dritto)
Che l'havea temperato con sua lima,

Mugghiava con la voce de l'afflitto
Sì che con tutto che foſse di rame
Pur el pareva dal dolor trafitto;

Così per non haver via nè forame,
Dal principio del foco in suo linguaggio
Si convertivan le parole grame.

Ma poscia c'hebber colto lor viaggio
Sù per la punta, dandole quel guizzo
Che dato havea la lingua in lor paſsaggio,

CHANT XXVII.

ARGUMENT.

Suite de la huitième vallée. Aventure du Comte Guidon, Guerrier sans foi et Conseiller sinistre.

CETTE flâme avoit reçu les dernières paroles de mon guide, et fendoit l'épaiſse nuit, en s'éloignant de nous : mais une autre s'avançoit après elle, dont j'admirois les mouvemens et le confus murmure : elle rugiſsoit, comme jadis le taureau de Sicile [1], qui rendoit en mugiſsemens les cris des victimes renfermées dans son sein ; et par ce cruel artifice que son auteur éprouva le premier, on vit l'airain animé par la douleur. C'est ainsi que les plaintes du coupable, égarées dans les replis ondoyans de la flâme, s'échappoient en sons inarticulés ; mais enfin elles s'ouvrirent un paſsage vers la cîme étincelante, qui, pour les exprimer, se mouvoit en langue de feu ; et j'entendis une voix humaine [2].

» O toi, disoit-elle, que vont chercher mes » paroles, et dont j'ai reconnu le langage, ne

Udimmo dire : O tu, a cu' io drizzo
La voce, e che parlavi mò Lombardo,
Dicendo : Iſsa ten'và, più non t'aizzo :
Perch'i sia giunto forse alquanto tardo,
Non t'incresca restar a parlar meco ;
Vedi che non increſce a me, et ardo.
Se tu pur mò in questo mondo ceco
Caduto se'di quella dolce terra
Latina, onde mia colpa tutta reco;
Dimmi se Romagnuoli han pace ò guerra :
Ch'i fui de' monti là intra Orbino
E'l giogo di che Tever si diſserra.
Io era in giuso ancor attento e chino,
Quando'l mio Duca mi tentò di costa
Dicendo : Parla tu, questi è Latino.
Et io c'havea già pronta la risposta,
Senza'ndugio a parlar incominciai :
O anima, che se' la giù nascosta,
Romagna tua non è, e non fù mai
Senza guerra ne' cuor de' suoi tiranni ;
Ma palese neſsuna hor ven'lasciai.
Ravenna stà, come stata è molt'anni :
L'aquila da Polenta la si cova,
Sì che Cervia ricuopre co' suoi vanni.
La terra che fè già la lunga prova,
E di Franceschi sanguinoso mucchio ;
Sotto le branche verdi si ritrova.

» me refuses pas ton entretien, et daigne t'ar-
» rêter un moment; tu vois que je m'arrête,
» moi qui brûle : et s'il est vrai que tu sois
» tombé naguère des douces contrées de l'Italie,
» où j'ai mérité mon malheur, apprends-moi
» si la Romagne est en guerre ou en paix; car
» c'est elle qui m'a vu naître près des sources
» du Tibre. «

J'avois encore la tête penchée vers le fond de la vallée, quand mon guide étendit sa main, pour me désigner l'Ombre qui parloit, et me dit : C'est à toi de répondre; elle est de ta patrie 3. Auſsitôt prenant la parole : Ame infortunée que ces feux me dérobent, apprenez, lui dis-je, que votre Romagne n'est et ne fut jamais sans guerre, dans le cœur de ses tyrans; mais elle jouiſsoit hier de quelque ombre de paix. L'aigle de Polente couvre Ravenne et Cervia de ses ailes 4. La terre que les Français trempèrent de leur sang, suit aujourd'hui la fortune du lion vert 5 : mais ceux de Rimini sont encore sous la dent du vieux loup et de son louveteau; et ce sont eux qui ont dévoré le malheureux Montagne 6. Le lionceau du champ d'argent fait trembler Fayence et Imola, et change de parti comme de saison 7. Enfin

E'l mastin vecchio e'l nuovo da Verrucchio,
Che fecer di Montagna il mal governo,
Là, dove soglion, fan de' denti succhio.
La città di Lamone e di Santerno
Conduce il leoncel dal nido bianco,
Che muta parte da la state al verno.
E quella cu' il Savio bagna il fianco;
Così com'ella siè tra'l piano e'l monte,
Tra tirannia si vive e stato franco.
Hora chi se' ti prego che ne conte:
Non eſser duro più ch'altri sia stato,
Se'l nome tuo nel mondo tegna fronte.
Poscia che'l fuoco alquanto hebbe rugghiato
Al modo suo, l'acuta punta moſse
Di quà, di là, e poi diè cotal fiato:
S'io credeſse che mia risposta foſse
A persona che mai tornaſse al mondo,
Questa fiamma staria senza più scoſse.
Ma perciò che giamai di questo fondo
Non ritornò alcun, s'i odo il vero,
Senza tema d'infamia ti rispondo.
I fui huom' d'arme, e poi fui cordigliero,
Credendomi sì cinto fare ammenda:
E certo il creder mio venia intero,
Se non foſse'l gran Prete, a cui mal prenda,
Che mi rimise ne le prime colpe:
E come e quare, voglio che m'intenda.

la cité qu'arrose le Savio, se partageant entre le mont et la plaine, respire et gémit à-la-fois sous la tyrannie et la liberté [8].

Maintenant daignez, à l'exemple des autres, m'apprendre votre nom, et me dire si le monde a gardé quelque bruit de vous et de vos œuvres. La flâme s'inclinant et se dreſsant tour-à-tour, gémit et me répond : » Tu partirois sans en-» tendre ma voix, si mes paroles devoient être » reportées dans le monde : mais s'il est vrai » que jamais créature n'ait remonté de ces bords » au séjour des vivans, je parlerai sans crainte » d'infamie.

» J'ai d'abord fait la guerre, et depuis j'ai » porté le froc, espérant qu'un cœur ceint du » sacré cordon obtiendroit l'oubli de ses erreurs » paſsées; et je l'euſse obtenu, sans le Prêtre » maudit qui me rengagea dans le crime et la » perdition, comme tu vas l'entendre [9].

» Aux belles années de ma vie, et tant qu'il » m'est resté quelque chaleur dans les veines, » j'ai combattu, je l'avoue, moins en lion qu'en » renard; m'enveloppant si bien de mes fineſses, » et conduisant ma trompeuse renommée avec

Mentre ch'io forma fui d'oſsa e di polpe
Che la madre mi diè, l'opere mie
Non furon leonine, ma di volpe.
Gli accorgimenti e le coperte vie
I seppi tutte, e sì menai lor' arte,
Ch'al fine de la terra il suono uscie.
Quando mi vidi giunto in quella parte
Di mia età, dove ciascun dovrebbe
Calar le vele e raccoglier le sarte;
Ciò che pria mi piaceva allhor m'increbbe,
E pentuto e confeſso mi rendei;
Ahi miser laſso! e giovato sarebbe.
Lo principe de nuovi Farisei
Havendo guerre preſso a Laterano,
E non con Saracin, nè con Giudei;
Che ciascun suo nimico era Cristiano.
E neſsun era stato a vincer Acri,
Nè mercatante in terra di Soldano.
Nè sommo officio nè ordini sacri
Guardò in se; nè in me quel capestro
Che solea far li suoi cinti più macri:
Ma come Costantin chiese Silvestro
Dentro Siratti, a guarir de la lebbre;
Così mi chiese questi per maestro,
A guarir de la sua superba febbre.
Domandommi consiglio; et io tacetti,
Perchè le sue parole parver ebbre.

» tant d'artifice, que la terre ne parloit plus que
» de ma gloire et de ma sageſse. Toutefois me
» voyant arrivé à cette froide saison, où l'homme
» devroit ployer la voile et rentrer dans le port,
» je me retirai du labyrinthe où je m'étois plu
» d'égarer ma jeuneſse, et dans l'amertume de
» mon cœur, je versai les larmes salutaires du
» repentir. Mais, ô disgrace ! le Prince des nou-
» veaux Pharisiens avoit alors la guerre, non
» avec le Juif et l'Arabe, mais aux portes de
» l'Eglise, avec de vrais Chrétiens ; et pourtant
» aucun d'eux n'avoit commercé en pays infi-
» dèle, ou prêté son bras aux ennemis de la
» foi [10]. Et comme jadis Constantin, dans les
» cavernes du Soracte, montroit sa lèpre au so-
» litaire Sylvestre, et demandoit guérison [11] ;
» ainsi Boniface descendit dans mon cloître, et
» là, sans pudeur pour son habit pontifical et
» pour ma robe grise, signe de pénitence, il
» me montra son cœur gangrené d'ambition,
» sollicitant ma politique de lui donner conseil,
» et de guérir sa fièvre. Mais je restai muet,
» tant j'eus pitié de son ivreſse ! Alors il insista,
» et me dit : Ne crains rien ; apprends-moi
» seulement l'art d'emporter Préneste, et je
» t'absous d'avance : je puis, comme tu sais,
» ouvrir le Ciel et le fermer à mon choix ; c'est

E poi mi diſse : Tuo cor non ſospetti,
Fin hor t'aſsolvo, e tu m'insegna fare,
Sì come Penestrino in terra getti.
Lo ciel poſs'io serrare e diſserrare,
Come tu sai : però son due le chiavi
Che'l mio anteceſsor non hebbe care.
Allhor mi pinser gli argomenti gravi,
Là've'l tacer mi fù aviso il peggio ;
E diſsi : Padre, da che tu mi lavi
Di quel peccato ove mò cader deggio,
Lunga promeſsa con l'attender corto
Ti farà trionfar ne l'alto seggio.
Franceſco venne poi, com'io fui morto,
Per me : ma un de' neri Cherubini
Gli diſse : Non portar, non mi far torto.
Venir se ne dee giù tra miei meschini,
Perchè diede'l consiglio frodolente,
Dal quale in quà stato gli sono a'crini :
Ch'aſsolver non si può chi non si pente :
Nè pentere e volere insieme puoſsi,
Per contradittion che nol consente.
O me dolente ! come mi riscoſsi,
Quando mi prese, dicendomi : Forse
Tu non pensavi ch'io Loïco foſsi.
A Minos mi portò ; e quegli attorse
Otto volte la coda al doſso duro ;
E poi che per gran rabbia la si morse,

» pourquoi j'ai les deux clefs dont sut mal se
» servir mon devancier [12].

» Le poids de sa raison entraîna la mienne,
» et je ne vis plus de danger que dans le silence.
» Dès que vous me lavez, lui dis-je, du mal
» que je suis prêt à faire, *promettre et ne pas*
» *tenir*, vous fera triompher de tous vos en-
» nemis.

» Or, quand j'eus rendu l'ame, S. François
» descendit pour m'enlever; mais l'ange noir
» accourut et lui dit : *Arrêtez; c'est à moi qu'il*
» *est dû : il me fut dévolu pour le conseil frau-*
» *duleux qu'il donna, et dès-lors je n'ai plus*
» *lâché prise; car il n'est pas d'absolution sans*
» *pénitence, et le cœur ne sauroit se repentir et*
» *pécher à-la-fois : il faut ici quelque distinction.*
» Ah! malheureux, comme je friſsonnai, quand
» Lucifer me saisit, et me dit : *Tu ne t'atten-*
» *dois pas à ma théologie!* Auſsitôt il m'em-
» porte, et me jette aux pieds de Minos, qui
» tournant huit fois sa queue sur ses impitoya-
» bles flancs, la mordit avec rage, et s'écria :
» *Qu'il tombe au feu de félonie.* Et me voilà
» depuis gémiſsant, et perdu dans les feux dont
» je marche environné [13]. «

Diſse: Questi è de' rei del foco furo:
Perch'io là dove vedi son perduto;
E sì vestito andando mi rancuro.
Quand'egli hebbe'l suo dir così compiuto,
La fiamma dolorando si partio,
Torcendo e dibattendo'l corno acuto.
Noi paſsamm'oltre, et io e'l Duca mio,
Sù per lo scoglio, infino in sù l'altr'arco
Che cuopre'l foſso in che si paga il fio
A quei che scommettendo acquistan carco.

Il fine del Canto ventesimosettimo.

Ainsi parloit cette Ombre d'une voix lamentable ; et cependant elle gliſsoit loin de nous, courbant sans ceſse et redreſsant ses flâmes languiſsantes. Mais nous, quittant ces lieux, nous graviſsions au deſsus des profondeurs où sont rangés de nouveaux coupables.

Fin du vingt-septième Chant.

NOTES

SUR

LE VINGT-SEPTIÈME CHANT.

1 On sait que Phalaris, tyran de Sicile, demanda à Perille, Artiste Athénien, quelque nouvelle invention, quelque moyen inconnu de tourmenter ses sujets. L'Artiste imagina un taureau d'airain dans lequel on enfermeroit un homme, et qu'ensuite on échaufferoit par de grands feux : les cris de ce malheureux devoient, en sortant de la bouche du taureau, en imiter les mugiſsemens. Le tyran, frappé de l'ingénieuse cruauté de Perille, voulut qu'il eſsayât lui-même la machine; et, ce qui n'est pas moins satisfaisant dans l'histoire, c'est qu'on trouve que Phalaris y fut brûlé à son tour.

2 C'est le Comte Gui ou Guidon de Montfeltro qui parle, et qui va raconter sa vie. C'est de lui qu'on a déja fait mention en plusieurs notes.

3 Les deux Poètes semblent s'être partagé les personnages qu'ils rencontrent aux Enfers : ceux de l'antiquité sont pour Virgile, et le Dante est chargé des modernes.

4 Le Prince de Polente, chez qui le Dante se réfugia et mourut, s'étoit rendu maître de Ravenne et de Cervia. Il avoit pour armes une aigle mi-partie.

5 C'est la ville de Forli, où Jean de Pas, à la tête d'une armée de François, fut taillé en pièces par le Comte Guidon. Un petit tyran, nommé Ordelaffi, qui

portoit pour armes un lion vert, gouvernoit Forli au moment où parle le Dante.

6 Par le vieux loup et son louveteau, le Poète désigne Malatesta et Malatestino, père et fils, tyrans d'Arimino, ou de Rimini. C'est Malatestino qui fut l'époux et le bourreau de Françoise de Polente, dont on a vu l'aventure au Chant v. Ces deux Princes avoient aſsaſsiné Montagne, chef du parti Gibelin. On voit par tout ceci, qu'outre les villes occupées par les Papes et les Empereurs, et celles qui s'étoient formées en Républiques, il y en avoit beaucoup d'usurpées par des tyrans particuliers.

7 C'étoient les armes de Pagan, maître de Fayence et d'Imola. Il paſsoit du parti Gibelin au parti Guelfe, selon ses intérêts.

8 La ville de Césenne étant située entre le mont et la plaine, on sent bien que ce ne sont pas ceux de la montagne qui étoient les esclaves.

9 C'est Boniface VIII que le Comte Guidon apostrophe ici, et qu'il appelle plus bas, *Prince des nouveaux Pharisiens*. On connoît les longs démêlés de ce Pape avec les Princes Colonne : on sait avec quelle fureur il les persécuta, faisant raser leur palais qui étoit près de S. Jean-de-Latran, publiant une croisade contre eux, et les poursuivant à main armée dans toutes les villes de leur domaine. Cette famille infortunée, à qui il ne restoit plus que la ville de Préneste, aujourd'hui Palestrine, vint se jeter aux pieds de l'altier Pontife, qui voulut bien leur pardonner, moyennant qu'on lui livrât Préneste pour garantie de leur soumiſsion : à peine l'eut-il

en sa puiſsance, qu'il la fit raser. Les Colonne, au désespoir, reprirent les armes, secondés par les Gibelins : mais ils furent malheureux ; et dans la crainte de perdre la liberté, ils se retirèrent en France, chargés d'excommunications. Philippe le Bel, ennemi de Boniface, leur donna des secours. Tout le monde sait que Sciarra Colonne revint avec Nogaret souffleter le Pontife, et le faire prisonnier dans Agnanie, ou Alagnie.

10 Il fait allusion à ces Chrétiens qui ne profitèrent de la folie des croisades, que pour faire un bon commerce avec les Turcs, et encore plus à ceux qui leur aidèrent à prendre Saint-Jean d'Acre sur les Chrétiens mêmes.

11 Dans le temps où on défiguroit l'histoire pour soutenir les prétentions de l'Eglise, quelques Moines écrivirent que Constantin ayant la lèpre, alla trouver l'Evêque des Chrétiens, qui étoit caché dans une caverne du mont Soracte, (aujourd'hui Saint-Sylvestre) à Rome, et l'intercéda pour en obtenir sa guérison. L'Evêque profita de l'occasion, et conclut un marché fort avantageux avec l'Empereur : il lui rendit la santé, et le Prince lui donna la ville de Rome et son territoire.

12 Boniface se moque ici du pauvre S. Célestin à qui il avoit extorqué la tiare à force de subtilités. Il en a été parlé au Chant III. Le Dante prend tous les styles pour vexer ce Pontife qui lui avoit fait tant de mal, en introduisant Charles de Valois et la faction noire à Florence.

13 Voltaire s'est égayé à traduire cet épisode, dans le style de sa Pucelle. Il n'y a guères que ce morceau et

celui des Diables qui puiſsent supporter ce style, si on veut du moins entrer dans la véritable intention du Dante. Il n'a point prétendu faire un Enfer burlesque; et bien qu'on eût pu réuſsir à lui donner cette tournure, trois réflexions en auroient empêché. La première, c'est que la plupart des imaginations de ce Poète, qui n'ont plus aujourd'hui que le côté plaisant, n'en laiſsoient pas même le soupçon pour des esprits religieux, pénétrés d'avance de toute la terreur que le Dante vouloit leur inspirer. La seconde, c'est qu'au treizième siécle la langue toscane étoit républicaine, et chaque mot y participoit de la souveraineté; mais quatre ou cinq cents ans d'intervalle, la familiarité que le temps nous fait contracter avec certaines expreſsions, et sur-tout le changement du gouvernement, ont fait d'une langue républicaine un langage de populace. Enfin, la langue française elle-même gagne plus aux traductions en style soutenu, qu'en style mêlé; il falloit que le Dante, pour produire tout son effet, se présentât dans notre langue, tel qu'il s'offrit autrefois dans la sienne.

Quelques personnes demanderont peut-être pourquoi l'Enfer n'a pas été traduit en vers. C'est qu'un Poème national, hériſsé de notes, et tout en dialogues, n'auroit pu se faire lire en vers d'un bout à l'autre, soit qu'on gardât les *dit il* et les *répondit-il*, soit qu'on les supprimât : d'ailleurs il falloit que la traduction servît sans ceſse de commentaire au texte ; ce qu'on ne peut attendre que de la prose. L'Enfer pouvoit être traduit en vers par fragmens ; mais il s'agiſsoit ici de le faire connoître tout entier.

Fin des Notes du vingt-septième Chant.

CANTO XXVIII.

ARGOMENTO.

Nona valle ove sono puniti li Settarj e tutti coloro che co' suoi consigli od opinioni hanno diviso gli uomini.

CHI poria mai, pur con parole sciolte,
Dicer del sangue e delle piaghe a pieno,
Ch'i hora vidi per narrar più volte?

Ogni lingua per certo verria meno
Per lo nostro sermone e per la mente,
C'hanno a tanto comprender poco seno.

Se s'adunaſse ancor tutta la gente
Che già in sù la fortunata terra
Di Puglia, fù del suo sangue dolente,

Per li Troiani e per la lunga guerra
Che dell' anella fè sì alte spoglie,
Come Livio scrive, che non erra;

Con quella che sentì di colpi doglie,
Per contrastare a Ruberto Guiscardo;
E l'altra il cui oſsame ancor s'accoglie

A Ceperan, là dove fù bugiardo
Ciascun Pugliese; e là da Tagliacozzo
Ove senz'arme vinse il vecchio Alardo;

CHANT XXVIII.

ARGUMENT.

Neuvième vallée, où sont punis les Sectaires et tous ceux dont l'opinion ou les mauvais conseils ont divisé les hommes.

QUI pourroit jamais raconter d'une voix aſsurée les spectacles de sang et de bleſsures qui s'étalèrent devant moi ! Toute langue se refuseroit sans doute, et la parole et la pensée seroient également sans force et sans vertu. En vain on aſsembleroit les générations qui dorment dans les champs de la Pouille, théâtre de tant de guerres; et les peuples tombés sous le fer de Turnus et d'Annibal, et ceux dont les oſsemens attestent encore les victoires de Guiscard, les malheurs de Mainfroi, et la prudence du vieux Alard [1] : toute cette multitude de cadavres sanglans et mutilés n'égaleroit pas les horreurs que m'offrit la neuvième vallée.

Un homme se présenta d'abord, ouvert de la gorge à la ceinture : ses intestins fumans pendoient sur ses genoux, et son cœur palpitoit à découvert. Je m'arrêtai, en le voyant ainsi

E qual forato suo membro, e qual mozzo
Mostraſse; d'agguagliar sarebbe nulla
Il modo della nona bolgia sozzo.
Già veggia per mezzul perdere ò lulla,
Com'i vid'un, così non si pertugia,
Rotto dal mento insin dove si trulla:
Tra le gambe pendevan le minugia:
La corata pareva, e'l tristo sacco
Che merda fa di quel che si trangugia.
Mentre che tutto in lui veder m'attacco,
Guardommi, e con le man s'aperse il petto,
Dicendo: Hor vedi com'i mi dilacco:
Vedi come storpiato è Macometto:
Dinanz'a me sen' và piangendo Alì
Feſso nel volto dal mento al ciuffetto:
E tutti gli altri che tu vedi quì,
Seminator' di scandalo e di scisma
Fur vivi: però son feſsi così.
Un Diavol è quì dietro, che n'accisma
Sì crudelmente al taglio della spada,
Rimettendo ciascun di questa risma,
Quand'havem volta la dolente strada:
Però che le ferite son richiuse
Prima ch'altri dinanzi li rivada.
Ma tu chi se', che'n sù lo scoglio muse,
Forse per indugiar d'ire a la pena
Ch'è giudicata in sù le tue accuse?

maſsacré, et je le considérai; mais à son tour il jeta les yeux sur moi, et, prenant à deux mains les deux côtés de sa poitrine, il me cria : » Vois toutes mes entrailles; vois donc comme » est traité Mahomet. Ali pleure et marche de- » vant moi, la tête fendue jusqu'au menton : » avec nous marchent et pleurent les sectaires » et séminateurs de scandale; comme ils ont » divisé le monde, ils vont ainsi tronqués et » misérablement découpés : car un Ange est » là-bas qui nous attend, et nous paſse tour- » à-tour au tranchant de son glaive; et quand » nous avons parcouru le cercle de douleur, » il rouvre encore nos bleſsures qui se refer- » ment sans ceſse [2]. Maintenant dis-nous qui » tu es, toi qui t'arrêtes là-haut, pour tem- » poriser sans doute avec ta dure destinée? «

Celui-ci, répliqua mon guide, ne connoît encore ni trépas ni damnation; et moi qui les connois, je viens le conduire de cercle en cercle à travers l'abîme : tu peux croire à la vérité de mes paroles.

Les morts qui l'entendirent au fond de la vallée, suspendirent leur marche, et me contemplèrent; dans leur surprise oubliant leurs tourmens.

Nè morte'l giuns'ancor, nè colpa'l mena,
Rispose'l mi' Maestro, a tormentarlo:
Ma per dar lui esperienza piena,
A me, che morto son, convien menarlo
Per lo'nferno quà giù di giro in giro:
E quest'è ver così com'i ti parlo.
Più fur di cento che quando l'udiro
S'arrestaron nel foſso a riguardarmi,
Per maraviglia obliando'l martiro.
Hor dì a fra Dolcin dunque che s'armi,
Tu che forse vedra'il sol di breve,
S'egli non vuol quì tosto seguitarmi,
Sì di vivanda, che stretta di neve
Non rechi la vittoria al Noarese,
Ch'altrimenti acquistar non sarà leve.
Poi che l'un piè per girsene sospese,
Macometto mi diſse esta parola;
Indi a partirsi in terra lo distese.
Un'altro che forat'havea la gola,
E tronco'l naso infin sotto le ciglia,
E non havea ma ch'un'orecchia sola;
Restato a riguardar per maraviglia
Con gli altri, innanz'a gli altri aprì la canna
Ch'era di fuor d'ogni parte vermiglia;
E diſse: Tu cui colpa non condanna,
E cui già vidi sù in terra Latina,
Se troppo simiglianza non m'inganna;

» Vas donc, toi qui verras dans peu le soleil; » et dis à frère Dolcin [3] qu'il s'arme et s'ap- » provisionne, s'il ne veut bientôt me suivre ici- » bas; car les Navarrois le forceroient au milieu » des neiges, malgré sa retraite escarpée. « Ainsi parla Mahomet; et portant vers la terre son pied déja suspendu, il poursuivit sa marche douloureuse [4].

Mais un autre, au milieu de cette foule, s'étoit auſsi arrêté de surprise, avec une oreille arrachée, les lèvres et le nez coupés; et tournant vers moi son visage ainsi déshonoré, il me dit : » O toi qui n'es pas descendu pour » souffrir, et que j'ai vu jadis en Italie, si trop » de reſsemblance ne m'abuse, reſsouviens-toi » de Pierre de Médicine [5]; et quand tu fouleras » la douce plaine qui tombe de Verceil à Mer- » cabo, tu pourras dire aux deux premiers ci- » toyens de Fano, à Guido et Anjolello [6], que » si la prévision des morts n'est pas un vain » songe, ils seront jetés tous deux hors d'une » barque, et noyés près de Cattolica, par l'or- » dre d'un tyran barbare. Du levant au cou- » chant, et dans toute son étendue, la Médi- » terranée ne fut jamais souillée d'un tel acte » de perfidie; non pas même par les Pirates,

Rimembriti di Pier da Medicina;
Se mai torni a veder lo dolce piano
Che da Vercelli a Mercabò dichina:
E fa saper a i due miglior da Fano,
A meſser Guido et anco ad Angiolello,
Che, se l'antiveder quì non è vano,
Gittati saran fuor di lor vaſello,
E macerati preſso a la Catolica,
Per tradimento d'un tiranno fello.
Tra l'isola di Cipri e di Maiolica
Non vide mai cotal fallo Nettuno,
Non da Pirati, non da gente Argolica.
Quel traditor che vede pur con l'uno,
E tien la terra, che tal è quì meco
Vorrebbe di vedere eſser digiuno,
Farà venirli a parlamento seco:
Poi farà sì ch'al vento di Focara
Non farà lor mestier voto nè preco:
Et io a lui: Dimostrami e dichiara
Se vuoi ch'io porti sù di te novella,
Chi è colui da la veduta amara?
Allhor pose la mano a la mascella
D'un suo compagno, e la bocca gli aperse
Gridando: Questi è deſso, e non favella.
Questi scacciato il dubitar sommerse
In Cesare, affermando: che'l fornito
Sempre con danno l'attender sofferse.

» ou la race d'Argos ; car le traître [7] qui ne voit
» que d'un œil (et sous qui tremblent les terres
» que voudroit n'avoir pas vues telle Ombre [8]
» qui est à mes côtés) les attirera l'un et l'au-
» tre, et les traitera de sorte que pour conjurer
» la tempête, ils n'auront plus besoin de vœux
» ni de prières. «

Si tu veux, lui répondis-je, qu'un jour ma voix te rappelle au souvenir des tiens, fais donc que je sache à qui il en a tant coûté d'avoir vu les terres de Rimini ? Le spectre alors porta sa main sur le menton d'une Ombre qui s'étoit approchée, et lui tenant la bouche ouverte, » Le voilà, me dit-il, mais il ne parle plus. Cet
» ennemi du Sénat vint trouver César qui chan-
» celoit au bord du Rubicon, et le pouſsant
» au-delà, lui dit cette parole : *Quand tout est*
» *prêt, tout retard est funeste.* «

Oh ! qu'il me parut consterné, avec sa langue tranchée jusques dans les racines, ce Curion qui osa trop parler ! Mais tout-à-coup un autre qui avoit les deux mains coupées, levant dans l'air obscur ses moignons dont le sang ruiſseloit sur son visage, me cria : » Qu'il
» te souvienne encore du Mosca [9] qui dit,

O quanto mi pareva sbigottito
Con la lingua tagliata ne la strozza,
Curio, ch'a dicer fù così ardito!
Et un c'havea l'una e l'altra man mozza,
Levando i moncherin per l'aura fosca,
Sì che'l sangue facea la faccia sozza,
Gridò: Ricorderati anco del Mosca
Che diſse, laſso! Capo ha cosa fatta,
Che fù'l mal seme de la gente Tosca.
Et io v'aggiunsi, e morte di tua schiatta:
Perch'egli accumulando duol con duolo
Sen' giò, come persona trista e matta:
Ma io rimasi a riguardar lo stuolo;
E vidi cosa ch'i havrei paura
Senza più prova di contarla solo,
Se non che conscientia m'aſsicura,
La buona compagnia che l'huom francheggia,
Sotto lo sbergo del sentirsi pura.
I vidi certo et ancor par ch'io'l veggia,
Un busto senza capo andar sì come
Andavan gli altri de la trista greggia.
E'l capo tronco tenea per le chiome,
Pesol con mano, a guisa di lanterna;
E quei mirava noi e dicea: Ome!
Di se facea a se steſso lucerna,
Et eran due in uno et uno in due:
Com'eſser può, quei sà, che sì governa.

» hélas ! *ce qui est fait, est fait ;* d'où sont » venus tous les maux de Florence. « Et la perte de ta race, lui criai-je? Ce qui fit qu'ajoutant douleur à douleur, il me quitta, pouſsant des cris, et comme aliéné.

Cependant j'étois encore à regarder la foule qui s'écouloit, et je vis ce que je tremblerois d'affirmer sans témoin, si je n'avois pour moi la conscience, incorruptible et franche interprète d'un cœur sans reproche. Je vis donc, et je crois voir encore marcher un corps sans tête, et suivre ainsi le triste troupeau : mais ce corps portoit d'une main sa tête par les cheveux, comme une lampe suspendue ; et cette tête nous fixoit et répétoit l'antique *hélas !* le coupable se précédant et s'éclairant ainsi lui-même, comme un en deux, et deux en un : effroyable mystère d'une justice qui prend de telles formes !

Quand il fut parvenu au pied de notre pont, le fantôme leva son bras vers nous, pour approcher sa tête et les paroles qu'elle prononçoit. » Toi qui vas respirant au milieu des morts, » arrête et considère mes souffrances : vois s'il » en est de comparables ; et pour qu'un jour

Quando diritt'a piè del ponte fue,
Levò'l braccio alto con tutta la testa
Per appreſsarne le parole sue,
Che fur: Hor vedi la pena molesta,
Tu che spirando vai veggendo i morti:
Vedi s'alcuna e grande come questa;
E perchè tu di me novella porti,
Sappi ch'i son Beltram dal Bornio, quelli
Che diedi al Rè Giovann'i mai conforti.
I feci'l padre e'l figlio in se ribelli:
Achitofel non fè più d'Absalone
E di David, co i malvagi punzelli.
Perch'i partì così giunte persone,
Partito porto il mio cerebro, laſso!
Dal suo principio ch'è in questo troncone:
Così s'oſserva in me lo contrapaſso.

Il fine del Canto ventesimoottavo.

» tu me nommes là-haut, apprends que je fus
» Bertrand de Bornio, sinistre Conseiller du
» Prince Jean [10]. C'est moi, nouvel Architofel,
» qui soulevai le fils contre le père : auſsi, pour
» avoir diviſé ce qu'unit la nature, je porte ma
» tête séparée de son tronc, par un supplice
» image de mon crime. «

Fin du vingt-huitième Chant.

NOTES

SUR

LE VINGT-HUITIÈME CHANT.

LE Poète rappelle ici cinq grands combats tous donnés dans la Pouille. Celui de Turnus et d'Enée; la batailllle de Cannes; celle que Robert Guiscard, un des fils de Tancrède de Hauteville, remporta en 1070 sur les habitans même de la Pouille; celle où Mainfroy perdit la vie, contre Charles d'Anjou, frère de S. Louis; enfin la victoire décisive du même Charles, contre Conradin, neveu de Mainfroy, et dernier rejeton de la maison de Souabe. Cette victoire fut attribuée aux conseils d'Alard, vieux Officier François, qui, au retour de la Terre-Sainte, s'étoit attaché au service de Charles d'Anjou.

2 On est un peu scandalisé de voir Mahomet et son gendre Ali traités si misérablement.

3 Mahomet s'intéreſse au sort d'un abbé Dolcin, né à Novarre, qui se voyant persécuté par son Evêque, s'enfuit sur les montagnes du Trentin, où il attroupa 3 à 4000 personnes, en leur prêchant la communauté des biens et celle des femmes. On le poursuivit sur une montagne escarpée entre Novarre et Verceil, et on affama sa petite armée. Il fut pris et condamné au dernier supplice qu'il souffrit avec grandeur, plutôt que d'abjurer sa doctrine. Quelques-uns de ses disciples, et sa femme qui étoit jeune et belle, imitèrent sa constance.

Dolcin étoit fort éloquent pour son siécle : il avoit été nourri et élevé par un prêtre Savoyard, et ayant un jour été surpris faisant un vol, il s'étoit enfui à Turin. Il écrivit contre l'inégalité des conditions, et contre l'Eglise : il voulut ramener les hommes à l'état qu'on nomme *de pure nature ;* enfin il chercha la persécution et la gloire. On est frappé des rapports qu'eut ce Novateur avec un Ecrivain de nos jours : la seule différence se trouve dans la catastrophe.

4 Par cette phrase, Mahomet s'arrête, parle et marche à-la-fois : il est moitié sur terre et moitié en l'air. C'est une grande fineſse de l'art, que ce style toujours remuant qui fait sans ceſse travailler l'imagination. Le secret consiste à suspendre l'action au moment où elle se fait, et à ne jamais la peindre achevée. Les grands Peintres saisiſsent toujours ce demi-chemin d'action, qui laiſse deviner ce qui vient de se paſser et ce qui va suivre. En représentant l'action déja faite, le tableau n'a plus de mouvement ; un coup-d'œil suffit au spectateur dont l'imagination n'espère plus rien.

5 Pierre de Medicina étoit un intrigant qui sut gagner la confiance des différens Princes d'Italie ; mais il ne profita de l'accès qu'il avoit auprès d'eux, que pour les brouiller ensemble.

6 Guido Casero et Angiolello Cagnano étoient les deux premiers citoyens de Fano. Malatestino, tyran de Rimini, leur manda un jour de venir dîner avec lui, sous le prétexte de quelque affaire importante. Ils s'embarquèrent sans défiance ; mais leurs guides, suivant l'ordre secret qu'ils en avoient reçu, les jetèrent dans la mer près de Cattolica.

7 Malatestin étoit borgne et boſsu.

8 Cette Ombre est celle de Curion, chaſsé du Sénat pour son attachement au parti de César. Il paſsa dans son camp, et c'est dans Lucain qu'on trouve les paroles que lui prête le Dante :

Tolle moras ; semper nocuit differre paratis.

9 *Mosca*, de la maison des Uberts ; le même dont il a été parlé au Chant VI.

Un jeune homme nommé Bondelmont, qui devoit épouser une demoiselle de la maison des Amidei, leur fit l'affront d'épouser une Donatti. Auſsitôt les offensés et tous leurs amis se raſsemblèrent pour délibérer sur la vengeance : mais Mosca, bouillant de colère, dit qu'il falloit agir et non délibérer ; et ayant rencontré le coupable, le perça de plusieurs coups de poignard. De-là naquirent ces querelles interminables de famille à famille dont Florence fut si long-temps travaillée. La maison des Uberts, comme nous l'avons déja vu, fut rasée, et leur race exilée à jamais. Mosca se retire doublement malheureux par les maux qu'il a faits à son pays, et par la ruine de sa famille qu'il vient d'apprendre. Tout ceci devoit être bien frappant aux yeux des Florentins qui se rappeloient le crime de Mosca, qui voyoient dans les rues la place où avoit été le palais des Uberts, et qui entendoient chaque jour dans leur Eglise les imprécations qu'un Prêtre lançoit, par ordre de la République, contre cette maison. *Voyez* la note 5 du Chant X.

10 *Bertrand de Bornio.* Henri II, Roi d'Angleterre, le plaça auprès du Prince Jean son fils, qui employoit des sommes considérables en folles dépenses. Bertrand,

au lieu de prêcher la modération au jeune Prince, lui inspira l'indépendance et le fit révolter contre son père. On en vint aux mains, et Jean fut bleſsé à mort dans le combat. On rapporte qu'ayant emprunté cent mille florins aux Bardi, de Florence, il mit dans son testament cette clause où on remarque je ne sais quel mélange d'héroïsme et de superstition : *Je donne mon ame au diable, si le Roi mon père ne tient pas mes engagemens avec les Bardi.*

Le Poète continue de proportionner et d'approprier la peine au délit. Seulement dans le supplice de Mahomet, on est fâché de le voir paſser du terrible à l'atroce et au dégoûtant. *Son cœur palpitoit à découvert*, n'est déja que trop fort : mais comment rendre *il tristo sacco che merda fà di quel che si trangugia ?* Il faut laiſser digérer cette phrase aux amateurs du mot-à-mot.

Je ne releverai plus les choses de cette nature : c'est avec un poète auſsi parfait que Virgile, qu'il faudroit noter les défauts; mais avec le Dante, il faut remarquer les beautés.

Fin des Notes du vingt-huitième Chant.

CANTO XXIX.

ARGOMENTO.

Paſsaggio alla decima valle, dove sono puniti i Ciarlatini, edi Falsarii.

LA molta gente e le diverse piaghe
Havean le luci mie sì inebbriate,
Che de lo star a pianger eran vaghe;
Ma Virgilio mi diſse: Che pur guate?
Perchè la vista tua pur si soffolge
Là giù tra l'ombre triste smozzicate?
Tu non hai fatto sì a l'altre bolge:
Pensa, se tu annoverar le credi,
Che miglia ventidue la valle volge:
E già la luna è sotto i nostri piedi,
Lo tempo è poco homai che n'è conceſso,
Et altr'è da veder che tu non credi.
Se tu haveſsi, rispos'io appreſso,
Atteso a la cagion perch'i guardava,
Forse m'havresti ancor lo star dimeſso.
Parte sen'gìa, et io dietro gli andava,
(Lo Duca già facendo la risposta)
E soggiugnendo: Dentro a quella cava,

CHANT XXIX.

ARGUMENT.

Paſsage à la dixième vallée, où sont punis les Charlatans et les Fauſsaires.

LA foule des morts, le sang et les bleſsures m'avoient plongé dans une si douloureuse ivreſse, que mes yeux noyés de larmes ne se laſsoient pas d'en verser. Que fais-tu donc, me dit le sage ? N'es-tu pas raſsasié du spectacle de ces Ombres mutilées ? Ce n'est pas ainsi que je t'ai vu plus haut ; et si tu crois nombrer leur multitude, songe à l'immense contour de la vallée [1] : déja la lune paſse sous nos pieds [2], le temps qui nous fut mesuré s'écoule, et ce qui reste à parcourir est encore autre que tu ne penses.

Si le sujet de mes larmes vous étoit mieux connu, lui dis-je, vous m'en laiſseriez répandre encore. Cependant il s'étoit avancé ; et moi, poursuivant l'entretien, j'ai cru, repris-je, au fond de l'enceinte où j'attachois mes regards, reconnoître un homme de mon sang qui pleuroit

Dov' i teneva gli occhi sì a posta,
Credo ch'un spirto del mio sangue pianga
La colpa che là giù cotanto costa.
Allhor diſse'l Maestro: Non si franga
Lo tuo pensier da quì innanzi sovr'ello:
Attendi ad altro, et ei là si rimanga;
Ch'io vidi lui a piè del ponticello
Mostrarti e minacciar forte col dito,
Et udil nominar Geri del bello.
Tu eri allhor sì del tutto impedito
Sovra colui che già tenne Altaforte,
Che non guardasti in là, si fù partito.
O Duca mio, la violenta morte
Che non gli è vendicat'ancor, diſs'io,
Per alcun che de l'onta sia consorte,
Fece lui disdegnoso: onde sen'gìo
Senza parlarmi sì com'io stimo;
Et in ciò m'ha e' fatto a se più pio.
Così parlammo insino al luogo primo
Che de lo scoglio l'altra valle mostra,
Se più lumi vi foſse, tutto ad imo.
Quando noi fummo in sù l'ultima chiostra
Di Malebolge sì ch'i suoi conversi
Potean parer a la veduta nostra;
Lamenti saettaron me diversi,
Che di pietà ferrati havean gli strali:
Ond'io gli orecchi con le man copersi.

avec la foule malheureuse. N'arrête pas, me dit le Poète, n'arrête pas plus long-temps tes regrets sur lui; car je l'ai vu là-bas te désigner en te menaçant de la main, et ses compagnons l'ont nommé Géri du Bello 3; mais il s'est dérobé pendant tes dernières paroles avec cette Ombre d'Angleterre. O bon génie, m'écriai-je, c'est la mort funeste dont il a péri, et dont les siens n'ont pas vengé l'outrage, qui m'a valu cet affront ! mais son fier silence parle avec plus de force à mon ame attendrie.

C'est dans ces entretiens que nous poursuivions notre route, et nous parvînmes ainsi à la dixième et dernière des vallées maudites : mais nous étions à peine vers la base du pont, que de ses cavités sombres il s'éleva des cris mêlés de plaintes, des voix perçantes et lamentables, dont les sons aiguisés par la pitié pénétrèrent tous mes sens; si bien que je m'arrêtai par trop d'émotion, levant les mains et fermant mes oreilles.

Tel que seroit, au déclin d'un été malfaisant, le spectacle des hôpitaux de Sardaigne, des marais de Toscane, et des vallons du Clain, versant à-la-fois leurs malades dans une même

Qual dolor fora, se de gli spedali
Di Valdichiana, tra'l Luglio e'l Settembre,
E di Sardigna e di Maremma i mali
Foſsero in una foſsa tutti insembre;
Tal era quivi, e tal puzzo n'usciva,
Qual suol'uscir de le marcite membre.
Noi discendemmo in sù l'ultima riva
Del lungo scoglio pur a man sinistra;
Et allhor fù la mia vista più viva
Giù ver lo fondo, là' ve la ministra
De l'alto Sire infallibil giustitia
Punisce i falsator che quì registra.
Non credo ch'a veder maggior tristitia
Foſse in Egina il poppol tutto infermo,
Quando fù l'aer sì pien di malitia
Che gli animali infin al picciol vermo
Cascaron tutti: e poi le genti antiche,
Secondo ch'i poeti hanno per fermo,
Si ristorar di seme di formiche;
Ch'era a veder per quella oscura valle
Languir gli spirti per diverse biche.
Qual sovra'l ventre, e qual sovra le spalle
L'un dell'altro giacea; e qual carpone
Si trasmutava per lo tristo calle.
Paſso paſso andavam senza sermone,
Guardando et ascoltando gli ammalati
Che non potean levar le lor persone.

foſse : telle s'offrit la dixième vallée, et tel s'exhaloit de ses flancs un air de corruption et de mort. Auſsitôt nous descendîmes de la voûte du pont vers la rive opposée, et c'est alors que je reconnus la place où l'inexorable justice appelle et retient à jamais les fauſsaires.

Lorsqu'autrefois, dans sa grande mortalité, l'isle d'Egine vit tomber depuis l'homme jusqu'à l'insecte, et que d'une fourmilière il sortit, suivant les Poètes, de nouveaux citoyens pour la repeupler 4 ; sans doute il ne fut pas plus triste d'y voir chaque jour la foule des mourans, qu'il ne l'étoit ici de comtempler les Ombres malades languiſsamment éparses dans toute la vallée, et sous diverses attitudes : celle-ci couchée sur son ventre et immobile, celle-là haletante sur les flancs de sa compagne, et telle autre qui se traînoit en rampant.

Nous marchions cependant pas à pas et en silence dans ces gorges obscures, écoutant et remarquant ces spectres moribonds qui ne pouvoient se soutenir ; et j'en vis deux aſsis, adoſsés l'un à l'autre, tous deux encroûtés d'une lèpre immonde. Jamais l'écuyer que l'œil du maître ou le sommeil sollicite, ne promena d'une

Io vidi due seder a se appoggiati,
Com'a scaldar s'appoggia tegghia a tegghia,
Dal capo a' piè di schianze maculati:
E non vidi giamai menare stregghia
A ragazzo aspettato da Signorso,
Nè da colui che mal volontier vegghia;
Come ciascun menava spesso il morso
De l'unghie sovra se per la gran rabbia
Del pizzicor che non ha più soccorso;
E sì trahean giù l'unghie la scabbia,
Comè coltel di scardova le scaglie,
E d'altro pesce che più larghe l'habbia.
O tu che con le dita ti dismaglie,
Cominciò'l Duca mio a un di loro,
E che fai d'esse tal volta tanaglie;
Dimmi s'alcun Latino è tra costoro
Che son quinc'entro, se l'unghia ti basti
Eternalmente a cotesto lavoro.
Latin sem noi, che tu vedi sì guasti
Quì ambedue, rispose l'un piangendo,
Ma tu chi se', chè di noi dimandasti?
E'l Duca disse: I son un che discendo
Con questo vivo giù di balzo in balzo;
E di mostrar l'Inferno a lui intendo.
Allhor si ruppe lo comun rincalzo,
E tremando ciascun a me si volse
Con altri che l'udiron di rimbalzo.

main plus agile son étrille légère, que ne faisoient les deux coupables, ramenant sans ceſse leurs ongles de la tête aux pieds, et se défigurant de coups et de morsures, pour appaiser l'effroyable prurit qui les dévoroit; et comme le poiſson se dépouille sous le tranchant du couteau, ainsi leur peau tomboit en écailles sous l'effort de leurs infatigables doigts.

Mon guide s'adreſsant au premier : Malheureux, lui dit-il, dont le supplice est de tenailler et de déchirer ton corps sans relâche, apprends-nous s'il est ici quelque ame d'Italie, et puiſsent dans ce travail tes mains désespérées ne pas tomber de laſsitude ! » Nous en fûmes » tous deux, répondit-il en pleurant, nous que » tu vois sous cette lèpre horrible. Mais toi, » qui es-tu pour nous interroger ainsi? « Je paſse, reprit mon guide, et je descends de cercle en cercle pour montrer les Enfers à cet homme vivant.

A ce mot, les deux lépreux et tous ceux qui l'entendirent, troublés de surprise, s'écartèrent l'un de l'autre et se tournèrent vers moi pour me considérer. C'est à toi maintenant de les entretenir, me dit le sage; et moi prenant

Lo buon Maestro a me tutto s'accolse
Dicendo : Dì a lor ciò che tu vuoli.
Et io incominciai, poscia ch'ei volse :
Se la vostra memoria non s'imboli
Nel primo mondo da l'humane menti,
Ma s'ella viva sotto molti Soli;
Ditemi chi voi siete e di che genti:
La vostra sconcia e fastidiosa pena
Di palesarvi a me non vi spaventi.
I fui d'Arezzo; e Albero da Siena,
Rispose l'un, mi fè metter al fuoco :
Ma quel perch'io morì quì non mi mena.
Ver'è ch'io disi a lui, parlando a gioco,
I mi saprei levar per l'aere a volo :
E quei c'havea vaghezza e senno poco,
Volle ch'i gli mostrasse l'arte; e solo
Perch'i nol feci Dedalo, mi fece
Arder a tal che l'havea per figliuolo.
Ma nell'ultima bolgia de le diece
Me per l'alchimia che nel mondo usai
Dannò Minos a cui fallir non lece.
Et io dis'al Poeta : Hor fù giamai
Gente sì vana, come la Senese?
Certo non la Francesca sì d'assai.
Onde l'altro lebbroso che m'intese
Rispose al detto mio : Tranne lo Stricca
Che seppe far le temperate spese;

la parole, S'il est vrai, leur criai-je, que votre mémoire n'ait point échappé au souvenir des hommes, ne refusez pas de nous dire qui vous êtes, et que la honte du supplice n'enchaîne pas vos langues.

» Je fus d'Arezzo, répondit le premier, et » c'est Albert de Sienne qui causa ma mort [5]. » Je feignis un jour de lui dire que je pourrois » m'élever et voler dans les airs : ce jeune in- » sensé desira mon secret ; et parce que je ne » pus le changer en Dédale, il m'accusa devant » celui qui se croyoit son père, et je fus con- » duit au bûcher. Mais ce qui fut le sujet de » ma mort, ne l'est pas ici de mes peines : c'est » pour l'alchimie que l'infaillible Juge m'a jeté » dans la dixième vallée. «

Fut-il jamais, dis-je à mon guide, nation plus frivole que la Siennoise ? Certes, pas même la Française [6]. A quoi le second lépreux ajouta : » Exceptez-en le Stricca, si modéré dans ses » dépenses [7] ; et Nicolo, inventeur de la riche » mode, qui le premier parfuma ses repas des » épices de l'Orient [8] ; et toute cette jeuneſse » folle avec qui l'Abaillat et d'Ascian perdirent, » l'un sa raison, et l'autre sa fortune [9]. Mais

E Niccolo che la costuma ricca
Del garofano prima discoperse,
Nell'horto dove tal seme s'apicca;
E tranne la brigata in che disperse
Caccia d'Asciam la vigna e la gran fronda;
E l'Abbagliato il suo senno proferse.
Ma perchè sappi chi sì ti seconda
Contra Senesi, aguzza ver me l'occhio,
Sì che la faccia mia ben ti risponda:
Sì vedrai ch'i son l'ombra di Capocchio,
Che falsai li metalli con alchimia:
E ten' dee ricordar, se ben t'adocchio,
Com' i fui di natura buona scimia.

Il fine del Canto ventesimonono.

» pour que tu saches quel est celui qui ajoute
» ainsi à tes paroles, regarde-moi, et tâche de
» m'envisager; tu me reconnoîtras pour l'Om-
» bre de Capochio qui falsifioit les métaux, et
» tu te souviendras sans doute que de mon
» naturel j'étois assez bon singe [10]. «

Fin du vingt-neuvième Chant.

NOTES

SUR

LE VINGT-NEUVIÈME CHANT.

[1] Le texte dit que cette neuvième vallée a vingt-deux miles de circuit, ou environ sept lieues : la suivante n'a plus que onze miles ; on peut juger, comme elles vont toujours en décroiſsant par moitié, de la vaste ampleur des premières. Observons pourtant que la terre ayant trois mille lieues de diamètre, il s'en faut que le Dante ait donné à son Enfer l'étendue qu'il pouvoit lui donner : mais de son temps la vraie mesure de la terre n'étoit pas connue. Les Commentateurs se sont amusés à calculer scrupuleusement la grandeur de chaque cercle.

[2] Nous répéterons encore ici que le Dante fit sa descente aux Enfers vers la fin du mois de mars 1300, le soir du vendredi-saint, la lune étant en son plein à l'orient. Au Chant XX, il s'étoit déja paſsé une nuit entière, comme nous l'avons vu : maintenant que la lune est sous leurs pieds, il faut que le soleil soit sur leurs têtes, puisque ces deux astres sont en opposition : il est donc midi pour eux, jour du samedi-saint. Ils ont donc employé une nuit et la moitié d'un jour : ils n'ont par conséquent plus qu'environ treize à quatorze heures à paſser encore dans l'Enfer ; c'est-à-dire, depuis midi jusqu'au-delà de minuit, puisqu'on sait que J. C. reſsuscita

la nuit du ſamedi au dimanche, de fort grand matin; et le Dante affecte d'y rester aussi long-temps que Jesus-Christ. Je crois qu'on y peut évaluer leur séjour à trente-six heures tout au plus.

[3] Geri du Bel, parent du Dante du côté des femmes. Un des Sachetti le tua, et sa mort ne fut vengée que trente ans après par un de ses neveux, qui aſsaſsina un Sachetti. Le Poète insiste sur la néceſsité de cette vengeance; ce qui est tout-à-fait dans les mœurs italiennes, et, j'oſe dire, conforme à la justice. Dans une République agitée de guerres civiles, où les lois ne sont plus écoutées, où le Souverain divisé n'a plus de droits, chacun rentre dans les siens: il faut alors qu'un meurtre soit puni par un meurtre, et ainsi de suite, jusqu'à ce que l'ordre naiſse enfin de l'excès du désordre.

[4] On peut lire au 7^e^. livre des Métamorphoses la description de cette peste qui dépeupla l'isle d'Egine: Jupiter changea en hommes toutes les fourmis de l'isle, pour la repeupler.

[5] Ce Charlatan se nommoit Grifolin. Il voulut vendre le secret de voler à Albert, bâtard de l'Evêque de Sienne. Le jeune homme donna en effet beaucoup d'argent à Grifolin qui se moqua de lui: mais l'Evêque, instruit de la supercherie, fit condamner au feu, comme sorcier, celui qui venoit de prouver qu'il ne l'étoit pas, puisqu'il n'avoit pu s'envoler. Cet Evêque se croyoit père d'Albert, pour avoir aimé sa mère; mais il paroît que les infidélités de cette femme avoient rendu la paternité du Prélat fort incertaine.

[6] Le Poète frappe d'un seul coup sur les Français et les Siennois. En effet, si le témoignage des Historiens et

des Poètes étrangers ou nationaux suffit, après sept à huit cents ans, pour établir le caractère d'une nation, il est incontestable qu'on ne peut sans injustice refuser la frivolité aux Français.

[7] Tout ceci est ironique. Plusieurs jeunes gens de Sienne, tous fort riches, vendirent un jour chacun leur patrimoine, et firent une bourse commune, d'où ils tirèrent sans mesure et sans défiance jusqu'à ce qu'il n'y restât plus rien. Ils tombèrent alors dans la plus affreuse misère. Outre les plaisirs ordinaires, ils aimoient beaucoup à monter des chevaux ferrés d'argent; espèce de luxe fort à la mode en ce temps-là. Le Stricca s'étoit rendu un des plus recommandables par ses prodigalités.

[8] Nicolo paſsa pour un Luculle, pour avoir employé le premier les épices dans les ragoûts. Il composa un livre où il développa ses principes, et on appela sa cuisine la *Riche mode*: d'où on peut conclure qu'avant lui on mangeoit la viande sans épices, et que le *bœuf à la mode*, aujourd'hui si bourgeois, fut jadis un fort grand luxe.

[9] L'Abaillat et Caccia d'Ascian, deux autres prodigues.

[10] Capochio avoit étudié avec le Dante. Il commença par des recherches sur la pierre philosophale, et finit par être Faux-monnoyeur.

Quoique le Dante ait bien établi la hiérarchie des vices, on doit s'appercevoir qu'il n'a pu graduer leurs punitions dans un ordre aussi évident: car ce sont les loix et la morale qui ont décidé de la gravité des crimes, et c'est l'imagination qui apprécie la rigueur des ſupplices; aussi quelques personnes seront peut-être plus frappées des pre-

miers tourmens que des derniers, contre l'intention du Poète. Il faut donc, pour adopter ses divisions, se prêter à toutes les illusions qu'il nous offre ; et puisqu'il rembrunit de plus en plus ses couleurs, se pénétrer auſsi de plus en plus de la terreur dont il environne chaque supplice.

Toute illusion disparoîtroit en effet, et il n'y auroit plus de poésie, si on jugeoit cet ouvrage de sang froid. L'éternité étant également attachée à tous les tourmens, qu'importe à notre raison que ce soit par la glace ou par le feu qu'on souffre ? D'ailleurs, pourquoi claſser les réprouvés ? Un homme n'est point coupable d'un crime à l'exclusion de tous les autres : un avare a pu être encore gangrené de beaucoup d'autres vices ; il faudra donc qu'il se montre dans plusieurs cercles de l'Enfer, toujours le même, et toujours différemment tourmenté ? Enfin ces divisions perpétuelles amenoient néceſsairement des formes monotones : *Qui êtes-vous ? Comment avez-vous pu vivant descendre ici-bas ?* &c. Sans compter qu'en plaçant à l'entrée de l'Enfer les crimes des paſsions, et en ne réservant que les scélérateſses pour la fin, le Poète s'est privé d'une grande reſsource.

Voilà ce que la raison diroit du plan de ce Poème ; parce qu'il ne peut y avoir en effet de sujet heureux qu'une action simple, entourée de ses épisodes. Mais combien de défauts sont rachetés par quelques beautés vraiment poétiques ! et que ne doit-on pas à cet homme original, aſsez grand pour s'élever dans l'interrègne des beaux-arts, et s'y former à lui seul un empire séparé des anciens et des modernes ?

Fin des Notes du vingt-neuvième Chant.

CANTO XXX.

ARGOMENTO.

Il seguito della decima valle. Il Poeta prende di mira tre sorte di Falsarii : que' che hanno mentito la loro persona, indi li Monetarj falsi, ed i testimonj spergiuri.

NEL tempo che Giunone era crucciata
Per Semele contra'l sangue tebano,
Come mostrò una et altra fiata ;
Atamante divenne tanto insano,
Che veggendo la moglie co' due figli
Venir carcata da ciascuna mano,
Gridò : Tendiam le reti, sì ch'io pigli
La leoneſsa e' leoncini al varco ;
E poi distese i dispietati artigli,
Prendendo l'un c'havea nome Learco ;
E rotollo e percoſselo ad un saſso ;
E quella s'annegò con l'altro carco.
E quando la fortuna volse in baſso
L'altezza de' Troian, che tutto ardiva,
Sì che'nsieme col regno il Rè fù caſso :
Hecuba trista, misera e cattiva,
Poscia che vide Poliſsena morta,
E del suo Polidoro in sù la riva

CHANT XXX.

ARGUMENT.

Suite de la dixième vallée. Le Poète poursuit trois sortes de Fauſsaires : ceux qui ont falsifié leur propre personne, les Faux-monnoyeurs et les faux Témoins.

LORSQUE Junon, furieuse contre Séméle, poursuivoit sur tout le sang thébain le cours de ses vengeances ; Attamas, frappé de vertige, voyant accourir sa femme qui portoit ses deux fils, s'écria : *Tendons les rets ; voici la lionne et ses lionceaux ;* et lui-même alongeant ses bras, et saisiſsant le plus jeune, l'agite en cercle, et de sa main désespérée le froiſse contre les rochers : soudain la mère et son autre fils s'élancent dans les flots [1]. Et quand la fortune eut renversé les hautes destinées d'Ilion, et frappé sur ses ruines le dernier de ses Rois ; Hécube supporta ses rudes pertes, et sa misère, et sa captivité, et le spectacle de sa fille égorgée : mais trouvant un jour son Polidore sans vie, étendu sur un rivage, l'infortunée aboya de douleur, et sa raison ne connut plus de frein [2].

Mais les Furies qui mirent en deuil la ville

Del mar si fù la dolorosa accorta;
Forsennata latrò sì come cane:
Tanto dolor le fè la mente torta.
Ma nè di Tebe furie, nè Troiane,
Si veder mai in alcun tanto crude,
Non punger bestie, non che membra humane;
Quant'io vidi du'ombre smorte e nude,
Che mordendo correvan di quel modo
Che'l porco, quando del porcil si schiude.
L'una giunse a Capocchio, et in sù'l nodo
Del collo l'aſsannò sì che tirando
Grattar gli fece il ventre al fondo sodo.
E l'Aretin che rimase tremando,
Mi diſse: Quel folletto è Gianni Schicchi;
E và rabbioso altrui così conciando.
O, diſs'io lui, se l'altro non ti ficchi
Li denti a doſso; non ti sia fatica
A dir chi è, pria che di quì si spicchi.
Et egli a me: Quell'è l'anima antica
Di Mirrha scelerata, che divenne
Al padre fuor del dritt'amore amica.
Questa a peccar con eſso così venne
Falsificando se in altrui forma;
Come l'altro che'n là sen'va sostenne,
Per guadagnar la donna de la torma,
Falsificar in se Buoso Donati
Testando e dando al testamento norma.

de Priam et les remparts de Thèbes, n'étoient pas comparables aux deux Ombres pâles et nues qui paſsèrent tout-à-coup devant moi, écumant comme le sanglier échappé de sa bauge, et courant sur tout ce qu'elles rencontroient. Je vis la première Ombre qui avoit aſsailli et renversé Capochio, le mordre aux nœuds du cou, et le traîner ainsi contre le fond raboteux de la vallée. L'homme d'Arezzo qui restoit là tout consterné, me dit : » C'est » Jean Schichi le Florentin, que tu as vu dans » cette ame furibonde 3. « Puiſses-tu, lui répondis-je, échapper aux dents cruelles de sa compagne, si tu m'apprends son nom et sa patrie ! » C'est, reprit-il, l'Ombre de l'antique » Myrrha que l'amour rendit fauſsaire, lorsque » sous une forme empruntée elle entra dans » le lit de son père, et lui fit partager ses » feux illégitimes 4. Mais le Florentin, pour » l'appât d'une belle jument, contrefit le visage » du riche Donatti, et dicta les volontés der- » nières d'un homme déja mort. «

Quand ces deux forcenés qui promenoient leurs fureurs en tourbillonnant dans toute la vallée, se furent dérobés à ma vue, je voulus remarquer la file des autres réprouvés, et j'en

E poi ch'i due rabbiosi fur paſsati,
Sovra cu'io havea l'occhio tenuto,
Rivolsilo a guardar gli altri mal nati.
I vidi un fatto a guisa di leuto;
Pur ch'egli haveſs' havuta l'anguinaia
Tronca dal lato che l'huomo ha forcuto.
La grave idropisi che sì dispaia
Le membra, con l'humor che mal converte,
Che'l viso non risponde a la ventraia;
Faceva lui tener le labbra aperte,
Come l'ethico fà, che per la sete
L'un verso'l mento e l'altro in sù inverte.
O voi che senza alcuna pena sete
(E non so io perchè) nel mondo gramo,
Diſs'egli a noi, guardate e attendete
A la miseria del maestro Adamo:
I hebbi vivo aſsai di quel ch'i volli;
Et hora laſso un gocciol d'acqua bramo.
Li ruscelletti che de' verdi colli
Del Casentin discendon giuso in Arno,
Facendo i lor canali freddi e molli,
Sempre mi stanno innanzi, e non indarno:
Che l'imagine lor via più m'asciuga
Che'l male ond'i nel volto mi discarno.
La rigida giustitia che mi fruga,
Tragge cagion del loco ov'i peccai,
A metter più gli miei sospiri in fuga.

vis un qui, malgré ses deux jambes que l'ampleur de son ventre ne cachoit pas encore, s'étoit arrondi en forme de luth ; tant l'hydropisie dont il étoit gonflé avoit rompu toute proportion entre son buste et sa tête ! Il paroiſsoit tenir, comme un étique brûlé de soif et de fièvre, sa bouche entr'ouverte et ses lèvres renversées. » O vous, s'écrioit-il, qui » par une faveur que je ne puis comprendre, » parcourez sans souffrir la région des douleurs, » arrêtez et considérez la profonde misère de » maître Adam [5] ! Je vivois autrefois dans les » douceurs de l'abondance ; et maintenant, » hélas ! c'est une goutte d'eau qui feroit mon » bonheur. Les clairs ruiſseaux qui tombent » des collines du Casentin, pour se mêler aux » flots de l'Arno ; la molle verdure et la fraîche obscurité de leurs rivages, viennent sans » ceſse se peindre à mon esprit ; et ce n'est » pas en vain ! Ces riantes images sont tou- » jours là, pour attiser le feu qui me consume ; » et c'est ainsi que la sévère justice qui me » châtie, soulève contre moi les souvenirs des » lieux où j'ai fait mon malheur. J'y vois cette » Romène où je falsifiois les florins, et où mon » corps fut réduit en cendres. Ah ! si du moins » je voyois ici l'Ombre maudite d'Alexandre,

Ivi è Romena là dov'io falsai
La lega suggellata del Battista;
Perch'io il corpo suso arso lasciai.
Ma s'io vedeſse quì l'anima trista
Di Guido, ò d'Aleſsandro, ò di lor frate,
Per fonte Branda non darei la vista!
Dentro c'è l'una già, se l'arrabiate
Ombre che vanno intorno, dicon vero:
Ma che mi val? c'ho le membra legate.
S'i foſse pur di tanto ancor leggero,
Ch'i poteſs'in cent'anni andar un'oncia;
I sarei meſso già per lo sentero,
Cercando lui tra questa gente sconcia,
Con tutto ch'ella volge undici miglia,
E più d'un mezzo di traverso non ci ha.
I son per lor tra sì fatta famiglia:
Ei m'induſser a battere i fiorini
C'havevan tre carati di mondiglia.
Et io a lui: Chi son li due tapini
Che fuman, come man bagnata il verno,
Giacendo stretti a tuoi destri confini?
Quì li trovai, e poi volta non dierno,
Rispose, quando piovvi in questo greppo:
E non credo che dieno in sempiterno.
L'un'è la falsa ch'accusò Giuseppo:
L'altr'è il falso Sinon, Greco, da Troia:
Per febbre acuta gittan tanto leppo.

» de Guide ou de leur frère, je n'en donne-
» rois pas la vue pour toutes les eaux de Branda [6]!
» Il est vrai qu'un des trois a déja pris place avec
» nous, si ces esprits errans ne m'ont point
» abusé : mais que m'importe si je suis immo-
» bile ! que ne puis-je, me soulevant un peu,
» avancer d'une ligne en un siécle ! j'irois et je
» les chercherois parmi la foule, dans tous les
» coins de l'immense vallée ; car c'est pour eux
» que je me suis perdu, en frappant des florins
» à trois karats d'alliage. «

Maintenant, lui dis-je, fais-moi connoître ces deux malheureux qui giſsent à tes côtés, et qui fument comme des mains humides en hiver. » Ils étoient là sous la même attitude,
» me dit-il, quand je tombai dans le gouffre ;
» ils n'en ont pas changé, et n'en changeront
» pas. L'une est la perfide accusatrice de Jo-
» seph ; l'autre, le traître Sinon [7] : c'est une
» fièvre aiguë qui leur fait jeter cette épaiſse
» fumée. «

Alors ce dernier, furieux de s'entendre nommer si obscurément, frappa le ventre de l'hydropique, dont la peau tendue bondit et résonna sous le coup. Lui ne fut pas moins

E l'un di lor che si recò a noia
Forse d'eſser nomato sì oscuro;
Col pugno li percoſse l'epa croia:
Quella sonò, come foſs'un tamburo.
E mastro Adamo li percoſse'l volto
Col braccio suo che non parve men duro;
Dicendo a lui: ancor che mi sia tolto
Lo muover, per le membra che son gravi:
Ho io il braccio a tal mestier disciolto.
Ond'ei rispose: Quando tu andavi
Al fuoco, non l'havei tu così presto:
Ma sì e più l'havei quando coniavi.
E l'hidropico: Tu dì ver di questo:
Ma tu non fosti sì ver testimonio,
Là' ve del ver fosti a Troia richiesto.
S'i diſsi'l falso, e tu falsasti'l conio,
Diſse Sinon: e son quì per un fallo,
E tu per più ch'alcun'altro Demonio.
Ricorditi, spergiuro, del cavallo,
Rispose quei c'havea infiata l'epa;
E siati reo che tutto'l mondo sallo.
A te sia rea la sete onde ti crepa,
Diſse'l Greco, la lingua, e l'acqua marcia
Che'l ventre innanzi gli occhi sì t'aſsepa.
Allhora'l monetier: così sì squarcia
La bocca tua per tuo mal, come sole:
Che s'i ho sete, et humor mi rinfarcia;

prompt à le frapper au visage, en disant : » Si mon corps n'est plus qu'une maſse im- » mobile, mes bras auront encore quelque lé- » géreté. « Comme ils l'ont eue, dit Sinon, pour frapper les florins, et non pour aller au bûcher. » Tu dis vrai cette fois, reprit l'Italien ; et » c'est ainsi qu'il falloit dire, lorsqu'on t'inter- » rogeoit à Troie. « Et le Grec : Je fauſsai ma foi, je l'avoue ; mais tu falsifias les coins : chacun est ici pour ses crimes, moi pour un, et toi pour cent. » Parjure, dit le premier, souviens- » toi du cheval de bois, et rougis, si tu peux, » d'un crime si connu. « Rougis plutôt, ajouta l'autre, avec la soif qui te sèche la langue, et les eaux de ton ventre qui s'élève en montagne, et te borne la vue. » Maudite soit ta bouche, » cria le monnoyeur ! si j'ai la soif, j'en porte » le remède, et les eaux des fontaines tariroient » près de toi. «

Tout entier à leurs paroles, je les écoutois l'un et l'autre, quand mon guide, rougiſsant de colère, me dit : Vois à quel point tu viens de m'irriter. Et moi qui reconnus tout son courroux à la sévérité de sa voix, je me tournai vers lui, plein d'une telle confusion, que je ne puis encore en supporter le souvenir.

Tu hai l'arsura e'l capo che ti dole;
E per leccar lo specchio di Narciſso,
Non vorresti a'nvitar molte parole.
Ad ascoltarli er'io tutto fiſso,
Quando'l maestro mi diſse: Hor pur mira
Che per poco è che teco non mi riſso.
Quand'io'l sentì a me parlar con ira,
Volsimi verso lui con tal vergogna,
Ch'ancor per la memoria mi si gira.
E qual è quei che suo dannaggio sogna,
Che sognando disidera sognare;
Sì che quel ch'è, come non foſse, agogna:
Tal mi fec'io, non potendo parlare;
Che disiava scusarmi, e scusava
Me tuttavia, e no'l mi credea fare.
Maggior difetto men vergogna lava,
Diſse'l Maestro, che'l tuo non è stato:
Però d'ogni tristitia ti disgrava:
E fa ragion ch'i ti sia sempre a lato;
Se più avien che fortuna t'accoglia,
Ove sian genti in simigliante piato:
Che voler ciò udir è baſsa voglia.

Il fine del Canto trentesimo.

J'étois devant lui, tel qu'un homme qui, se voyant dans un songe menacé de quelque péril, voudroit bien qu'en effet ce ne fût qu'un songe : j'étois, dis-je, sans proférer une parole, et je desirois d'obtenir un pardon qu'à mon insu j'obtenois par mon silence. Moins de regrets, me dit le sage, laveroit plus d'erreurs : reviens de ta confusion ; mais souviens-toi, si jamais la fortune te réserve à de pareils débats, que mon Ombre t'environne toujours ; et qu'en les honorant de ta présence, tu forces ta raison à rougir d'elle-même [8].

Fin du trentième Chant.

NOTES
SUR
LE TRENTIÈME CHANT.

[1] Ce morceau est pris du quatrième livre des Métamorphoses d'Ovide.

[2] On peut consulter, au sujet d'Hécube, le XIII^e^. livre des Métamorphoses d'Ovide, ou lire la tragédie d'Euripide, qui porte ce nom. Polydore étoit le dernier des enfans de Priam et d'Hécube. Pour le dérober aux malheurs de la guerre, son père et sa mère l'avoient confié, avec un trésor considérable, au Roi de Thrace, leur voisin. Mais ce barbare, apprenant le funeste sort de Priam, fit aſsaſsiner et jeter dans la mer le jeune Polydore, et s'empara de son or. Hécube menée en captivité par les vainqueurs, trouva et reconnut sur un rivage le cadavre de son fils. La fable dit qu'à cette vue elle fut changée en chienne par les dieux, qui par pitié lui ôtèrent la raison, afin de lui ôter en même temps le sentiment de ses maux. Il se peut en effet que l'excès de chagrin ai: fait tomber cette Reine infortunée dans la lycanthropie. Montagne a fait un beau chapitre pour prouver que nous pouvons résister quelque temps aux malheurs qui se succèdent coup sur coup; mais enfin le cœur se laſse de son effort : il vient un moment où la digue se rompt et la douleur se fait jour par les cris et les sanglots; souvent même par le délire, comme dans Hécube.

[3] Il étoit de la famille des Cavalcante, et avoit le talent

de contrefaire qui il vouloit. Bose Donatti, dont on a deja vu le supplice au Chant XXV, homme extrêmement riche, étant mort sans testament, Simon, son parent, cacha cette mort, et engagea Schicchi à se mettre dans le lit du défunt, et à dicter un testament où il l'instituëroit, lui Simon, légataire. La chose réuſsit, et Simon lui donna en récompense une jument de prix. C'est le stratagême du *Légataire universel.*

4 Myrrha coucha avec son père Cynire, et en eut Adonis. Liv. X des Métam. d'Ovide.

5 Maître Adam, Monnoyeur de Breſse, qui s'attacha aux Comtes de Romène, et falsifia les florins pour leur profit, et sans doute auſsi pour le sien. Sa manœuvre étant découverte, il fut condamné à être brûlé. Ces florins portoient d'un côté l'image de saint Jean-Baptiste, patron de Florence, et de l'autre une fleur-de-lis.

6 Branda, belle fontaine de Sienne. L'ardeur avec laquelle maître Adam soupire après les ruiſseaux du Casentin et les eaux de cette fontaine, fournit une situation pathétique que le Taſse a empruntée.

7 Sinon et la femme de Putifar sont trop connus pour en parler.

8 Il y a beaucoup à parier qu'il s'étoit paſsé quelque chose de pareil au Sénat de Florence, entre des personnages connus. N'a-t-on pas vu le grave Caton traiter César d'ivrogne en plein Sénat, et lui jeter au nez le billet de Servilie ? Et dans l'Iliade, Achille et Agamemnon se ménagent-ils davantage ? Le gouvernement populaire et les guerres civiles, en donnant plus de physionomie aux paſsions, leur donnent auſsi des traits plus groſsiers.

Fin des Notes du trentième Chant.

CANTO XXXI.

ARGOMENTO.

Nono circolo dell' Inferno diviso in quattro gironi, dove sono puniti tutti i Traditori. I Giganti circondano questo nono circolo.

UNA medesma lingua pria mi morse,
Sì che mi tinse l'una e l'altra guancia,
E poi la medicina mi riporse:
Così od'io che soleva la lancia
D'Achille e del suo padre, eſser cagione
Prima di trista e poi di buona mancia.
Noi demmo'l doſso al misero vallone
Sù per la ripa che'l cinge d'intorno,
Attraversando senz'alcun sermone.
Quivi era men che notte e men che giorno;
Sì che'l viso m'andava innanzi poco:
Ma io sentì sonar un'alto corno
Tanto, c'havrebbe ogni tuon fatto fioco;
Che contra se la sua via seguitando,
Dirizzò gli occhi miei tutti ad un loco.
Dopo la dolorosa rotta, quando
Carlo Magno perdè la santa gesta,
Non sonò sì terribilmente Orlando.

CHANT XXXI.

ARGUMENT.

Neuvième cercle de l'Enfer, partagé en quatre girons, où son punis tous les genres de traîtrise. Les Géants bordent ce neuvième cercle.

LA même bouche qui d'un mot avoit causé mon abattement et ma honte, daigna me ranimer encore, et diſsiper la rougeur de mon front : c'est ainsi que la lance d'Achille, instrument de vie et de mort, frappoit et reſsuscitoit tour-à-tour [1].

Nous laiſsions enfin la dernière des vallées maudites, et nous traversions pas à pas et en silence le dernier rempart qui l'environne. Sur ces hauteurs régnoit un perpétuel combat de la nuit et du jour, et mes regards me précédoient à peine dans ce douteux mélange de la lumière et des ombres ; quand tout-à-coup j'entendis un cor retentiſsant, dont le son eût étouffé tout autre son, et qui, s'enflant de plus en plus sous ces voûtes profondes, attiroit à lui nos yeux et nos pensées. Ce n'est point

Poco portai in là alta la testa,
Che mi parve veder molt'alte torri:
Ond'i, Maestro, dì che terra è questa?
Et egli a me: Però che tu trascorri
Per le tenebre troppo dalla lungi,
Avien che poi nel maginare aborri.
Tu vedra' ben, se tu là ti congiungi,
Quanto'l senso s'inganna di lontano:
Però alquanto più te steſso pungi.
Poi caramente mi prese per mano,
E diſse: Pria che noi siam più avanti,
Acciò che'l fatto men ti paia strano,
Sappi che non son torri, ma giganti;
E son nel pozzo intorno dalla ripa
Da l'umbilico in giuso tutti quanti.
Come quando la nebbia si diſsipa,
Lo sguardo a poc'a poco raffigura
Ciò che cela'l vapor che l'aere stipa;
Così forando l'aura groſsa e scura
Più e più appreſsando inver la sponda,
Fuggeami error e giugneami paura:
Però che come in sù la cerchia tonda
Montereggion di torri si corona;
Così la proda che'l pozzo circonda
Torreggiavan di mezza la persona
Gli horribili giganti, cui minaccia
Giove del cielo ancora quando tona:

ainsi que sonna le terrible Roland, dans la journée où Charlemagne perdit ses Paladins [2].

En dirigeant mon œil vers ces lointains, je crus entrevoir les sommets de plusieurs grandes tours. Maître, dis-je auſsitôt, quelle est cette contrée? Ta vue et ta pensée, me répondit-il, s'égarent dans les ténèbres et dans l'éloignement; avance, et tu verras dans peu combien la distance a trompé tes sens. Me prenant ensuite par la main avec tendreſse, apprends, me disoit-il, pour me préparer à la surprise, que ce ne sont pas là des tours, mais des Géants enfoncés dans le puits de l'abîme, qu'ils surmontent de la ceinture en haut.

Ainsi que l'air, moins chargé de vapeurs, transmet aux yeux des images plus pures; de même, en approchant de plus près, la nuit m'offroit des tableaux moins confus : l'illusion m'abandonnoit et l'effroi me gagnoit. Semblable en effet à Montéregion dont la cîme se couronne de tours [3], le puits infernal me présentoit debout autour de lui ses énormes Géants, dont les fronts sourcilleux bravent encore les foudres de Jupiter : et déja mon œil distinguoit leurs traits difformes, leurs vastes

Et io scorgeva già d'alcun la faccia,
Le spalle, e'l petto, e del ventre gran parte,
E per le coste giù ambo le braccia.
Natura certo, quando lasciò l'arte
Di sì fatti animali, aſsai fè bene,
Per torre tali eſsecutori a Marte:
E s'ella d'elefanti e di balene
Non si pente, chi guarda sottilmente
Più giusta e più discreta la ne tene.
Che dove l'argomento della mente
S'aggiunge al mal volere et alla poſsa,
Neſsun riparo vi può far la gente.
La faccia sua mi parea lunga e groſsa,
Come la pina di San Pietro a Roma;
Et a sua proportione eran l'altr'oſsa:
Sì che la ripa che era perizoma
Dal mezzo in giù, ne mostrava ben tanto
Di sopra, che di giunger alla chioma
Tre Friſon s'haverian dato mal vanto:
Però ch'i ne vedea trenta gran palmi
Dal luogo in giù, dov'huomo affibbia'l manto.
Raphel mai amech zabi almi,
Cominciò a gridar la fiera bocca
Cui non si convenian più dolci Salmi.
E'l Duca mio ver lui: Anima sciocca,
Tienti col corno, e con quel ti disfoga,
Quand'ira ò altra paſsion ti tocca.

poitrines, et leurs bras qui s'alongent sans mesure à leurs côtés.

Bénie soit la nature qui, bornant sa fécondité, n'engendre plus ces excroiſsances qui fatiguoient la terre ! Et si, de peur qu'on ne l'accuse d'impuiſsance, elle produit encore les baleines et les éléphans, l'homme du moins voit sans terreur ces maſses animées, qui n'ont pas, comme le Géant, la force et le génie à-la-fois.

Le premier de tous portoit une tête pareille à la boule qui termine le dôme de Saint-Pierre ; et le reste de son corps suivoit cette proportion : si bien qu'à moitié plongé dans l'abîme, dont le bord formoit sa ceinture, trois hommes montés l'un sur l'autre et les bras étendus, n'auroient encore pu toucher aux voûtes de son dos 4. En nous voyant, il ouvrit sa bouche démesurée, d'où s'échappèrent des mots entrecoupés ; effroyable aſsemblage dont jamais ne se servit aucune langue, et que n'entendit jamais oreille humaine 5.

Ame confuse, lui cria le sage, prends ton cor, seul interprète qui te convienne : le voilà

Cercat'al collo, e troverai la soga
Che'l tien legato, o anima confusa;
E vedi lui, che'l gran petto ti toga.
Poi diſs'a me: Egli steſso s'accusa:
Questi è Nembrotto, per lo cui mal voto
Pur un linguaggio nel mondo non s'usa.
Lasciamlo stare, e non parliamo a voto;
Che così è a lui ciascun linguaggio,
Come'l suo ad altrui, ch'a nullo è noto.
Facemmo adunque più lungo viaggio
Volti a sinistra; et al trar d'un balestro
Trovammo l'altro aſsai più fiero e maggio.
A cinger lui, qual che foſse il maestro,
Non sò io dir: ma ei tenea succinto
Dinanzi l'altro, e dietro'l braccio destro,
D'una catena che'l teneva avinto
Dal collo in giù; sì che'n sù lo scoperto
Si ravolgeva infin'al giro quinto.
Questo superbo voll'eſser esperto
Di sua potenza contra'l sommo Giove,
Diſse'l mio Duca, ond'egli ha cotal merto:
Fialte ha nome, e fece le gran prove,
Quando i giganti fer paura a i Dei;
Le braccia ch'ei menò, giamai non move.
Et io a lui: s'eſser puote, i' vorrei
Che de lo smisurato Briareo
Esperientia haveſser gli occhi miei.

qui pend sur ta large poitrine. Et se tournant vers moi, le monstre vient de se nommer, me dit-il ; c'est Nembroth, Roi de Babel, par qui nous vint la confusion des langues : mais laiſsons-le ; car nos paroles seroient pour lui ce que les siennes ont été pour nous.

Nous suivîmes alors notre route, et nous avions mesuré la portée d'une flèche, quand nous trouvâmes l'autre Géant, plus féroce et plus énorme encore : il étoit cinq fois entouré d'une même chaîne qui le garrottoit de son cou à sa ceinture, et lui retenoit un bras en avant, et l'autre en arrière. Par quelle main fut enchaîné ce robuste coloſse ! Voilà, dit mon guide, l'audacieux qui s'éprouva contre l'Être suprême : Ephialte est son nom, et c'est lui qui signala sa force, quand les Géants aſsemblés alarmèrent les Dieux. Il ne lèvera plus ces mains qui menacèrent le Ciel [6]. Ne pourrois-je, lui dis-je alors, mesurer de mes yeux l'immense Briarée? Dans peu, répondit le sage, tu verras Antée : libre comme nous, il pourra nous entendre et nous porter au fond de l'abîme. Mais celui que tu veux connoître est bien loin d'ici : semblable à Ephialte, et garrotté comme lui, son aspect est encore plus farouche.

Ond'ei rispose : tu vedrai Anteo
Preſso di quì, che parla et è disciolto ;
Che ne porrà nel fondo d'ogni reo.
Quel che tu vuoi veder, più là è molto,
Et è legato e fatto come questo,
Salvo che più feroce par nel volto.
Non fù tremuoto già tanto rubesto,
Che scoteſs'una torre così forte,
Come Fialte a scuotersi fù presto.
Allhor temetti più che mai la morte ;
E non v'era mestier più che la dotta,
S'i non haveſse viste le ritorte.
Noi procedemmo più avanti all'hotta ;
E venimmo ad Anteo che ben cinqu'alle
Senza la testa uscia fuor de la grotta.
O tu che nella fortunata valle
Che fece Scipion di gloria hereda,
Quand'Annibal co i suoi diede le spalle,
Recasti già mille leon per preda,
E che se foſsi stato a l'alta guerra
De' tuoi fratelli, ancor par ch'e'si creda
C'havrebber vinto i figli de la terra,
Mettine giuso (e non ten'venga schifo)
Dove Cocito la freddura serra.
Non ci far ire a Titio nè a Tifo :
Questi può dar di quel che quì si brama :
Però ti china e non torcer lo grifo.

Comme il parloit, Ephialte secoua sa chaîne, et tel qu'un tremblement de terre, il ébranla les roches du puits qui retentirent dans leurs profondeurs : j'euſse expiré d'effroi à ses pieds, si la vue de ses fers ne m'eût raſsuré ; mais le sage Poète ayant doublé le pas, je le suivis, et bientôt nous découvrîmes Antée, dont la stature dominoit fièrement le contour du gouffre.

O vous qui terraſsiez les lions d'Afrique dans cette vallée, célèbre par la gloire de Scipion et la fuite d'Annibal, et qui seul auriez pu, dans le combat des Géants et des Dieux, donner la victoire aux enfans de la Terre [7], daignez maintenant nous tendre vos bras secourables, et ne refusez pas de nous porter sur les rives glacées du Cocyte. C'est vous que ma bouche implore, et non les Titye et les Typhon ; rendez-vous à ma prière, et celui qui me suit vous paîra du seul bien dont le desir tourmente encore les Ombres ; il réveillera votre renommée, dans ce monde où lui sont réservés de longs jours, si la mort n'en prévient pas le terme [8].

Ainsi parla mon guide ; et, sans tarder, le Géant déploya vers lui cette main dont jadis

Ancor ti può nel mondo render fama :
Ch'ei vive e lunga vita ancor aspetta,
S'innanzi tempo gratia a se nol chiama.
Così diſse'l maestro ; e quegli in fretta
Le man distese, e prese il Duca mio
Ond'Hercole sentì già grande stretta.
Virgilio quando prender si sentìo,
Diſs'a me : Fatti'n quà sì ch'i ti prenda :
Poi fece sì ch'un fascio er'egli et io.
Qual pare a riguardar la Carisenda
Sotto'l chinato, quand'un nuvol vada
Sovr'eſsa, sì che della incontro penda ;
Tal parve Anteo a me che stava a bada
Di vederlo chinare ; e fù talhora
Ch'i havrei volut'ir per altra strada.
Ma lievemente al fondo che divora
Lucifero con Giuda, ci posò :
Nè sì chinato lì fece dimora ;
E com'albero in nave si levò.

Il fine del Canto trentesimoprimo.

Hercule sentit la rude étreinte. Approche, me dit le sage en me tendant les bras ; et dès qu'il m'eut saisi, Antée nous enleva d'un seul groupe et comme un seul fardeau.

En le voyant s'étendre et se courber vers nous, je crus dans ma frayeur voir la Garisende qui se penche et menace de sa chute quiconque la regarde 9. Mais Antée nous déposa légérement au fond du gouffre de Lucifer, et se redreſsa comme un mât de vaiſseau.

Fin du trente-unième Chant.

NOTES

SUR

LE TRENTE-UNIÈME CHANT.

1 On dit que Télephe au siége de Troie éprouva cette propriété de la lance d'Achille : blesſé d'abord par ce héros, il fallut qu'il se fît donner un second coup dans le même endroit pour être guéri. *Opuſque meæ bis sensit Telephus hastæ.* Ovid.

2 Les Romanciers du dixième siécle disent que Roland, accablé par le nombre au combat de Roncevaux, donna du cor d'une manière si terrible, qu'on l'entendit à huit lieues de distance.

3 Montéreggione étoit un fort château près de Sienne, flanqué de grandes tours.

4 Cette boule avoit trente-six pieds de circonférence : on peut juger par là des proportions que le Poète va donner au Géant qu'il découvre. Il ajoute que trois Flamands de la plus grande taille, en prenant ce Géant de la ceinture en haut seulement, n'auroient pu atteindre aux boucles de ses cheveux.

5 C'est Nemrod qui prononce dans le texte un vers inintelligible, composé de mots qui ont la tournure hébraïque, et ne sont réellement d'aucune langue. Je l'ai omis, parce qu'il donnoit un air puérile à ce morceau, par une trop grande exactitude à vouloir tout peindre. Il se peut que le Géant ait dit des mots baroques, mais le Poète ne doit pas les avoir retenus. C'est sur-tout avec

le Dante que l'extrême fidélité seroit une infidélité extrême : *Summum jus, summa injuria.*

6 Ephialte, Briarée et tous les autres sont trop connus, pour avoir besoin de notes.

7 On est toujours étonné du peu de convenance qui règne dans la plupart des détails de ce Poème. N'est-il pas singulier en effet que le sage Virgile aille flatter Antée, au point de lui dire, qu'il n'a manqué que lui pour que les Géants l'aient emporté sur les Dieux? On voit que pour mieux rendre une situation particulière, il contrarie l'ordonnance du tableau général. D'ailleurs on a quelque peine à souffrir ce perpétuel mélange des héros de la Fable et de la Bible, et que les Géants soient punis dans un Enfer chrétien, pour s'être révoltés contre les Dieux des Païens. *Non vultus, non color unus.*

8 D'un bout de ce Poème à l'autre on voit les morts sensibles aux propos qu'on tient d'eux sur la terre : la crainte du blâme et le desir de la bonne renommée se joignent encore à leurs autres tourmens, et le Dante se sert de ce double reſsort pour exciter les Ombres à répondre à toutes ses demandes. Ce n'est pas là le moindre artifice de ce Poème.

9 La Garisende est une tour à Bologne qui surplombe beaucoup et effraie ceux qui la voient pour la première fois, sur-tout quand un nuage paſse sur elle ; car on voit alors combien elle s'écarte de la perpendiculaire.

Le Poète trouve à l'entrée de ce neuvième cercle un mélange de jour et de nuit, ce qui choque fort la vraisemblance ; car on ne conçoit pas d'où peut venir ce jour. *Voyez* les deux notes 3 des Chants IV^e^. et X^e^.

Fin des Notes du trente-unième Chant.

CANTO XXXII.

ARGOMENTO.

Primo girone detto di Caino, ove sono puniti li Parricide e Traditori de' parenti. Paſſaggio al secondo giro detto d'Antenore, ove si trovano i Ribelli alla patria.

S'I haveſse le rime et aspre e chiocce,
Come si converrebbe al tristo buco
Sovra'l qual pontan tutte l'altre rocce;
I premerei di mio concetto il suco
Più pienamente; ma perch'i non l'habbo,
Non senza tema a dicer mi conduco:
Che non è impresa da pigliar a gabbo
Descriver fondo a tutto l'universo;
Nè da lingua che chiami mamma ò babbo.
Ma quelle donne aiutino'l mio verso,
Ch'aiutar Anfion a chiuder Tebe;
Sì che dal fatto il dir non sia diverso.
O sovra tutte mal creata plebe,
Che stai nel loco onde parlare è duro;
Me' foste state quì pecore ò zebe!
Come noi fummo giù nel pozzo scuro
Sotto i piè del gigante aſsai più baſsi,
Et io guardav' ancor all'alto muro;

CHANT XXXII.

ARGUMENT.

Premier giron dit de Caïn, où sont punis les Parricides et Traîtres envers les parens. Paſsage au second giron dit d'Anténor, où se trouvent les Traîtres à la patrie.

SI je pouvois, par des sons plus âpres et plus durs, former l'effrayante harmonie que demanderoit ce gouffre central, dernier support de tous les gouffres, j'enflerois mes conceptions et ma voix : mais puisqu'elle m'est refusée, je ne commencerai pas sans frémir; car ce n'est point un frivole deſsein, ou l'apprentiſsage d'une langue au berceau, que de poser la base des Enfers et du monde [1]. Puiſsent donc ces Vierges sacrées qui donnèrent aux accords d'Amphion la force d'élever les murs de Thèbes, attacher à mes vers toute la terreur du sujet!

O race proscrite entre toutes les races, et dévolue au séjour dont il m'est si dur de parler, mieux eût valu pour vous la condition de la bête [2]!

Déja nous étions loin des pieds du Géant, et

Dicer udimi : Guarda come paſsi,
Và sì che tu non calchi con le piante
Le teste de' fratei miseri laſsi.
Perch'i mi volsi, e vidimi davante
Di sotto i piedi un lago che per gelo
Havea di vetro, e non d'acqua sembiante.
Non fece al corso suo sì groſso velo
Di verno la Danoia in Austericch,
Nè'l Tanai, là sotto'l freddo cielo,
Com'era quivi ; che se Tabernicch
Vi foſse sù caduto, e Pietrapana,
Non havria pur da l'orlo fatto cricch.
E com'a gracidar si sta la rana
Col muso fuor de l'acqua, quando sogna
Di spigolar sovente la villana ;
Livide'nfin là dov'appar vergogna
Eran l'ombre dolenti ne la ghiaccia,
Mettendo i denti in nota di cicogna.
Ognuna in giù tenea volta la faccia :
Da bocca il freddo, e da gli occhi'l cor tristo,
Tra lor testimonianza si procaccia ;
Quand'io hebbi d'intorno alquanto visto,
Volsimi a' piedi e vidi due sì stretti,
Che'l pel del capo haveano insieme misto.
Ditemi voi che sì stringete i petti,
Diſs'io, chi siete ? e quei piegar li colli,
E poi c'hebber li visi a me eretti,

j'avançois au fond du cercle obscur, les yeux toujours attachés à la haute muraille du puits. » Regarde, me dit-on alors, où tu poses le » pied, et ne viens pas ici fouler les têtes de » tes malheureux frères. « Je me tourne à ces mots, et je découvre un lac glacé qui s'étendoit devant moi comme une mer de cristal. Jamais le Danube et le Tanaïs sous leur zône de glace et dans l'hiver le plus rigoureux, ne chargèrent leur lit de voiles si épais : auſsi les monts Tabernick et Pietrapana seroient en vain tombés sur la voûte du lac ; elle n'eût point croulé sous leur maſse 3.

Je vis ensuite des Ombres livides, enfoncées jusqu'au cou dans la glace, comme des têtes de grenouilles, qui dans les nuits d'été bordent les marécages ; et j'entendis le cliquetis de leurs dents, comme on entend claquer le long bec de la cigogne. Tous ces coupables se tenoient la face baiſsée ; mais la fumée de leur haleine et les pleurs de leurs yeux témoignoient aſsez quel étoit pour eux l'excès du froid et de la douleur 4.

En ramenant mes regards de la surface du lac à mes pieds, j'apperçus deux têtes de coupables, opposées front à front, et dont les cheveux

Gli occhi lor ch'eran pria pur dentro molli,
Gocciar sù per le labra; e'l gielo strinse
Le lagrime tra eſsi, e riserolli.
Con legno legno spranga mai non cinse
Forte così; ond'ei, come due becchi,
Cozzaro'insieme, tant'ira gli vinse.
Et un c'havea perduti ambe gli orecchi
Per la freddura, pur col viso in giue,
Diſse: Perchè cotanto in noi ti specchi?
Se vuoi saper chi son cotesti due,
La valle onde Bisentio si dechina,
Del padre loro Alberto e di lor fue.
D'un corpo usciro, e tutta la Caina
Potrai cercare, e non troverai ombra
Degna più d'eſser fitta in gelatina:
Non quella a cui fù rotto il petto e l'ombra
Con eſs'un colpo per la man d'Artù;
Non Focaccia; non questi che m'ingombra
Col capo, sì ch'i non veggi'oltre più,
E fù nomato Saſsol Mascaroni;
Se Tosco se', ben sai homai chi fù.
E perchè non mi metti in più sermoni,
Sappi ch'i fu'il Camiscion de' Pazzi,
Et aspetto Carlin che mi scagioni.
Poscia vid'io mille visi cagnazzi
Fatti per fredo; onde mi vien riprezzo,
E verrà sempre de' gelati guazzi.

s'étoient entremêlés. Qui êtes-vous, leur criai-je, malheureux qui vous preſsez ainsi face à face? A ce cri les deux têtes se renversèrent pour mieux m'envisager : mais les larmes dont leurs paupières étoient gonflées, s'échappant tout-à-coup avec abondance; coulèrent sur leurs joues, et saisies par le froid, s'y durcirent en chaînes de glaçons; fixant ainsi visage sur visage, comme le bois sur le bois quand le fer les unit. Déses-pérés du surcroît de douleur, les réprouvés se heurtèrent comme deux béliers en furie [5].

Alors un autre à qui le froid avoit fait tomber les oreilles, et qui baiſsoit auſsi la tête, me cria : » Pourquoi t'obstiner à nous tant regarder? Si » tu desires connoître ces deux-ci, apprends » qu'Albert fut leur père, et que la vallée qu'ar-» rose le Bizence étoit leur héritage; tous deux » d'un même lit, et tous deux si dignes de la » foſse glacée, que tu fatiguerois de tes recher-» ches le cercle de Caïn, sans trouver leurs pa-» reils. Non pas même l'Ombre dénaturée » qu'Artus perça de sa main paternelle [6]; pas » même Focacia [7]; pas même encore celui dont » la tête me borne la vue, ce Mascaron, que » tout Toscan doit connoître [8]. Et pour tran-» cher tout discours avec toi, apprends enfin

E mentre ch'andavamo in ver lo mezzo
Alqual ogni gravezza si rauna,
Et io tremava nell'eterno rezzo.
Se voler fù, ò destino, ò fortuna,
Non sò; ma paſseggiando per le teste
Forte percoſsi'l piè nel viso ad una.
Piangendo mi sgridò: Perchè mi peste?
Se tu non vien a crescer la vendetta
Di Monteaperti; perchè mi moleste?
Et io: Maestro mio, hor quì m'aspetta,
Sì ch'io esca d'un dubbio per costui:
Poi mi farai quatunque vorrai fretta.
Lo Duca stette; et io diſsi a colui
Che bestemmiava duramente ancora;
Qual se' tu che così rampogni altrui?
Hor tu chi se', che vai per l'Antenora
Percotendo, rispose, altrui le gote,
Sì che se vivo foſsi troppo fora?
Vivo son io, e caro eſser ti puote,
Fù mia risposta, se dimandi fama,
Ch'i metta'l nome tuo tra l'altre note.
Et egli a me: Del contrario ho io brama;
Levati quinci, e non mi dar più lagna:
Che mal sai lusingar per questa lama.
Allhor lo presi per la cuticagna,
E diſsi: E converrà che tu ti nomi,
O che capel quì sù non ti rimagna.

» que je suis Camicion de Pazzi [9], et que j'at-
» tends Carlin qui doit me faire oublier [10]. «

En marchant ensuite vers le point où tendent tous les corps [11], je voyois d'autres têtes rangées en grand nombre sur la glace, toutes grinçant des dents et la lèvre retirée; et je paſsois moi-même tremblant et transi sous ces voûtes d'éternelle froidure. Mais je ne sais quel hasard ou quel destin voulut que mon pied heurtât le visage d'un coupable qui me cria douloureusement: » Pourquoi donc me fouler? Si tu ne viens
» pas réveiller les vengeances de Montaperto [12],
» pourquoi me frappes-tu? « Maître, dis-je alors, souffrez qu'en peu de mots je sorte du doute où je suis. Et mon guide s'étant arrêté: Quel es-tu donc, toi qui maudis les autres, criai-je à l'Ombre qui blasphémoit encore? « Dis
» plutôt qui tu es, reprit-elle, toi qui vas dans
» l'Antenor, frappant ainsi les visages? C'en
» seroit trop, quand tu serois encore vivant [13]? «
Je le suis, m'écriai-je; je vis encore, et tu peux te satisfaire avec moi, si tu desires quelque renommée. » C'est plutôt de l'oubli que je desire:
» vas, suis ta route, et ne m'importune plus;
» tu viens ici flatter mal-à-propos. « Auſsitôt la saisiſsant par sa chevelure, il faudra bien que tu

Ond'egli a me : Perchè tu mi dischiomi,
Non ti dirò chi sia, nè mostrerolti,
Se mille fiate sul capo mi tomi.
I havea già i capelli in mano avolti,
E tratti gli n'havea più d'una ciocca,
Latrando lui con gli occhi in giù raccolti.
Quand'un'altro gridò : Che hai tu, Bocca ?
Non ti basta sonar con le mascelle,
Se tu non latri ? qual diavol ti tocca ?
Homai, diſs'io, non vo' che tu favelle,
Malvaggio traditor, ch'alla tu'onta
I porterò di te vere novelle.
Va via, rispose, e ciò che tu vuoi, conta :
Ma non tacer, se tu di quà entr'eschi,
Di quel c'hebbe hor così la lingua pronta :
Ei piange quì l'argento de' Franceschi ;
I vidi, potrai dir, quel da Duera
Là dove i peccatori stanno freschi.
Se foſsi dimandato, altri chi v'era ;
Tu hai dal lato quel di Beccaria
Di cui segò Fiorenza la gorgera.
Gianni del Soldanier credo che sia
Più là con Ganellone, e Tribaldello
Ch'aprì Faenza quando si dormia.
Noi eravam partiti già da ello,
Ch'i vidi due ghiacciati in una buca
Sì che l'un capo a l'altro era cappello :

te nommes, lui dis-je, ou cette main t'en punira. » Je ne me nommerois pas, crioit-elle, » quand tu frapperois mille fois sur ma tête échevelée. « Et j'avois déja dans la main des treſses de cheveux entortillées, que je secouois avec force : mais le coupable résistoit et baiſsoit la tête en hurlant, lorsqu'à ses côtés un autre prit la parole : » Qu'as-tu donc, Bocca ? Ne te suffit-il » pas de claquer des dents, si tu n'y joins tes cris? » Quel démon te poſsède encore ? « Ah ! maudit traître, m'écriai-je, te voilà nommé ; tu peux désormais te taire, je n'en porterai pas moins des nouvelles de toi. » Vas donc, reprit-» il, en parler à ton gré ; mais une fois sorti d'ici, » n'oublie pas cette langue si prompte à me nommer : j'ai vu, pourras-tu dire, ce Bose de » Duera qui pleure dans l'étang glacé l'argent » de la France [14] ; et si on t'interroge sur d'autres, tu nommeras Beccaria dont Florence a » vu tomber la tête [15] ; et Soldanier et Ganellon » qui giſsent près de lui [16] ; et ce Tribaldel enfin » qui ouvrit au milieu de la nuit les portes de sa » ville [17]. «

J'avois déja quitté cette Ombre, lorsque je vis plus loin deux malheureux fixés dans une même foſse, tellement que la tête du premier

E come'l pan per fame si manduca,
Così'l sovran li denti a l'altro pose,
Là' ve'l cervel s'aggiunge con la nuca.
Non altrimenti Tideo si rose
Le tempie a Menalippo per disdegno;
Che quei faceva'l teschio e l'altre cose.
O tu che mostri per sì bestial segno
Odio sovra colui che tu ti mangi,
Dimm'il perchè, diſs'io, per tal convegno;
Che se tu a ragion di lui ti piangi,
Sappiendo chi voi siete e la sua pecca,
Nel mondo suso ancor io te ne cangi;
Se quella con ch'i parlo non si secca.

Il fine del Canto trentesimosecondo.

surmontoit et couvroit la tête du second : mais celui qui dominoit s'étoit acharné sur l'autre, et lui dévoroit le crâne et le visage, comme un homme affamé dévore son pain ; ou comme on vit jadis les tempes et les joues de Ménalippe sous la dent du forcené Tydée [18]. Ombre inhumaine, lui criai-je, apprends-nous donc les causes de tant de haine et de férocité ; car si tu peux les justifier, je veux un jour, sachant la condition de l'un et l'offense de l'autre, en appeler au jugement des hommes ; si toutefois celle par qui je parle ne se glace d'horreur !

Fin du trente-deuxième Chant,

NOTES

SUR

LE TRENTE-DEUXIÈME CHANT.

Le Poète suit toujours le systême de Ptolomée. Si notre planète occupoit le milieu de l'univers, ce dernier cercle qui se trouve au centre de la terre, seroit en effet la base et le centre de tout.

Le Dante avertit qu'il faut autre chose qu'*une langue qui dit papa, maman*, pour décrire ce dernier cercle de l'Enfer : ce qui signifie simplement que ce n'est point à un enfant, mais à un écrivain véritablement homme, qu'il convient d'en parler. On croiroit d'abord qu'il se plaint de l'état d'enfance où étoit de son temps la langue italienne : mais ce n'est pas cela. A quelque époque qu'un homme écrive, il ne croit pas que sa langue soit au berceau; on auroit inutilement dit à nos Auteurs Gaulois qu'ils vieilliroient dans peu. D'ailleurs, quand le Dante parut, l'italien s'étoit déja mis à la distance où il devoit être à jamais du latin; et trente ans après lui, Pétrarque et Boccace l'y fixèrent, l'un par sa prose, et l'autre par ses vers. Le toscan n'avoit point subi les révolutions qu'a éprouvées la langue française : c'étoit un langage tout formé, hériſsé de proverbes, comme nos patois de Provence et de Gascogne, indiquant la maturité des peuples qui le parloient, et n'ayant besoin, pour s'épurer et s'anoblir, que d'être écrit et parlé dans une Capitale. Le Dante est donc plutôt obscur et bizarre, que suranné. Quand on

a dit au Discours préliminaire, qu'il employa une langue qui avoit bégayé jusqu'alors, on a voulu dire que l'Italie n'avoit point d'ouvrages claſsiques au treizième siécle, et que par conséquent le Dante n'avoit point de modèle, quand il entreprit d'illustrer la langue toscane, en l'élevant à des sujets épiques.

2 Ce terrible exorde rappelle les paroles de J. C. sur Judas, et prépare l'esprit au mélange d'horreur et de pitié qui va bientôt causer le spectacle des traîtres et de leur supplice.

3 Tabernick et Pietrapana sont deux montagnes, la première en Esclavonie, et l'autre en Toscane.

4 Le Dante, après avoir peint l'effet du froid sur ces têtes, par le grelottement des dents et la fumée de l'haleine, dit qu'elles se tenoient la face baiſsée sur le lac; c'étoit pour laiſser écouler les larmes que leur arrachoit la douleur, qu'elles gardoient cette attitude. Toutes les fois qu'elles se relèvent, leurs pleurs se gèlent autour de leurs paupières et sur leurs joues; ce qui augmente encore leurs douleurs.

5 Ce sont ici deux frères, tous deux fils d'Albert, Seigneur de la Vallée de Falteron, où coule le Bizencio, à trois lieues environ de Florence. Après la mort de leur père, ils se mirent à piller leurs vaſsaux et leurs voisins. et commirent les plus grandes violences. Mais la cupidité qui les avoit unis, les divisa bientôt: ils en vinrent aux armes et s'entretuèrent. Leur supplice est d'être à jamais collés l'un contre l'autre dans le cercle de Caïn, et d'y nourrir leur inimitié fraternelle dans une lutte sans repos et sans terme.

6 L'Ombre qui vient de nommer les deux frères, désigne ici Mauduit, fils d'Artus, ce Roi d'Angleterre si fameux dans nos Romanciers. Il s'étoit mis en embuscade pour tuer son père; mais Artus le prévint et le perça d'un coup de lance.

7 Focacia Cancellieri avoit tué son oncle, et ce meurtre fut cause que les Cancellieri, la plus puiſsante famille de Pistoye, se divisèrent entre eux; ce qui forma les deux partis des *Noirs* et des *Blancs*. Nous avons dit comment ces diſsentions pénétrèrent dans Florence.

8 Mascaron avoit auſsi tué son oncle.

9 L'Ombre se nomme elle-même. C'étoit un homme de la famille des Pazzi, qui en avoit tué un autre de celle des Ubertins.

10 Carlin, auſsi de la famille des Pazzi, avoit trahi la confiance des Gibelins, en livrant un château aux Guelfes de Florence.

11 Le Poète paſse avec son guide vers le giron dit d'*Antenor*, Prince Troyen, qui fut soupçonné d'avoir livré la ville de Troie aux Grecs. Horace dit qu'il avoit seulement conseillé de leur rendre Hélène, afin de couper la guerre dans sa racine; et il se peut bien que Pâris ait trouvé que c'étoit là le conseil d'un traître : mais le Dante n'auroit pas dû le damner si légérement. On est tenté de dire, en voyant sa prédilection pour tout ce qui concerne Troie, que ce Poète, persuadé d'ailleurs qu'il descendoit des anciens Romains, n'étoit pas éloigné de se croire un peu du sang troyen dans les veines. C'est ainsi qu'à la renaiſsance des lettres, Ronsard et quelques autres crurent ne pouvoir chanter les Rois de France,

qu'en leur donnant un peu du sang d'Hector, afin, pour ainsi dire, de les rendre épiques : tant Homère et Virgile avoient ouvert et fermé pour eux les sources de l'intérêt et du merveilleux ! Il y a seulement cette différence, que le Dante étoit un Poète républicain, et que s'étant fait le héros de son Poème, il s'en est appliqué tout le merveilleux et l'intérêt.

12 Celui qui crie et qui est nommé plus bas, étoit un Florentin de la famille des Abbati, appelé Bocca. Dans la bataille de Montaperti, où 4000 Guelfes furent massacrés sur les bords de l'Arbia, (comme on a vu aux notes du Chant x, sur Farinat), ce Bocca, gagné par l'argent des Gibelins, s'approcha de celui qui portoit l'étendard, et lui coupa la main ; les Guelfes ne voyant plus leur étendard, se mirent en fuite et furent massacrés. Il a raison de craindre que tout Florentin ne veuille se venger de cette horrible trahison.

13 Parce qu'en effet, quoique tout homme eût le droit de punir un traître, il semble qu'étant sous la main de la justice divine, il en devienne comme sacré ; et c'est ce respect pour les morts que Bocca invoque ici.

14 Bose Duera étoit de Crémone, et fut chargé par les Gibelins de s'opposer au passage d'une armée Française, que Charles d'Anjou faisoit venir en Italie contre Mainfroi : mais il se laissa corrompre par l'argent des Français, et leur abandonna le passage.

15 L'Abbé Beccaria, de Pavie, fut l'Envoyé du Pape à Florence, et s'ingéra de vouloir ôter le gouvernement aux Guelfes, pour le donner aux Gibelins. On découvrit ses manœuvres, et il eut la tête tranchée.

[16] Soldanier étoit Gibelin, et avoit trahi cette faction pour s'attacher aux Guelfes.

Gano ou Ganellon, envoyé par Charlemagne auprès des Sarrasins d'Espagne, leur conseilla d'attaquer l'armée de ce Prince, qui s'étoit engagée dans des défilés. Son avis fut exécuté, et l'arrière-garde de l'armée Française fut mise en pièces. Le fameux Roland y périt avec les autres Paladins: c'est la grande journée de Roncevaux.

[17] Tribaldel tenoit la ville de Faënza pour le Comte de Montfeltro, et il en ouvrit les portes aux Français qui rempliſsoient alors la Romagne où le Pape Martin IV les avoit attirés.

[18] Tydée, père de Diomède, fut bleſsé mortellement au siège de Thèbes, par Ménalippe. Furieux de se voir mourir, il voulut qu'on lui apportât la tête de son ennemi, et la déchïra à belles dents. Minerve offensée de cette action barbare, abandonna ce héros qu'elle avoit toujours protégé, et le laiſsa périr.

C'est ici que commence la terrible aventure d'Ugolin, morceau connu de tout le monde. Comme la plupart des lecteurs courront d'abord à cet épisode, je vais le faire précéder d'une note, afin qu'on puiſse le lire sans distraction.

Ugolin, Comte de la Gerardesque, étoit un noble Pisan, de la faction Guelfe: il s'accorda avec Roger, Archevêque de Pise, lequel étoit Gibelin, pour ôter à Nino Visconti le gouvernement de la ville. Ils y réuſsirent et gouvernèrent ensemble; mais bientôt l'Archevêque, jaloux de l'ascendant que son collègue prenoit sur lui, voulut le perdre. Pour y parvenir, il fit courir

des bruits qu'Ugolin avoit trahi la patrie, en livrant quelques châteaux aux Florentins et aux Lucquois, sous couleur de restitution; et quand il vit les esprits bien préparés, il vint un jour, suivi de tout le peuple, et précédé de la croix, à la maison du Comte, et l'ayant saisi avec ses quatre enfans, il les fit jeter ensemble dans une tour. Quelques jours après, soit pour empêcher qu'on n'apportât de la nourriture à ces malheureux, ou qu'il craignît quelque retour du peuple, il vint fermer lui-même la porte de la tour, et en jeta les clefs dans la rivière. Cette prison fut depuis appelée *la Tour de la faim.*

Le Poète supposant avec art que ce qu'on vient de lire est connu de tout le monde, ne fait raconter à Ugolin que ce qui se passa dans la tour, entre lui et ses enfans, depuis qu'on leur eut fermé la porte et refusé toute nourriture : détail qu'en effet le public ne peut connoître.

Nous observerons que le Comte Ugolin se trouve dans ce cercle, parce qu'il étoit vrai sans doute qu'il avoit trahi les intérêts de sa patrie, et que, malgré toute la pitié qu'inspirent ses malheurs, il faut que justice se fasse. Mais c'est par une justice plus grande encore que la tête de Roger est abandonnée à la fureur d'Ugolin, qui doit assouvir à jamais sur elle sa faim et sa vengeance. Cet Archevêque avoit aussi trop outragé la nature, en condamnant un père et ses quatre enfans à finir leurs jours d'une manière si cruelle, les uns en présence des autres.

Fin des Notes du trente-deuxième Chant.

CANTO XXXIII.

ARGOMENTO.

Caso d'Ugolino. Paſsaggio al terzo giro detto *di Tolomeo*, ove sono puniti quelli c'hanno Tradito i Beneffatori.

LA bocca se levò dal fiero pasto
Quel peccator, forbendola a' capelli
Del capo ch'egli havea di retro guasto.

Poi cominciò: Tu vuoi ch'i rinovelli
Disperato dolor che'l cor mi preme,
Già pur pensando pria ch'i ne favelli.

Ma se le mie parole eſser den seme
Che frutti infamia al traditor ch'i rodo,
Parlare e lagrimar vedrai inseme.

I non sò chi tu sie, nè per che modo
Venuto se' quà giù: ma Fiorentino
Mi sembri veramente, quand'i t'odo.

Tu dei saper ch'i fu'l Conte Ugolino,
E questi l'Arcivescovo Ruggieri:
Hor ti dirò perch'i son tal vicino;

Che per l'effetto de' suoi ma' pensieri
Fidandomi di lui, io foſse preso
E poscia morto, dir non è mestieri.

CHANT XXXIII.

ARGUMENT.

Aventure d'Ugolin. Paſsage au troisième giron dit *de Ptolomée*, où sont punis les Traîtres envers les Bienfaiteurs.

LE fantôme suspendit son atroce repas, et s'eſsuyant la bouche à la chevelure du crâne qu'il rongeoit, prit ainsi la parole : » Tu veux » donc que je renouvelle l'immodérée douleur » dont le souvenir seul me fait treſsaillir, avant » que je commence : eh bien, s'il est vrai que » mes paroles puiſsent tomber comme l'oppro- » bre sur la tête du traître que je tiens, tu vas » m'entendre sanglotter et parler.

» Je ne sais qui tu es, ni comment te voilà : » mais tu parois Florentin, si ta voix ne m'abuse. » Or, quand tu sauras que je fus le Comte » Ugolin, et celui-ci l'Archevêque Roger, tu » sauras auſsi pourquoi sa tête m'est livrée ; car » tu n'ignores pas sans doute comment le per- » fide m'ayant déja trahi dans son cœur, me fit » ensuite prendre et mettre à mort. Mais ce » que tu ne peux avoir appris, c'est combien » cette mort fut horrible : entends-moi donc,

Però quel che non puoi havere inteso,
Cioè come la morte mia fù cruda,
Udirai, e saprai se m'ha offeso.
Breve pertugio dentro da la muda,
Laqual per me ha'l titol de la fame
E'n che convien ancor ch'altrui si chiuda,
M'havea mostrato per lo suo forame
Più lumi già, quand'i feci'l mal sonno
Che del futuro mi squarciò il velame.
Questi pareva a me maestro e donno,
Cacciando'l lupo e' lupicini al monte
Per cui i Pisan veder Luca non ponno.
Con cagne magre, studiose e conte,
Guaslandi con Sismondi e con Lanfranchi
S'hạvea meſsi dinanzi da la fronte.
In picciol corso mi pareano stanchi
Lo padre e' figli, e con l'acute scane
Mi parea lor veder fender li fianchi.
Quando fui desto innanzi la dimane,
Pianger sentì fra'l sonno i miei figliuoli
Ch'eran con meco, e dimandar del pane.
Ben se' crudel, se tu già non ti duoli
Pensando ciò che'l mio cuor s'annuntiava!
E se non piangi, di che pianger suoli?
Già eran desti e l'hora s'appreſsava,
Che'l cibo ne soleva eſser addotto;
E per suo sogno ciascun dubitava;

» et tu pourras alors juger le crime et la ven-
» geance.

» J'avois déja compté plus d'un jour, à tra-
» vers les soupiraux de la tour qui a mérité par
» moi, et qui doit encore mériter par d'autres,
» d'être appelée *la Tour de la faim*; lorsque je
» fis un songe, fatal présage de mes malheurs.
» Je songeai que celui-ci, tel qu'un maître fort
» et puiſsant, chaſsoit un loup et ses louveteaux
» vers la montagne qui s'élève entre Lucques et
» Pise, et que les Guaslands, les Sismonds et les
» Lanfrancs [1], avec une meute de chiennes mai-
» gres et légères, couroient en avant : au bout
» d'une courte poursuite, le loup et ses petits me
» paroiſsoient épuisés, et je voyois les chiennes
» affamées se jeter sur eux et leur ouvrir les
» flancs.

» Je m'éveillai vers le matin et m'approchai
» de mes enfans. Ils dormoient encore, mais en
» dormant ils gémiſsoient et demandoient du
» pain [2]. Ah! que tu es cruel, si ton cœur ne
» frémit d'avance de tout ce qu'on prépare au
» mien! Et pour qui donc pleureras-tu, si tu ne
» pleures pour moi?

» Déja mes fils étoient debout, car l'heure
» du manger approchoit, et chacun attendoit
» son pain avec crainte, à cause du songe;

Et io sento chiavar l'uscio di sotto
All'horribile torre : ond'io guardai
Nel viso a miei figliuoi senza far motto.
I non piangeva, sì dentro impetrai :
Piangevan elli ; et Anselmuccio mio
Diſse : Tu guardi sì, Padre, che hai ?
Però non lagrimai nè rispos'io
Tutto quel giorno, nè la notte appreſso,
Infin che l'altro Sol nel mondo uscio.
Com'un poco di raggio si fù meſso
Nel doloroso carcere, et io scorsi
Per quatro visi il mio aspetto steſso ;
Ambe le mani per dolor mi morsi :
E quei pensando ch'i'l feſsi per voglia
Di manicar, di subitò levorsi
E diſser : Padre, aſsai ci fia men doglia,
Se tu mangi di noi : tu ne vestisti
Queste misere carni, e tu le spoglia.
Quetami allhor, per non farli più tristi ;
Quel dì e l'altro stemmo tutti muti :
Ahi dura terra perchè non t'apristi ?
Poscia che fummo al quarto dì venuti,
Gaddo mi si gittò disteso a' piedi
Dicendo : Padre mio, che non m'aiuti ?
Quivi morì : e come tu mi vedi,
Vid'io cascar li tre ad un ad uno,
Tra'l quinto dì e'l sesto : ond'i mi diedi

» lorsque j'ouis tout-à-coup l'horrible tour se
» murer par en bas. Immobile, je regardai mes
» quatre enfans, sans parler, sans pleurer; l'œil
» fixe, et le cœur durci comme la pierre. Ils pleu-
» roient, eux; et mon Anselmin me dit : *Comme*
» *tu nous regardes, mon pere ! Qu'as-tu donc ?*
» Et cependant je ne pleurai point, je ne parlai
» point de tout ce jour et la nuit d'ensuite, jus-
» qu'au retour d'un autre soleil. Mais dès qu'une
» foible lueur eut pénétré dans le cachot, je me
» mis à considérer leurs visages l'un après l'autre;
» et c'est alors que je vis où j'en étois moi-
» même. Transporté, forcené de douleur, je me
» mordis les bras; et mes fils croyant que la faim
» me pouſsoit, m'entourèrent en criant : *Mon*
» *père, il nous sera moins dur d'être mangés par*
» *toi : reprends de nous ces corps, ces chairs que*
» *tu nous a données.* Je m'appaisai donc pour ne
» pas les contrister encore; et ce jour et le jour
» suivant nous restâmes tous muets. Ah ! terre,
» terre, que n'ouvris-tu tes entrailles !

» Comme le quatrième jour commençoit, le
» plus jeune de mes fils tomba vers mes pieds
» étendu, en disant : *Mon père, secours-moi.*
» C'est à mes pieds qu'il expira; et tout ainsi
» que tu me vois, ainsi les vis-je tous trois
» tomber un à un, entre la cinquième et la

Già cieco, a brancolar sovra ciascuno;
E due dì li chiamai poi che fur morti:
Poscia più che'l dolor potè il digiuno.
Quand'hebbe detto ciò, con gli occhi torti
Riprese'l teschio misero co' denti
Che furo a l'oſso, come d'un can, forti.
Ahi Pisa, vituperio delle genti
Del bel paese, là dove'l sì sona!
Poi ch'i vicini a te punir son lenti,
Movasi la Capraia e la Gorgona,
E faccian siepe ad Arno in sù la foce,
Sì ch'egli annieghi in te ogni persona.
Che se'l Conte Ugolino haveva voce
D'haver tradita te de le castella;
Non dovei tu i figliuoi porre a tal croce:
Innocenti i facea l'età novella,
Novella Tebe, Uguiccion e'l Brigata,
E gli altri due che'l canto suso appella.
Noi paſsamm' oltre, là've la gelata
Ruvidamente un'altra gente fascia,
Non volta in giù, ma tutta riversata.
Lo pianto steſso lì pianger non lascia;
E'l duol che truova'n sù gli occhi rintoppo,
Si volve innentro a far crescer l'ambascia:
Che le lagrime prime fanno groppo,
E sì come visiere di cristallo
Riempion sotto'l ciglio tutto'l coppo.

» sixième journée : si bien que n'y voyant déja » plus, je me jetai moi-même, hurlant et ram- » pant, sur ces corps inanimés; les appelant deux » jours après leur mort, et les rappelant encore, » jusqu'à ce que la faim éteignît en moi ce » qu'avoit laiſsé la douleur. « Ainsi parloit cette Ombre, tordant les yeux, et reprenant avec voracité le malheureux crâne qui se rompoit sous l'effort de ses dents.

Ah! Pise, opprobre de la belle Italie, puisque tes voisins sont lents à te punir; puiſsent les isles de Gorgone et de Caprée, s'arrachant de leurs fondemens, venir s'aſseoir aux bouches de ton fleuve; afin que regorgeant jusqu'à toi, il noie tes enfans dans tes places publiques! Car, fût-il vrai que le Comte Ugolin eût livré tes fortereſses, tu ne devois pas du moins attacher à la même croix le père et les enfans : c'est leur enfance, nouvelle Thèbes, qui faisoit leur innocence [3]!

Cependant nous étions déja paſsés vers des lieux où les Ombres sont encore plus étroitement enchaînées dans les glaçons : elles s'y trouvent, non la face baiſsée, mais le visage renversé; si bien que leurs pleurs sans ceſse amoncelés dans les cavités de l'œil, s'y durciſsent en voûtes de cristal, et les larmes fermant ainsi le

Et avegna che sì come d'un callo
Per la freddura ciascun sentimento
Ceſsat'haveſse del mio viso stallo :
Già mi parea sentir alquanto vento ;
Perch'i : Maestro mio, questo chi move ?
Non è quà giuso ogni vapore spento ?
Ond'egli a me : Avaccio sarai dove
Di ciò ti farà l'occhio la risposta,
Veggendo la cagion che'l fiato piove.
Et un de' tristi della fredda crosta
Gridò a noi : O anime crudeli
Tanto, che data v'è l'ultima posta,
Levatemi dal viso i duri veli,
Sì ch'i sfoghi'l dolor che'l cor m'impregna,
Un poco pria che'l pianto si raggieli.
Perch'io a lui : Se voi ch'i ti sovegna,
Dimmi chi se', e s'i non ti disbrigo,
Al fondo de la ghiaccia ir mi convegna.
Rispos'adunque : Io son frat' Alberigo,
I son quel da le frutta del mal'horto,
Che quì riprendo dattero per figo.
O, diſsi lui, hor se' tu ancor morto ?
Et egli a me : Come'l mio corpo stea
Nel mondo sù, nulla scienza porto ;
Cotal vantaggio ha questa Tolomea,
Che speſse volte l'anima ci cade
Innanzi ch'Atropos moſsa le dea.

paſsage aux larmes, la douleur qui ne peut s'exhaler, se retire toujours, et retombe avec plus d'amertume au fond du cœur 4.

J'avançois, et bien qu'engourdi par la rigueur du froid, je crus sentir je ne sais quel vent effleurer mon visage. Quel est, dis-je à mon guide, le souffle que je sens? Tout mouvement n'est-il pas éteint dans cette morte atmosphère? Bientôt, reprit-il, tu connoîtras par tes yeux la nature et les causes de ce que tu cherches. Il achevoit à peine, qu'une des têtes fixées sur la dure surface, nous cria : » Ombres impies, et si im-
» pies, que la dernière place des Enfers vous est
» donnée, arrachez-moi des yeux ces voiles
» cruels, afin que mon cœur trop plein puiſse
» verser un peu de sa douleur, avant que mes
» larmes ne se gèlent encore. « Si tu desires mon aſsistance, lui dis-je, apprends-moi qui tu es; et puiſsé-je aller m'aſseoir à côté de toi, si je te la refuse! L'Ombre reprit : » Je suis frère Alberic,
» et c'est moi qui donnai les fruits de trahison :
» ils me sont bien payés avec usure 5. « Eh quoi! lui dis-je, est-il donc vrai que tu sois déja mort?
» J'ignore, ajouta-t-il, le destin du corps que
» j'ai laiſsé là-haut : car tel est le privilège de
» cette Ptolomée, qu'un homme puiſse y tom-
» ber de son vivant; et pour que tu délivres

E perchè tu più volontier mi rade
L'envetriate lagrime dal volto,
Sappi che tosto che l'anima trade,
Come fec'io, il corpo suo gli è tolto
Da un Demonio che poscia il governa,
Mentre che'l tempo suo tutto sia volto.
Ella ruina in sì fatta cisterna:
E forse par ancor lo corpo suso
Dell'ombra che di quà dietro mi verna;
Tu'l dei saper, se tu vien pur mò giuso.
Egli è ser Branca d'Oria; e son più anni
Poscia paſsati ch'ei fù sì rinchiuso.
I credo, diſsio lui, che tu m'inganni:
Che Brancha d'Oria non morì unquanche;
E mangia, e bee, e dorme, e veste panni.
Nel foſso sù, diſs'ei, di Malebranche,
Là dove bolle la tenace pece,
Non era giunto ancora Michel Zanche,
Che questi lasciò'l Diavolo in sua vece
Nel corpo suo, e d'un suo proſsimano
Che'l tradimento insieme con lui fece.
Ma distendi horamai in quà la mano,
Aprimi gli occhi; et io non glie l'apersi:
E cortesia fù lui eſser villano.
Ahi Genovesi! huomini diversi
D'ogni costume, e pien d'ogni magagna,
Perchè non siete voi del mondo spersi?

» plutôt mes yeux de leurs glaçons, je t'appren-
» drai que lorsqu'une ame porte auſsi loin que
» moi la perfidie, elle descend auſsitôt dans ces
» froides citernes; et cependant un Démon s'em-
» pare de son corps, et lui fait achever le bail de
» la vie. Il y a telle Ombre qui transit derrière
» moi, et qui semble peut-être respirer encore
» parmi vous; je veux dire Branca d'Oria que
» nous avons depuis longues années; tu peux en
» parler, toi qui viens de quitter le monde [6]. «
Je crois, lui dis-je, que tu m'abuses; d'Oria
n'est point mort; il mange, boit et converse
avec les hommes. » Il est pourtant vrai, reprit
» cette Ombre, qu'un Démon l'a remplacé, lui
» et le complice de sa trahison, et qu'ils sont
» descendus ici avant que Michel Zanche tom-
» bât dans la poix bouillante.... Maintenant, je
» t'en conjure, étends vers moi ta main secou-
» rable, et ne me refuse pas. » Mais je le refu-
sai; et c'est au nom de l'humanité que je lui fus
impitoyable.

Ah! Génois, Génois, race étrangère à toutes
les vertus, et noire de tous les crimes, pourquoi
n'êtes-vous pas exterminés du milieu des peu-
ples? car c'est avec l'esprit le plus pervers de la
Romagne, que j'ai trouvé l'un de vos citoyens [8]:
partagé pour ses crimes entre la terre et les

Che col peggiore spirto di Romagna
Trovai un tal di voi che per sua opra
In anima in Cocito già si bagna,
Et in corpo par vivo ancor di sopra.

Il fine del Canto trentesimoterzo.

enfers, son ame trempe dans les eaux du Cocyte, et son corps marche et respire au milieu de vous, dans vos maisons et dans vos temples.

Fin du trente-troisième Chant.

NOTES

SUR

LE TRENTE-TROISIÈME CHANT.

1 C'ÉTOIENT trois familles nobles de Pise, opposées à la faction et aux intérêts d'Ugolin : elles s'étoient unies à l'Archevêque, et avoient servi sa vengeance. *Voyez* la grande note sur Ugolin, au Chant précédent.

2 Le Poète suppose que les enfans ont auſsi de leur côté un songe de mauvais augure, et qu'ils s'éveillent tous dans l'attente du malheur qui doit leur arriver.

3 Dans cette belle imprécation, le Dante compare la ville de Pise à celle de Thèbes, à cause du crime de l'Archevêque; car on sait que Thèbes étoit devenue célèbre par les crimes de la famille d'Œdipe. Ensuite il souhaite que la Gorgone et la Caprée, deux petites isles de la mer de Toscane, aillent fermer l'embouchure de l'Arno qui traverse la ville de Pise, afin que ce fleuve ne pouvant plus se jeter dans la mer, rebrouſse contre son cours, et vienne noyer les habitans de Pise. Il finit par un raisonnement simple et preſsant sur l'innocence des fils d'Ugolin. J'observerai que lorsqu'un mot réveille vivement le mot qui le suit, les idées semblent auſsi germer plus vivement l'une de l'autre. Ainsi l'argument du Dante, outre qu'il est de toute vérité, tire encore beaucoup de force de la collusion des deux mots, *enfans*

et *enfance*. Racine a dit : *Pour réparer des ans l'irréparable outrage*. Artifice de style dont il faut user sobrement.

4 Nous sommes au giron de Ptolomée, c'est-à-dire, des traîtres envers leurs bienfaiteurs. Ce Ptolomée les représente tous, soit que le Poète ait voulu désigner le Roi d'Egypte qui fit mourir Pompée dont il avoit reçu tant de services, ou un autre Ptolomée qu'on trouve dans la Bible, et qui aſsaſsina le Grand-Prêtre, son bienfaiteur. On sait comment le Taſse a imité la pensée qui termine cette description. » Armide vouloit crier : *Barbare, où me laiſses-tu seule ?* Mais la douleur ferma le » paſsage à sa voix, et ce cri lamentable revint avec plus » d'amertume retentir sur son cœur. «

5 Alberic, de la famille Manfredi, à Faënza, fut de l'ordre des Frères joyeux : il étoit brouillé avec ses confrères depuis long-temps, lorsqu'un jour il feignit de se réconcilier avec eux, et les invita à un grand dîner. Sur la fin du repas, il dit de servir le fruit ; et à ce mot qui étoit le signal convenu, les convives furent tous égorgés. Les fruits de frère Alberic étoient paſsés en proverbe.

6 Branca d'Oria, d'une noble famille de Gènes, invita auſsi à un repas, et fit mourir par trahison son beau-père, Michel Zanche, dont il est parlé au XXII^e^. Chant, note 6 ; il fut aidé dans son crime par un de ses parens. Le Poète dit qu'ils descendirent tous deux en Enfer plus vîte que le malheureux qu'ils aſsaſsinoient.

7 Quoique le Dante se fût engagé par serment envers cet Alberic, il se fait une vertu d'être parjure envers lui, tant sa trahison l'avoit révolté.

[8] Cet esprit de la Romagne étoit toujours Alberic, et le Génois étoit d'Oria. Ceci fait allusion à un proverbe italien, peu favorable aux Romagnols: ils paſsent pour la pire nation de l'Italie, et Alberic est ici représenté comme le plus mauvais d'entre eux. Il est auſsi la dernière Ombre qui parle dans les Enfers.

Il me semble que dans un siécle où la Religion étoit si puiſsante sur les esprits, ce dernier supplice que le Dante emploie, dut produire un effet bien effrayant. Alberic, et d'Oria avec son parent, étoient trois citoyens, coupables de grands crimes à la vérité, mais illustres par leur naiſsance, connus de tout le monde, et tous trois pleins de vie. Le Dante vient affirmer à la face de l'Italie, que ces trois hommes ne vivent plus, que ce qu'on voit n'est que leur enveloppe animée par un Démon, et que leur ame est en Enfer depuis longues années. C'étoit montrer la main de Dieu au festin de Balthazar. Auſsi reste-t-il une tradition du désespoir où il réduisit ces trois coupables. On ne peut sans doute faire un plus bel usage de la poésie et de ses fictions, que d'imprimer de telles terreurs au crime : c'est faire tourner la superstition au profit de la vertu.

Je n'insiste pas sur les beautés de l'épisode d'Ugolin : j'observerai seulement que l'extrême pathétique et la vigueur des situations ont tellement soutenu le style du Poète, qu'on y peut compter cent vers de suite sans aucune tache. C'est là qu'on reconnoît vraiment le père de la poésie italienne. Si le Dante n'a pas toujours été auſsi pur, c'est à la bizarrerie des sujets qu'il faut s'en prendre. Pétrarque, né avec plus de goût et un génie moins impétueux, s'exerça sur des objets aimables.

La Jérusalem est, comme on sait, le sujet le plus heureux que la poésie ait encore embelli. D'ailleurs, au siécle du Taſse, les limites de la prose et des vers étoient mieux marquées ; la langue poétique avoit repouſsé les locutions populaires ; elle n'admettoit plus que les mots sonores ; elle avoit écarté ceux qui embarraſsent par un faux air de synonymie ; elle savoit jusqu'à quel point elle pouvoit se paſser des articles : enfin, comme le langage est le vêtement de la pensée, on avoit déja pris les mesures les plus justes et les formes les plus élégantes. Mais le Dante n'a point connu ce mérite continu du style : il tombe, quand le choix des idées ou la force des situations ne le soutiennent pas.

Fin des Notes du trente-troisième Chant.

CANTO XXXIV.

ARGOMENTO.

Quarto ed ultimo girone, detto di Giuda, ove Lucifero rubelle a Dio, stà circondato di Traditori de' proprj Benefatori. Sortita dall'Inferno.

VEXILLA Regis prodeunt Inferni
Verso di noi : però dinanzi mira,
Diſse'l Maestro mio, se tu'l discerni.

Come quand'una groſsa nebbia spira,
O quando l'hemisperio nostro annotta,
Par da lungi un molin che'l vento gira;

Veder mi parve un tal dificio allhota:
Poi per lo vento mi ristrinsi retro
Al Duca mio, che non v'er' altra grotta.

Già era (e con paura il metto in metro)
Là dove l'ombre tutte eran coverte;
E trasparean, come festuca in vetro.

Altre son' a giacer, altre stann'erte,
Quella col capo, e quella con le piante,
Altra com'arco il volto a' piedi inverte.

Quando noi fummo fatti tanto avante,
Ch'al mio Maestro piacque di mostrarmi
La creatura c'hebbe il bel sembiante;

CHANT XXXIV.

ARGUMENT.

Quatrième et dernier giron, dit de Judas, où Lucifer, traître envers Dieu, est entouré de Traîtres envers leurs Bienfaiteurs. Sortie de l'Enfer.

VOICI LES ÉTENDARS DU PRINCE DES ENFERS [1].

Regarde en avant, me dit le sage, et vois si tu peux les distinguer. Je regardai, et je crus entrevoir je ne sais quel grand édifice ; comme lorsqu'un épais brouillard ou la nuit obscure s'affaiſsent dans les campagnes, on voit de loin un moulin agitant ses bras au souffle des vents.

J'avançois ; et pour me dérober à la rigueur de l'air qui frappoit mon visage, je marchois derrière mon guide, unique abri qui fût en ces lieux. Déja, et ce n'est point sans friſsonner que je le dis, déja nous étions au dernier giron de l'Enfer ; à ce giron où les Ombres sont enſevelies dans la profonde glace, d'où elles apparoiſsent comme des fétus dans le verre, et sous toutes les attitudes : renversées, debout, étendues ou courbées comme un arc, et touchant de leurs fronts à leurs pieds [2].

Dinanzi mi si tolse, e fè restarmi :
Ecco Dite, dicendo, et ecco il loco
Ove convien che di fortezza t'armi.
Com'i divenni allhor gelato e fioco,
Nol dimandar, Lettor, ch'i non lo scrivo,
Però ch'ogni parlar sarebbe poco.
Io non morì e non rimasi vivo :
Pensa horamai per te, s'hai fior d'ingegno,
Qual'io divenni d'uno e d'altro privo.
Lo'mperador del doloroso regno
Da mezzo'l petto uscia fuor de la ghiaccia,
E più con un gigante i mi convegno,
Che i giganti non fan con le sue braccia :
Vedi hoggimai quant'eſser dee quel tutto
Ch'a così fatta parte si confaccia.
S'ei fù sì bel com'egli è hora brutto,
E contra'l suo fattore alzò le ciglia,
Ben dee da lui proceder ogni lutto.
O quanto parve a me gran maraviglia,
Quando vidi tre faccie a la sua testa :
L'una dinanzi, e quella era vermiglia;
L'altr'eran due che s'aggiungeano a questa
Sovr'eſso'l mezzo di ciascuna spalla,
E si giungeano al luogo de la cresta ;
E la destra parea tra bianca e gialla :
La sinistra a veder era tal quali
Vengon di là ove'l Nilo s'avalla.

Quand nous fûmes aſsez avancés, pour qu'il plût au sage de me montrer la créature qui fut jadis si belle, il me fit arrêter; et s'écartant de moi, Voilà Satan, me dit-il, et voici les lieux où tu dois t'armer de toute ta constance. Je m'arrêtai alors, chancelant et transi, dans un état que la parole ne sauroit exprimer: ce n'étoit point la vie, ce n'étoit point la mort; eh! qu'étois-je donc hors de l'une et de l'autre?... Je voyois au centre du glacier le monarque de l'empire des pleurs s'élever de la moitié de sa poitrine en haut; et ma taille égaleroit plutôt la stature des Géans, qu'ils ne pourroient approcher de la longueur de ses bras. Quel étoit donc le tout d'une telle moitié 3? S'il fut jadis l'ornement des Cieux, comme il est à présent l'effroi des Enfers, c'est bien lui qui doit être le centre des crimes et des tourmens, lui qui osa mesurer de l'œil son Créateur!

Mais combien redoubla ma terreur, quand je vis son énorme tête composée de trois visages; le premier s'offrant en face, les deux autres s'élevant sur chaque épaule, et tous trois se réuniſsant pour former la crête effroyable dont il étoit couronné!

Le premier visage étoit rouge de feu, l'autre étoit livide, et les peuples qui boivent aux sour-

Sotto ciascuna uscivan due grand'ali,
Quante si conveniva a tant'uccello:
Vele di mar non vid'io mai cotali.
Non havean penne, ma di vipistrello
Era lor modo; e quelle svolazzava,
Sì che tre venti si movean da ello:
Quindi Cocito tutto s'aggelava.
Con sei occhi piangeva, e per tre menti
Gocciava'l pianto e sanguinosa bava.
Da ogni bocca dirompea co' denti
Un peccator a guisa di maciulla,
Sì che tre ne facea così dolenti.
A quel dinanzi il morder era nulla
Verso'l graffiar: che tal volta la schiena
Rimanea de la pelle tutta brulla.
Quell'anima là sù c'ha sì gran pena,
Diſse'l Maestro, è Giuda Scariotto,
Che'l capo ha dentro e fuor le gambe mena.
De gli altri due c'hanno'l capo di sotto,
Quei che pende dal nero ceffo è Bruto:
Vedi come si storce e non fa motto:
E l'altr'è Caſsio che par sì membruto.
Ma la notte risurge, e horamai
È da partir, che tutto havem veduto.
Com'a lui piacque, il collo gli avinghiai:
Et ei prese di tempo e luogo poste;
E quando l'ale furo aperte aſsai,

ces du Nil portent la noire image du troisième. A chaque face répondoient deux ailes, auſsi vastes qu'il le falloit au plus grand des archanges, et telles que l'Océan ne vit jamais sur ses flots de voile si démesurée. Il agitoit deux à deux ces ailes sans plumage; et les trois vents qui s'en échappoient, alloient glacer les étangs du Cocyte 4. De tous ses yeux tomboient des larmes qui se mêloient à l'écume sanglante de ses lèvres, et de chaque bouche sortoit un coupable que le monstre broyoit sous ses dents; éternel bourreau d'une triple victime! Mais il tourmentoit plus effroyablement encore du tranchant de ses ongles, l'infortuné qui sortoit de la bouche du milieu, et dont il retenoit la tête et les épaules englouties.

Ce premier des trois, et certes le plus malheureux, me dit mon guide, est le traître Judas: des deux autres que tu vois à ses côtés, et qui pendent la tête en bas, l'un est Brutus qui souffre et se taît; l'autre est l'énorme Caſsius 5. Mais il faut partir, car la nuit approche; notre course est finie, et TOUT EST PARCOURU.

Alors, suivant son desir, j'enlaçai mes bras autour de son cou; et dès que le monstre, en déployant ses ailes, eut découvert l'épaiſse toison dont ses flancs étoient hériſsés, mon guide

Appigliò se a le vellute coste :
Di vello in vello giù discese poscia
Tra'l folto pelo e le gelate croste.
Quando noi fummo là dove la coscia
Si volge a punto in sù'l groſso de l'anche ;
Lo Duca con fatica e con angoscia
Volse la testa, ov'egli havea le zanche ;
Et aggrapoſsi al pel, com'huom che sale ;
Sì che'n Inferno i credea tornar anche.
Attienti ben, che per cotali scale,
Diſse'l Maestro, ansando com'huom laſso,
Conviensi dipartir da tanto male.
Poi uscì fuor per lo foro d'un saſso ;
E pose me in sù l'orlo a sedere :
Appreſso porse a me l'accorto paſso.
I levai gli occhi e credetti vedere
Lucifero com'i l'havea lasciato,
E vidili le gambe in sù tenere.
E s'io divenni allhora travagliato,
La gente groſsa il pensi, che non vede
Qual era il punto ch'i havea paſsato.
Levati sù, diſse'l Maestro, in piede :
La via è lunga, e'l camin è malvagio ;
E già il Sole a mezza terza riede.
Non era caminata di palagio,
La'v'eravam, ma natural burella
C'havea mal suolo e di lume disagio.

s'y attacha et descendit de flocons en flocons, à travers les glaces, m'emportant ainsi suspendu: mais il touchoit à peine à la ceinture de l'ange, que je le vis, alongeant ses bras et s'aidant de ses mains, tourner péniblement sa tête où étoient ses pieds, et monter comme s'il fût rentré dans l'abîme. Soutiens-toi, me cria-t-il hors d'haleine; c'est par de telles marches qu'il faut sortir de l'Enfer. Et s'élevant auſsitôt vers les rochers entr'ouverts sur nos têtes, il sortit et me déposa sur leurs bords.

Aſsis à ses côtés, je levai les yeux pour contempler encore Lucifer, et je ne vis plus que ses jambes renversées qui se dreſsoient devant moi. Que le stupide vulgaire se figure maintenant le trouble où je fus alors, lui qui ne voit pas quel est le point du monde que j'avois franchi. Mais bientôt le sage me cria : Relève-toi; la route est longue, le sentier difficile, et déja le soleil est aux portes du matin [6].

Ce n'étoient pas ici des sentiers faits par la main des hommes, mais une suite de cavités et de précipices, route impraticable aux mortels, et toujours haïe de la lumière. Maître, dis-je alors, avant de m'arracher de ces entrailles du monde, daignez écarter d'un mot les nuages qui offusquent ma pensée. Apprenez-moi ce qu'est

Prima ch'io de l'abiſso mi divella,
Maestro mio, diſs'io, quando fui dritto,
A trarmi d'erro un poco mi favella.
Ov'è la ghiaccia? e questi com'è fitto
Sì sottosopra? e come'nsì poc'hora
Da sera a mane ha fatto'l Sol tragitto?
Et egli a me: Tu imagini ancora
D'eſser di là dal centro, ov'i mi presi
Al pel del vermo reo che'l mondo fora.
Di là fosti cotanto quant'io scesi:
Quando mi volsi, tu paſsasti'l punto
Alqual si traggon d'ogni parte i pesi:
E se' hor sotto l'hemisperio giunto,
Che è opposto a quel che la gran secca
Coperchia, e sotto'l cui colmo consunto
Fù l'huom che nacque e viſse senza pecca.
Tu hai i piedi in sù picciola spera
Che l'altra faccia fa de la Giudecca.
Quì è da man, quando di là è sera:
E questi che nè fè scala col pelo,
Fitt'è ancora sì come prim'era.
Da questa parte cadde giù dal cielo:
E la terra che pria di quà si sporse,
Per paura di lui fè del mar velo;
E venne a l'hemisperio nostro, e forse
Per fuggir lui, lasciò quì il luogo voto
Quella ch'appar di là, e sù ricorse.

devenu le glacier ; pourquoi Lucifer est ainsi renversé, et comment dans un si court espace le soleil a remonté du soir vers le matin ?

Tu crois être encore, me répondit-il, à la même place où tu m'as vu me prendre aux flancs du reptile immense qui sert d'axe à la terre ; et nous y étions, il est vrai, lorsque je descendois le long de ses côtes velues : mais quand tu m'as vu tourner sur moi-même et remonter, je paſsois alors avec toi le centre du monde, ce point unique où tendent tous les corps. Tu foules maintenant les voûtes opposées au cercle de Judas ; te voilà dans l'hémisphère qui répond au nôtre ; voici l'antipode de cette maſse aride que forment les trois parties de la terre habitée, et dont le centre fut arrosé du sang de l'Homme-Dieu : le jour luit pour ce monde, quand il s'éteint pour l'autre.

L'archange dont tu ne vois plus que les pieds renversés, est toujours debout dans les Enfers. C'est sur cette moitié du globe qu'il tomba du haut des cieux ; la terre épouvantée ſe retira devant lui, et se couvrant du voile de ses eaux, s'enfuit vers nos climats : mais forcée de donner retraite à ce grand coupable, elle ouvrit un abîme dans son sein, et s'écarta pour s'élever en montagne vers l'un et l'autre hémisphère 7.

Luogo è la giù da Belzebù rimoto
Tanto quanto la tomba si distende;
Che non per vista, ma per suono è noto
D'un ruscelletto che quivi discende
Per la buca d'un saſso ch'egli ha roso
Col corso ch'egli avolge, e poco pende.
Lo Duca et io per quel camino ascoso
Entrammo a ritornar nel chiaro mondo:
E senza cura haver d'alcun riposo
Salimmo sù, ei primo et io secondo,
Tanto ch'i vidi de le cose belle
Che porta'l ciel per un pertugio tondo:
E quindi uscimmo a riveder le stelle.

Il fine del trentesimoquarto ed ultimo Canto.

IL EST par-delà les Enfers une étroite et obscure iſsue qui retentit à jamais de la chûte d'un ruiſseau; et c'eſt là que mon oreille fut avertie de la distance où j'étois de Lucifer [8]. Le ruiſseau tombe lentement à travers les rochers qu'il creuse dans sa course éternelle. Nous gravîmes auſsitôt le dur sentier qu'il ouvroit devant nous, mon guide en avant et moi sur ses traces; et remontant ainsi sans trève et sans relâche, nous parvînmes au dernier soupirail, d'où nous sortîmes enfin, pour jouir du spectacle des Cieux.

Fin du trente-quatrième et dernier Chant.

NOTES

SUR

LE TRENTE-QUATRIÈME CHANT.

[1] Le Dante a cru donner une véritable parure à ce dernier Chant, en débutant par le premier vers du *Vexilla Regis*, hymne que l'Eglise chante dans la semaine-sainte.

[2] Ce silence qui règne au milieu de tant de maux; ce calme déchirant d'une douleur immodérée qui ne peut se manifester; ce repos de mort où paroiſsent languir les premières victimes de l'Enfer : voilà le dernier coup de pinceau par lequel le Poète a voulu terminer son grand tableau. Trente Chants ont été employés en dialogues, en plaintes et en gémiſsemens : la douleur s'est fait entendre par tous ses langages; elle s'est montrée sous toutes ses formes, et la variété de tant de deſsins a été comme soumise à un seul ton de couleur. Mais ici, par un grand contraste, tout est muet. Les coupables cachés dans l'épaisseur de la glace, luttent sourdement contre leurs souffrances, et le mal est à la racine de l'ame. Satan lui-même, centre des crimes et des tourmens, n'est plus l'ange de Milton, brillant de jeuneſse et d'orgueil, et disputant avec Dieu de l'empire du monde : c'est un malheureux vaincu, tombé après six mille ans de tortures et de captivité, dans l'abrutiſsement du désespoir.

Il faut avouer que cette grande et belle imagination est

entourée de plus de bizarreries, que le Poète n'en a semé déja dans le reste de son Poème. Il est triste de voir trois visages à Lucifer, de le voir mâcher trois coupables, de voir le Dante et Virgile s'accrocher à ses poils pour sortir de l'Enfer, &c. &c.

3 Le Dante a eu tort de vouloir calculer les dimensions de Satan : il falloit plutôt lui laiſser cette taille indéfinie que Milton lui donne ; ce beau vague dans lequel se trouve toujours le Jupiter d'Homère. Ce Dieu faisant trembler l'Olympe du mouvement de ses ſourcils, nous paroît être dans la haute et pleine majesté qui convient au maître du monde ; auſsi le Poète s'est bien gardé d'aſsigner une étendue à ses sourcils. S'il avoit eu cette puérile intention, et qu'il leur eût donné, par exemple, la longueur d'un arpent, les Claudiens seroient venus ensuite qui les auroient faits longs de cent, et qui auroient cru en effet leur Jupiter cent fois plus terrible que celui d'Homère.

C'est d'après ce principe de goût qu'on doit trouver ridicule le même Jupiter, lorsqu'il se vante de pouvoir porter tous les Dieux suspendus au bout d'une chaîne : car, bien que la force de chaque Dieu ne soit pas limitée, & que Jupiter, luttant contre eux tous à-la-fois, nous donne une grande idée de la sienne ; il me semble qu'une chaîne, objet trop connu, ne doit pas être le moyen d'une puiſsance inconnue et sans bornes. Il ne faut jamais que notre imagination donne sa mesure.

4 Chétive invention, pour expliquer l'état de congélation où se trouve cette dernière enceinte. Le Poète, en décrivant les ailes de Lucifer, dit qu'elles étoient telles qu'il les falloit à un tel oiseau, et qu'elles étoient faites

de peau, comme celles des chauve-souris. A propos du visage de Nègre qu'il lui donne, j'observerai que dans les premiers siécles de l'Eglise, on peignoit toujours le Diable sous la figure d'un Ethiopien : la race noire étoit alors aſsez rare en Europe, pour faire la plus grande sensation toutes les fois qu'on en voyoit : les Nègres étoient donc les représentans du Diable. Mais depuis les voyages d'Afrique, cette espèce s'est tellement répandue en Europe, que l'imagination même des enfans n'en étant plus frappée, on ne sait plus quelle couleur donner au Diable.

5 La philosophie s'indignera peut-être de voir ici Brutus et Caſsius si maltraités. Mais il faut croire que le Dante a jugé ces Stoïciens farouches d'après Plutarque : le faux enthousiasme d'une liberté qui n'existoit plus, les égara ; ils ne virent point que Rome n'avoit plus que le choix d'un maître, et que *César étoit le médecin doux et benin que les Dieux avoient donné à l'Empire malade :* en le maſsacrant sans fruit pour la République, ils ne furent que deux meurtriers ; le premier d'un père, et l'autre d'un bienfaiteur. Le Poète donne à Caſsius l'épithète d'*énorme*, parce qu'il étoit en effet d'une forte complexion.

6 Le texte porte que le soleil remonte à *mezza terza*. Pour entendre ceci, il faut connoître la division de la journée en Italie. Le soleil fait *terza* dans la première partie de la matinée, *sesta* dans la seconde, *nona* dans la troisième, et il arrive à son méridien : il en descend et fait *mezzo vespro* dans la première portion de l'après-midi, *vespro* dans la suivante, &c. *Mezza terza* qui est l'heure dont il s'agit ici, sonne avant *terza*, c'est-à-dire, avant le lever du soleil : c'est l'instant où les boutiques s'ouvrent, et où les travaux commencent. On sent bien que ces di-

visions varient de l'été à l'hiver, suivant la longueur ou la briéveté des jours. C'est ainsi que quoique une heure d'hiver soit égale à une heure d'été, une matinée d'été est plus longue qu'une matinée d'hiver. Je ne parlerai pas des horloges d'Italie, ni de la manière dont on y compte les heures; mais j'observerai que c'est l'Eglise qui a déterminé cette manière de diviser le jour par tierce, sexte, none, &c.

Virgile eût mieux fait sans doute de parler en Poète, que de désigner le point du jour par une expreſsion populaire : *mezza terza* lui devoit être auſsi inconnu que *le coup de l'Angelus*. Mais le Dante qui n'observe aucune convenance, le fait parler en homme du peuple, d'un bout de l'Enfer à l'autre; il en fait quelquefois un petit Théologien fort déterminé, et plus souvent un bonhomme à proverbes et à sentences. On peut voir au haut de la page 378 du XXVII^e^. Chant, comment il le fait discourir en patois Lombard avec Ulyſse et Diomède. *Voyez* auſsi la note 5 du 1^er^. Chant.

7 Le Dante a très-bien décrit les effets de la gravitation qui attire les corps sublunaires au centre du globe. Il est évident qu'en descendant on a les pieds premiers, comme auſsi la tête première en montant : il faudroit donc qu'un homme fît la culbute, et mît sa tête où étoient ses pieds, quand il paſseroit le point central de la terre. Le Poète a fort bien vu auſsi que notre planète est toute environnée de cieux, et que le soleil se lève sous nos pieds, quand il se couche sur nos têtes. Mais comme de son temps l'Amérique n'étoit pas découverte, et que l'homme en voyageant trouvoit toujours l'Océan pour borne éternelle, à l'orient et au couchant, au nord et au midi; on

avoit conclu qu'il n'y avoit de continent ou de terre habitable que l'Europe, l'Asie et l'Afrique, et que l'Océan occupoit à lui seul tout le reste du globe. C'est ce qu'on peut voir dans *le Songe de Scipion* et dans *la Cité de Dieu.* Le Dante regardant ces erreurs comme des choses démontrées, les met à profit dans ce dernier Chant. Il raconte que Lucifer tomba du ciel sur la terre du côté de nos Antipodes. La terre qui étoit alors mêlée de continens et de mers, (quoiqu'elle ne fût pas encore habitée) eut peur en voyant tomber l'Archange et ses légions; elle se retira toute entière du côté où nous sommes, et opposa de l'autre l'Océan aux rebelles, comme un grand bouclier. Mais le Diable perça le profond Océan, et vint s'enfoncer la tête première dans le noyau du globe. Ainsi la terre forcée de le recevoir, dilata ses entrailles pour former les Enfers, et pouſsa deux excroiſsances : l'une au milieu de ce même Océan, qui est la montagne du Purgatoire; l'autre au milieu de notre hémisphère : ce sont les hautes montagnes d'Asie sur lesquelles J. C. est mort; car telles étoient les opinions du temps, qu'il falloit que le salut du monde se fût opéré précisément au milieu du monde. Il faut conclure de tout ceci que Lucifer étoit moitié dans l'Enfer, et moitié dans l'épaiſseur de la terre; que la montagne où J. C. mourut répondoit perpendiculairement à sa tête, et la montagne du Purgatoire à la plante de ses pieds; enfin, que le centre de son corps étoit le centre du monde. Et voilà comment le Dante expliquoit des erreurs par des fables.

[8] Le texte porte que cette iſsue étoit éloignée de Lucifer, de toute la grandeur de la *tombe.* Comme cette *tombe* n'a pas encore été nommée, on ne peut dire ce que

c'est ; à moins que le Poète ne désigne le dernier cercle même de l'Enfer, où Satan est enseveli, et qu'on peut considérer comme une tombe sphérique, ayant deux ouvertures : celle par où les deux voyageurs sont arrivés, (c'est le puits des Géants) ; et l'autre, l'iſsue même par où ils s'échappent. Le Poète semble favoriser cette explication, en disant plus haut *qu'il foule les voûtes opposées au cercle de Judas*. On voit que s'il a mis environ trente-six heures à la revue de l'Enfer, il n'en met guère plus de trois à quatre pour le retour, puisque rien ne l'arrête plus en chemin. Un temps si court prouve qu'il ne croyoit pas d'avoir quinze cents lieues à faire en droite ligne, du centre à la surface du globe. Mais qu'importent ces détails et ces mesures scrupuleuses dans une description locale, toute d'imagination ? Le Dante, preſsé de sortir, échaffaude comme il peut ses machines, et le Lecteur doit partager son impatience.

Quoi qu'il en soit de ce Poème, si la traduction qu'on en donne est lue, on ne verra plus deux nations polies s'accuser mutuellement, l'une de charlatanisme pour avoir trop vanté le Dante, et l'autre d'impuiſsance pour ne l'avoir jamais traduit.

Fin des Notes du trente-quatrième et dernier Chant.

ERRATA DU TEXTE.

PAG. 20, vers 18, ne *et* ne *lisez* nè *et* nè
124, vers 24, doglio *lisez* doglia
134, vers 20, penser *lis z* pinser
138, vers 2, con muto *lisez* non mutò
Ibid. vers 3, ne *et* ne *lisez* nè *et* nè
140, vers 16, Et già *lisez* e già
142, vers 3, e hor *lisez* et hor
Ibid. vers 3, drizzo *lisez* drizzò
210, vers 24, compagna *lisez* campagna
296, vers 11, andatavene *lisez* andatevene
342, vers 23, spezzera *lisez* spezzerà
352, vers 10, venedo *lisez* venendo
458, vers 12, quatunque *lisez* quantunque

ERRATA DE LA TRADUCTION.

PAG. 46, lign. 8, la note 2 du C. XXI. *lisez* la note 8 du CH. XXI.
67, lign. 18, volupteuse *lisez* voluptueuse
144, lign. 11, deux ans avant *lisez* quatre ans avant
146, lign. 2, avoient faits *lisez* avoit faits
147, lign. 8, doivent arriver *lisez* doivent lui arriver
286, lign. 15, qui forment *lisez* que forment
351, lign. 6, sur ses pieds *lisez* sur six pieds
357, lign. 9, ils ont au moins *lisez* du moins
361, lign. 23, que de choses *lisez* que des choses
371, ligne dern. se forma *lisez* se ferma
373, lign. 12, le concours du peuple *lisez* de peuple
397, lign. 4, Les Navarrois *lisez* Novarrois
439, lign. 5, frappoit et reſsuscitoit *lisez* frappoit et guériſsoit